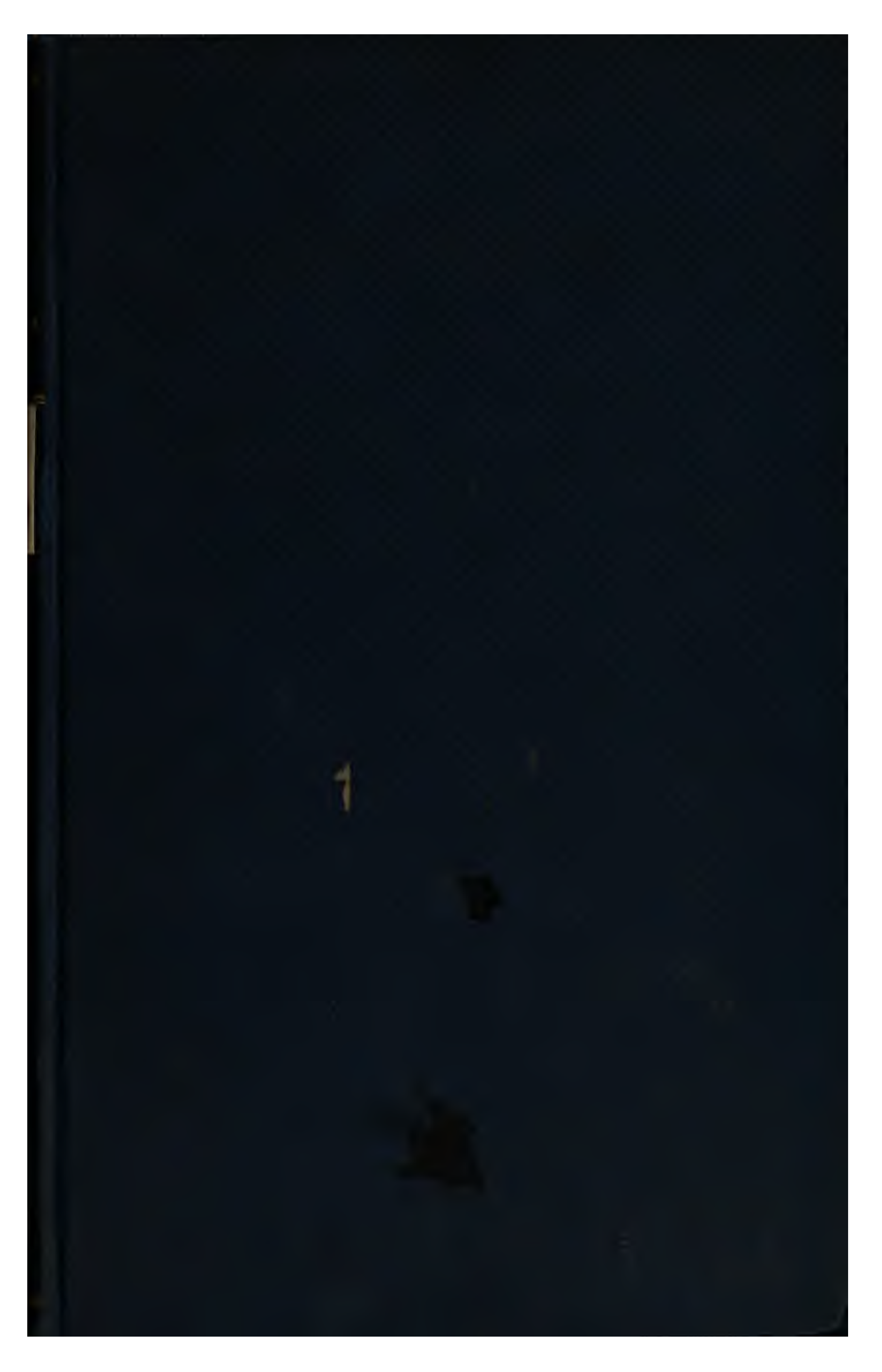
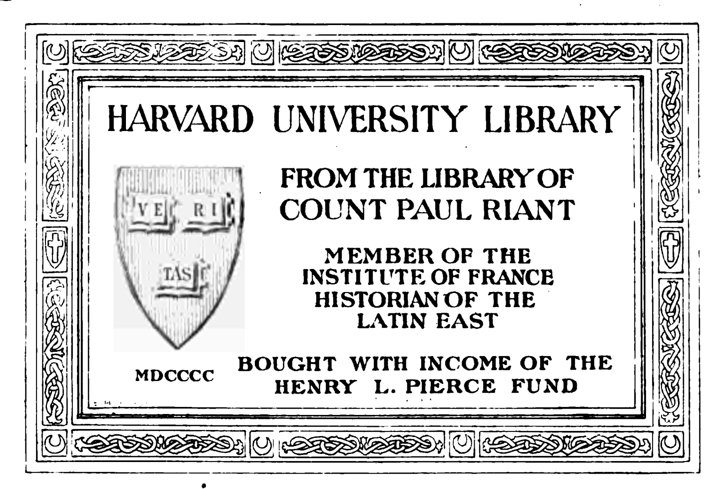



HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI
TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
BOUGHT WITH INCOME OF THE
HENRY L. PIERCE FUND

ÉTUDES

SUR LA

COLLECTION DES ACTES DES SAINTS

PAR LES

RR. PP. JÉSUITES BOLLANDISTES;

PRÉCÉDÉES

D'UNE DISSERTATION SUR LES ANCIENNES COLLECTIONS HAGIOGRAPHIQUES,

ET SUIVIES

D'UN RECUEIL DE PIÈCES INÉDITES,

PAR

LE R. P. DOM PITRA,

MOINE BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE.

Adire loca martyrum, ut ores, legas, psallas, sanctifices te, et sumas Eucharistiam, in timore Dei, bonum est.

ABB. SINUTHIUS, *ep. ad mon.*

PARIS.

JACQUES LECOFFRE ET Ce, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

CI-DEVANT RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, 8.

1850.

ÉTUDES

SUR LES BOLLANDISTES.

Impr. BAILLY, DIVRY et COMP., place Sorbonne, 2.

ÉTUDES

SUR LA

COLLECTION DES ACTES DES SAINTS

PAR LES

RR. PP. JÉSUITES BOLLANDISTES;

PRÉCÉDÉES

D'UNE DISSERTATION SUR LES ANCIENNES COLLECTIONS HAGIOGRAPHIQUES,

ET SUIVIES

D'UN RECUEIL DE PIÈCES INÉDITES,

Jean Baptiste

LE R. P. DOM PITRA, Cardinal

MOINE BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE.

> **Adire loca martyrum, ut ores, legas, psallas, sanctifices te, et sumas Eucharistiam, in timore Dei, bonum est.**
>
> ABB. SINUTHIUS, *ep. ad mon.*

PARIS.

JACQUES LECOFFRE ET Ce, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

CI-DEVANT RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, 8.

1850.

ÉTUDES

SUR LES BOLLANDISTES.

DISSERTATION PRÉLIMINAIRE

SUR LES ANCIENNES COLLECTIONS HAGIOGRAPHIQUES.

I. En exprimant, dans cet opuscule, notre humble et franche admiration pour la collection des *Acta Sanctorum*, il se pourrait que nous eussions entraîné le lecteur au-delà de notre pensée, et qu'il se persuadât qu'avant Rosweyde et Bolland, il n'y avait eu ni travaux sérieux, ni compilation intelligente en cette riche portion de la littérature chrétienne. Que si, pour éviter cet écueil, il interroge les annales littéraires les plus approfondies, elles parlent à peine des collections hagiographiques du moyen âge. Quant aux histoires de l'Église, même très-volumineuses et bien que compilées sur les annales des Saints, rarement on y voit indiqués les actes isolés, presque jamais les plus vénérables légendaires, sauf deux noms mal famés, qu'on cite, mais le plus briève-

ment possible, Jacques de Voragine et Métaphraste.

Il est juste cependant de reconnaître qu'un ouvrage protestant a été moins timide et moins dédaigneux. La bibliothèque grecque de Fabricius semble avoir à dessein rompu son plan pour discourir plus à l'aise et très-doctement sur l'hagiographie grecque et latine [1]. C'est, avec l'*Histoire littéraire de France*, quoique dans une mesure très-diverse, le seul ouvrage, à notre connaissance, qui fournisse quelques renseignements généraux sur l'ensemble de ces biographies saintes. Nous avons eu également recours, pour les littératures étrangères, à des livres spéciaux et aux conseils de quelques hommes compétents, qu'à l'occasion nous aurons soin de mentionner.

Dans cette dissertation, complétant nos études sur les Bollandistes, et remontant à leurs devanciers, nous entreprenons de faire connaître les diverses collections des *Acta Sanctorum* qui ont eu cours avant le XVI[e] siècle. Le champ eût été immense, si nous avions voulu indiquer ou classer les actes isolés. Nous avons même à peine abordé une autre parallèle de monuments de la plus haute importance, ceux qui appartiennent plus spécialement à la liturgie. Nous renfermant donc dans une étude purement littéraire et sommaire, nous ne pensons même pas qu'en ces limites, nous ayons suffisamment accompli notre tâche. Peut-être aurons-nous posé, sur les points éminents, quelques jalons qui dirigeront et abrégeront des recherches ultérieures plus complètes.

Nous examinerons 1° les origines des collections

[1] Edit. Harles., t. x, p. 180-305.

hagiographiques ; 2° les collections des orientaux ; 3° celles des Grecs ; 4° celles des Latins.

§ 1.

II. Rome est le point du monde chrétien où nous rencontrons les plus anciens vestiges de travaux et d'enquêtes sur les actes des Saints. Le témoignage grave des anciennes annales pontificales nous assure que saint Clément, successeur, en quelque sens qu'on l'entende, de saint Pierre, avait disposé, dans les quatorze quartiers de la cité, sept notaires, chargés de recueillir, avec sollicitude et fidélité, les actes des martyrs de chaque communauté [1]. Consignés par des témoins oculaires, rédigés par les notaires, avec la facile exactitude de la sténographie tironienne, et contrôlés par les fidèles rassemblés dans les cimetières de chaque église, ces actes étaient rapportés au saint Pontife. « Il fut arrêté comme il écrivait, en son zèle de la foi, de nombreux livres, » dit le *Liber pontificalis*, et le P. Bolland ajoute : « Ces livres étaient apparemment les commentaires des notaires sur les actes des martyrs [2]. »

Pour peu qu'on voulût contester l'authenticité de ce témoignage, il serait aisé de remonter même plus haut, et de retrouver jusque dans les actes des apô-

[1] *Liber Pontifical.* ad Clem. Cf. Blanchini *Anastas.*, t. II, p. 138. Benoît XIV, *de servorum Dei beatific.*, lib. I, c. 3, ed. noviss. Prati., p. 14.

[2] *Acta Sanct. Jan., præf. gener.*

tres, écrits à Rome, dans les épîtres de saint Paul qui parle des mémoires des saints [1], dans les traditions mêmes de l'ancienne synagogue, le point de départ des passionnaires et des martyrologes.

III. La pensée fondamentale et caractéristique du cimetière chrétien conduisait à l'idée de recueillir la série des actes des martyrs.

Dans le paganisme, on aimait à s'isoler, jusque dans la mort; les plus illustres étaient ceux dont l'orgueil habitait seul un pompeux et colossal sépulcre. Si on eut des tombeaux de famille, ce n'était que pour des branches distinctes, presque jamais pour toute la parenté; si on eut des colombaires d'associations spéciales, il n'y eut pas de polyandres communs, ouverts à tous, sauf les *puticuli* ou charniers, qui recevaient pêle-mêle, dans leurs profondeurs fétides, les cadavres amoncelés des esclaves et des hommes de rien [2].

Le cimetière chrétien reflèta la commune charité qui unissait si tendrement les premières familles de frères en Jésus-Christ. A Rome, on se hâta de créer la confrérie des *fossores*, qui furent rattachés à la cléricature; chaque communauté eut sa hiérarchie de travailleurs: jour et nuit ils étaient à l'œuvre, dans les terrains les plus friables, dans ces vastes sablonnières de pouzzolane, que la Providence semblait avoir préparées, dès les premiers jours du globe, pour y déposer le bon grain et l'arroser du sang des

[1] *Memoriis Sanctorum communicantes*, comme porte l'ancienne version italique.

[2] Giov. Machi della C. di Gesu, *Monumenti delle arti christiani*, præf., part. I, p. 61.

martyrs. On a calculé qu'il dut y avoir à Rome vingt confréries de *fossores*, et qu'en travaillant simultanément ils ouvrirent en deux siècles douze cents kilomètres de galeries souterraines, et six millions de sépulcres.

Or, le grand nombre de ces tombeaux, ou *arcosoles*, était comme autant d'arceaux sous lesquels reposait un martyr, dont la légende abrégée se lisait le long des parois de ces voies vraiment triomphales.

Réunissez ces légendes, désignant un nom, un jour, un titre, le plus souvent symbolisé par une palme, une colombe, un monogramme, et vous aurez le premier martyrologe de l'Église.

IV. Ce martyrologe n'est point une invention gratuite; il subsiste dans les premières lignes qui, chaque matin, appellent les saints que l'Église romaine vénère. Le mot que les premiers chrétiens affectionnaient pour désigner, autrement que les païens, le repos précaire de la tombe, *depositio* [1], est encore la plus commune appellation dans l'obituaire des Saints. Le premier calendrier connu, et qui appartient à l'Église romaine [2], ne se compose que d'une suite de *dépositions* que l'on dirait copiées dans les galeries des cimetières romains.

Là ces formules se lisaient aux assemblées des fidèles sur les dyptiques, qui furent, dès la plus haute antiquité, en usage dans un triple but : pour rappeler la succession des évêques; pour recommander les

[1] Machi, *ibid.*

[2] Ægid. Bucherii, *de doctrina tempor.*, p. 266 et seqq. *Depositio* Dionysi *in Callisti.* — Sylvestri *in Priscillæ.* — Marci *in Balbinæ*, etc.

vivants aux prières de leurs frères; pour commémorer les morts[1].

Les martyrs ouvrirent dès les premiers jours cette dernière liste : tous n'y furent pas insérés sans examen, ni au même titre; ceux qui obtinrent les honneurs d'un culte solennel s'appelaient plus spécialement les martyrs examinés, *vindicati*[2]. Les actes de ces confesseurs glorifiés ayant été plus soigneusement recueillis, plus sévèrement approuvés, passèrent en lecture publique, et devinrent le fond des premiers recueils légendaires[3].

V. Ces titres des martyrs, ces calendriers, ces dyptiques, ne devaient être nulle part plus riches et plus nombreux qu'à Rome; de là ces beaux vers de Prudence :

Innumeros cineres Sanctorum Romula in urbe
Vidimus, o Christi Valeriane sacer.
Incisos tumulis titulos et singula quæris
Nomina ; difficile est ut replicare queam, etc.[4].

On sait d'ailleurs que l'œuvre commencée par saint Clément fut fidèlement continuée par saint Antère (vers 236). Il est dit de lui « qu'il fit une recherche attentive des actes des martyrs dans les compilations des notaires, et qu'il les déposa sous la garde des quatorze églises[5]; » car le plan de Rome chrétienne s'é-

[1] Jos. Sim. Assemani. *Kalend. eccl. univ.*, p. 1, c. 7, t. I, p. 91.

[2] Benoît XIV, *de serv. Dei beatif.*, lib. I, c. 2, n. 9, p. 11.

[3] Nous prenons la première occasion de déclarer que nous n'emploierons dans tout cet ouvrage le mot *légende* que dans sa véritable acception de *lecture liturgique*.

[4] *Carm. de S. Hippolyto.*

[5] Baronius, *Annal.*, ann. 236. On a cru voir, dans une peinture du cimetière de Saint-Callixte, le pape Antère entouré de notaires, qui semblent présenter des rouleaux ou volumes contenus

tait développé, les sept églises primitives avaient été doublées, et maintenant, sous les quatorze quartiers de la Rome impériale, étaient cachées autant de cités souterraines qui allaient bientôt devenir, au grand jour, la Rome chrétienne. Rien ne devait donner un plus énergique ressort à l'expansion de cette ville nouvelle, que les récits de la mort des martyrs. Le patriotisme grec et romain connaissait ce secret; il eut aussi les éloges de ses grands hommes, et les poussa jusqu'à l'apothéose. Ce secret fut pour beaucoup dans la guerre qu'il livra à l'héroïsme chrétien, et dans sa fureur à détruire les actes des martyrs. Aussi, comme saint Clément, le pape saint Antère fut la victime de son zèle pour ces annales sacrées. « C'est pour cela, dit encore le *Liber Pontificalis* [1], que, par ordre du préfet Maxime, il fut couronné du martyre. »

Saint Fabien prit immédiatement sa place, et poursuivit le même dessein avec une nouvelle ardeur. « Il ajouta aux notaires des sous-diacres qui recueillaient les actes *intégralement*, et les transmettaient aux diacres [2]. » C'est comme un premier tribunal de canonisation, à trois degrés : les notaires, qui saisissent au premier jet toute la scène d'un martyre; les sous-diacres, qui transcrivent intégralement les sigles des notaires; les diacres, qui président, et qui,

dans des corbeilles. Arringhi, *Roma subterran.*, t. I. Cf. Blanchini apud *Anastas.*, t. II, p. 184.

[1] Ce témoignage du *Liber Pontificalis* est plus explicite dans le catalogue du P. Boucher, et s'applique même à S. Clément : « *Hic... fecit* VII *subdiaconos qui septem notariis imminerent ut gesta martyrum fideliter colligerent.*

[2] *Lib. Pontific. ad Anterum.* Baillet ne manque pas d'attaquer ce passage et le précédent. On peut, outre Baronius et le P. Bol-

dès l'origine, ressortent en outre d'un juge supérieur et suprême, le Pontife lui-même.

VI. Rome demeura donc la dépositaire, l'incorruptible témoin de ces confessions glorieuses. Saint Luc, dès l'origine, lui confia les Actes des Apôtres. Le premier historien connu de l'Église, saint Hégésippe, vint de Jérusalem à Rome, vers 177, reconnaître et interroger les archives du christianisme. Eusèbe le reconnaît, en termes qu'il faut évidemment entendre d'une enquête historique plutôt que dogmatique[1]; on a même pensé qu'il s'était surtout appliqué à insérer dans ses Commentaires les dyptiques épiscopaux des églises, et en particulier le catalogue parculier de Rome[2].

La passion de sainte Symphorose donne un témoignage aussi explicite que curieux. S'il faut l'admettre, Julius Africanus serait venu à Rome dans le même but que saint Hégésippe; il aurait fait un recueil spécial des actes des martyrs de Rome et de l'Italie, et ce travail inestimable serait entré tout entier dans l'ouvrage d'Eusèbe sur le même sujet[3]. Il en reste-

land, lui opposer Mabillon, Fontanini, Blanchini, Benoît XIV qui cite encore d'autres autorités, *de serv. Dei beatif.*, l. I, c. 3, n° 2.

[1] Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, c. 22.

[2] Cf. D. Ceilier, *Hist. des aut. ecclés.*, t. II, p. 102.

[3] Sur. Jul. XVIII. *S. Eusebius historiographus memorat, Africanum pene omnium de urbe regia atque de tota Italia Christi martyrum gesta conscripsisse. Nam Symphorosam dixit apud Tiburtinam urbem cum septem filiis suis una die ab Adriano principe.* Cette clause se trouve en tête des actes dans les éditions de Surius, Mombritius, Cordalus; et dans deux manuscrits de Trèves. D. Ruinart l'a supprimée; les Bollandistes l'ont rejetée en note, sans autre explication que celle-ci : *Displicet inductio ista.* Ils renvoient à Tillemont qui s'inscrit en faux, *rotunde negat*, alléguant

rait un fragment dans cette passion de sainte Symphorose, que Dom Ruinart n'a pas hésité de reproduire, et Tillemont de louer, comme étant de la plus vénérable simplicité et véracité [1].

VII. Cet exemple de l'Église principale fut suivi dans tout l'Occident et en Afrique. On trouve à Lyon, à Vienne, à Autun, à Nevers, à Arles, les usages romains que nous venons de remarquer, les cimetières, les inscriptions, les dyptiques des morts, les fêtes des martyrs, la lecture de leurs combats. La Gaule et l'Asie mineure échangeaient les fastes de leurs martyrs; et toutes les églises transmettaient à Rome leurs lettres encycliques, et en recevaient de semblables.

Il est difficile de ne pas admettre comme authentique la lettre de saint Pie Ier, de l'an 166, à Juste, évêque de Vienne, où le saint pape se réjouit d'avoir reçu le messager Attale qui lui apportait des lettres et des nouvelles glorieuses; et recommande d'avoir autant de soins pour recueillir ces actes et les éprouver dans l'Esprit saint, que pour conserver les ossements des martyrs [2].

principalement que ces actes ne se trouvent nulle part dans Eusèbe. Quant à lui objecter que cela pouvait avoir été mis dans l'ouvrage d'Eusèbe sur les martyrs, qui est perdu, ce n'est qu'une vaine conjecture dont il ne veut pas entendre parler. Cf. Tillemont, *Hist. eccles.*, t. II, *in notis*, p. 595. Bolland. *ad* XVIII *Jul.*, p. 355. D. Ceilier, t. IV, p. 340.

[1] Par pure déférence pour les lecteurs difficiles (si toutefois il y a encore des lecteurs), nous nous abstenons de tirer parti des opuscules *sur les Apôtres et les Disciples de N. S.*, attribués à S. Hippolyte. Mais nous renvoyons à un rare et savant ouvrage, très-affirmatif sur ce point. *Acta Martyrum Ostiensium*, in-f°, Romæ 1790.

[2] Baronius, ad ann. 166. Tillemont et Dom Coustant ont fait

Tous les genres d'évidence garantissent l'authenticité des actes du martyre de saint Ignace. De nos jours, de nouveaux textes venus de l'Orient ont corroboré l'autorité de cette lettre encyclique, écrite de Rome, par les témoins et les spectateurs du combat, pour annoncer à ceux de Smyrne et à toutes les Églises ce grand événement, afin que, l'époque et le jour étant conservés, chaque année on fît mémoire du saint martyr et lecture de récit de sa passion [1].

VIII. C'est ainsi que saint Cyprien, en même temps qu'il consolait les martyrs de Rome, et leur envoyait les noms et les gestes de leurs frères d'Afrique, transmettait à ses compagnons d'exil et à ses fidèles, les actes des saints papes Fabien et Xyste, et probablement des autres martyrs de Rome, qui figurent bientôt sur les dyptiques de l'église de Carthage.

Cette église en effet nous fournit le plus ancien calendrier que l'on connaisse après celui de Rome [2]. Tertullien dès le second siècle invoquait les fastes et les recensements des dyptiques [3]; saint Cyprien en parle comme d'un constant usage [4], bien que le dia-

contre ces lettres des objections que Benoît XIV déclare être futiles. *Sed quæ ab eis opponuntur levia sunt, uti legenti patebit, et epistolarum sinceritatem cardinales Baronius et Bona libenter admittunt.* Toute objection, ce semble, s'évanouit si on tient compte d'une observation qui a échappé aux doctes adversaires ; c'est que le texte latin qui les embarrasse n'est qu'une version sur un original grec. Ceci répond à plus d'une difficulté concernant les monuments des deux premiers siècles.

[1] Cf. Bencini, *de litteris encyclicis dissert.* II, cap. 3, § 2, n° 8.

[2] Mabillon, *vet. annal.* ed. f°. p. 68. Dom Ruinart, *Act. mart. sinc.* ad calcem.

[3] Tertull. *De coron. mil.*

[4] S. Cypr., ep. XII et XXXVII.

ere Pontius, son historien, semble lui faire honneur d'avoir introduit à Carthage l'usage des calendriers [1].

Il résulte de l'ensemble de ces faits qu'il y avait dès lors par toute l'Église chrétienne comme un vaste tribunal de canonisation, dont le centre était à Rome. A mesure que les temps s'avancent, ce fait se dégage. Au IV[e] siècle, les actes de saint Vigile, évêque de Trente, ne laissent subsister aucun doute. Ces actes furent conservés par un docte protestant de Strasbourg, Obrecht, qui les transmit à Dom Mabillon, et regardés comme sincères par Mabillon, Fontanini, et les Bollandistes : on y lit cette clause remarquable, « qu'ils furent envoyés au pontife romain, le vénérable évêque apostolique, lequel les jugea dignes d'être conservés, y souscrivit, et les fit insérer dans les sacrés mémoires des martyrs [2]. »

Nous aurions pu citer, après Benoît XIV, un témoignage qui nous touche de plus près, tiré des actes de S. Denis de Paris. Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur le premier évêque de Paris, que ce soit l'Aréopagite, ou le saint Denys du III[e] siècle, ou que tous deux aient à des époques diverses évangélisé la même contrée, ce qui pourra bien être l'avis définitif, nous ne voyons qu'une tradition incontestable, abondamment prouvée d'ailleurs et en harmonie avec l'histoire de ces premiers temps, dans une lettre que saint Denis aurait écrite à saint Clément pour lui

[1] Pontius, *Act. S. Cypr.*, n° 1.

[2] Bolland. ad diem XIII Jun... *Quæ suscepta venerabilis episcopus apostolicus omnia digna memoria subscribens adjudicavit..... ut sacris martyrum memorialibus insererentur.* Ces citations n'attaquent point le droit qu'ont eu longtemps les évêques d'autoriser le culte d'un saint.

envoyer les actes de saint Eutrope, et dans les avis qu'il donne à ses compagnons afin de recueillir le récit de sa passion, son interrogatoire et ses réponses, pour les transmettre à Rome et à Athènes [1].

IX. Il est plus difficile de retrouver en Orient ces premiers vestiges de l'hagiographie collective. Cependant on voit qu'il y avait de bonne heure une série de monuments authentiques, qui non-seulement faisaient autorité, mais servaient comme de criterium pour écarter les nombreux apocryphes que la Grèce fut si précoce et si féconde à inventer. A Éphèse, dès le temps apostolique, un prêtre encourt des peines et une réprobation solennelle, pour avoir inventé ou altéré un livre sur saint Paul et sainte Thècle.

La lettre de l'Église de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe ne laisse aucun doute, dit le savant Binterim, sur l'existence d'un catalogue de martyrs dans cette église [2]. On voit par les mêmes actes, et par ceux de saint André, de saint Théodore, de saint Cyr, de saint Saba, de sainte Apollonie que les églises d'Achaïe, de Smyrne, d'Icône, de Gothie, d'Antioche et d'Alexandrie, avaient, comme celles de l'Occident, l'usage de se transmettre des lettres encycliques.

Eusèbe nous rapporte, comme un fait ordinaire, que saint Denys d'Alexandrie envoya à Rome les actes de saint Eutrope [3]. Ils en revenaient avec les calendriers, les dyptiques, les passionnaux de l'Italie et de

[1] Benoît XIV, loc. cit., c. IV, n° 5, p. 22.

[2] Binterim. *Kalendar. e codice Assindiensi eruit ac ad illustrandam historiam SS. Ursulæ et sociar. W. singulari comment. et præf. instruxit. Colon. ad Rhen. a° 1824.*

[3] *Hist. eccl.*, VI, 34.

l'Occident, pour se répandre en Orient et jusqu'aux confins du monde. Cette rapide diffusion des actes et du culte des martyrs, l'une des choses les plus vulgaires et les plus extraordinaires de ce temps, a suscité plus tard, par la simultanéité des dates, des noms, des faits, de graves difficultés que la critique n'a pas toujours su heureusement expliquer, ni résoudre.

X. Il est malheureux que l'église d'Orient, qui nous a conservé la masse des apocryphes, n'ait pas été aussi soigneuse pour des monuments plus sérieux, tels que les commentaires de saint Hégésippe, dont nous avons parlé, et le grand ouvrage d'Eusèbe. Mais peut-être cette dernière perte nous est-elle en partie imputable, et dans les temps les plus modernes.

Selon Usuard, qui a pu encore connaître l'ouvrage d'Eusèbe, Constantin le Grand, à la demande du savant évêque de Césarée, aurait pris part à cette œuvre. Une lettre fort ancienne, attribuée à saint Jérôme, en tête du martyrologe qui porte son nom, raconte que Constantin étant venu à Césarée, offrit à Eusèbe le choix de quelques gratifications pour son église. Eusèbe aurait répondu « que son église était assez riche des biens qu'elle possédait; mais qu'il avait à exprimer le plus cher de ses désirs, c'est que par ses ordres on fît une recherche exacte dans tout l'empire, partout où l'on avait rendu contre les saints de Dieu sentences sur sentences; qu'on fouillât dans toutes les archives publiques, qu'on recueillît tout ce qui pouvait concerner le nom d'un martyr, les juges, la province, la cité, le jour, les supplices, la victoire; que tout fût mis à sa disposition afin

qu'il en composât les annales universelles des martyrs de toutes les provinces de l'empire[1]. » Le fonds de cette tradition est confirmé par une lettre de saint Euloge d'Alexandrie à saint Grégoire le Grand[2].

Ce dut être pour Eusèbe le prélude à son grand corps d'histoire ecclésiastique, laquelle fait mention en divers endroits de ce travail préliminaire. Il eut pour titre : ΣΥΝΑΓΩΓΗ ΤΩΝ ΜΑΡΤΥΡΩΝ ΑΡΧΑΙΩΝ, *l'assemblée des anciens martyrs*. Il fut divisé en onze titres, et comprit, sous diverses rubriques, tout ce qu'Eusèbe avait pu apprendre des combats des pontifes, des martyrs, des confesseurs, des vierges; il avait surtout enregistré les dyptiques des trois siéges apostoliques de Rome, d'Antioche et d'Alexandrie, depuis l'apôtre S. Pierre. Il avait traité à part des martyrs de la Palestine, et cet écrit nous reste.

Il nous apprend lui-même qu'il y avait inséré l'histoire entière des martyrs de Lyon et la lettre qu'ils écrivirent au pape Éleuthère, les actes de saint Apollonius et son discours apologétique au Sénat, les actes des saints Pionius, Carpus, Papyle [3]. Usserius[4] et Papebroch en regardent comme détachés les actes de saint Lucien dans Surius, et ceux de deux martyrs d'Égypte, donnés par les Bollandistes[5]. Dom Ruinart pense également en avoir publié plusieurs pièces dans ses *Acta sincera*.

[1] Hieron. opp., t. XI, p. 435, ed. Vallarsi.
[2] Gregor., *Epist.*, VIII, 29.
[3] *Hist. eccl.* V. procem. et cap. 4, 21, lib. IV, c. 15.
[4] Usser. ap. D. Ceillier, IV, p. 342.
[5] Bolland. *Act. Sanct. Jun.*, t. I, p. 420.

XI. Saint Jérôme a connu ce recueil. L'auteur des *Vies des Pères*, édité sous son nom et presque contemporain du saint docteur, paraît en avoir profité.

Ce livre commençait à devenir rare en Orient dès le VI[e] siècle. Saint Euloge d'Alexandrie s'adressa à saint Grégoire le Grand pour en obtenir un exemplaire[1] : on fit à Rome d'inutiles recherches; cependant il en resta en Occident quelques traces. Jean de Hambourg, chartreux de Prague, dans une lettre de 1408 adressée à Henri Olemann, cite un ouvrage qu'il intitule : *Des cinq mille couronnes*, et qu'il attribue à Eusèbe[2].

On a eu longtemps l'espoir que l'ouvrage existait en texte grec dans les manuscrits de l'Escurial. Vossius et Florentini accréditèrent cette opinion[3]; et Baronius avait affirmé, sur la foi de Lindanus, qu'un catalogue, imprimé en 1579, mentionnait expressément trois livres grecs de ce même recueil, entièrement inédits[4]. Mais, dès le XVII[e] siècle, Luc Holstein s'assura de ses yeux qu'il n'en était rien; dans une lettre au grand-duc de Toscane, il déclara qu'il n'existait à l'Escurial qu'un fragment des martyrs de Palestine, que les Espagnols avaient à tort pris pour l'ouvrage tant recherché. S'il était resté une dernière illusion, elle devrait s'évanouir entièrement par la publication récente du catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial, rédigé sur les lieux, avec le plus grand soin, par M. Miller.

[1] S. Greg., *Epist.*, VIII, 29.

[2] Dorsch. *Parallela monastico-academica*, p. 176.

[3] Vossius, *de Historic. græc.* in append. ad lib. II, c. 17.— Florentinus in admonit. III *de vetust. Martyrolog. vulgand.*

[4] Baronius, *ad Martyrolog.* XXIII sept.

Tout espoir cependant n'est point perdu d'avoir au moins une version, si, comme on l'assure de diverses parts, il existe un ancien texte syriaque. Assemani prétend en avoir apporté au Vatican un manuscrit qui daterait de l'an 473 [1]. De nos jours, parmi les nouvelles merveilleuses qui nous sont revenues des manuscrits syriaques du Musée britannique, il est annoncé qu'on publiera prochainement d'anciens Actes de martyrs qui ont fait partie de la collection d'Eusèbe [2].

Nous nous sommes étendus sur ce sujet, afin que l'on comprît que l'Orient ne fut pas plus que l'Occident dépourvu des éléments nécessaires pour éclairer les premiers hagiographes. On voit à quelle source ont pu puiser les plus anciens compilateurs des nombreux recueils que possède l'Église orientale, et que nous devons succinctement faire connaître.

§ 2.

XII. Nous croyons devoir, en premier lieu, faire place aux collections hagiographiques des Orientaux, plus anciennes peut-être, quoique moins connues et moins importantes que celles des Grecs et des Latins.

Cinq littératures principales, avec des monuments nombreux, appartiennent à l'Église orientale, et entrent dans sa liturgie : l'arménien, le syriaque, le copte, l'éthiopien et l'arabe. L'hagio-

[1] Mémoires de Trévoux, 1718, sept., p. 520, 525.

[2] *The ancient syriac Version of the Epistles of saint Ignatius, etc.*, by William Cureton. London, 1845. Pref. to the Reader.

graphie trouve en tous ces idiomes des interprètes qui mériteraient dans cette étude une mention. Pour ne point nous étendre outre mesure, nous insisterons principalement sur les trois langues que l'on peut appeler sacrées, comme ayant été plus spécialement appliquées à la liturgie orthodoxe, telles que l'arménien, le syriaque et le copte.

On sait qu'en Arménie tout commence à saint Grégoire l'Illuminateur, né en 257, consacré patriarche en 302. A lui remonte la liturgie arménienne, et par conséquent les premiers travaux officiels sur l'hagiographie[1].

Ses premiers disciples donnèrent une grande impulsion à la littérature nationale. L'Arménie eut ses classiques, son beau dialecte haïcan, son âge d'or. Quand sa langue fut fixée par les lettres mezropiennes et les chefs-d'œuvre d'Isaac le Grand, de Nersez Maslotz, de Mezrop, elle députa au loin des caravanes d'étudiants qui fréquentèrent les villes les plus lettrées de l'Orient.

Les uns prirent la route de Constantinople. Là, pendant plusieurs années, près de quarante traducteurs s'appliquèrent à faire passer les œuvres les plus utiles des Pères grecs dans la langue arménienne.

D'autres se dirigèrent sur Athènes; leur présence y fut remarquée, et leur souvenir, longtemps après, inspirait l'éloquence de saint Grégoire de Nazianze, qui vante leur science dans l'oraison funèbre de saint

[1] *Quadro della storia letteraria di Armenia*; da mons. Placido Sukias Somal, arcivesco di Siunia ed abb. gener. dell. congg. dei monaci Armeni Mechitaristi di S. Laz. Venez. 1829.

Basile[1]; ils eurent même un rhéteur célèbre, Proérèse, qui donna ses leçons avec éclat en même temps que Libanius. Julien voulait lui faire grâce et le soustraire à son édit contre les chrétiens : Proérèse refusa cette faveur et ferma son école[2].

Quelques-uns descendirent jusqu'à Alexandrie, et Moyse de Chorène était de ce nombre. Il nous apprend lui-même que toutes ses recherches se portaient de préférence sur les antiquités ecclésiastiques. Comme il se rendait à Athènes, une tempête le poussa jusqu'à Naples; il profita de l'aventure pour visiter Rome, qui était alors à son plus haut point de splendeur : c'était vers le pontificat de saint Damase, qui rassemblait avec un soin particulier les notices du *Liber Pontificalis*, réglait les psalmodies romaines, et prenait l'initiative du célèbre décret pontifical concernant les lectures liturgiques [3].

Ce ne put être qu'un secret dessein de la Providence, qui amena dans un pareil moment à Rome le prince des classiques arméniens, l'Hérodote ou l'Eusèbe de sa patrie[4].

Était-ce en cette compagnie, ou à une autre occasion que Proérèse, chassé d'Athènes, vint également

[1] S. Greg. Naz., *opp.*, t. I, orat. XX.

[2] Hieronym., *Chronic.* Cf. Fabric., *Bibl. græc. ad Proæresium.*

[3] Cf. Anastas. *ad Damasum,* t. III, p. 33. — *Origines de l'Église romaine,* t. I, *passim.*

[4] Ses œuvres, comprenant *l'Histoire d'Arménie*, une *Géographie*, un *Traité de Rhétorique*, des *discours* et divers opuscules, ont été publiés par les RR. PP. Mechitaristes à Venise, en 1842. Ils ont donné à part l'*Histoire d'Arménie*, avec de belles gravures, en 1827, et avec une traduction italienne et des notes en 1841. Le P. Zohrab a publié à part le *Livre des Chries* ou Rhétorique, avec des notes explicatives, en 1796.

à Rome? On y reconnut son mérite, et on sembla vouloir le dédommager des rigueurs de Julien, et récompenser sa générosité par une statue[1].

XIII. Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, toutes les grandes lignes de l'histoire des saints se dessinent dans la littérature arménienne, et se développent jusqu'au XIIe siècle.

La liturgie a pris des formes assez traditionnelles pour devenir déjà l'objet d'un commentaire que l'on doit encore à Moyse de Chorène. Les offices des saints s'ordonnent régulièrement; des hymnes et des homélies accompagnent la lecture de leurs Actes. Le patriarche Giout, collaborateur de Mezrop, est cité comme ayant spécialement porté sur ce point son attention. Vingt homélies de Jean Ier, patriarche en 480, sont encore insérées au bréviaire arménien. Élisée, qu'on appelle le Xénophon arménien, écrivit l'histoire de la persécution de Vartane, qui n'est qu'un martyrologe de son peuple[2].

Au milieu du VIe siècle, Moyse II fixe le calendrier. Au VIIIe siècle, Étienne, archevêque de Siunia, passe

[1] Eunape, l'ennemi des chrétiens, parle de cette statue et nous apprend qu'on y avait mis cette inscription : *Regina rerum Roma Regi eloquentiæ.* Ἡ βασιλεύουσα Ῥώμη τῷ βασιλεύοντι τῶν λόγων. Cf. Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VI, p. 137.

[2] Son *Histoire de la guerre des Arméniens contre les Persans*, a paru en 1 vol. in-24 avec gravures en 1828; cette histoire a été traduite et publiée en italien par M. Capelleti, prêtre vénitien, et en français par M. Cabaradgy, de Paris. M. Ch. Fr. Neumann a publié une traduction anglaise incomplète, imprimée à Londres en 1830. Les œuvres complètes d'Élisée, contenant son *Histoire*, *l'explication de l'Oraison Dominicale*, les *Commentaires sur la Genèse et sur les livres de Josué et des Juges*, et quelques *homélies*, ont paru en 1838 en 1 vol. grand in-8°.

quinze ans à Constantinople, et visite Rome; il introduit en sa langue les Pères occidentaux, et semble reprendre les belles traditions du siècle d'or. Vers le même temps, Kakich, abbé du monastère d'Adon, traduit du syriaque les Vies des saints martyrs, et compose le légendaire arménien appelé *Asmavùrk;* il a pour collaborateur le diacre Grégoire, apparemment du même monastère. Ce recueil, qui a jusqu'ici échappé aux recherches, a passé en grande partie dans d'autres collections postérieures.

XIV. L'un des plus célèbres hagiographes arméniens est le patriarche Grégoire II, fils d'un poëte renommé, Grégoire, surnommé Machistruos, lequel, provoqué par un Musulman, improvisa pour le confondre un poëme de mille vers; il mérita mieux encore par l'excellente éducation qu'il donna à son fils. Celui-ci, versé dans toutes les langues de l'Orient, fut élevé en 1065 au patriarchat; il remplit diverses légations à Constantinople, et n'épargna rien pour ramener à l'union les chefs du schisme Photien. Dans ce but, il fit un voyage à Rome et y rencontra le grand pape saint Grégoire VII; il déposa à ses pieds la protestation de sa sincère obéissance, et lui adressa un témoignage écrit de sa foi dans une lettre sur la dispute du pain azyme. L'étude, au milieu de ces graves sollicitudes, l'accompagnait partout, « et ses délices, disait-il, étaient de vivre avec les martyrs, et de les suivre en leurs combats.» Il traduisit en grand nombre leurs Actes du grec et du syriaque; il eut même le surnom de Veghajazer, qui signifie l'Ami des Martyrs. Il inspira ce même goût à ses disciples, et les excita à poursuivre et à perfectionner son travail.

« Si les Bollandistes, dit le docte abbé à qui nous empruntons ces détails, avaient eu entre leurs mains l'œuvre de Veghajazer, ils auraient certainement donné un nouveau lustre à leur magnifique collection [1]. » Et ailleurs : « Il manque aux Bollandistes plusieurs Vies, et dans grand nombre d'Actes plusieurs circonstances graves, qui se trouvent consignées dans nos manuscrits. »

Grégoire Veghajazer mourut en 1105. Il inaugure dignement ce XII[e] siècle, qui, à tous les points de l'horizon chrétien, jette un si pur éclat : c'est le second âge d'or de l'Arménie. L'hagiographie réclame pour sa part l'un des plus grands noms de cette époque et de tous les siècles arméniens, Nersès de Lamprone [2]. Il traduisit en arménien les Dialogues de saint Grégoire, la règle de saint Benoît, et choisit pour son œuvre capitale une *Vie des Pères*, contenant les monuments, les maximes et les histoires des saints anachorètes.

Nersès fut puissamment secondé par le patriarche Grégoire, fils du patrice Abirad, surnommé de Pahlavère, qui fut *le Catholique* des Arméniens pendant cinquante-trois ans. Il fut connu des Croisés ami des princes chrétiens et en relation avec Innocent II; il donna sa dernière forme au Ménologue arménien et l'augmenta de plusieurs Actes importants, qu'il emprunta à Veghajazer; il enrichit en outre la liturgie

[1] *Il quadro*, p. 76.

[2] Le R. P. Aucher a publié de cet auteur un *discours synodal*, en 1812; un volume de *lettres*, en 1838; ses *commentaires sur la liturgie arménienne*, 1 vol. grand in-8°, en 1847.

arménienne de plusieurs hymnes d'une merveilleuse suavité, qui se chantent encore.

Nous arrêterons là cette rapide et incomplète revue, qu'il eût fallu augmenter du double, ne fût-ce que pour conduire sans interruption l'hagiographie arménienne de saint Grégoire l'Illuminateur à une dernière et récente publication, qui a mis à la portée du public tous ces trésors d'édification et d'érudition. Peu après que le docte et pieux Mechitar eut fondé la Congrégation de Saint-Lazare, qui s'agrégea à l'ordre de Saint-Benoît pour mieux conserver les antiques et vénérables traditions de ses Pères, l'un des premiers Mechitaristes, le P. Ignace de Caciador, mort en 1780, composa un martyrologe composé avec beaucoup de recherches sur les anciens ménologues. Le P. Jean-Baptiste Aucher, à qui le monde érudit a tant d'obligations, ajouta encore à ses titres en publiant, avec beaucoup de notes et une récension nouvelle [1], le martyrologe du P. de Caciador, distribué en douze tomes, pour tous les mois de l'année [2].

XV. Un seul homme a suffi à l'antique Eglise chaldéo-syriaque pour qu'elle tînt son rang avec hon-

[1] *Vies de tous les Saints du calendrier arménien*, avec des notes et des gravures, 12 vol. in-8°, 1810-1814; autre édition in-f° sans les notes ; abrégé en 2 vol. in-12, 1800, par le même P. J. Bapt. Aucher.

[2] Nous devons, en terminant ce sujet, exprimer notre regret de n'avoir pu, resserré par un trop étroit espace, profiter à notre gré des bienveillantes et précieuses communications du R. P. Gabriel Aïvazousky, supérieur du collége arménien de Paris, auteur d'une *histoire de l'empire Ottoman* (2 vol. 1841) et d'un *abrégé de l'histoire de Russie*, suivi d'une *statistique de l'empire Russe* (1 v. 1836).

neur dans l'hagiographie, saint Maruthas, évêque de la ville des Martyrs ou Tagut, autrement nommée Martyropolis.

Il y a lieu de s'étonner que cette Eglise, qui commence par les apôtres et continue par les martyrs, qui, au IV[e] siècle, a l'énergique vigueur d'enfanter tant de martyrs et de donner au monde un docteur tel que saint Éphrem, qui eut à Édesse et à Nisibe des écoles longtemps florissantes, et conserva, depuis le roi Abgar, des archives et des bibliothèques célèbres, n'ait rencontré, ni avant ni après saint Maruthas, aucun historien qui nous ait conservé ses annales [1], aucun légendaire connu qui ait enregistré les Actes de ses saints.

Car nous ne pouvons, selon le plan de cette dissertation, mentionner l'unique devancier de saint Maruthas, Isaïe, fils d'Adam, qui n'écrivit que les Actes de saint Lazare et de ses compagnons; il entre encore moins dans notre dessein de parler des hymnographes, des panégyristes ou des liturgistes, qui, dans quelques poëmes, homélies ou anaphores, ont célébré les Saints. Cosmas [2] le Prêtre (vers 500), saint Jacques [3] de Sarug (505-530), Siméon [4] Betharsan

[1] La chronique de Josué Stylite ne renferme que douze années (495-506); la chronique d'Édesse, traduite par Assemani, est anonyme, *Bibl. orient.*, t. I, p. 387; celle de Jacques d'Édesse est perdue, p. 476. Denys d'Édesse qui vient ensuite est Jacobite.

[2] Auteur d'une vie de S. Siméon Stylite, traduite en latin par Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 239.

[3] On lui attribue une Anaphore, et quelques homélies sur l'apôtre des Syriens, Adæus, sur le roi Abgare, les saints martyrs d'Édesse, les sept dormants, saint Siméon Stylite et saint Abibius.

[4] Il écrivit les actes des martyrs homérites. Assemani, *Bibl. orient.*, ib., p. 361.

(525), appartiennent à l'une ou l'autre de ces catégories.

XVI. Saint Maruthas semble naître ou plutôt apparaît brusquement au fort de cette cruelle persécution de Sapor, qui dura quarante ans. Après avoir partagé les périls de ses frères et mérité sans doute par plus d'un combat le don des miracles et les honneurs de la hiérarchie sacrée, il tenta un voyage à Constantinople, pour obtenir que l'intervention de l'empereur arrêtât la persécution ; il trouva Constantinople en tumulte et un conciliabule rassemblé à Calcédoine, pour dégrader saint Jean Chrysostome. Après un court séjour, il se retira sans avoir rien demandé, plus heureux sans doute de retourner aux combats de ses frères, que de partager la paix humiliante de la nouvelle Rome. Après la mort d'Arcadius, Théodose le Jeune étant sur le trône, le saint évêque reparut à Constantinople. Les historiens grecs qui avaient remarqué son premier voyage, racontent assez longuement les détails de cette seconde légation. Il put, à son retour en Mésopotamie, se présenter avec autorité au roi Isdegerde, et en imposer aux Mages qui gouvernaient le faible prince et entretenaient avec une fureur croissante la longue persécution contre les chrétiens. Il lui fallut encore un troisième voyage à Constantinople, de nouvelles et périlleuses négociations, pour obtenir enfin la paix de l'Église.

Cette paix accordée, il tint plusieurs conciles, releva les institutions, les canons, la discipline, rassembla les fidèles épars, rétablit les communautés dispersées, rebâtit les églises, restaura les écoles et y

fit fleurir toutes les sciences, qu'il possédait lui-même, depuis l'exégèse jusqu'à la médecine : c'est un autre Esdras, qui relève de ses fondements le temple du Seigneur.

Ce fut aussi un second Néhémie, qui nourrit les peuples de la saine doctrine de l'Écriture, commenta du haut de sa chaire métropolitaine les saints Evangiles, et fut appelé, comme la plupart des grands pontifes de cette époque, à l'une des plus nobles occupations de l'épiscopat, le soin de la liturgie et des cérémonies saintes. On lui doit l'anaphore et les offices qui servent encore aux Maronites, et sont insérés dans leurs plus récents missels.

XVII. Saint Maruthas, placé sur la voie qui mène toujours aux grands travaux d'hagiographie, aborda cette nouvelle tâche avec l'ardeur qu'il avait eue à courir au martyre. Autour de lui vivaient les témoins oculaires, les contemporains, les spectateurs, les martyrs eux-mêmes; il avait vécu au milieu d'eux; si plusieurs, si le plus grand nombre s'en était allé à Dieu, il pouvait interroger leurs compagnons survivants; il écrivit sous la dictée des évêques, des vieux prêtres, des vieillards les plus dignes de foi.

La persécution principale avait commencé en 330, et ne s'était arrêtée un moment qu'en 370, à la mort de Sapor. Elle recommença sous Isdegerde et Varane, quoique moins violente, et se prolongea dans le cinquième siècle. Maruthas vit la première, ses disciples traversèrent la seconde; l'un d'eux en écrivit les annales, malheureusement perdues en grande partie. Pour le saint, il rédigea et recueillit les actes des martyrs couronnés sous Sapor. Ce vo-

lume a été retrouvé et publié par le savant Assemani.

Nul n'aura lu quelque page de cet admirable récit sans éprouver en quelque chose la pieuse émotion du saint martyr persan, Anastase Sinaïte « qui ne pouvait lire ces victoires, ces trophées, ces combats des martyrs, sans arroser le livre de ses larmes, sans envier et demander ardemment de souffrir pour le Christ. Il voulait, disait-il, ne vaquer jusqu'à la mort qu'à cette lecture [1]. »

Aussi le premier des Assemani ne se consolait pas de n'avoir pu obtenir la seconde partie de cet ouvrage[2]. Il avait pu l'entrevoir, dans ses savantes pérégrinations à travers les monastères de la Thébaïde [3]. « Certainement, dit-il, j'ai vu, au monastère des Syriens, à Scété, quand je parcourais le désert de Nitrie, les actes de saint Abdas, évêque, qui fut l'occasion de la persécution d'Isdegerde. Ils se trouvaient dans un magnifique volume, en syriaque,

[1] Actes de S. Anastase, vérifiés et approuvés par le VII[e] concile général, second de Nicée.

[2] Assemani cite de cet ouvrage un passage bien propre à en faire regretter la perte : c'est l'un des plus beaux textes sur la croyance à la présence réelle dans la sainte Eucharistie : « Maintenant donc, toutes les fois que nous approchons du corps et du sang du Christ, et que nous les recevons sur nos mains, nous croyons certainement que nous embrassons son corps et devenons la chair de sa chair et les os de ses os, car le Christ n'a point appelé cela figure et apparence ; mais il a dit : Cela est vraiment mon corps, et ceci est mon sang. » *Bibl. orient.*, t. I, p. 180.

[3] Nous avons recueilli sur sa propre relation d'assez longs détails concernant cette intéressante expédition. On peut les voir dans l'*Auxiliaire catholique*, t. II, p. 235 ; t. III, p. 81, 220, 272 ; t. IV, p. 254, 303. Nous ne sommes que juste en déclinant la responsabilité des nombreuses fautes qui déparent cette impression.

renfermant soixante passions des martyrs de la Syrie orientale et occidentale [1]. » On sait que le savant voyageur eut à lutter contre toutes sortes d'obstacles, et que l'un des plus considérables fut son renom bien connu, et son titre de Maronite et de député du Saint-Siége.

XVIII. De nos jours, peut-être à raison d'un caractère tout opposé, les voyageurs anglais ont été plus heureux. Le premier qui aborda cet Eldorado inconnu des antiquaires, à peine soupçonné de notre expédition française, fut l'honorable Robert Curzon. Il arriva en Égypte en 1833, sans aucun plan très-sérieux d'étude. La relation de son voyage se ressent de la teinte gaie d'un touriste qui court aux aventures et peut-être les embellit à distance. On nous pardonnera d'en détacher quelques traits qui ne seront point étrangers à notre sujet, et qui compléteront un récit que nous avons ébauché ailleurs [2].

M. Curzon apprit d'un Français au Caire qu'il y avait encore de précieux manuscrits entre les mains des moines Cophtes, aux environs du lac Natron, au fond d'un *cellier aux huiles*. Il lui fallut longtemps vaguer dans le désert et passer par plus d'une déception, avant d'atteindre ce but. Il découvrit enfin le monastère; il en fait une description qui montre combien de ruines le schisme, l'hérésie et l'Islamisme à la fois ont amoncelées dans ces débris humiliants de la Thébaïde. Son adresse insinuante, la clef d'or, quelques coups de *rosoglio*, beaucoup de

[1] *Bibl. or.*, t. I, p. 181.
[2] *Visits to Monasteries in the Levant*, by the honorable Robert Curzon, London, 1849.

persistance, triomphent enfin d'un vieil abbé aveugle et de son entourage oisif. Le *cellier aux huiles* s'ouvre : il le parcourt longtemps, interroge en vain d'immenses vases vides qui sonnaient creux sous son doigt scrutateur. En palpant les parois et la voûte de ce réduit obscur, une petite porte s'ouvrit devant lui; il se trouva dans un second caveau, plus étroit, mais rempli, à plusieurs pieds de profondeur, de feuilles éparses, de parchemins en fascicules, de rouleaux et de livres déchirés ou éparpillés.....

Le voyageur n'exhuma de ce tombeau que quelques pièces, et entre autres un livre renfermant les actes de deux martyrs, et les œuvres de l'abbé Besa, puis un évangéliaire, accompagné de la règle de saint Macaire. S'il en faut croire M. Curzon, cet abbé Besa est saint Isaïe ou Bischoï, fondateur du monastère de son nom; le manuscrit de ses œuvres lui est contemporain, et l'autre, rien moins que de l'an 390, a pu être à l'usage de saint Macaire, et doit passer pour le patriarche des manuscrits à qui l'Europe a donné l'hospitalité [1]. Il en fallait moins pour stimuler l'aventureuse sagacité des antiquaires anglais. Ils ont donc tenté depuis, et à diverses reprises, des expéditions suivies, dont la dernière eut lieu en 1845. M. Tattam eut la plus grande part à cette entreprise; toutes les ressources de la diplomatie anglaise, avec l'or du British muséum, furent mises à sa disposition. L'habileté, la terreur ou la captation furent telles, qu'on vit un archimandrite poursuivre les voyageurs jusqu'au Caire pour rap-

[1] Curzon, ibid., p. 76 et 78.

porter un livre oublié. S'il faut en croire les rapports de ces expéditions, la capture a été complète, et tout ce que notre savant dominicain Wansleb avait vu le premier [1], tout ce qu'Assemani a indiqué, annoté, paraphé de sa main et laissé en Égypte, tout ce que négligea la grande expédition, tout ce que notre savant orientaliste, M. Quatremère, a vainement demandé à plusieurs de nos voyageurs, est maintenant au musée britannique.

XIX. Il nous a été donné de voir ce trésor et d'en consulter un inventaire très-exact, dressé par l'un des hommes les plus compétents, M. Cureton. Passionnément épris de ces riches dépouilles, il s'est fait avec elles cophte et syriaque. Il a su se les rendre familiaires au point de les reconnaître à de très-longues distances; il lui est arrivé de décrire, à l'avance, sur des fragments informes, un manuscrit resté en Égypte, comme Cuvier dessinait, sur un ossement, un fossile enfoui sous les couches du globe, et aussi heureux que notre célèbre géologue, l'orientaliste anglais a vu ses conjectures démontrées par la découverte ultérieure des monuments qu'il avait signalés; le contenu répondait à ses prévisions de point en point; et telle date, fixée paléographiquement, s'est trouvée historiquement consignée sur un dernier feuillet retrouvé longtemps après le premier signalement. Un très-grand nombre de ces manuscrits est des cinquième et sixième siècles, et ceux qui concernent l'hagiographie syriaque sont entre les plus an-

[1] La Bibliothèque nationale conserve plusieurs manuscrits syriaques acquis par Wansleb, aux frais de Louis XIV.

ciens. Nous enregistrons ici tout ce que le musée britannique possède qui soit relatif à notre objet, d'après les notes de M. Cureton et en lui offrant, au nom des lecteurs que ces détails intéresseront, nos sincères remerciements.

Passion de saint Pierre, apôtre, nos 12,172 [1], 12,174, 14,609, 14,644.

Vie et Passion de saint Paul, mss. 12,172, 14,641.

Vie et Mort de saint Jean l'évangéliste, mss. 12,174, 14,641, 14,650.

Actes de saint Thomas, de la plus haute antiquité, décrivant son apostolat des Indes, sans omettre le fameux roi Gondofore, dont l'existence, nous disait M. Cureton, est constatée d'ailleurs par des médailles authentiques, mss. 14,645.

Vie de saint Mathieu, même manuscrit.

Martyre de saint Jacques, conforme au récit d'Eusèbe, même manuscrit.

Actes de saint André, conformes à la lettre encyclique des clercs d'Achaïe, mss. 14,645.

Passion de saint Luc, mss. 12,172.

Vie et Épîtres de saint Clément, pape, mss. 9,965.

Ses recognitions, écrites en 412, mss. 12,150, et ailleurs 1,469, 14,536.

Actes de sainte Thècle, mss. 12,174, 14,641.

Vie de saint Denys l'Aréopagite, mss. 14,645.

Il se trouve en d'autres manuscrits, mais dont aucun n'est antérieur au VIIe siècle, son Épître à saint Polycarpe et ses œuvres avec les Scholies des commentateurs grecs, mss. 12,151, 12,152, 14,539, 14,540, 14,602, 14,604, 14,648.

Passion de saint Philémon, nos 12,174, 14,597, 14,654.

Passion de saint Onésyme, mss. 12,174.

Actes du martyre de saint Ignace, avec les Épîtres qui ont récemment excité à un si haut point l'attention des théologiens et du monde savant. Toutes les pièces concernant saint Ignace ont été

[1] Ces numéros se rapportent au fonds des *manuscrits additionnels* dont nous avons vu, sous nos propres yeux, le chiffre croître avec une étonnante rapidité.

réunies dans l'ouvrage de M. Cureton, qui a pour titre : *Corpus Ignatianum*, mss. 12,175, 14,613, 17,124, 17,192.

Passion de saint Polycarpe, mss. 14,641, 14,650.

Passion de saint Philippe, manuscrits de la Société asiatique de Londres.

Passion des six martyrs d'Éphèse, mss. 14,641.

Passion des saints martyrs Placide, Abdoxius et leurs compagnons, sous Trajan, mss. 12,174.

Actes de saint Cyprien d'Antioche, mss. 12,156, 12,174, 14,529.

Actes des saints Eleuthère, Aphton, Philémon, Numérien, Babyla, Athracon, Phorbus, Andronicus et de sainte Stratonice, martyrisés sous Adrien, mss. 12,174, 14,645, 14,654.

Vie, profession de foi et fragment de saint Félix I, pape et martyr, mss. 12,157, 14,529, 14,535, 14,557.

Actes des saints Serge et Bacchus, Léonce, Pantaléon, martyrisés sous Maximin, mss. 12,142, 12,174, 14,652.

Actes de saint Christophe, martyrisé sous Dèce, mss. 12,174.

Actes des martyrs de la Palestine, mss. 14,645.

Actes des martyrs de Nicomédie, mss. 12,142.

Actes des martyrs Homérites, mss. 14,650.

Vie de saint Hippolyte de Porto, par Pallade, mss. 12,173.

Vie de saint Pierre d'Alexandrie, mss. 14,641, 14,650, 14,661, 17,171.

Vie de saint Grégoire Thaumaturge, mss. 14,648.

Passion des saintes Febronie, Hola, Eugénie, Marie, Patricie, Pélagie, Soba et Julienne, Sophie, Suzanne, Thannie, mss. 14,627, 14,635, 14,637, 14,644, 14,645, 14,649, 14,654, 14,651.

Passion des saints martyrs Acace, Andronique, Cyphorus, Gabriel, Georges, Hilaire, Jacques, Julien, Malcus, Mamas, Paléon, Probe, Rabis, Romain, Tarbon, Théodore, mss. 12,172, 12,174, 14,175, 14,445, 14,642, 14,644, 14,649, 14,652, 14,654, 14,727, 14,733, 14,734, 14,735.

Vie de saint Nicolas de Myre, mss. 12,174, 14,645.

Passion de saint Siméon le catholique, mss. 12,174.

Passion de saint Théodore, patriarche d'Alexandrie, mss. 14,734.

Vie de saint Achudême, apôtre, mss. 14,645.

Vie des saints Maxime et Domitius, par l'abbé Bischoï, mss. 14,732, 14,735.

Les martyrs de la Palestine, par Eusèbe, mss. 12,150 (écrit en 412) et 14,581.

Fragment d'un Martyrologe dans un manuscrit daté de l'an 584, n° 12,160.

Vie de Constantin le Grand, mss. 12,174.

Vie du pape saint Eusèbe, écrite par son diacre, mss. 14,641.

Vies des saints moines Aaron, Abraham, Benjamin, disciple d'Eugène, Abu Esaias, Eugène, Eusèbe, Héraclide, Théopompe, mss. 12,167, 12,174, 14,602, 14,614, 14,618, 14,645, 14,733, 14,735.

Vies et Maximes des Pères d'Égypte, mss. 12,169, 12,173, 12,175, 14,165, 14,379, 14,582, 14,609, 14,614, 14,648, 14,732.

Vie de saint Basile, par saint Amphiloche, mss. 12,174.

Vie de saint Antoine, par saint Athanase, écrite au commencement du Ve siècle, mss. 14,646.

Vie de saint Paul, disciple de saint Antoine, mss. 12,174, 14,702, 17,170.

Actes de saint Siméon Stylite, semblables à ceux qu'Assemani a publiés dans sa Bibliothèque orientale.

Vies des saints abbés Daniel, Mar Esaias, Isaïe, Jacques, Jean, Jean de Scété, Mar Siméon, Euloge, Paul, Sérapion [1], mss. 12,174, 14,609, 14,581, 14,645, 14,646, 14,730, 14,732, 14,597, 17,170.

Pallade, son histoire Lausiaque, mss. 12,173.

Evagre du Pont, sa vie et ses histoires Lausiaques, mss. 12,173, 12,175, 14,579, 14,581.

Vie de saint Grégoire de Nazianze, par saint Grégoire de Césarée (*sic*), mss. 12,174.

Vie de saint Grégoire Illuminateur, mss. 12,154.

Vies des Pères du désert, par saint Jérôme, mss. 12,173, 11,175, 14,579, 14,648; par Jean le Moine, 14,622, 14,647.

Vie de saint Antoine et de saint Macaire, par le même, 14,732.

Vie de saint Jacques de Nisibe, mss. 12,174.

Martyrologe attribué à saint Jacques de Sarug, mss. 17,158.

Vie de saint Ananie, par le même, mss. 14,645.

Vie de saint Jean l'Aumônier, par Léonce, même manuscrit.

Diverses Vies par le même Léonce de Naples, mss. 12,174, 14,645.

Le Paradis de saint Jean Climaque, mss. 14,593, écrit en 817.

Vie de Jean, évêque de Marylée (598), mss. 12,174.

[1] Nous avons élagué soigneusement les personnages suspects, sans garantir toutefois que l'épuration soit complète. — Le fameux Barsumas coryphée des Jacobites, figure en plus d'un ménologue avec son maître Abraham et bon nombre de ses disciples, mss. 12,174, 14,644, 14,732, 14,734.

Vie de saint Macaire d'Alexandrie, mss. 12,194, et d'un autre Macaire et d'Antoine, disciples de saint Antoine, mss. 12,174.

L'Asceticon de saint Pacôme, mss. 12,175.

Vies et Ascetica des Pères de Scété, mss. 14,732.

Voyage de Rufin dans la Thébaïde, manuscrit du V[e] siècle, n° 14,646.

Relation de deux Pèlerins de la Syrie, visitant le désert de Scété, mss. 14,582.

Vie d'un saint Confesseur persan.

Vies des saints Asher, fils de Lévi, Barsabas, Behnam, Cursak, Curik, Cysyma, Rubil, Shadosch, martyrs persans, mss. 12,174, 14,493, 14,645, 14,654, 14,727, 14,733, 14,735.

Vie de saint Maruthas de Tecrit, par Denha, son successeur, manuscrit daté de 649, n° 14,645.

XX. Cette énumération nous ramène au saint hagiographe de l'Église Melchite, et nous venons probablement d'indiquer des portions de la seconde moitié du ménologue persan, qu'Assemani a si justement regrettée [1]. Nous sommes encore loin assurément des seize mille martyrs dont on possédait, selon Sozomène, les noms et les actes dans la bibliothèque d'Édesse. Ce trop court catalogue peut cependant nous donner une idée du calendrier grec de l'Eglise Melchite orthodoxe, qui n'a point encore été publié nulle part à notre connaissance [2]. Ce n'est

[1] Cependant il n'existe nulle part de trace de cette vie de saint Abdas, qui se trouvait dans le magnifique manuscrit des *soixante Actes* qu'Assemani eut entre les mains. Nous en concluons que la Thébaïde n'est point encore entièrement dépouillée, et qu'en se glorifiant de tout posséder, le musée britannique n'en fait pas moins, on peut le croire, continuer plus activement ses heureuses explorations. Notre Bibliothèque nationale a perdu de trop belles occasions de prendre les devants pour pouvoir, surtout en ce moment, se mettre en concurrence avec nos avides et opulents voisins.

[2] Il se pourrait qu'on eût ce calendrier dans les Lectionnaires que Scholz a publiés à la suite de son Nouveau Testament, d'a-

point ici le lieu de faire remarquer l'importance d'un pareil monument. Il ressort en outre un point digne d'attention de cette liste que nous n'avons point détaillée pour une simple satisfaction d'érudit; c'est, qu'en ses jours de foi et d'union avec le centre de la catholicité, l'Eglise Melchite avait largement accepté les traditions et les saints de la Grèce et surtout de l'Eglise romaine; et qu'en puisant aux sources de la catholicité, elle avait offert de dignes modèles à ses enfants.

XXI. Il est consolant après toutes nos pertes de voir que par une sorte de triage providentiel, la main des saints a pu jusqu'à ce point sauver leurs annales; cette part abonde considérablement dans le musée britannique, bien que d'autres branches d'érudition, telles que l'exégèse, la liturgie, la patristique, y soient représentées par beaucoup de pièces d'un haut intérêt. L'hospitalité britannique a eu comme le privilége spécial d'accueillir ces actes de nos saints qui demeurent sous bonne garde. Il est certain qu'il n'en a été ainsi ni pour la Vaticane, où Assemani n'indique qu'un très-petit nombre de documents hagiographiques, ni pour notre Bibliothèque

près plusieurs manuscrits très-anciens. Mais il a négligemment transcrit ces textes, brouillé les noms et mêlé ensemble, en passant d'un manuscrit à l'autre, des calendriers de sources très-diverses. Il n'est pas même sûr qu'il ait bien distingué les manuscrits dits Alexandrins de ceux qu'on appelle Bysantins, et qu'il ait soupçonné l'importance des calendriers pour établir plus nettement cette distinction. Les Assemani ont publié des calendriers syriaques et arabes de l'Église Copte dans les catalogues de la bibliothèque du Vatican, dont une partie se trouve dans la *Collection nouvelle* du cardinal Maï, t. IV.

nationale. Celle-ci, sur plus de deux cents manuscrits syriaques, ne possède qu'un ancien calendrier [1] et quatre passionnaux [2]; trois sont trop modernes pour nous arrêter ici. Le plus ancien n'est que de 1282, date trop récente pour l'attribuer à l'Eglise Melchite orthodoxe. Il renferme, en effet, en ses derniers feuillets, la vie de Jacques Baradius, l'un des chefs du monophysisme. Le contenu, toutefois, offre de l'intérêt par la variété singulière des sources où a dû puiser l'auteur de cette compilation, qui, par plusieurs points, remonte bien au delà de la date du manuscrit. Il s'y trouve :

Un fragment de la vie de saint Jean l'Évangéliste; la vie de saint Abraham d'Édesse et de sainte Marie, sa nièce.

Deux vies de saint Alexis de Rome [3].

Actes des saints Paul, évêque, et Jean, prêtre, tous deux morts à Édesse.

Vie de saint Saba.

Vies des saints Maxime et Domitius, tous deux frères et moines, et de plus, selon ce manuscrit, fils du roi Valentinien.

L'épître de saint Denys l'Aréopagite à Timothée [4].

[1] Ancien fonds n° XL. Nous négligeons un calendrier moderne, n° LVIII, rédigé par Jean de Hesron, et publié à Rome. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale est accompagné d'une version latine imparfaite, due à Claude Hardy.

[2] Fonds S. Germain n° CXXV, ancien fonds CXLV, CL, CXLIX. Ce dernier est en langue arabe et en caractères syriaques.

[3] Selon l'une de ces vies, S. Alexis meurt à Edesse; l'autre, au contraire, le conduit à Rome, inconnu et pauvre, chez ses parents, comme dans la légende romaine. Les Bollandistes ont rendu compte de ces divergences au 17 juillet.

[4] C'est comme une lettre encyclique sur le martyre des saints apôtres Pierre et Paul. Dans les volumineux commentaires des Bollandistes au xxix juillet, nous n'avons vu aucune mention de cette pièce, d'ailleurs très-suspecte. Elle manque également à toutes les éditions que nous connaissons des œuvres de l'Aréopa-

Vie de saint Philippe, évêque de Carthage.
Vie de saint Héraclide de Constantinople.
Passion d'un saint Martyr, sous Domitien.
Vie de saint Martinien, anachorète.
Vie de l'abbé Zozyme et de ses fils Inudab.
Vie de saint Jean, surnommé le Petit.
Vie de saint Éphrem.
Vie de saint Jacques Abgar [1].
Vies d'Ananie et de saint Daniel, par Jacques le Syrien.
Vie de saint Sérapion.
Vie de saint Andronique et de sa femme sainte Athanasie.
Vies des saintes vierges Euphrosyne et Anasyme, et d'une sainte vierge de Jérusalem.
Vie de saint Domitien l'Anachorète.
Vie de saint Denys l'Aréopagite.

XXII. On voit que nous sommes loin de posséder rien de comparable aux richesses hagiographiques du musée britannique. S'il nous fallait chercher une compensation, il resterait à la science française, qui depuis longtemps néglige injustement les pièces théologiques, d'autres fonds dont elle peut être fière : tels que les manuscrits coptes, arabes et éthiopiens.

La Bibliothèque nationale, par une émulation très-louable, dans un temps aussi funeste aux lettres, vient de s'enrichir par la précieuse acquisition des manuscrits que M. Rochet d'Héricourt a rapportés de l'Abyssinie. Il n'est pas douteux que cette acquisition

gite ; le texte grec est conservé dans quelques manuscrits, notamment à Florence. Il existe un texte arménien à la Bibliothèque nationale (n° 88). Une version latine a été imprimée au XV[e] siècle dans un très-rare incunable, mentionné par Panzer.

[1] Le catalogue porte : *cognomento Claudi.* Assemani explique comment le nom d'Abgar, qu'il interprète par *Claudus,* est devenu le nom générique des rois d'Édesse. *Bibl. orient.*, t. II, p. 261, not.

ne fournisse les moyens d'éclairer le martyrologe de l'Église Éthiopienne, dont le calendrier, publié par Ludolph, révèle une foule de noms inconnus; il n'a pas encore été possible aux Bollandistes de les insérer dans leur ouvrage, et ils demeurent, comme autant de problèmes à résoudre, parmi les *prœtermissi* de chaque jour. Aussi voyons-nous figurer, parmi ces livres éthiopiens, un Synaxaire en deux volumes, renfermant la vie des saints de l'Eglise Copte. Cet ouvrage a pour auteur Michel, évêque d'Atriba et de Malig, et Jean, évêque de Burlos. Il paraît avoir été rédigé en arabe et traduit en langue amrahmique. Il remonte au douzième siècle; on n'en connaissait jusqu'à présent qu'un abrégé arabe, récemment acquis par la Bibliothèque nationale [1].

XXIII. Nous avons également entendu des orientalistes affirmer que les fastes de la Thébaïde sont à peine connus, et que leurs plus belles pages demeurent abandonnées dans des manuscrits coptes, contemporains des anachorètes. Zoega, dans son catalogue presque perdu de la bibliothèque Borgia, en a donné des analectes aussi intéressants qu'inexplorés [2]. On y trouve presque à chaque page, soit en longues analyses, soit en fragments largement dé-

[1] Cf. Note de M. Münk, au n° 14 de la collection d'Héricourt. L'abrégé est le n° 9 du supplément arabe. On possède à Rome, dans les manuscrits arabes du Vatican, deux exemplaires du martyrologe de Michel d'Atriba, en quatre tomes, n°s LXII-LXV. Cf. *Catal. codd. arab. Bibl. Vatic.*, apud Maïum, *Collect. nov.*, t. IV.

[2] *Catalogus codd. copticor. mss. qui in musæo Borgiano, Velitris adservantur, auctore C. Zoega, dano, opus posthumum. Romæ*, 1810. On ne connaît que deux exemplaires de ce catalogue, en France, celui de l'Institut, et celui que possède M. Lenormant.

tachés, soit en texte intégral, les actes de saint Pierre d'Alexandrie, par son successeur, saint Alexandre; de saint Pisentius, par Moyse, son successeur dans l'épiscopat de Keft; de saint Macaire, évêque de Tkoü, par le patriarche d'Alexandrie Dioscore; de saint Isaac d'Alexandrie et de saint Macrobe de Pscyate, par Mena, successeur de ce dernier. D'autres actes de saint Isaac, par Christophe, son parent et son compagnon de martyre; ceux d'un soldat martyr, saint Eusignius d'Antioche, qui eut près de lui le diacre Eustochius, et lui fit promettre d'écrire sa passion [1]. Nous avons surtout remarqué une série d'actes des saints Anub, Didyme, Epimius, par un noble Egyptien, Jules de Chbehs, qui, au fort de la persécution de Dioclétien, consolait et visitait les martyrs, et, comme un autre Tobie, recueillait les morts et les enveloppait de riches linceuls, les embaumait d'aromates de ses propres mains, et les déposait dans sa villa ou son hypogée de Tarejbi; puis écrivait tout ce qu'il avait vu, et le confirmait de son autorité officielle de greffier [2].

[1] Catal., p. 241. *Adfuit ei Eustochius diaconus Antiochenus et acta ejus scribere pollicitus est*. Plusieurs de ces actes fournissent sur la dernière persécution, et en particulier sur Dioclétien, des données entièrement neuves et qui une fois admises changeraient notablement les traditions reçues.

[2] P. 32. *Acta S. Anubi*. Tum sanctus Julius Chbehsensis a commentariis carta sumpta scripsit cruciatus omnes quibus affecerunt sanctum Apa Anub. Ego sum Julius Chbehsensis qui ipse testis interfui, p. 138. *Acta S. Didymi*. Itaque Didymo supplicio affecto die VIII mensis Thout venit Julius Chbehsensis cum sindoniis pulchris et copia aromatum pretiosorum, et curavit corpus ejus et domum reversus deposuit testimonium quod scripserat. Ego Julius sustuli corpus ejus et aromatibus conditum tradidi servis

Cette villa et son hypogée ne seront-elles point un jour exhumées des sables, et ne pourrait-on signaler ce canton de Tarejbi, dans le nome de Pteneto, aux savants qui explorent l'Egypte? Il nous resterait à glaner encore dans Zoega plus d'une note curieuse, à en détacher quelques autres des Commentaires de Georgi sur les actes de saint Colluthius, puis à toucher, ce que nous avions d'abord en vue, aux Annales mystiques de la Thébaïde; mais il faut nous hâter, de peur que cette introduction ne dépasse l'étendue de l'opuscule qui la suit.

XXIV. Nous voulions dépouiller encore les catalogues des principales collections arabes de l'Europe: celle du Vatican, dont le cardinal Maï a publié de savants inventaires sur les notes des Assemani; celle de Leyde, que nous avons pu visiter, et qui a été le berceau des études orientales très-florissantes dans la Hollande; puis notre collection de Paris, cataloguée par l'illustre de Sacy et ses doctes disciples. Nous emprunterons à leurs notes inédites quelques renseignements très-succincts, renvoyant pour les fonds étrangers aux catalogues imprimés. Nous signalerons donc parmi les manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale un recueil renfermant les actes et passions des Apôtres, des Évangélistes et des disciples de Notre-Seigneur [1]; les actes des martyrs qui ont souffert sous Dioclétien [2]; une collection de deux cent cinquante homélies et légendes à l'usage

meis Ariôtor et Hesychio, ut navi impositum deferrent ad vicum suum Tarejbi in Pteneto, p. 22. Eadem fere in actis S. Epimii.

[1] Fonds saint Germain, n° CCXLII.

[2] Ib., n° CCCLI.

des Coptes [1]; l'*Arbain Khabar,* qui renferme les vies de quarante solitaires de la Thébaïde [2]; le *Vitæ Patrum* et les *Paterica,* que nous retrouverons chez les Grecs et les Latins [3]; une version arabe des dialogues de saint Grégoire le Grand, remontant au septième siècle et contemporaine de la traduction grecque faite par saint Sophrone de Jérusalem.

§ 3.

XXV. Quelle que soit l'abondance des matériaux que l'hagiographie rencontre dans les littératures orientales, il n'y a pas de témérité à affirmer qu'un nouvel Omar, eût-il le pouvoir de rassembler, dans le fourneau de ses étuves, tous ces manuscrits arméniens, syriaques, coptes, éthiopiens, arabes, cette perte ne serait pas irréparable. Ce sont, en général, sauf quelques actes rares et les *propres* de chaque Église, des travaux de seconde ou de troisième main. Aussi les Bollandistes ont-ils eu rarement une véritable nécessité d'y recourir; ce serait

[1] Ib., n° CCL.
[2] N° CLV, mss. daté de 995.
[3] Ib., n°s CXXIII, CXXVI; ancien fonds, n°s CLI, CLVI, CLVII, CLVIII, CLXIV, CLXVII, CLXVIII, CXLV : ce dernier manuscrit renferme une vie d'un Pallade Origéniste, différent du saint évêque d'Hélénople. Un Melchite, que l'on dit fils du médecin Constantin, traduisit cette vie du grec en arabe. Ce médecin serait-il Constantin l'Africain, très-remarquable personnage, qui, vers le X[e] siècle, paraît en Égypte, en Afrique, en Italie, traduit du grec ou de l'arabe presque tous les ouvrages de Galien, et finit sa carrière au mont Cassin, sous l'habit monastique?

une exigence bizarre que de les y obliger, et une injustice que de dédaigner leurs œuvres et nos Vies de saints, parce qu'elles ne sont point hérissées d'orientalisme.

Les Grecs ont été les maîtres des Orientaux, et nous espérons montrer que les Latins peuvent se passer des dons des Grecs. Nous ferons toutefois généreusement à ceux-ci leur légitime part.

L'hagiographie grecque a comme trois phases qui semblent suivre le développement même de la sainteté chez les Grecs, ou plutôt le déclin successif de leur Église. Il y a, au contraire, dans l'Église latine, sous l'un et l'autre rapport, une marche uniforme et continue; ni la sainteté, dans son plus bel héroïsme, ne lui a jamais fait défaut à aucune époque; ni ses plus grands saints n'ont manqué d'ordinaire de dignes historiens, jusqu'aux actes de canonisation, qui n'ont rien de supérieur, et aux Bollandistes, qui demeurent sans rivaux.

Si l'on peut caractériser brièvement les trois périodes de l'hagiographie grecque, j'appellerais la première celle des *notaires,* la seconde celle des *panégyristes*, la troisième celle des compilateurs, ou, en prenant un terme équivalent, celle des *métaphrastes*. En parcourant rapidement ces trois époques, nous ne pouvons perdre entièrement de vue l'Occident; quelques traits nous y ramèneront au passage, ne fût-ce que pour n'avoir point à revenir sur nos pas.

XXVI. Il n'est pas hors de propos de rappeler que la tradition qui rapporte à deux personnages aussi considérables chez les Grecs, qu'Eusèbe et Constantin,

la pensée de ramasser les fastes héroïques de l'Église se fait jour en Occident sous une forme non moins solennelle. Dans un pompeux concile, le pape saint Sylvestre, en présence de Constantin et au milieu des plus illustres prélats du monde, convoque et introduit dans cette assemblée les dix-sept notaires romains chargés de recueillir les actes des martyrs. Que l'on puisse dresser cette double scène, ou qu'il faille admettre des *alibi* inconciliables, nous maintenons un fait très-probable, c'est qu'au sortir des persécutions il se fit une enquête officielle et générale pour recueillir en corps de légendes le martyrologe de l'Église. Rome possédait ce légendaire, et plus tard, comme aux siècles précédents, on viendra l'interroger des diverses parties du monde chrétien.

La conversion de Constantin permit d'ouvrir les archives publiques et d'en retirer les registres proconsulaires dont chaque page devait être teinte du sang des martyrs. Il y aurait lieu d'être étonné qu'un si petit nombre d'actes, provenant de cette source officielle, soient parvenus jusqu'à nous. Sans recourir aux quinze siècles suivants qui ont dévoré tant de monuments chrétiens, deux observations expliquent ce phénomène : pendant dix ans que dura la dernière crise, tous les efforts du paganisme agonisant tendirent à détruire les annales des persécutions antérieures; puis, pendant ces dix années, ce fut un massacre continu et violent, qui allait jusqu'à investir et égorger des villes entières. On négligea toutes les formes de procédures que les jurisconsultes romains avaient d'abord eu l'hypocrisie de respecter.

On pouvait d'ailleurs suppléer aux actes procon-

sulaires par ceux des notaires, dont il y eut alors une sorte d'édition dans un texte continu. Cette rédaction de seconde main, sensible en beaucoup de monuments très-authentiques, respecta religieusement le fond et la forme primitive. On ajouta seulement et quelquefois un prologue, une dédicace, des synchronismes de dates, de courts appendices sur la mort et la sépulture des martyrs, la fondation d'une église, une translation, des miracles; la plus notable addition fut une homélie qui accompagnait la lecture publique.

Ce seul mot révèle tout un ordre de rédaction canonique, de consécration officielle, de solennel contrôle sur lequel nous ne saurions trop insister. C'est la critique hagiographique constituée en ses meilleures conditions, placée sous l'autorité des évêques, sauvegardée par la piété des fidèles, rehaussée de la pompe religieuse. Les diacres et les sous-diacres, qui, sous l'ère des martyrs, dirigeaient et complétaient l'œuvre des clercs notaires, continuent encore cette fonction en présidant aux lectures et réglant le cérémonial des stations et des psalmodies. Tel fut, jusqu'au milieu du moyen âge, l'office de l'archidiacre. On connaît ces illustres diacres de Rome, notaires et bibliothécaires des papes, qui ont toujours été préposés aux archives des saints.

Protonotaire ou archidiacre chez les Latins, syncelle, sacellaire chez les Grecs, un censeur, recommandé par la science et la sagesse autant que par son rang, surveillait sévèrement la révision des textes admis aux lectures de l'ambon devant le peuple et le clergé. Les calligraphes eux-mêmes formaient,

pour ces sortes d'ouvrages, une sorte de collége qui avait ses traditions classiques. Leur travail passait sous les yeux du censeur ou Διορθωτής[1], qui corrigeait les textes, apposait les rubriques, distribuait les titres et inscrivait en marge les sigles détachées du calendrier. Tels sont les rares et magnifiques *Codex* d'or ou d'argent à fond pourpre, sur vélin choisi, sur peau d'antilope en Orient, qui font le plus bel ornement des riches musées. On estimait surtout sans prix les volumes déposés à Rome, dans la bibliothèque de Latran ou le *Cubiculum* pontifical[2].

XXVII. La promulgation anniversaire des actes des martyrs du haut de l'ambon des lecteurs avait une valeur particulière aux quatrième et cinquième siècles. C'est alors que la liturgie prend partout ses formes définitives. La psalmodie exécutée à deux chœurs alternatifs et en sept heures ou stations successives, passa des laures cénobitiques aux grandes basiliques d'Antioche, d'Alexandrie, de Constantinople; puis

[1] Cf. Tischendorf, *Codex Friderico August.* Prolegom., n° IV. Suicer, *Thesaur. ecclesiastic.*, au mot Ἀναγνωστής. H. Steph., *Thesaur. gr. ling.*, ed. nov., au mot Διορθόω.

[2] Il nous semble voir encore un doigt indicateur apposé sur les feuillets de ces sacramentaires, aux marges de ces *textes* de mille ans, à chaque rubrique où l'on a si soigneusement indiqué les jours de fête, les noms des saints, les ἀρχοτέλεια, le commencement et la fin des lectures. Qui relèverait soigneusement ces notes éparses dans les évangéliaires grecs du V[e], VI[e] et VII[e] siècle aurait assurément les plus anciens calendriers de l'Église grecque. Nous avons trouvé ces notes sur le *codex Alexandrinus,* le *codex Cantabrigensis,* le *codex Laudianus,* le *codex Ephræmi rescriptus,* le *codex Amiatinus,* le *codex Sangallensis,* dans plusieurs des manuscrits publiés par M. Tischendorf, en *fac simile* d'une si grande beauté, puis dans le *codex Borellianus,* qui, après avoir été perdu deux cents ans, et même regardé comme un

à Milan, par saint Ambroise; à Rome, sous saint Damase. Ce grand pape fut à la ville, et par elle au monde, ce que furent pour l'Orient Athanase, Basile, Chrysostome, les législateurs de la liturgie. Il est dit de lui qu'il acheva le cycle mystique des sept basiliques romaines et des vingt-huit titres ou églises secondaires; qu'il y distribua des clercs, des prêtres et des moines, et leur fixa un ordre régulier de psalmodie. Il eut pour coopérateur en toutes ses œuvres saint Jérôme, qui, en vue, ce nous semble, de ces chœurs et de ces offices de psalmodie, traduisit divers livres de l'Ancien Testament, spécialement les Prophètes, retoucha l'ancienne italique, revint trois fois au Psautier; enfin, il eut mission de coordonner, le premier, les titres épars des martyrs, et en composa le plus ancien des martyrologes.

Mais un fait décisif, auquel nous devrons revenir, c'est la première promulgation solennelle d'un décret pontifical, qui, en désignant les livres tolérés et non tolérés pour les lectures publiques dans les offices de l'Église, mentionne explicitement un martyrologe romain et des vies des Pères, que saint Jérôme et Ruffin venait de mettre en lumière. Ce

manuscrit fabuleux, vient d'être retrouvé dans un fonds de bibliothèque privée, à Arnheim, et acquis par la bibliothèque de l'Université d'Utrecht. C'est, à notre avis, le plus ancien manuscrit de la recension bysantine. Son calendrier, disséminé dans les notes marginales et interlinéaires, est évidemment celui de Constantinople. Ces précieux codex, qui ont presque tous eu l'honneur d'un *fac simile* splendide, sont les plus anciens que l'on possède en Europe, parmi les grecs et les latins. Les éditeurs ont ordinairement remarqué les sigles liturgiques que nous signalons; ils en ont rarement donné des explications satisfaisantes.

décret a été et peut être en un sens attribué à saint Gélase, à Hormisdas, comme à saint Léon, à saint Innocent Ier et à saint Damase. Il a été promulgué à diverses reprises par les grands papes de cette époque, et on peut démontrer que l'initiative en remonte à saint Damase.

XXVIII. Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous pour remarquer la gloire des saints dans ces solennelles lectures de leurs actes, au milieu des assemblées des fidèles, sous les voûtes des premières basiliques chrétiennes, dans les portiques des temples purifiés et conquis à la foi nouvelle. L'immense auditoire qui écoute ces récits, ce sont les fils des martyrs, les spectateurs des derniers combats, les frères des héros couronnés. Le pontife est assis dans sa chaire, au fond du presbyterium, revêtu d'ornements imités de la toge antique et du *paludamentum* impérial, rehaussé par les stigmates des suppliciés. Autour de lui sont rangés, assis ou debout, les anciens ou prêtres, les diacres, les clercs, lévites et vétérans de ses plus vaillantes milices. Le lecteur est peut-être l'un des derniers confesseurs, un martyr *désigné*, à qui le temps aura manqué pour arriver à la palme.

Souvent c'est le pontife lui-même qui, appuyé sur ses diacres, se lève et retrouve la voix qu'ont entendue les juges pour raconter, ainsi qu'il les a vus avec tout son peuple, les combats d'un frère couronné. Écoutez plutôt. — Nous sommes à Antioche, dans une église inachevée, que va consacrer le patriarche en l'honneur de deux martyrs. — « Et « voici l'éloge qu'a écrit le confesseur du Christ,

« glorieux amant du martyr, le saint Père Théo-
« dore, archevêque d'Antioche, en l'honneur du
« Christ et des vaillants vainqueurs Théodore, fils
« d'Anatole, et Théodore, maître de la milice,
« fils de Jean l'Égyptien, lequel a tué le grand dra-
« gon et conservé le fils de la veuve, et c'est pour-
« quoi le nom du Christ a été exalté. Or, le saint
« patriarche a voulu lui-même, à cause de la di-
« gnité des martyrs, réciter cet *encomium* dans
« le sanctuaire de Théodore, fils d'Anatole, une
« grande foule de peuples étant assemblée dans l'é-
« glise, au jour de la fête commémorative de Théo-
« dore, maître de la milice, qui a lieu au vingt du
« mois d'Épèp, au jour de la dédicace anniversaire
« de l'oratoire du fils d'Anatole, d'autant qu'on n'a-
« vait pas encore édifié celui du maître de la milice.
« Car alors on célébrait une sainte fête au sanc-
« tuaire du héros Anatole, en la paix du Christ.
« Ainsi soit ! Amen [1] ! »

Amen, aura répondu tout d'une voix le double chœur des anges au ciel et des fils de Dieu en terre; et, afin qu'un écho réunît ces deux voix, il fut permis d'ajouter et d'entremêler au récitatif de ces actes les plus suaves mélodies antiques, ces majestueux chants qui, avant peut-être de passer par les échos de la Grèce et de Rome, descendaient des âges lointains et des premiers concerts du monde. En vérité, ce concert dure encore, et il y a d'incontestables preuves qu'à l'heure où nous sommes, l'of-

[1] Nous aurions pu citer vingt autres textes semblables ; nous avons pris celui-ci parce qu'il est plus rare. Il se trouve au *Catalogue de la bibliothèque Borgia,* par Zoega, cod. XXXVI, p. 56.

fice d'un martyr se chante dans la Rome de Pie IX comme aux jours de Sylvestre, et qu'alors seulement, et non plus tard, on a pu, on a dû, comme nous, dire et chanter, entre autres choses, ceci :

« Tes saints, Seigneur, fleuriront comme le lys. Alleluia !
« Et comme l'odeur du baume, s'exhaleront devant toi. Alle-
« luia !
« Ils brilleront, les Justes, avec la splendeur du soleil en la
« présence du Seigneur.
« Une lumière intarissable brillera en tes saints, Seigneur,
« Et dans l'éternité des âges. Alleluia[1] ! »

Telle est cette première phase des actes des saints, et il semble que longtemps après ils en conservèrent l'appellation singulière d'*actes glorieux*. La Grèce a composé le plus grand nombre de ces actes si bien nommés, et en a rempli toutes les nations de l'Orient. Ces lectures et ces spectacles la ramenaient à ses plus beaux jours; qu'y avait-il, en effet, dans les plus belles pompes d'Olympie, qui fût comparable au triomphe du plus humble des martyrs, et pour n'en citer qu'un seul, à la glorification de ce petit enfant saint Cyr, qu'un juge fit briser, sous les yeux de sa mère, aux angles des gradins de son tribunal ? C'a été là l'escabeau de son trône, et passant des bras de son héroïque mère dans ceux de l'Église, au milieu des éloges et des hymnes de Basile l'empereur, de Théodore d'Icône, d'Anatole et de Germain de Constantinople, ce jeune triomphateur a fait le tour du monde[2]. Et Dieu permit que l'éloquence et

[1] *Breviar. rom.*, in comm. mm. temp. paschali. Ces textes sont tirés d'anciens livres non canoniques, dont l'usage a cessé vers le IV[e] siècle.

[2] Saint Cyr est le patron de la cathédrale de Nevers. Il a été

la poésie retrouvassent pour ces ovations les plus pures inspirations. La Grèce chrétienne, on le sait, n'a rien à envier à l'ancien paganisme; l'Occident, trop dédaigné, n'en a pas moins, dans les actes de ses martyrs, dans les seules hymnes de Prudence, le Pindare chrétien, des pages dignes des applaudissements d'Olympie, et assurément supérieures aux œuvres contemporaines des rhéteurs et des panégyristes.

XXX. Mais les lectures publiques ne furent pas toujours, surtout en Grèce, exclusivement choisies dans les recueils canoniques ou approuvés. Les sophistes montèrent sur l'ambon; Julien fut lecteur; des rhéteurs furent évêques. La simplicité antique parut fade aux déclamateurs des gymnases. Il y eut d'ailleurs sous l'ère des Flaviens, avant et après la paix de l'Église, une éloquence profane qui a dû influer sur les lectures les plus saintes des basiliques chrétiennes. C'étaient les harangues des panégyristes. Les Flaviens eurent le faible d'aspirer à une servile imitation des Césars et des Antonins. A défaut de l'apothéose, qu'ils n'écartèrent pas toujours sévèrement, ils acceptèrent l'ostentation des panégyriques. Qu'un empereur apparût ou que loin de lui il se fît une fête votale, une dédicace de la curie, une ouverture ou une restauration des écoles, le théâtre était ouvert, le buste de l'empereur couronné de fleurs, et l'orateur de la cité adjurait toutes les muses de l'éloquence, tous les dieux du mensonge, de

célébré en Occident par Hucbalde de Saint-Amand, et Philippe de Bonne-Espérance, et spécialement honoré par les églises de Paris, de Nevers, de Toulouse, et l'abbaye de Saint-Amand.

rendre grâces et gloire au nouvel Auguste, au nouveau César, toujours invincible.

Or, il est difficile d'avoir lu attentivement quelques pages de Libanius, d'Eumène ou de Pacatus, sans retrouver dans quelques actes qui caractérisent cette école les périodes affectées, les assonances symétriques, les préambules emphatiques, la monotonie d'une éloquence qui n'a plus que des sons sans idée, ou des idées vides de sens; hâtons-nous d'ajouter qu'en empruntant ces formes classiques dégénérées, les actes conservaient l'intégrité de leur fonds, et même relevaient heureusement, par la grandeur des héros chrétiens, qu'aucune emphase ne peut atteindre, la solennité des panégyriques. Il nous suffira de citer deux monuments bien connus que nous croyons pouvoir rattacher à cette série, les actes de sainte Cécile, manifestement rédigés au sortir de la persécution, et ceux de saint Symphorien qui portent le cachet de l'école d'Eumène, et durent être composés par quelque disciple du célèbre rhéteur d'Augustodunum. Nos lecteurs ont présent à l'esprit un livre récent qui a mis dans un si beau jour l'étonnante richesse de détails, de mœurs et de scènes antiques que cachait la première de ces deux pièces, désormais acquise aux actes sincères, au jugement des Bollandistes. Si on lit la seconde avec des souvenirs précis de la procédure romaine, on sera surpris de voir se dérouler dans un récit plein de verve et de harangue, jour par jour, et par audiences régulières, tout le procès-verbal d'un greffier du prétoire Éduen.

XXXI. Cette seconde période, plus tranchée en

Orient qu'en Occident, produisit un genre nouveau de légendes qui étendit sans limites le domaine de l'hagiographie, les actes des saints confesseurs. L'héroïsme des martyrs, longtemps avant la paix de l'Église, s'était réfugié au désert; il y trouva de nouveaux combats, plus longs et peut-être plus douloureux que ceux des amphithéâtres. Il était juste que l'Église accordât le même honneur à cet holocauste non sanglant qui brûlait du même feu de la charité que les bûchers. Le martyr était un confesseur, l'ascète fut un combattant, et la ressemblance n'est pas seulement dans les termes.

En remontant les âges, on est arrivé à fixer au quatrième siècle le commencement de ce nouveau culte. Notre illustre saint Martin l'inaugura en Occident; avant lui, on trouve chez les Grecs les honneurs de dulie rendus à saint Éphrem, à saint Athanase, à saint Nilammon, à saint Hilarion, à saint Antoine, qui en témoigne à son lit de mort les frayeurs de son humilité [1]. On peut retrouver ce même sentiment et remonter par la même induction jusqu'à saint Grégoire Thaumaturge. Dans son oraison funèbre, saint Grégoire de Nysse, qui suppose un culte déjà ancien, ajoute à la fin des paroles qui ont été inaperçues : car elles manquent aux éditions communes de ce Père, et ne se trouvent que dans la notice d'un manuscrit dépouillé par Montfauçon [2]. Le Thaumaturge mourant y déclare qu'il ne voulait, ni avant, ni après sa mort, laisser son nom à

[1] Benedicti XIV. *Lib. laud.*, cap. V, p. 28, 29.
[2] *Catalog. bibl. Coislinianæ*, cod. CV, p. 178.

aucun lieu, mais demeurer, jusque dans le tombeau, comme un étranger parmi des inconnus ; qu'en effet il était pour le monde entier un étranger, et qu'il n'y avait qu'une possession vraiment digne, celle qui ne peut souffrir d'avarice, à savoir dans le Christ : *Sola possessio ea digna est quæ in Christo.*

Il n'existe nulle part un plus beau commentaire des épitaphes si connues des martyrs, *in pace, in Christo*, ni un résumé plus complet de tout l'état monastique. Cette réflexion, qui vient d'elle-même, fera sentir que les légendes homélitiques, le panégyrique dans les actes, venaient plus aisément à la suite des confesseurs que devant les martyrs. Ici, il n'y avait qu'un drame à faire saillir en larges traits, le tableau parlait assez haut. Mais cette longue et majestueuse agonie de l'anachorète et du pieux confesseur appelle la réflexion ; l'éloge se formule à l'aise et en règle, les vertus se classent, les sacrifices se multiplient, les victoires se comptent, et l'intervention supérieure par le miracle, la vision, l'extase, s'observe et se constate de propos délibéré et par la nécessité du sujet.

XXXII. D'illustres maîtres, saints confesseurs eux-mêmes, tracèrent le plan de ces nouveaux actes. Saint Athanase a posé une colonne sur la fosse de saint Antoine, qui a servi de phare à ce monde nouveau et jeté un extraordinaire éclat sur toute cette phase de l'hagiographie. Nous ne saurions exprimer combien nous affecte l'inintelligence qui ose prendre en pitié un tel homme et un pareil monument. D'autres heureusement en ont pensé autrement. Ce sont ses continuateurs, saint Jérôme, Rufin, saint Sulpice-

Sévère, saint Astère, Pallade, Cassien, saint Nil, Théodoret, Petronius, Climaque, Jean Moschus, saint Sophrone, Denys-le-Petit, les diacres de Rome, Paschase, Pélage et Jean, saint Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand, le vénérable Bède.

Nous nous arrêtons aux chefs d'une grande armée de légendaires; et avant de passer à quelques détails, il convient de donner le signalement commun de ces historiens des saints. Ils furent aussi, pour le plus grand nombre, saints à un haut degré. Ils occupèrent des fonctions éminentes qui les obligèrent à une sévère circonspection. Ils ont vu ce qu'ils racontent, amis, disciples ou contemporains; ils n'ont pu ne pas voir juste et de haut; car, à côté de leurs plus modestes monographies, restent des monuments de leur génie. Ils ont vu par eux-mêmes et n'ont presque jamais reproduit, ni même cité un devancier. Ils n'ont pu se concerter, séparés par les lieux, les temps, les fonctions, quelquefois par de très-ardentes controverses : ils n'en ont pas moins continué une œuvre unique et uniforme : de saint Athanase au vénérable Bède, dans la Thébaïde comme aux cellules de Lindisfarne et d'Iona, c'est le même tableau qui reflète, avec les mêmes traits, cette simple et harmonieuse grandeur des patriarches du désert : d'un bout à l'autre, le surnaturel y abonde et domine tout; la part de Dieu est complète; bons et mauvais anges y ont tout leur rôle, et l'homme demeure constamment à la place des saints, entre le ciel et la terre. Telle est la *Vie des Pères du désert;* elle ravirait nos plus difficiles académies, si elle leur arrivait, traduite du sanscrit, sous le cou-

vert des Bonzes ou des Brahmes. Nous renvoyons à la *mystique* de Gœrres ceux qui voudront une appréciation plus compétente; et si le génie, la science, la plus haute philosophie ne les ont pas suffisamment édifiés, il nous reste à leur dire qu'à cette heure encore on ne connaît qu'un lambeau du *Vitæ Patrum*. Le reste, la plus belle portion peut-être, demeure enfouie dans des réduits plus impénétrables que les cavernes, où les anachorètes ont caché leur gloire.

XXXIII. Nous ne pouvons qu'indiquer très-brièvement les pièces connues, inédites ou perdues qui entrent dans ce monument à demi enseveli sous terre. Renvoyant en leur lieu les Latins, et omettant ceux qui n'ont point fait, à proprement parler, de collection, nous mettrons en tête des Grecs :

Pallade (367-420), ami de saint Jean Chrysostome, évêque d'Hélénople, principal auteur de l'histoire Lausiaque. Il vécut dans la Thébaïde; il fut moine de Scété; il y eut pour maîtres l'abbé Evagre et saint Dorothée; pour ami, saint Nil; pour compagnons, son propre frère, et la plupart des saints dont il a décrit la vie et recueilli les maximes. Son livre se lisait publiquement dans les églises.

Evagre († 399), moine du Pont, complète l'œuvre de Pallade.

Héraclide (402), venu de l'île de Chypre à Scété, sous la conduite de l'abbé Evagre, depuis évêque d'Éphèse, a écrit le premier recueil intitulé Παράδεισος, le Paradis ou Jardin de délices.

Timothée, archevêque d'Alexandrie, a laissé, selon Sozomène, des *Vies des illustres Moines*, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

On a également perdu une œuvre du célèbre Théodoret († 458), intitulée : l'Histoire amie de Dieu (φιλόθεος ἱστορία) ou la Discipline des Ascètes (ἀσκετικὴ πολιτεῖα).

Mais il nous reste le délicieux *Viridarium* ou Nouveau Paradis, plus connu sous le nom de Pré spirituel, de Jean Moschus. Il l'écrivit dans la laure de saint Sabas, après avoir visité la Syrie, l'Égypte, l'Afrique, et pénétré de solitude en solitude jusqu'en Occident. Il dédia son œuvre à saint Sophrone de Jérusalem, qu'il nomme son fidèle et sacré fils, lequel ajouta de nouvelles pages aux Annales de la Thébaïde, laissa à son tour un Pré spirituel, et fit connaître à l'Orient les dialogues de saint Grégoire. Avant et peu après Sophronius, saint Jean Climaque, et saint Anastase le Sinaïte, martyr, ont recueilli avec la fidélité et le dévouement des saints, ce qu'ils ont vu et appris des dernières merveilles de la Thébaïde, du mont Sinaï et des laures de la Syrie.

On entrevoit à peine les titres de quelques historiens, que les précédents mentionnent, comme leurs devanciers, une Histoire ecclésiastique de Philon, de Philippe, de saint Anastase d'Antioche ; un *Nouveau Paradis* et des églogues d'Agape de Crète ; des églogues ascétiques de Jean de Jérusalem ; un légendaire de la laure de saint Sabas, par Arsène de Pédage.

D'autres ouvrages anonymes sont également à peine connus par des lambeaux ou des versions latines ; les *Apophthegmes des Pères* et le *Géronticon*, cités par Moschus ; le *Livre des saints hommes* ou *Exposition des douze Pères*, traduite par les diacres de Rome ; des *Paterica*, mentionnés dans le typique

de saint Sabas; des *Gerontica*, qui parvinrent aux mains de saint Pierre Célestin, lequel en fit un abrégé; le grand *Leimonarion* ou *Prairie verdoyante*, cité par Photius, dont on a quelques chapitres; d'innombrables *ascetica*, *gnomica*, *hypomnemata*, *parænetica*, enfouis dans les bibliothèques en de volumineux manuscrits[1].

XXXIV. Par un dernier trait de ressemblance avec les actes des martyrs, ces pieux et vénérables livres eurent l'honneur d'une persécution violente. Constantin Copronyme et ses bandes d'iconoclastes les vouant à l'anathème, comme d'autres images des saints, en détruisirent une très-grande partie. Les Arabes mahométans avaient commencé et ne cessèrent jamais de continuer, avec la brutalité d'Omar, cette œuvre de destruction. C'était, à vrai dire, se débarrasser de la plus éclatante apologie de la religion du Christ. Je me persuade même qu'il y eut un dessein de Dieu manifeste à susciter ces apôtres du désert, au moment où l'impur islamisme allait attaquer la croix par ses deux inséparables ennemis et les plus terribles, la cruauté et la volupté. La Thébaïde protesta longtemps à l'avance contre ce nouveau paganisme, et si un malheur plus grand encore que la persécution, l'hérésie, n'était venu souiller les plus saintes solitudes, l'ascétisme des Pères eût sauvé l'Orient. S'il lui reste encore un peu de sève chrétienne, il le doit exclusivement aux derniers débris desséchés de l'antique ascèse.

[1] Pour tous ces détails et d'autres qu'il nous faut élaguer, nous renvoyons au grand travail de la Bibliothèque grecque de Fabricius, t. X, de la page 180 à 345. Édit. Harles.

Nous arrivons aux grands désastres de l'Eglise d'Orient, les vérités y ont diminué, et il s'y est trouvé de jour en jour un plus petit nombre qui fît le bien. C'est alors que l'hagiographie passe au stérile labeur des paraphrases, des *métaphrastes* et des compilateurs. Heureusement le ménologe grec était constitué ; saint Théodore de Studite a vu et nous montre, au neuvième siècle, douze volumes servant aux saintes lectures. Les saints ont tellement veillé sur ce monument, qu'il est arrivé jusqu'aux Bollandistes, et avec si peu d'altération, qu'ils l'ont constamment regardé comme exempt d'hétérodoxie.

On conçoit que nous n'ayons qu'un intérêt secondaire à suivre l'hagiographie chez les Grecs, après la consommation du schisme. Nous laisserons donc intacte la question du célèbre Siméon Logothète et des divers métaphrastes; c'est un problème très-complexe que l'on ne peut toucher en passant, ni aborder légèrement. Ce que nous avons dit suffit pour montrer que les sources étaient aussi pures qu'abondantes, et qu'en y puisant, les métaphrastes grecs pouvaient faire une œuvre sérieuse. Nous laissons à d'autres à décider s'ils ont échoué ou réussi.

§ 4.

XXXV. Nous rentrons, pour n'en plus sortir, dans la légitime patrie des saints et le seul vrai domaine de l'hagiographie, la sainte Église romaine, qui n'est pas moins admirable dans les annales, que dans les

victoires de ses glorieux enfants. Aussi féconde à faire de grandes choses qu'à les dignement raconter, sans être infidèle pourtant au dédain de l'apôtre pour les artifices de la faconde humaine, sa sagesse a une éloquence qui lui est propre; sa sainteté a son génie; la grâce et la vérité sont sur ses lèvres, et sa parole est comme celle du sage, une pomme d'or dans une corbeille d'argent[1].

« Ne serait-il pas indigne, dit Paschase Radbert dans son élégante latinité, que les ossements des saints fussent déposés dans des châsses argentées et émaillées de pierres précieuses, pendant que leurs actes ne recevraient que dégoût et dédain? et il ne peut en être autrement, si la postérité ne les connaît pas, ou ne les lit que dans un langage qui heurte le sens et la grammaire, et dépare la dignité du sujet. Ce n'est pas que ces hauts faits de vertus et ces merveilleuses vies des saints demandent des paroles fardées ou une diction brillante; mais, bien qu'exposés avec simplicité et naturel, il faut pourtant une honnête beauté qui les relève. Un récit confus et barbare n'instruit pas, mais blesse l'auditeur; la vie des Saints, écrite avec un soin scrupuleux et en termes convenables, ajoute à leur gloire; mais négligemment rédigée, elle porte atteinte à leur honneur, ternit la splendeur de l'Église, enfouit le triomphe du Christ[2]. »

[1] Prov. XXV, II.

[2] Nonne videtur indignum, dum illa thecis argenteis vestiantur, pretioso lapide adornentur, si sordide ista et negligenter habeantur. Quod fit quando ad memoriam posteritatis non statuuntur, vel sententiarum atque verborum sensibus violata ad dignitatis habitum non reformantur. Non quod virtutum insignia et

XXXVI. Un premier objet qui nous semble dominer toute l'hagiographie romaine, est le décret pontifical dont saint Damase, avons-nous dit, eut l'initiative, et qui, à diverses reprises, a été promulgué plus ou moins solennellement par ses successeurs, et en particulier par saint Gélase, dont le nom est assez communément resté à ce décret. On sait qu'il a pour objet de fixer les livres canoniques et apocryphes. Tous ceux dont la lecture publique était autorisée, s'appelaient canoniques, comme étant inscrits sur le rôle ou le *canon* des livres de l'Eglise; ceux qui n'étaient point autorisés demeuraient comme non avenus, inconnus, *apocryphes*. Le décret, après avoir énuméré les lectures canoniquement autorisées dans les livres saints, dans les écrits des Pères, passe à un troisième ordre : « Sont aussi permis, dit-il, les actes des saints martyrs, lesquels brillent des nombreuses souffrances de leurs passions, et des merveilleux triomphes de leurs témoignages. Et qui dans l'Eglise catholique doutera que ces récits ne soient au-dessous des combats, et que tant de souffrances n'aient été endurées non point par les forces de l'homme, mais par la grâce et le secours de Dieu? »

Il nous paraît difficile que ces paroles signifient

gesta sanctorum stupenda fucos verborum, atque ornamenta requirant orationis. Sed quoniam simplex eorum atque naturalis prolatio, distincta tamen et honesta debet specie enitere, ne sermo confusus et horridus non instruat, sed offendat auditorem. Porro quemadmodum vita sanctorum diligenter atque apte descripta, laudes eorum dilatat, ita quoque negligentius habita gloriam eorum diminuit, Ecclesiæ famam obnubilat, Christi victoriam abscondit. *Prolog. ad Acta SS. Rufini et Valerii.*

autre chose, sinon que les actes sincères des martyrs pouvaient, devaient être, et en effet étaient lus, non-seulement à Rome, mais dans toute l'Eglise catholique. Il restait à faire des réserves nécessaires : le décret les pose en termes qui nous semblent le plus complet résumé de la critique et de la sagesse en cette matière :

« Mais à cause de l'importance de ces lectures [1], et selon une antique coutume, elles n'ont pas lieu dans l'Eglise romaine, si les noms des auteurs

[1] Nous croyons rendre exactement par cette courte paraphrase le mot *ideo* du texte ; et quant au reste, qu'il nous suffise ici de déclarer que nous traduisons d'après l'interprétation adoptée par Dom Mabillon (*Disquisitio de cursu Gallicano*, § 1er), Dom Ruinart (*Acta sincera*, Præf., § 5) et Benoît XIV (*lib. cit.*, c. III, n° 5). Ce même sens est consigné dans une glose, que son titre *Sententia Leonis papæ* ferait prendre pour une promulgation du décret, faite par saint Léon. Cette pièce se trouve dans un manuscrit du IXe siècle de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 2710, et en partie dans *le Pénitentiel* de saint Théodore. Nous devons donner une partie de ce document, que nous publierons ailleurs : « *Gesta sanctorum martyrum quæ cruciatibus et mirabilibus triumphis irradiant et a catholicis viris conscripta sunt omni modis veneramur; ea vero quæ ab hæreticis vel idiotis composita vel adulterata sunt nullatenus recipiantur... Vitas Patrum Pauli, Antonii, Hilarionis et omnium heremitarum, et quas vir Beatissimus Hieronymus descripsit, vel alii orthodoxi patres cum omni honore suscipimus....* Il y aurait sur cet important décret une dissertation spéciale à faire, et, l'occasion se présentant, nous aimerions à fournir quelques nouvelles pièces d'un procès qui a souvent occupé les hommes les plus savants. Il nous suffira d'indiquer ici leurs travaux : Chifflet, *Notæ ad opp. Vigilii Tapsens. opusc.* III. — Fontanini, *Commentar. de antiquitatib. Hortæ*, p. 137. — Mansi, *Supplem. concil.*, t. I, p. 153. — Zaccaria, *Storia polem. delle proibiz. de' libri*. Rom. 1777. — Arevalo, *Append. ad Sedulii carm.*, p. 400.—Credner, *Geschichte der Canons, etc.*, p. 187, Leipz. 1848.

de ces actes sont ignorés, si des infidèles ou des ignorants y ont inséré des choses surajoutées ou contraires à la fin de ces lectures. » Ensuite le décret signale quelques actes réprouvés, d'autre tolérés pour les lectures privées : « C'est pourquoi, reprend-il, ainsi qu'il a été dit, afin de ne pas donner une occasion même légère à la dérision, ces lectures sont exclues de l'Eglise romaine. Mais, avec cette même Eglise, nous n'en vénérons pas moins en toute dévotion tous les martyrs, et les combats glorieux de ceux qui sont plus connus de Dieu que des hommes. » Le décret ajoute plus loin : « Ainsi, les vies des Pères Paul, Antoine, Hilarion et de tous les Anachorètes, celles particulièrement que le Bienheureux Jérôme a décrites, nous les recevons avec toute vénération. » Quelques pièces de ce genre sont encore mises en suspicion, après quoi on lit : « Que si ces actes viennent aux mains des catholiques, qu'ils pensent auparavant à la sentence du bienheureux apôtre : *Éprouvez tout, et conservez ce qui est bon.* »

En résumant les faits et les principes contenus dans ces paroles substantielles, il nous semble constaté d'abord que Rome possédait un légendaire canoniquement approuvé; en second lieu, que ce légendaire, plus sévèrement contrôlé que dans les autres églises, était seul admis aux lectures publiques; puis, que de temps immémorial ces lectures avaient lieu à Rome comme dans toute l'Eglise; qu'enfin, ce légendaire étant pris comme type, plusieurs actes avaient été éliminés et non avenus, et qu'il fallait en principe général rejeter tous ceux qui n'offraient pas les conditions suivantes :

1° Que les auteurs ou les sources en fussent authentiquement connus[1], autrement que ces actes fussent ou détachés des registres des notaires, ou rédigés sur des témoignages que l'on pût vérifier;

2° Qu'il ne s'y trouvât rien contre la foi ni les mœurs[2];

3° Qu'il n'y eût, ni à dessein ni par inadvertance, rien qui devînt l'objet matériel du moindre scandale[3].

Ces conditions remplies, le décret affirme que les actes seront acceptables, quelle qu'en soit la teneur, et dût-il y avoir des apparences d'exagération et d'étrangeté. L'Eglise ne peut rougir de ses saints, ni s'étonner de la force que Dieu donne à ses enfants. Bien au contraire, la parole défaillera toujours auprès de ces grandes choses, le tableau ne peut qu'être au-dessous de la réalité[4].

Achevons de mettre ces faits en lumière, et de suivre ces principes d'une si haute et féconde sagesse dans leur développement, et leur application aux deux genres de collections mentionnés dans le décret, les *Actes des Martyrs* et les *Vies des Pères*.

XXXVII. L'existence d'un passionnaire romain se déduit aisément des faits que nous avons rappelés précédemment et concernant saint Clément, saint Antère, saint Fabien, le voyage d'Hégésippe et d'Afri-

[1] *Quia et eorum qui conscripsere nomina penitus ignorantur.*

[2] *Et ab infidelibus et idiotis superflua aut minus apta quam rei ordo fuerit, esse putantur.*

[3] *Ne vel levis subsannandi oriretur occasio in sancta Romana Ecclesia.*

[4] *Quis ista catholicorum dubitet et majora eos in agonibus fuisse perpessos? nec suis viribus, sed Dei gratia et adjutorio universa tolerasse?*

canus, la lettre de saint Cyprien, celle des martyrs de Lyon, les traditions du pontificat de saint Sylvestre, les actes de saint Vigile de Trente, les travaux de saint Jérôme à Rome sur le martyrologe, toute cette institution des notaires romains, premier tribunal de canonisation : cette enquête est loin d'être épuisée.

Saint Grégoire de Langres, voulant bâtir, en l'honneur de saint Bénigne, une basilique sur son tombeau, crut devoir, malgré la vénération populaire vouée au saint apôtre, attendre qu'il eût reçu de Rome des actes authentiques. « Et après quelques années, dit Grégoire de Tours, le bienheureux évêque ayant reçu l'histoire de sa passion par des pèlerins revenant d'Italie, et de plus le saint martyr manifestant sa puissance aux peuples, n'hésita plus à bâtir une grande église au-dessus de sa crypte [1].

Vers l'an 539, lors de l'expédition de Théodebert, roi des Francs, en Italie, un évêque ayant entendu un clerc raconter diverses choses d'une passion de saint Patrocle, lui défendit d'y ajouter foi jusqu'à ce qu'il eût reçu de Rome une copie authentique de ces actes. Cette copie lui fut apportée d'Italie, et se trouva conforme au récit du clerc. « L'évêque ne s'en mit pas moins en grande colère jusqu'à faire frapper, maltraiter et chasser de sa présence le clerc, en lui disant : « Tu as fait dicter cela à ta guise, c'est ma-« nifeste; on n'a jamais entendu dire rien de tel « d'aucun homme au monde. » Longtemps après, l'armée des Francs étant allée en Italie, en rapporta

[1] Greg. Tur., *de gloria Martyrum*, c. LI, p. 782; LXIV, p. 794. Ed. Ruinart.

cette même histoire de la passion qu'avait montrée écrite le clerc. L'évêque, grandement confus, reconnut la véracité de ce qui lui avait été dit. Dès lors le peuple honora le saint martyr, éleva une église sur son tombeau, et célébra dévotement sa fête chaque année [1]. »

Nous n'avons encore consulté qu'un seul auteur et qu'une seule époque; il nous suffira d'y ajouter le témoignage décisif de saint Grégoire le Grand. Consulté, comme nous l'avons dit plus haut, par Euloge, patriarche d'Alexandrie, il répondit, à cette occasion, qu'à Rome on possédait les noms de presque tous les martyrs, avec les actes, dont la lecture était distribuée pour chaque jour de l'année [2].

Saint Grégoire, à la vérité, ne semble, en cet endroit, parler que d'un court martyrologe; mais ce martyrologe supposait des actes plus amples. C'est une collection de ce genre que l'apôtre de l'Angleterre, saint Augustin, ou l'un de ses successeurs, apporta de Rome et déposa dans son église du Christ, à Cantorbéry. Ce précieux manuscrit, avec sept autres de même origine, se trouvait dans la bibliothèque de Christ-Church, au quatorzième siècle.

De ces huit manuscrits, trois au moins subsistent, et les antiquaires n'ont pas hésité d'en reconnaître l'origine authentique [3].

[1] Greg. Tur., *Hist. Francor.*, lib. III, c. 32, p. 133.

[2] Nos autem pene omnium martyrum distinctis per dies singulos passionibus collecta in uno codice habemus atque quotidianis diebus in eorum veneratione missarum solemnia agimus. *Epist.* VIII, 29.

[3] Smith ad Bedæ *Hist. Eccles.*, lib. I, c. 29, p. 70, not. 7. Cf. Wanleii catal. libror. septentrional., p. 173.

XXXVIII. Quel pouvait être ce passionnaire romoin? que contenait-il? et n'y a-t-il pas espoir de le retrouver quelque part? Ces questions nous entraîneraient trop loin pour y répondre.

Nous ferons seulement remarquer que, dans les plus anciens passionnaires que nous connaissions, il se trouve d'ordinaire une place spéciale, en tête du volume, pour une série d'actes de martyrs romains. Cette disposition ne suppose-t-elle pas l'existence d'une ancienne collection qui sera entrée la première et de plain pied dans les recueils postérieurs? Prudence, quand il décrivait si éloquemment les *Couronnes* des martyrs; saint Damase, quand il ornait leurs autels d'élégantes inscriptions; saint Paulin, quand il composa l'ouvrage, malheureusement perdu, de *la louange des Martyrs;* saint Hilaire, enfin, à qui on attribue des hymnes à la louange des apôtres et des martyrs, n'ont-ils point eu sous les yeux ce passionnaire?

Assez souvent encore on trouve, soit à part dans les légendaires, soit dans des volumes distincts, les actes des vierges martyres. Nous inclinons à croire qu'il existait pour ce chœur si glorifié des vierges chrétiennes une autre série distincte. Saint Adhelme de Shirburn a composé, au VIII[e] siècle, un double ouvrage en prose et en vers sur *la Virginité*, où il passe deux fois en revue les vierges martyres, dans un ordre si constant, qu'il a dû l'emprunter à un recueil authentique [1].

[1] Saint Adhelme nous apprend dans son prologue, qu'allant à un concile, il visita au passage le monastère de Bereking, qu'il avait fondé pour sa sœur; il fut ravi de voir Hildelithe et ses compa-

Enfin, il y a peut-être une troisième distinction à établir. On voit les passions des saints apôtres et des disciples de Notre-Seigneur, tantôt mises en tête des actes des martyrs, tantôt consignées dans des séries détachées. Saint Jérôme, dans son catalogue des hommes illustres; saint Isidore, dans ses notices sur les Pères de l'Ancien et du Nouveau Testament, suivent, ce nous semble, une série consignée dans des monuments antérieurs. Adhelme nous fournit encore un renseignement précieux; dans l'un de ses poëmes, non-seulement il relate des circonstances qui ne se trouvent que dans les anciennes passions des apôtres, mais il se plaît à signaler un exemplaire qu'il avait entre les mains, et à décrire la forme carrée qui caractérise les manuscrits en lettres onciales :

Plurima sic præsul patravit signa stupendis
Quæ nunc in chartis scribuntur rite quadratis [1].

Adon de Vienne, qui a laissé un si précieux martyrologe, acheverait de lever nos doutes; en tête de son grand travail, il a cru devoir mettre dans un rang à part un livre dont la place et le titre seuls in-

gnes, comme un essaim d'abeilles, recueillant leur miel des saintes Écritures, des commentaires des Pères, des anciens chronographes et géographes, des grammairiens et des maîtres d'orthographe et de prosodie, enfin des écrits mêmes du saint évêque; c'est pourquoi il se mit à l'œuvre immédiatement pour leur laisser un nouvel ouvrage de sa façon. Ces détails prouvent que ce monastère naissant avait déjà une riche bibliothèque, et que le saint y trouva les matériaux de son nouveau livre, tels qu'un recueil des actes des saintes vierges. Cf. Adhelmi opp., ed. Giles, p. 1-4.

[1] Adhelmi, *Carm. de aris B. M V. et* XII *apost.*, ed. Giles, p. 122.

diquent qu'aux fêtes des apôtres et des disciples de Notre Seigneur, on faisait usage d'un passionnaire spécial [1].

En résumé, si l'on veut se faire une idée précise, et à l'abri de toute conjecture, de ce que pouvait être le passionnaire grégorien, il suffit de consulter le lectionnaire des Évangiles et Épîtres pour toute l'année, qui, de temps immémorial, et certainement depuis saint Grégoire, se trouve constamment placé à la suite du *texte*, ou Nouveau Testament. On sait que toutes les Églises possédaient ces textes, et les plus opulentes en magnifique exemplaire. Ce lectionnaire eut évidemment une grande autorité pour fixer le Calendrier et disposer les anciens passionnaux.

XXXIX. On voit le décret dont nous venons de parler passer successivement aux diverses églises, soit pour y introduire les usages romains, soit pour donner aux coutumes locales une règle conforme à la discipline adoptée par le Siége apostolique. Ainsi se propageait le même canon d'Ecriture-Sainte, la même chaîne des Pères orthodoxes, les mêmes recueils d'actes des martyrs.

L'Église d'Afrique, qui eut aux quatrième et cinquième siècles le zèle le plus filial à se mettre en harmonie avec Rome, et un recours si fréquent au Saint-Siége pour fixer son canon scripturaire et se dégager des apocryphes que les Manichéens répandaient à profusion, s'empressa,

[1] *Libellus de festivitatibus apostolorum et cæterorum qui discipuli, aut vicini, aut successores apostolorum fuerunt.* D. Giorgi, *Martyrol. Adonis,* p. 1. Romæ, 1745.

en 393 et 397, d'adopter le décret du pape Damase, de formuler à son tour un canon sur les légendes et de permettre, au jour de leurs anniversaires, de lire les passions des martyrs[1]. Saint Augustin, qui ne fut pas étranger à ces décrets, nous montre pour ainsi dire du doigt, du haut de sa chaire, le recueil qui contenait ces passions. Dans son homélie seconde sur saint Etienne : « Si nous avons peine, dit-il, à trouver les actes des autres martyrs, celui-ci a sa passion au livre canonique : *Hujus passio in* CANONICO LIBRO *est*[2]. »

Au moment où l'hérésie de Vigilance menaçait l'Église des Gaules et attaquait violemment les traditions orthodoxes sur le culte des saints, nos évêques s'empressèrent de recourir à l'Église-mère; saint Innocent répondit à leurs sollicitudes en leur envoyant, dans sa lettre à Exupère de Toulouse, le canon et les règles que venaient d'accueillir et de promulguer l'Église d'Afrique. Peu après, un concile des Gaules mentionne expressément la lecture publique des actes des martyrs : cette lecture est consignée dans la règle de saint Aurélien[3], de saint Ferréole[4] et de saint Césaire d'Arles[5]. Celui-ci, dans plusieurs de ses homélies, se réfère clairement à ces actes. Ils étaient assez longs, d'après l'une de ces homélies, pour fatiguer les plus robustes au-

[1] Conc. Carthagin. III, can. 46. Labb., II, 1072 et 1177.

[2] Aug. *opp.*, t. V. Sermo 315. Cf. Zaccaria, *Storia polemica delle proibiz. de' libri.* Roma, 1777.

[3] *S. Aurel. de ordine psallendi, in cod. regular.*, ed. Brockie, t. I, p. 147.

[4] Ibid., p. 18 ; ibid., p. 155.

[5] Ibid., p. 144. *Reg.*, n° 69, cf. Bolland. 19 Jan.

diteurs, qui les entendaient debout[1]. Saint Avit de Vienne rapporte que dans son église, l'une des première des Gaules, c'était une ancienne coutume de lire les actes des martyrs et en particulier ceux de la légion thébaine, qui ont encore un prologue où saint Eucher fait également mention de cette lecture solennelle[2]. Elle se trouve indiquée, avec un caractère plus officiel, dans le lectionnaire gallican que dom Mabillon a publié[3]. Un célèbre et précieux passage d'Hilduin, dans son prologue aux *Areopagitica*, apprend que de très-anciens missels gallicans, consumés au neuvième siècle de vétusté, renfermaient des actes entiers de saint Denis l'Aréopagite, et il ajoute : « Il en est de même des *messes* des apôtres et des martyrs dont les passions se conservent et se chantent, comme tout le monde le sait[4]. »

L'Église d'Espagne suivait les mêmes usages que celle des Gaules. C'est une opinion ancienne, énoncée par saint Anselme de Lucques en ses Statuts, confirmée par saint Théodore en son Pénitentiel, et consignée dans plusieurs manuscrits, que saint Léon promulgua le décret pontifical sur les livres canoniques, avec une clause spéciale pour exclure certains apocryphes de toute lecture publique. Ce serait pour l'Église d'Espagne qu'aurait eu lieu cette promulgation, et afin de parer aux publications suspectes des Priscillianistes, à en juger

[1] S. Cæsarii *Serm.* 95, inter *opp.* S. Augustini.

[2] D. Ruinart, *Acta mart. sincer.* præf., 5, et ib. Acta Agaunensium mm., p. 241, ed. Veron.

[3] D. Mabillon, *De liturgia gallicana.* Part. 1.

[4] Hilduin, epist. ad Ludov. pium. *Acta SS. Bolland.* ad IX oct.

par la correspondance du saint docteur avec Turribius d'Astorga. Deux conciles, en cette occasion, se suivent, l'un à Tolède, l'autre à Brague : le décret entra dans le corps des canons de l'Église d'Espagne. Saint Isidore reproduisit trois fois dans ses œuvres le canon scripturaire qui s'y trouve, et les actes des saints passèrent presque intégralement dans la liturgie mozarabe. Saint Braulion de Sarragosse, au prologue de la vie du saint abbé Emilien, dit qu'alors non-seulement on lisait, en Espagne, les actes des martyrs, mais que déjà les vies des saints confesseurs avaient leur place dans les offices ecclésiastiques [1].

Nous avons parlé de Passionnaires romains venus en Angleterre avec les apôtres, et nous venons d'indiquer une promulgation du décret pontifical faite pour cette église dans le Pénitentiel de Théodore de Cantorbéry. Le vénérable Bède n'eût point composé son martyrologe, ni saint Adhelme ses éloges des apôtres et des vierges, s'ils n'avaient eu à leur disposition de riches légendaires. N'ajoutons qu'un mot : les apôtres de l'Irlande et de l'Angleterre, dans leurs perpétuelles pérégrinations à Rome, y trouvèrent ces légendaires grégoriens, et les répandirent avec eux dans leur patrie et dans toute l'Allemagne. Le plus ancien exemplaire du martyrologe de saint Jérôme, celui qui a même servi à sa première édition, fut déposé ou par saint Willibrord ou de son temps à Epternach. Quand l'héroïque saint Boniface partait pour son dernier voyage et faisait ses provisions pour le martyr, il

[1] Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened.*, t. II.

n'oublia pas de joindre aux saints Evangiles un Passionnaire, que l'on retrouva parmi les livres teints de son sang.

Pour suivre jusqu'au bout le décret pontifical faisant le tour du monde et des âges, et transportant dans toutes les Eglises l'usage, sinon le texte du légendaire romain, ajoutons que le pape Hormisdas le transmit à Constantinople[1]; qu'Adrien Ier y renvoya les évêques du concile de Francfort[2]; que saint Nicolas Ier en rappela l'autorité[3]; que saint Grégoire VII en renouvela les dispositions liturgiques[4]; qu'il est entré dans les collections des plus anciens canonistes, de saint Isidore, de Cresconius de Carthage, de Rachion de Strasbourg, de Burchard de Worms, de saint Anselme de Lucques; qu'il a pris place comme loi de l'Eglise au décret de Gratien[5]; qu'il eut, au douzième siècle, l'honneur d'un commentaire spécial, en France, par Arnoul, moine de S. André d'Avignon[6]; et en Angleterre, par Gauthier, moine de S. Alban[7]; que plus récemment encore un docteur de Douay a laissé sur cet unique sujet un volume in-folio[8], et qu'enfin un docte protestant,

[1] *Epist. ad Possessor*. Labb. ad ann. 518.

[2] *Epistol.* Labb., VII, p. 294.

[3] *Epistol.* Ibid., VIII, p. 799.

[4] Zaccaria, *Stor. delle proibiz. degli libri,* p. 54.

[5] Gratian. *Can. Sancta Rom. Ecclesia.* Dist. 15.

[6] *Hist. litt. de France*, t. VII, p. 242. Mabillon, *Annal.*, l. LV, n. 95.

[7] Fabricius. *Bibl. med. et infim. latinit.*

[8] Cf. Duthillœul, *Catal. des manus. de la bibl. de Douay*, nº 617. *Commentarius in canonem Gelasii* I *a° circ.* 490 *ab eo et* LXX *episcopis in concilio romano editum.* Auctore Fr. Laveo canonico Yprensi. 1582.

Credner, vient de clore ce riche et vaste développement par un ouvrage spécial et une véritable édition *variorum* [1].

XL. Ce canon concernait, outre les actes des martyrs, un autre monument qui rentre dans notre objet et sert de point de départ à la portion la plus considérable des collections hagiographiques; car les *Acta Sanctorum* sont pour la majeure partie sortis du *Vitæ Patrum*. Le fondateur de l'Œuvre bollandienne fut préoccupé de cette relation au point de débuter par une édition, la meilleure que nous possédions, de ces actes des plus anciens confesseurs. Il se présente même naturellement à la pensée, en jetant les yeux sur les collaborateurs et les interprètes de cette collection, presque tous rassemblés à Rome, à des intervalles rapprochés, l'idée de la première société hagiographique que l'on connaisse. Cette œuvre collective, qu'elle ait été fortuite ou systématiquement coordonnée, eut certainement Rome pour centre, les papes pour Mécènes et protecteurs, le décret pontifical pour dédicace et sanction. Cela seul nous explique le succès et l'autorité du *Vitæ Patrum* dans tout l'Occident.

Nous ne pouvons nous dispenser de nommer ici les auteurs de cette œuvre et ses interprètes latins; nous avons déjà fait connaître les sources grecques et orientales.

Parmi les auteurs on cite :

Saint Jérôme, à qui on doit les vies de saint Paul ermite, de saint Hilarion anachorète, de saint

[1] Credner, *Geschichte des Canons, etc.* Leipz. 1848. 1 vol. in-8°.

Malchus le captif, des saintes dames romaines Fabiola, Paula et Marcelle, et un livre qu'il cite lui-même et qu'on n'a pu encore reconnaître distinctement[1].

Léonce de Naples, qui a donné l'un des chefs-d'œuvre de l'hagiographie, un monument aussi classique par ses belles formes grecques et son élégante traduction, qu'édifiant et pieux par ses détails admirables, la vie de saint Jean l'Aumônier.

Sergius, Hygin et Théophile, à qui on attribue la vie de saint Macaire de Rome.

Ces vies détachées forment le premier livre. Rufin a composé le second tout entier, d'après le texte grec d'Evagre, dont il a usé avec sa liberté ordinaire, et probablement le troisième doit lui être également attribué.

Le quatrième est tiré de Sulpice Sévère et de Cassien.

Les auteurs des six derniers livres sont inconnus ou ont été précédemment nommés, tels qu'Héraclide, Théodoret, Pallade et Jean Moschus.

Nous devons également faire connaître les interprètes :

Evagrius d'Antioche traduisit la vie de saint Antoine;

Denys le Petit, celle de saint Pacôme;

Ursus, diacre de Rome, celle de saint Basile;

Eustochius, celle de sainte Pélagie;

[1] *Epist. ad Eustoch.*, c. x. Cum igitur per heremorum antra vii annis sanctos patres degentes ibidem.... visitarem, de quorum vita moribusque, mirificis quæ luculenter ipse perspexi, *libellum compegi.*

Anastase le Bibliothécaire, celle de saint Jean l'Aumônier;

Paul, diacre de l'Église de Naples, celle de sainte Marie l'Egyptienne.

Pélage, diacre de l'Eglise romaine, ayant trouvé dans ses légations d'Orient ces pieux recueils dont nous avons parlé, les *Paroles des vieillards*, les *Apophthegmes des Pères*, les *Questions et Réponses des Anachorètes*, les apporta à Rome où ils furent aussi goûtés que les premières vies des Pères que saint Jérôme et Rufin y avaient fait connaître. Pélage se mit à les traduire ; mais ses hautes fonctions et peut-être les honneurs de la papauté (555-559) ne lui permirent pas d'aller au-delà de dix-huit chapitres qui forment le cinquième livre du recueil. Jean, sous-diacre de la même Eglise, prit la place vacante et ajouta le sixième livre. Le septième est attribué dans le Prologue à un moine espagnol de Dume, nommé Paschase, et dans le titre des manuscrits et des éditions à un troisième et illustre diacre de l'Eglise romaine, de ce même nom, qui a certainement traduit le *Paradisus* d'Héraclide, inséré dans le *Vitæ Patrum*.

Ce livre commença donc par les pièces de saint Jérôme, de Rufin, de Sulpice Sévère et de Cassien, qui forment les quatre premiers livres. Un siècle plus tard, trois autres livres furent ajoutés par Pélage, Jean et Paschase. Dès le sixième siècle, ils formaient déjà un corps de lectures qui jouissaient d'une grande autorité. Car, outre la recommandation solennelle du décret pontifical, l'éloge de Gennade et de Cassiodore, saint Benoît, à deux reprises, en

fait une mention qui eût suffi pour donner au recueil une vogue illimitée. Grégoire de Tours, Bède, Usuard, Raban, Adon, tous les hagiographes jusqu'au père Rosweyde, et même les canonistes, Gratien, Burchard, saint Anselme, y ont puisé avec une égale confiance. Le recueil s'enrichit en traversant les siècles, et inspira une foule d'autres compilations analogues. On cite des vies des Pères, différentes de celles-ci, composées les unes par Petronius de Bologne (sixième siècle), les autres par un moine espagnol, Valère d'Astorga (vers l'an 902). Plus récemment, de nouveaux collaborateurs, dignes des premiers devanciers, complétèrent cette œuvre séculaire, Gérard Vossius, Jacques Bilius, Hervet de Reims, Ambroise le Camaldule. A côté de ces noms illustres, on nous dispensera de placer un seul mot d'apologie pour un monument qui a passé par des mains si vénérables.

XLI. Saint Grégoire le Grand dut contribuer à le mettre en honneur; il y a même quelque lieu de penser qu'il y mit la main. Son biographe, Jean le Diacre, nous dit ceci : « Il y a un livre que les Grecs appellent λειμων, et les latins le *champ* ou le *pré*, que mon maître a interprété, et dont il a tiré des miracles qui ont déjà couru le monde entier[1]. » Il a fait plus encore : il a donné à l'Eglise les *Vies des Pères d'Italie*. C'est ainsi que Photius nomme les quatre livres des Dialogues. Si on veut apprécier par ses

[1] Ex libro qui a Græcis λειμων dicitur, a Latinis vero intelligitur *campus* vel *pratum*, præceptor meus inter alia toto orbe jam diffamata miracula interpretatus est...... *Vita S. Gregorii*, lib. II, cap. 45.

sources l'œuvre de saint Grégoire, on peut en juger par la pièce capitale, la vie de saint Benoît, qui remplit le second livre tout entier. Il nous apprend lui-même que le peu qu'il a raconté de cette vie du saint Patriarche, il le tient de quatre de ses disciples, Constantin, Simplice, Valentinien et Honorat. Les deux premiers furent l'un après l'autre les successeurs immédiats de saint Benoît dans l'abbatiat du Mont-Cassin; les derniers étaient également abbés de deux monastères, et Valentinien gouvernait, du vivant de saint Grégoire, le monastère de Latran, qui, après la destruction du Mont-Cassin, servit aux moines de refuge. La Bible *Amiatina*, l'un des plus beaux manuscrits de l'Italie, nous apprend par sa dédicace à saint Grégoire le Grand, que le saint Pape avait autour de lui d'autres contemporains de saint Benoît, tels que l'abbé Servandus, l'un de ses derniers disciples, le même qui fut témoin de l'un des miracles les plus imposants de son maître à la mort de saint Germain, évêque de Capoue[1]. Ces vies des

[1] *Vita S. Benedict.*, c. XXXV. Cette belle vision où le Patriarche et son disciple virent l'âme du saint évêque de Capoue emportée au ciel dans un globe enflammé, semble rayonner encore sur le premier feuillet de la Bible *Amiatina*. Le Christ y est représenté trônant dans sa gloire, accompagné de deux anges, et bénissant, comme aux premiers jours de la création, des globes d'or semés dans l'espace autour de sa droite qui semble les répandre dans l'immensité. Il se trouve au revers un canon scripturaire conforme à celui du pape Gélase, et très-magnifiquement encadré. Le nom de l'habile calligraphe a longtemps échappé sous une surcharge postérieure; on a lu enfin l'inscription suivante, qui prouverait que les premiers disciples de saint Benoît (ou au moins l'abbé Servandus) étaient artistes et quelque peu hellénistes :

O KYRIE CERVANΔOC AIΠOIHCEN.

Pères d'Italie, l'ouvrage peut-être le plus souvent copié avec les Morales de saint Grégoire, au moyen âge, passèrent rapidement en Orient, et avant un siècle révolu on les trouve traduites et circulant parmi les Grecs et les Arabes. Les chaînes ascétiques et théologiques, exécutées en si grand nombre dans l'église grecque aux huitième et neuvième siècles, firent de très-larges emprunts aux Dialogues. Les canonistes grecs s'en servirent également, et le schisme consommé, ni Photius, ni ses adhérents ne cessèrent d'admirer ces causeries du pape Grégoire avec son diacre Pierre.

XLII. C'est après saint Grégoire que l'hagiographie latine, en possession de son double domaine, les Actes des martyrs et des confesseurs, ouvre la série de ses collections générales. Le VII[e] siècle méritait d'avoir l'honneur des premières tentatives, puisque c'est, selon l'expression de Mabillon, l'âge d'or des saints. La France eut la plus large part dans cette

A cette note archéologique, on nous permettra de joindre une indication diplomatique ; il n'est pas d'ailleurs hors de propos d'établir en passant, que saint Grégoire était lui-même le disciple, par sa profession, du saint dont il a écrit la vie ; on a récemment encore, dans un travail fort sérieux, remis ce point en doute, malgré les travaux de nos Pères de S. Maur, *de Monachatu Benedictino S. Gregorii*. Grégoire IX, canoniste et diplomatiste de quelque valeur, avait, au XIII[e] siècle, sous ses yeux une charte de saint Grégoire le Grand sur papyrus, menacé par vétusté d'une destruction totale. Il fut sollicité de la vidimer et de la renouveler, pour la transmettre à la postérité. Ce vidimus est arrivé jusqu'au XVIII[e] siècle. Les savants auteurs des *Annales des Camaldules*, ayant vu cette pièce précieuse, l'ont fidèlement insérée dans leur tome IV : on y lit des paroles qui ne permettent plus un doute sur la profession religieuse de saint Grégoire ni sur le titre spécial de cette profession. *Ann. Camald.*, t. IV, p. 353.

fécondité vraiment étonnante; aussi c'est encore à elle qu'appartient l'initiative, et à l'un de ses saints évêques du VII[e] siècle, saint Céraunius de Paris. Guarnier, archidiacre de Langres, dans un prologue où il lui dédie les actes des trois frères martyrs, lui adresse ces paroles trop remarquables pour ne pas les citer textuellement: « Dans votre zèle à égaler en vos mérites, les plus illustres personnages d'entre les bienheureux évêques, par toute votre conduite sacerdotale, voulant ajouter chaque jour à l'éclat de votre sainteté, vous avez parcouru dans vos doctes lectures tous les enseignements des divines lettres. Maintenant, pour comble de louanges et dans votre amour des choses saintes, vous voulez pieusement ramasser dans la ville de Paris les gestes des martyrs. C'est pourquoi vous êtes comparable, en l'ardeur de votre zèle, à *saint* Eusèbe de Césarée [1], et vous devez être comme lui remémoré par une gloire perpétuelle. »

Ce fait n'a pu être isolé; si on n'en peut suivre au VII[e] siècle le développement, on aperçoit aisément un zèle général pour compiler les actes des saints. C'est à peu près toute la littérature de cette époque.

[1] «Nunc santorum martyrum gesta ad laudis tuæ cumulum pro amore religionis congregare in urbe Parisiaca devotus intendis. Unde *sancto* Eusebio Cæsariensi in æmulationis studio coæquandus es, et pari gloriæ dono perpetualiter memorandus.» *Acta Sanct.* XVII Jan., p. 76. Le P. Bolland n'a pas manqué de relever son devancier sur cette épithète accolée au nom d'Eusèbe, et de faire doctement remarquer qu'en certain martyrologe, il y a eu une double confusion : au 21 Juin, Eusèbe de Césarée a été confondu avec saint Eusèbe de Samosate, et celui-ci, pris à tort pour Paul de Samosate, a été injurieusement omis dans ces mêmes martyrologes.

Elle a ses règles, ses genres, ses modèles. Saint Prix de Clermont, élevé dans une école de droit d'Issiodore, affectionnait la forme pompeuse des panégyriques, et s'attachait spécialement aux vies des martyrs; il en rassemblait avec la même ardeur les reliques et les actes dans son église de Clermont, qu'il orna, à son tour, de la pourpre du martyr. Ainsi se réalisa le désir de sa vie[1], et l'Occident vit, dans les montagnes d'Auvergne, l'héroïsme que montrait sur le mont Sinaï, un saint de l'Église grecque contemporain, le savant abbé Anastase. Seulement, imitateur et historien des saints, le martyre de Volvic eut un degré de gloire de plus. Fortunat de Poitiers, qui pouvait illustrer autrement son génie, cultive cette littérature si abondamment, qu'on le prendrait volontiers pour l'historiographe officiel des saints évêques. Quatorze actes lui sont attribués; une partie nous a été conservée, un plus grand nombre est perdu. Le patrice Dyname rivalise avec lui et se fait l'historien de quelques saints abbés de Lérins et de l'Aquitaine. La même pensée inspire à Jonas de Bobio d'écrire une série d'actes destinés en grande partie à illustrer les Pères du désert de Luxeuil. Près de là, le saint mont des Vosges a aussi ses anachorètes et son Pallade anonyme[2]. Un autre moine inconnu de cette Thébaïde des Gaules, en recueillant la passion de saint Prix, cite à son début tous ses devanciers, depuis Eusèbe, et semble s'être

[1] Nam passiones martyrum... *glorioso elucubravit stylo.* Optabat etenim particeps fieri martyrum, *qui tam diligens exceptor eorum erat gestorum.* Mabillon, *Acta SS.*, II, 647.

[2] Mabillon, *ibid.*, p. 129.

inspiré, avant d'écrire, d'une bibliothèque hagiographique[1]. Cette impulsion passait, des vallées des Ardennes, au delà des Pyrénées, et un diacre de Merida, nommé Paul, reprenait pour sa patrie les traditions de Prudence et de saint Damase, et reproduisait un modèle accompli, les dialogues de saint Grégoire. Peut-être fut-il excité encore par un illustre exemple. Le roi Sisebut a écrit la passion de saint Didier de Grenoble. C'était une royale réparation d'un meurtre attribué à Brunehaut.

XLIII. Les légendaires de la Gaule et de l'Espagne ne peuvent toutefois, ni par leur nombre, ni par leurs œuvres, soutenir le parallèle avec deux hommes qui suffisent à l'Angleterre, à l'Italie, à tout le VIII[e] siècle, Bède le Vénérable, et Paul Warnefride.

Celui-ci surtout eut une part de roi. Il fut le premier historien de saint Grégoire le Grand, le second de saint Benoît et de sainte Scholastique; puis, de saint Maur de Glanfeuil, de saint Cyprien de Carthage, de saint Pierre de Pavie, de saint Germain de Constantinople, de saint Pierre de Damas, de saint Arnoul de Metz; et à cette revue du monde chrétien presque tout entier, il faut ajouter les vies des saints évêques de Metz, et probablement un travail semblable sur l'église de Pavie.

Au sortir des invasions des barbares, il se faisait par toutes les églises une enquête sur les traditions primitives, sur la série des pontifes, sur les passionnaires locaux. C'est ainsi que les dyptiques des églises de Trèves, de Metz, de Pavie, de Liége, de

[1] Mabillon, *ibid.*, p. 646.

Vienne, d'Auxerre, du Mans, passèrent, commentés par les siècles, dans ces précieux *gestes des évêques* que l'on aurait tort de reporter à l'époque de leur dernière rédaction.

Bède a laissé un double martyrologe [1] et les vies des Pères d'Angleterre, que sa patrie, en dépit de son protestantisme, admire avec sagesse. Mais il importe de faire connaître, sous la responsabilité d'une pareille garantie, les procédés qui dirigeaient les hagiographes et protégeaient la véracité de leurs écrits. Bède, au prologue de la vie de saint Cutbert, les expose en détail. Contemporain, vivant aux mêmes lieux que son héros, il reçoit d'un évêque qui occupe le même siége que le saint, et de la communauté qui l'eut pour père, la mission officielle de rédiger sa vie. Il n'a rien écrit, dit-il, sans une enquête très-exacte, sans un examen approfondi des

[1] Il en existe même six textes différents. Le premier se trouve en ses œuvres depuis l'édition d'Anvers, en 1565 (Cf. édit. de Cologne, 1688, t. III, p. 277); le second parut dans les *Acta Sanctorum,* au tome II de mars. Dachery publia un texte métrique en son Spicilége, t. II, p. 23. Dom Martène et Dom Durand donnèrent deux autres textes, au tome VI de leur *Amplissima collectio,* p. 637. Nous ne comptons pas un supplément et un nécrologe interpolé que Georges Eccard inséra au tome I de ses commentaires *de rebus Franciæ orientalis,* p. 829, 830. Après que les savants se furent longtemps disputé pour choisir entre ces textes (Cf. du Sollier, *præf. ad martyrol. Usuardi.* Launoy, *Dissert. de Victorinis,* p. 263. Oudin, *Comment. de scriptorib.*, t. I, p. 1683), le P. Zaccaria prétendit avoir à son tour trouvé un nouveau et sixième texte, qui lui parut le plus authentique. On convient que Bède a écrit un double martyrologe en prose et en vers, et que le texte en prose des Bollandistes est le meilleur, bien qu'il soit fourré d'interpolations que Papebroch, Henschenius, du Sollier n'ont pu nettement discerner.

témoins ; il cite les noms de ces témoins. Son livre composé, il en fait lecture au prêtre Héréfride et à plusieurs qui ont longtemps vécu avec l'homme de Dieu. Par leurs conseils, il retouche, corrige, n'épargne rien pour l'acquit de ses moindres scrupules; enfin, il lui a fallu une solennelle épreuve. Au savant monastère de Lindisfarne, le conseil des sénieurs et des plus doctes moines étant convoqué, en présence des disciples, des frères et des enfants de saint Cutbert, le vénérable Bède a comparu. Pendant deux jours son livre a été lu et revu sévèrement sur tous les points. L'avis unanime a été qu'il n'y avait pas un mot à changer : seulement il fallait compléter l'œuvre par quelques nouveaux renseignements. Le livre ainsi vérifié est livré aux copistes ou *antiquaires* de l'abbaye, pour en faire un tirage d'exemplaires, qui s'en vont faire le tour du monde et des siècles chrétiens. L'auteur a stipulé pour salaire qu'après sa mort, on priât et dît des messes pour le repos de son âme, et que son nom fût écrit sur le nécrologe des frères de Lindisfarne.

XLIV. Du domaine des faits, ces procédés devaient aisément passer dans la théorie; la controverse sur les saintes images eût suffi pour donner l'éveil à la critique hagiographique. Les actes du concile de Francfort et les licences même des livres Carolins prouvent que les règles allaient jusqu'à la sévérité. Alcuin les porta avec mesure dans son école, et les réalisa dans des chefs-d'œuvre, qui acquirent toute la popularité du grand nom de saint Martin.

Parmi ses disciples ou ses amis, il faut nommer les saints d'abord : Ludger, à qui l'on doit les

actes des apôtres de l'Allemagne; le bienheureux Raban Maur, qui a donné un martyrologe avec les actes de sainte Madeleine, et ceux de sainte Catherine, que les anges du mont Sinaï feront arriver peut-être à quelques mains aussi pieuses et aussi savantes que celles qui ont réhabilité les traditions provençales.

Rudolphe, disciple et biographe de Raban Maur, a de plus illustré sainte Liobe, et raconté les vertus et les miracles des saints honorés dans son abbaye de Fulda.

Almann de Haut-Villers commence le légendaire de la Champagne. Florus de Lyon profite des monuments de son église pour publier l'un de nos plus anciens martyrologes; mais plus illustre, Adon de Vienne forme en ce genre avec saint Jérôme et Bède le triumvirat des patriarches, selon l'expression des Bollandistes. Saint Paschase Ratbert, avec le biographe anonyme de saint Ouen, semble avoir entrepris un *Neustria pia,* puisé dans les archives publiques de Rouen [1].

Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, offrit à Charles le Chauve un martyrologe dont le manuscrit autographe, parvenu jusqu'à nous, et portant encore cette dédicace, a servi à l'édition que dom Bouillard, de la même abbaye, publia presque en même temps que celle du Bollandiste du Sollier. Enfin, saint Benoît d'Aniane donna comme diverses éditions du *Vitæ Patrum,* dans son code et ses concordances des règles, dans son homiliaire et ses extraits des Pères. On a malheureusement perdu de ce grand

[1] *Histoire littéraire,* VI, 274.

homme, outre une vie de saint Richard, des livres de drames pieux, l'inauguration des mystères et du théâtre du moyen âge, où l'hagiographie eut toujours le princ pal rôle.

XLV. C'est justice de rattacher à cette riche pléiade et à l'orbite du bienheureux Charlemagne quelques illustrations de l'Italie et de l'Allemagne.

Anastase le Bibliothécaire embrasse tout le cycle hagiographique dans sa recension du *Liber Pontificalis*, et dans ses traductions nombreuses des légendes grecques où figurent saint Démétrius, saint Cypre, saint Jean l'Aumônier, saint Basile, saint Donat, les saints Josaphat et Barlaam, saint Agathius et ses compagnons, la double passion des quatorze cent quatre-vingts, et des dix mille martyrs, saint Denys l'Aréopagite, et les saints anachorètes de la Thébaïde.

Wandelbert de Prum et Notker de Saint-Gal donnèrent le cinquième et le sixième martyrologe de cette époque féconde, qui en vit encore probablement paraître deux autres en Irlande, le *festilogium* et le *martyrologe de Tamlact*, attribués à l'évêque-abbé Ængussius Kélède. Enfin un neuvième martyrologe appartient au célèbre chroniqueur Dithmar, évêque de Mersbourg.

Le même Notker, dans un curieux opuscule [1], passe en revue les diverses branches de la littérature chrétienne, et arrivant à l'hagiographie, recommande de recueillir avec le plus grand soin les actes des saints, et d'en faire un choix intelligent et sévère. Il rappelle presque en même termes les sages pres-

[1] Dom Pez. *Thesaur. novissim.*, t. I, p. 1, col. 1.

criptions du décret Gelasien, entre dans un examen critique d'un grand nombre de pièces, distingue nettement les divers recueils, ceux des apôtres, ceux des martyrs, les vies des Pères, les actes des saints persans; c'est en quelque sorte le corollaire du canon pontifical et la préface des actes de dom Ruinart.

Ce serait une joie d'ajouter que ces règles ont trouvé leur application dans un monument pontifical plus important encore que le décret : le pape saint Nicolas mit en ordre, dans deux volumes, des leçons en grec et en latin, pour le propre du temps et des saints de toute l'année. Mais nous sommes réduit à cette seule ligne, sans pouvoir ajouter ni commentaire, ni indication, ni espoir de trouver nulle part ce Lectionnaire grec-latin en deux tomes du pape saint Nicolas le Grand[1].

Cette perte sera peut-être en partie compensée par un autre monument qui subsiste encore inédit, et qui mérite une place spéciale en cette étude. C'est la première année chrétienne connue, et présentant une série continue de légendes pour tous les jours de l'année. Wolfhardus, moine de Hasern, au diocèse d'Aichstadt, en Bavière, en fut l'auteur. Ce remarquable ouvrage est divisé en douze livres, pour les douze mois de l'année. Dom Bernard Pez en a le premier révélé l'existence, en publiant dans son *Thesaurus* les préfaces de tous les mois, février excepté. L'histoire littéraire de France ne l'a pas oublié, quoique son jugement, comme pour tous les monuments de ce genre, soit sévère. Plus d'un lecteur prendrait pour une recommandation les dé-

[1] Ciacconii *Hist. pontific. rom.*, t. I, fol. 647.

fauts qu'on y signale, la minutie des détails, le scrupule et l'exactitude des circonstances de temps, de lieux, de personnes, l'abondance des miracles, etc. [1].

XLVI. Nous touchons à l'une des époques malheureuses de l'hagiographie. Les Normands fondirent sur la chrétienté, et s'abattirent, comme une bande d'iconoclastes échappés de l'Orient, sur tous les lieux saints, les antiques églises, les opulentes abbayes, les pèlerinages fameux : on suit leurs déprédations, à la trace des châsses et des reliques qui fuyaient devant eux, à la fumée des incendies qui dévoraient les parchemins des bibliothèques, les *textes*, les légendaires, les passionnaux demeurés dans les trésors dévastés des églises. Au retour de ces pérégrinations qui durèrent souvent plus de soixante ans, les clercs et les moines durent rendre aux peuples une légende avec le corps d'un saint patron. Il fallut s'en tenir quelquefois aux meilleures mémoires des pèlerins, aux souvenirs des vieillards. Ces pèlerins s'étaient croisés avec d'autres fugitifs, ces vieillards avaient été abrités près d'autres fiertes de patron. Il en résulta des légendes mixtes, où les noms,

[1] D. Pez trouva cet ouvrage dans la bibliothèque de Mœlk. Nous eûmes la curiosité, en 1847, de prendre des renseignements sur ce point, par l'obligeant intermédiaire de M. Hurter. Le bibliothécaire de Mœlk eut la bonté de nous répondre que Dom Pez s'était servi d'un manuscrit de Tegernsée, plus complet que ceux de l'abbaye de Mœlk; le principal de ceux-ci manque de la préface de février et de la fin de décembre. Les vies sont en général de courtes notices substantielles et qui ne manqueraient ni de goût, ni d'exactitude, ni d'une certaine sobriété châtiée. Cf. *Thesaur. noviss.*, cod. diplom., p. 1, p. 90.

les lieux, les époques se confondaient dans un fourré inextricable.

De plus, les écrivains mis en grande hâte à l'œuvre étaient les derniers disciples des rhéteurs carlovingiens. Ils avaient dû brusquer la clôture du *trivium* et du *quadrivium* à travers champs. Il leur restait un idéal de belles lettres mal agencées, où les défauts des maîtres passaient de préférence en règles. Pour suppléer à la stérilité de l'écrivain mal formé et des légendes oubliées, on invoquait quelquefois les muses, et trop souvent une métrique rebelle, une poésie rétive qui s'évanouissait dans les assonnances pénibles et les monotones échos du vers léonin. La masse des légendes du Xe et du XIe siècle est en rhythme, ou dans une prose rimée que l'on accommodait, ce semble, aux chants et au récitatif du chœur.

XLVII. Nous avons fait la part accoutumée de la critique. Il reste des faits à décharge à constater, et une justice à rendre à cette époque. Remi d'Auxerre, qui n'a laissé intacte aucune science, composa un traité sur toutes les fêtes des Saints, enfoui dans les bibliothèques avec la majeure partie de ses doctes écrits. A Reims, Flodoard, que les plus savants historiens modernes admirent comme un maître, a consacré au *triomphe* des martyrs, un poëme encyclique en dix-neuf livres qui n'attend qu'un éditeur pour prendre place à côté des œuvres les plus achevées du moyen âge. Hucbald, heureux continuateur, à Saint-Amand, à Saint-Bertin, à Saint-Vaast, des traditions du siècle précédent, s'adonna exclusivement aux actes des Saints. Il nous en reste neuf,

que tous les critiques admirent [1]; ses disciples ont poursuivi son œuvre. Dans les leçons qu'il donna au vieil abbé de Saint-Bertin et à ses moines [2], il dut insister sur son travail de prédilection. Ce goût y resta. Saint Frambaud, l'un de ses auditeurs, le transporta en Angleterre, et peut-être l'introduisit dans l'université d'Oxford, qui le regarde comme son fondateur. Il est certain que le roi Alfred l'appela près de lui, comme Charlemagne fit venir Alcuin, pour restaurer les lettres. Une traduction anglo-saxone des vies des saints remonte à cette époque.

Un autre moine, sorti de la même abbaye, est l'un des plus infatigables hagiographes de ce temps; Gotcelin « à nul autre second depuis Bède [3] » a le premier débrouillé l'hagiographie bretonne, et fourni le fond de l'ouvrage de Capgrave, qui n'a pas cru devoir citer distinctement son devancier. Saint Ratbode, évêque d'Utrecht, avait, aussitôt après les invasions des Normands, recueilli les pieux souvenirs de son église. Son opuscule intitulé *les Fleurs des Saints Bataves,* malheureusement perdu, serait une perle à enchâsser dans le riche écrin du *Batavia sacra*, qui a fait tant d'autres pertes, entre autres celle d'un légendaire frison, par Cappidus de Stauren, lequel a partagé peut-être le sort de cette ville, à demi engloutie dans le Zuyderzée.

[1] *Hist. littér.*, VI, p. 214-221.

[2] Il existe dans le Cartulaire de Saint-Bertin une sorte d'acte de reconnaissance délibéré en chapitre et signé du convent, pour attester les services rendus par Hucbald. Cette pièce eût mérité, dans l'édition du Cartulaire, quelques notes d'explication.

[3] *Nulli post Bedam secundus innumeras sanctorum vitas, stylo extulit.* Willelm Malmesbur.

Saint Odon nous appartient par plusieurs ouvrages remarquables, où l'exactitude à citer les sources et les garants s'allie, dans les moindres pages, à une grandeur épique, digne du second fondateur de Cluny [1]. Adson de Montier-en-Derf a mérité le rare honneur d'être cité par l'Histoire littéraire de France, comme un modèle de bon goût et d'élégance. Théofroi d'Epternach prélude à sa double vie en prose et en vers de saint Willibrord, par un opuscule fort curieux et semé de citations classiques, qu'il a lui-même appelé les fleurs des martyrs.

Il ne manque pas même alors l'illustration d'un savant pape agiographe. Le bienheureux Victor III, abbé du Mont-Cassin, en succédant à saint Grégoire VII, voulut marcher sur les traces de Grégoire le Grand; il laissa comme lui des vies de saints naïvement distribuées en dialogues.

XLVIII. Il nous semble que pour une seule branche de littérature cette période ne le cède aux autres ni par le nombre, ni même par le mérite de ses

[1] On peut en croire l'*Histoire littéraire de France* qui s'exprime ainsi sur la vie de S. Gerauld, comte d'Aurillac. « Avant que de mettre la main à la plume, il voulut prendre toutes les précautions possibles pour s'assurer de la vérité des faits. Comme il était alors à Tulle, où la réforme des monastères l'avaient conduit, il fit un voyage à Aurillac au tombeau du saint. Là se trouvèrent plusieurs personnes qui avaient vu et connu S. Gerauld, entre autres quatre de ses élèves, dont l'un était prêtre, un autre moine, et les deux autres des laïcs qualifiés. Odon ne se contenta pas du témoignage qu'ils lui rendirent en commun. Il les interrogea encore séparément, pour voir s'ils ne se contrediraient pas dans ce qu'ils avaient avancé. Ainsi instruit de la vie du saint, il se mit à en écrire l'histoire en faisant même choix entre tout ce qu'on lui en avait appris... » T. VI, p. 239.

œuvres. Avec un parti pris de ne voir que des pauvretés dans l'âge d'Hildebrand, même l'histoire littéraire de France se surprend dans une loyale admiration de ces légendes. Ici c'est « un ouvrage clair, agréable, aisé, naturel, assez pur pour le temps, le meilleur de l'époque[1]; » là c'est une légende batave « si estimable[2], que Baillet en a pris à parti, pour l'avoir embellie, le bon Surius, qui ne l'a pas connue. » Ailleurs Baillet et Baronius se rencontrent pour admirer une vie de sainte Rictrude par Hucbald, duquel une autre pièce semble à l'abbé Lebœuf « la meilleure de toutes, d'un style supérieur, d'un latin pur et coulant. » C'est le jugement d'un contemporain exprimé presque dans les mêmes termes[3]. Une page où saint Odon raconte son enfance « est la plus belle et la plus touchante » d'un ouvrage qui est sans égal, la vie du saint. « On n'a point d'histoire plus authentique, ni écrite avec plus de sincérité, plus de suavité, plus de candeur, plus de bonne foi, plus de piété. » Jean, humble moine de Cluny, en est l'auteur. On lui fait pourtant un reproche très-vif : c'est d'avoir rejeté *tout ce qu'il n'avait pas vu*[4]. Un autre inconnu, Marquart, écolâtre d'Epternach, auteur d'une vie de saint Willibrord, est annoncé, au début de son article, « comme l'un des plus heureux génies et des plus savants hom-

[1] Vie de sainte Opportune, par Adelhelme de Séez. C'était un *ex-voto* du pieux auteur.

[2] Vie de saint Radbode, par un anonyme.

[3] Vita S. Lebwini. — « *Prudenter, ornateque compositum omnis philosophiæ partibus undique roboratum.* » Odilon, S. Medardi monach. Sur. 12 nov., p. 277.

[4] *Hist. littér.*, XII, p. 208, 271, 301.

mes de son siècle [1]. » Jean de Saint-Amand est « l'un des écrivains de légendes les plus polis et les plus exacts [2]. » La vie de sainte Hunégonde, par Bernier d'Homblières, « faisait les délices de Baronius. Il a manié sa matière en homme d'esprit et de jugement. *Tout ce qu'il dit est sensé*..... et respire la piété. Son style est simple, agréable, assez pur, et meilleur qu'une infinité d'autres. » Ces exceptions reviennent si souvent [3], qu'on les prendrait pour la règle. A propos d'une œuvre mutilée d'Adelbode d'Utrecht, on se récrie « qu'il ne se peut rien de plus judicieux, ni de meilleur goût pour un siècle qui en était dépourvu. Les savants critiques manquent d'expressions pour en relever le prix. » L'abbé Olbert de Gembloux ramasse à lui seul tous les éloges. Ses moines avaient gravé sur sa tombe qu'il était « le miroir des abbés, la gloire des moines et la fleur du Paradis [4]. » Sigebert, l'un de ses successeurs, lui avait décerné, dans ses Écrivains illustres, cette autre épitaphe : « En décrivant les vies des Pères, il a immortalisé son nom [5]. » Ce n'est que modeste à côté des éloges que lui consacre l'Histoire littéraire. Par le peu qui reste de lui, « on voit son plan : sobriété de détails, sagesse de vues, retenue prudente, revue savante des événements politiques, beaucoup d'ordre, piété charmante, etc., rien n'y manque. »

[1] Auteur d'une vie de saint Willibrord.

[2] Vies de sainte Glossinde et du bienheureux Jean de Vendières.

[3] Cf. *Hist. litt.*, p. 301, 404, 436, 491, 492.

[4] Hic jacet abbatum speculum, decus et monachorum, Abbas Olbertus, flos, Paradise, tuus.

[5] Vitas patrum describendo nomen perennat. *Cat. scriptor.*, 142.

XLVIII. Et pourtant il faut que l'ensemble de cette époque ait été bien malheureuse : *infelix operis summa!* Dom Rivet, que je soupçonne d'avoir joué l'ironie, dit, en ouvrant son discours sur le dixième siècle [1], et il en faut dire autant, à peu près, du onzième, qu'il va parler d'un siècle que la plupart représentent « comme un siècle de fer pour sa dureté, un siècle de plomb pour sa mollesse, un siècle d'obscurité, un siècle de ténèbres; en un mot, comme un siècle qui n'a été célèbre que par l'ignorance et toutes les suites fatales de l'ignorance. »

Et c'est bien cette même période dont le moindre lustre est la série des hagiographes que nous avons à peine indiqué. Il lui reste, à défaut des pères du droit, des docteurs, des théologiens, des philosophes qui lui manquent, c'est convenu, la plus singulière fécondité dans le superflu et l'agrément des arts : les musiciens, les peintres, les miniateurs, les architectes, surtout les poëtes abondent. Ses grandes écoles se comptent par cathédrale et par monastères, et tel de ses maîtres compte cinq mille étudiants autour de sa chaire [2]. Tel autre ne pouvant suffire tout le long du jour à satisfaire ses robustes auditeurs, ouvre ses cours à la clarté des étoiles: Odon de Cambray [3] expliquait, entouré d'élèves de tous les rangs, comme Pythagore, les sept arts, à la lueur de la lune, sur le perron de

[1] *Hist. littér.*, t. VI.

[2] Abbon de Fleuri, auteur des vies de saint Edmond et de saint Edouard d'Angleterre, de saint Martin de Tours, et d'un abrégé d'Anastase.

[3] *Chronicon S. Martini Tornac.* Marten. *Thès. anecd.*, III. 1453

Saint-Martin de Tournay. Il n'y a pas jusqu'aux sciences exactes et dans leurs problèmes les plus ardus qui n'eussent leur vogue et leurs grands maîtres. Sans rappeler le fabuleux renom de Gerbert qui n'eut rien à emprunter aux Arabes, Adelbode d'Utrecht a laissé des opuscules qui ont rempli Montucla d'admiration. Abbon de Fleury (nous ne nommons que des hagiographes), le maître de Gerbert, n'eut besoin que de trois ans pour créer en Angleterre des écoles de mathématiciens qui, cinquante ans après lui, le disputaient aux plus florissantes de la France, et l'emportaient sur celle des Arabes de Cordoue. Des Grecs accouraient dans les Gaules; on chantait dans les Vosges les offices sacrés et les louanges des saints dans la langue d'Homère et de saint Jean Chrysostome [1]. Parti de là, un moine de Moyen-Moutier, le cardinal Humbert, disputait à Constantinople avec les Grecs et y conservait un nom redouté. Adam de Paris [2], au terme de toutes les études, essaya d'en étendre le cercle en allant jusqu'à Athènes. Comme il passait à Spalatro, en Dalmatie, l'évêque, qui pouvait aisément trouver quelque disciple de Métaphraste, pria le pèlerin, enfant de Paris, barbare d'un siècle de fer, de remettre en meilleur style, pour l'édification de ses clercs et des grecs lettrés de son peuple, les actes des saints martyrs. Accordons encore un souvenir au pieux chanoine de Rouen, Thetbaud, que nous trouvons aux

[1] *Hist. littér.*, VI.
[2] On lui doit la passion des saints Domninus et Anastase. Voir aux Bollandistes, XI *april.*

confins des onzième et douzième siècles[1]; guéri de la cécité par saint Vandrille, il devint le rapsode homérique des Bienheureux : de main en main passèrent des légendes qu'il traduisit en langue vulgaire; et quand aux longues veillées des familles patriarchales l'une de ces lectures s'achevait, les chanteurs trouvaient à la suite des cantiques rimés et cadencés qui remémoraient derechef les vertus et miracles du saint du jour. A l'abbaye de Gandersheim, comme en d'autres, il y avait, on le sait, un théâtre; les saints ne le dédaignaient pas, et l'abbesse Hroswitha sut leur prêter un langage si digne de leur auréole et du cothurne, qu'un illustre académicien n'a pas hésité de comparer ces récréations de nones aux plus belles pièces de la scène antique[2]. Nous ne pouvons aller plus loin sans nous demander comment une période qui eut si abondamment le superflu littéraire, aurait manqué du nécessaire. Les apparences, à vrai dire et malgré ce qui précède, sont contre elle. Nous laissons le problème à d'autres, en les prévenant que pour le résoudre, il faut tenir compte d'une moitié, des trois quarts peut-être de l'héritage littéraire de cette époque, encore enseveli dans les bibliothèques sous le triple sceau de l'inconnu, du mal famé et du mal jugé.

XLIX. Le douzième siècle commence à être plus heureux que ses devanciers; il grandira, si on leur

[1] Nous avons cité quelques auteurs qui sont morts dans le douzième siècle, mais qui appartiennent, ce nous semble, au moins à égal droit, au siècle précédent.

[2] Ch. Magnien. *Origines du théâtre en Europe*. 1839.

rend plus de justice et si on le compare, sans préjugé, au treizième et même au seizième siècle. C'est aussi une renaissance, trop semblable peut-être à celle qu'on fait dater de trois siècles. Nous l'avouons, l'hagiographie décline à cette apogée de nos siècles chrétiens, parce que les saints diminuent. Les vertus, comme les forces vives de la société, se divisent et se dispersent sous l'immense agitation des croisades. Les plus fortes institutions sont entamées, et pour ne citer qu'un fait, et par le seul motif de revenir à notre objet, à partir de la séparation malheureuse de Cîteaux et de Cluny, l'ordre de saint Benoît entre pour cinq siècles dans sa période obscure. Après la mort de saint Bernard, le premier jet si magnifique de Cîteaux épuisé, et la sève primitive paralysée dans ses canaux par tous les genres de pression extérieure, le vieil arbre de plus en plus découronné, attendit des siècles, sans cesser de projeter encore son ombre autour de lui, ne fût-ce que pour protéger tout ce que la main de Dieu semait à ses pieds. Les nouveaux instituts sont d'autant plus remarquables en leurs générations saintes, qu'assurément ils ont eu une terre plus ingrate et un sol plus rebelle. A Dieu ne plaise que nous prétendions que Dieu ait besoin de tel ou tel moyen secondaire pour atteindre à sa plus libre création, celle d'un saint; ni qu'à aucune époque l'Église ait cessé d'être l'épouse bien-aimée et sans tache. Mais il faut bien en croire ce qu'elle-même dit solennellement en l'une des fêtes du plus fécond des nouveaux fondateurs d'ordre, saint François : qu'alors se refroidis-

sait la charité[1]. Il n'est donc pas étonnant que désormais les annales de la sainteté s'amoindrissent. La forme même perd de sa simplicité biblique et comme héroïque. On y voit moins Dieu, et l'homme davantage. La vie du saint lui est plus intime et plus personnelle. Ce sont les mémoires des âmes, l'anatomie des cœurs; c'est peut-être un attrait nouveau. Le drame de la sainteté apparaît plus compliqué et plus saisissant : mis en relief, suivi dans ses moindres péripéties, déroulé comme une œuvre savante par l'habile investigation d'un théologien, d'un canoniste, de l'hagiographe moderne qui doit résumer toute doctrine, c'est toujours le triomphe de la grâce; mais aux jours d'une foi plus naïve, le coup de foudre tombait à ciel ouvert sur la grande route de Damas, où l'astre d'un saint s'en allait comme un géant d'un bout du monde à l'autre. Il lui faut maintenant percer des ombres plus épaisses, se décomposer comme dans un prisme sous les diverses faces d'une enquête difficile. L'auréole semble le rayon circonscrit dans une chambre obscure, où l'œil de l'observateur saisit, projetés nettement dans un cadre étroit, les linéaments d'une sainte image, les accidents de la perspective, et le fond le plus lointain de son immense horizon.

Dès lors l'analyse de l'école pénètre dans la Fleur des saints; son langage technique et décoloré envahit, avec un flot de mots vulgaires, ces pages autrefois ornées plus soigneusement d'une diction harmo-

[1] Domine Jesu Christe, qui, *frigescente mundo*, ad inflammandum corda nostra tui amoris igne in carne beatissimi Francisci passionis tuæ sacra stigmata renovasti. *Coll.* ad diem XVII sept.

nieuse qu'elles n'étaient rehaussées des splendeurs de la miniature. Dans les siècles qui vont suivre, les actes passent des livres liturgiques et des chants de l'église dans les causeries de l'apôtre ambulant et les agrestes improvisations du missionnaire. L'homélie légendaire enfante des sommes et des recueils volumineux qui font trop aisément place à des récits suspects et à des traditions que ne contrôlent plus la censure du cloître.

Il appartient à notre sujet de décrire et de résumer ces phases générales de l'hagiographie, nous nous hâtons toutefois de suivre plus régulièrement notre plan, en rassemblant, sans interruption, ce que nous trouvons encore de travaux d'ensemble, exécutés dans l'ordre monastique proprement dit, qui conserve jusqu'à la fin ses traditions hagiographiques.

LI. Au douzième siècle, toutes les grandes abbayes eurent non-seulement des Passionnaires complets, mais un système suivi de compilations qui offrent plus d'une variété fort curieuse. La plupart sont enfouis dans les bibliothèques, aux bas-fonds des rebuts de livres d'heures ou de chœur les plus dédaignés, rarement étudiés, même dans leurs légendes locales. Nous avons vu les Passionnaux de Murbach à Colmar, de Clairvaux à Troyes, de saint Arnoux, de saint Clément, de sainte Glossinde et de Gorz à Metz, de saint Amand à Valenciennes, de Marchiennes et d'Anchin à Douay, de saint Bertin à Saint-Omer, de saint Waast à Arras, de saint Remi à Reims, d'un grand nombre d'abbayes flamandes et hollandaises à Bruxelles, Liége, Gand, Bruges, La Haye, Leyde, Utrecht. Deux moines de Fulda, Arnodulf et

Rugger, du douzième siècle, ont écrit, avec science et diligence, l'un six, l'autre douze volumes de vies de saints dans le plus ample format[1]. Un abbé de Saint-Ulric d'Augsbourg, Udalschalk (1126), et un prieur du même monastère, Adelbert, se réservèrent l'honneur d'écrire les Passionnaux de l'abbaye. Papebroch les a cités, comme ayant l'autorité de compilateurs et non de simples scribes[2]. Dom Pez vante la diligence et l'assidu labeur d'un moine de Monsée en Autriche, Liutolde, qui écrivit un Passionnal remarquable[3]. Baldric de Dole ajouta à son précieux livre du *Gesta Dei per Francos* les vies de plusieurs saints de la Bretagne. Eadmer, l'historien de saint Anselme, a rédigé un grand nombre d'actes et composé un traité sur les *mémoires des saints*. Césaire d'Hersterbach (1227) a fait les délices de nos pères par ses douze livres de dialogues sur les *merveilles de son âge*. Alexandre de Sommerset (1255) parcourut tout le champ de l'hagiographie dans un abrégé des *histoires Bibliques,* dans un *festival* des heures canoniques et deux livres sur les *gestes, passions et miracles des Saints*. L'abbé de Parc, Philippe, ami de sainte Hildegarde (1148), écrivit un court passionnal qui mérita l'honneur d'être annoté par le savant Hessel et édité par Molanus. L'abbé Joachim (1202) paraît avoir composé un livre sur *les Souverains Pontifes,* que l'on rapporte à la série des documents analogues au *Liber pontificalis*. Rainier de Liége (1230) écrivit les actes des vénérables évêques qui ont mérité à leur auteur le

[1] *Præf. general.,* § IV, p. XIX. Vicelius, *prolog. ad Hagiolog.*
[2] *Acta SS.*, VI, p. 548.
[3] *Thesaur. nov.*, t. I. Isagog., n° VII, p. 3.

nom de *Legia Sancta*. Célestin V (1294) n'a pas seulement laissé le complément du *Vitæ Patrum* dont nous avons parlé; ses ouvrages des *Exemples et Similitudes*, des *Vertus*, des *Miracles de la Vierge*, sont autant de compilations qui appartiennent à notre sujet.

Nous nous bornons toutefois aux collections latines. Il serait infini de suivre les œuvres de ce genre qui circulent dans toutes les langues modernes. Nous omettrons même les légendaires rimés, quoiqu'à regret; car ce sont les origines les plus curieuses de nos poésies populaires; et dès le XIIIe siècle, il s'y trouve des œuvres au moins aussi remarquables que les fantaisies des troubadours tant prônés. Quelles ballades seraient comparables au légendaire que paraît avoir exécuté sur une grande échelle le trouvère, moine de Saint-Médard, Gauthier de Coincy [1]?

LII. Mais nous devons mentionner, au quatorzième siècle, Guy de Castres, abbé de Saint-Denys (1327), qui fit une glose sur le martyrologe d'Adon, en quatorze livres, extraite de la légende dorée et de Vincent de Beauvais; l'auteur anonyme d'un collectaire de saints moines, accompagné de gloses sur

[1] L'*Histoire littéraire* n'en fait aucune mention. Nous croyons pouvoir ranger le poëte de S. Médard parmi les hagiographes sur l'autorité d'un précieux manuscrit, renfermant ses œuvres, conservé encore à S. Médard. Ces œuvres sont énumérées sur un feuillet du mss., qui s'arrête malheureusement à cette indication; on y lit en rubriques ce titre que nous abrégeons : *Ci commencent les vies de sainte Catherine, — Agnès, — Crétine, — Agate, — Luce, — Magdeleine, — l'Égyptiane, — Cécile, — Anastasie, — Geneviève, — Tecle, — Honorine, — Marguerite, — Justine, — Cyprien et Justine, — Cyprien et sa pénitence*. Cette indication est confirmée par un mss. de la Bibliothèque de la Haie, n° 882.

leurs vies, en un volume considérable [1]; un autre recueil intitulé : *Vies, sentences et sermons des moines ;* un troisième appelé *Sanctilogium* [2]*;* puis, les œuvres diverses et inconnues, ce nous semble, d'un abbé de Saint-Paul de Rome, Guillaume, né au pays de Cahors. Après plusieurs fonctions importantes en France et en Italie, élevé à la haute dignité qu'il occupa dans la ville pontificale jusqu'à sa mort, il se préoccupa beaucoup de l'honneur des saints de son ordre. Il aspirait à faire établir en leur mémoire, dans l'église universelle, une seconde fête de la Toussaint, et se mit en instance auprès du Souverain Pontife. Dans ce but et pour l'édification de tous les monastères, il rédigea, en 1372, un calendrier bénédictin, compilé sur tous les martyrologes, et spécialement sur les trois recueils que nous avons nommés plus haut, et sur le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. Il ajouta à ce calendrier, sous le titre de *collectaire*, des offices propres, qui sont un double trésor pour la liturgie et l'hagiographie. Il devait compléter ce travail par des légendes qu'il faisait venir de toutes parts; il en attendait d'Angleterre, et en cette même année, 1372, il en avait reçu de la Grèce dont il n'avait point encore tiré parti dans l'exemplaire manuscrit que nous avons vu. Il avait préludé à ce travail tout à fait

[1] Il en est fait mention dans l'ouvrage de Guillaume, abbé de S. Paul de Rome, en ces termes : *Collectarium sanctorum monachorum volumen satis grande, quasi alter decretum canonum textuale cum glosis ipsorum sanctorum.*

[2] Ce peut être le recueil de Jean de Tinmouth dont nous parlons plus loin.

bollandien, par un autre ouvrage plus considérable que nous ne serons pas seuls à regretter. Nous traduisons la notice qui nous en reste, rédigée par un moine de son abbaye : « De même, dans un autre livre, en grande forme, il fit peindre tous les saints moines contenus dans le présent calendrier, en plein personnage et chacun selon son rang, en très-convenable et propre peinture, tous étant placés en leurs lieux ou niches (*mansionibus*) tenant en la main une banderolle, laquelle contient quelque chose de mémorable de leurs pensées, éloges (*eulogiis*) ou vertus. Or cette peinture, ainsi que le Père le dit, et qu'il semble être, mériterait mieux l'honneur d'être appliquée aux parois de quelque beau castel et aux yeux de tous, que d'être enclose et cachée dans les membranes d'un livre. Et ce même Père, ainsi qu'il l'a consigné audit livre, eut encore soin de colloquer en peinture décente, aux cloîtres de son monastère, tous ces saints moines, en plaçant d'abord les Souverains Pontifes, puis les empereurs, et ainsi des autres selon leur rang, comme il est plus manifeste en ce même livre [1]. » Pour donner une idée plus ample de ce que pouvait être cette galerie, cet album, ce calendrier de l'abbé Guillaume, nous traduisons encore une note mise en tête du calendrier, en prévenant qu'il n'est plus possible de vérifier rigoureusement le calcul qui s'y trouve : « Le pape Jean XXII († 1334) a voulu savoir le nombre des saints prélats et confesseurs moines jusqu'à son temps; il s'est trouvé 15,700 abbés, 3,607 évêques, 1,464 archevêques,

[1] Voir le texte à la fin de ce volume et à la Bibliothèque nat., mss. latins, 5,264.

183 cardinaux, 53 souverains pontifes, et de tous les saints couronnés 53,500, lesquels susdits ont été de l'ordre des moines jusqu'au temps dudit pape. » Nous clorons, sans l'épuiser, l'énumération des hagiographes monastiques, par Jean de Tinmouth, moine de Saint-Alban, au XIVe siècle. Les auteurs anglais unanimement, Ussherius, Spelman, Dugdale, Warthon, Cave, en font le plus grand éloge. Après d'importants travaux sur les diverses branches de la science ecclésiastique, il entreprit de rassembler et de mettre en ordre les vies des saints de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles. Il donna à ce recueil le titre de *Sanctilogium servorum Dei majus et minus.* Il n'y a qu'un sentiment sur le mérite de l'auteur dans l'étendue de ses recherches, dans la bonne ordonnance de son plan, dans le choix judicieux et la critique des actes. C'est un travail original; l'auteur a dominé ses immenses matériaux, et les a réduits à cent cinquante-six vies choisies, les unes augmentées, les autres réduites d'après les sources authentiques; en telle sorte, dit Cave, qu'il n'y a dans tout son recueil rien de superflu, ni rien à ajouter. Chaque vie est suivie pieusement et doctement de prières aux Saints, de collectes et d'antiennes. Ce recueil a pour titre populaire: *l'Histoire dorée.* Il en existe entr'autres un superbe exemplaire religieusement conservé au Musée britannique, en la bibliothèque Cottonienne [1].

LII. Déjà se développent dans l'Église, à côté de l'ancien ordre monastique, les nouvelles milices des

[1] Sub effigie Tiberii, litt. E, n° 1.

Carmes, des Franciscains, des Dominicains, des Augustins, qui n'ont pas tardé à prendre une grande place dans le martyrologe de l'Église et dans les annales des Saints, surtout par deux genres de documents, les actes homélitiques et les actes mystiques. La première de ces deux séries, qui appartient plus spécialement à la parænétique, nous entraînerait trop loin pour l'aborder; mais la seconde occupe une trop belle place dans les *Acta Sanctorum* pour n'en point parler. C'est l'une des plus heureuses créations des derniers temps du moyen âge. L'Église avait toujours eu assurément des âmes élevées dans les hauteurs de la spiritualité, et depuis les œuvres aréopagitiques, il était descendu de ces régions pures de l'extase, de précieuses pages, imitées des anciens prophètes. Sainte Hildegarde, sainte Gertrude, sainte Melchtilde avaient ouvert ces voies avant le XIV[e] et le XV[e] siècle. C'est alors toutefois que deviennent plus abondants ces actes mystiques, où les études de l'âme les plus délicates se mêlent aux opérations de la grâce les plus extraordinaires. Autour des premiers disciples de saint Dominique et de saint François, se renouvellent les plus gracieuses merveilles des anciens contemplatifs. Les *apophthegmes* de saint François, les *paroles d'or* de frère Gilles, le *livre des frères* de l'ordre des Prêcheurs, le *livre des sœurs Unterlinden*, une foule de recueils de ce genre nous reportent aux plus belles traditions de la Thébaïde.

Prenons le plus humble de ces livres en apparence, celui des sœurs Unterlinden de Colmar. Pour comprendre qu'il est digne d'une sérieuse at-

tention, il suffit de dire que ce recueil authentique de la pieuse vie des saintes qui ont vécu *sub tilia*, a été rédigé par un témoin oculaire et contemporain, mêlé à la plupart des faits, par une femme forte et intelligente, la sœur Catherine de Geberswir, qui correspondait avec de savants théologiens. Longtemps prieure du couvent où elle a vécu plus de soixante ans, confidente des secrets de ses sœurs, elle n'a rien écrit que sur des dispositions notoires, faites souvent au lit de la mort, et sous le contrôle d'un homme de Dieu, ami d'Albert le Grand, frère Reinher, du même Ordre, qui fut pendant quarante-trois ans le confesseur de toute la communauté, et qui y mourut octogénaire, après cinquante-sept années de profession religieuse et d'expérience dans les voies spirituelles. On lit de lui au Nécrologe des Unterlinden, cette touchante parole : « Aux ides de février mourut frère Reinher, *notre père à toutes.* » *Pater omnium nostrum.* Quant à l'intérêt simplement littéraire de ce livre, comme des autres de même genre, il faut gémir de l'ignorance qui les dédaigne, et remercier Dom Pez d'en avoir sauvé et mis en lumière un grand nombre dans sa rare bibliothèque ascétique. On y lit entre autres celui des sœurs *sub tilia.* Sous ce tilleul de Colmar, la grâce et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se donnent le baiser des anges. Il faudrait pouvoir mettre en scène ou au moins nommer les deux Agnès fondatrices, les six premières sœurs, et surtout l'héroïque Hedwige de Wigenheim, puis Benedicta de Mulhouse, Osilia, Tuda, Mechtilde, que Dieu « transplanta de sa très-pieuse main *sous le tilleul,* en son

verger, où parmi les blanches et odorantes fleurs de lis, elles brillaient comme des boutons de roses, aux jours du printemps, et répandaient un parfum de suave odeur. » Nommons encore Anna de Winegge, qui, venue là toute jeune, « sainte petite enfant, vole, ainsi qu'une avette, de fleur en fleur et en recueille le suc, courant d'une vertu à l'autre, si pleine de grâce que toutes les sœurs en sont réjouies et en deviennent meilleures. » Et encore, Adélaïde d'Epfig et Gertrude de Rhinfeld, qui, « grandement et convenablement imbues de bonnes lettres, » écrivent les actes et les chartes du monastère, et enluminent les livres du chœur [1]. Car au milieu du plus riche développement de la vie mystique, et pendant que la méditation d'extase est l'état habituel de toute cette admirable maison, les doctes études y sont florissantes, et on y perpétue les traditions savantes si fidèlement gardées, depuis sainte Lioba, dans tous les monastères de femmes des bords du Rhin.

LIII. Parvenu au terme de cette longue dissertation, il nous devient nécessaire de nous imposer, à l'égard de la Légende dorée, la réserve que nous avons gardée envers Métaphraste. La question est plus complexe, plus délicate, plus étendue ; il serait moins permis de la traiter superficiellement en quelques pages. A n'en faire qu'une étude domi-

[1] *Liber sororum de sub tilia*, f[os] 14, 18, 20, 23, 30, 59. Nous citons d'après le manuscrit original que nous avons eu la satisfaction de voir à Colmar. Ici, comme précédemment, nous n'entendons point donner aux personnages que nous citons, des titres et des honneurs que l'Église seule peut décerner.

nicaine, et ce serait par trop réduire l'horizon de la Légende dorée, Jacques de Varaggio ou de Voragine appellerait, autour de son œuvre qui a servi de pivot aux études hagiographiques des Frères Prêcheurs, tous leurs travaux analogues, les sources immédiates de la Légende, dont la principale est le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais; les premiers essais qui l'ont préparée, tels que l'*Epitome* des vies des Saints de Barthélemy de Bragance (1270); quelques œuvres parallèles, comme le légendaire inédit de Pierre de Chiozza (1310); une foule de suppléments ajoutés presque à chaque manuscrit et à chaque édition, et dont l'un des plus rares est une suite de légendes hongroises, tirées du recueil rédigé par Ladislas Bathori, au commencement du XVe siècle; puis le correctif de Claude Rota et les vastes travaux de Bernard Guidonis (1331), député par Bérenger, treizième général de l'Ordre, pour reprendre de fond en comble, avec toutes les ressources de sa science, l'œuvre de Jacques de Voragine: tâche épineuse, qui n'a pas seulement abouti au *Speculum sanctorale*, en partie perdu, mais qui a conduit Bernard à d'autres travaux non moins considérables. Il y aurait encore à suivre la Légende dorée dans les œuvres qui la reflètent, tels que la *Bible des pauvres* de Jacques de Hanapes, la *Mer des exemples*, et le *Speculum magnum exemplorum*, la *somme historiale* de saint Antonin; puis dans les versions qui la répandent chez tous les peuples de notre Occident; dans les éditions qui se succèdent avec une extrême abondance, dès l'origine de l'imprimerie; enfin, dans ses diverses fortunes : tour à tour, ou en

même temps, louée, critiquée, défendue, abandonnée, puis remise en honneur de nos jours, traduite et lue, sans hostilité, même par les protestants et par les hommes du monde.

Nous nous contenterons, et ce sera dignement ouvrir le champ aux Bollandistes, de clore cette excursion en cédant sur ce même sujet la parole au P. Bolland : « Certes je n'approuve point tout ce qui est écrit en ce livre. Je ne doute pas néanmoins qu'il n'ait suivi des monuments anciens; je trouve en effet que bon nombre des histoires qu'il renferme concordent avec des actes anciens et sincères. Je ne les ai point tous interrogés, car, la source trouvée, il n'est besoin de descendre aux ruisseaux. Mais chaque fois que ceux-ci se sont présentés à moi les premiers, j'ai cru devoir examiner s'ils remontaient bien à la source.....; c'est sur les anciens que j'apprécie la valeur des abrégés et des paraphrases. Je pense donc qu'il y a injustice dans le jugement dédaigneux des modernes sur la Légende dorée. Louis Vivès nous dit en son livre sur les Causes de la décadence des Arts : « Quelle indignité pour les « saints et les chrétiens, que cette histoire qu'on « nomme Légende dorée! comme si on pouvait ap- « peler d'or une œuvre écrite par un homme à la « bouche de fer, au cœur de plomb! Se peut-il rien « voir de plus honteux que ce livre? Quelle humilia- « tion pour nous, chrétiens, que les actes imposants « de nos saints ne soient pas transmis à l'histoire « avec une vraie sincérité, un soin religieux, ca- « pables de les faire connaître et imiter. » Pour moi, reprend le P. Bolland, bien que j'accorde qu'on au-

rait pu présenter mieux les actes imposants des saints, je ne puis assez m'étonner qu'un homme, d'ailleurs grave et modéré comme Louis Vivès, traite si injustement le pieux et sage auteur de la légende, et lui trouve un cœur de plomb, une bouche de fer. C'est une leçon de son maître Erasme, Aristarque d'une sévérité extrême, qui n'a laissé aucun écrivain sans lui imposer la verge de la censure, censeur ridicule qui a souvent flétri de son atteinte ce qu'il n'avait ni compris, ni appris. Que Jacques de Voragine ait eu un style incorrect, c'était le vice du temps; mais il était docte et pieux; et de plus, si sage et si judicieux qu'il a pu apprécier l'authenticité de ses documents en juge plus compétent qu'Erasme et Vives[1]. »

PRIÈRE DE SAINT ADON DE VIENNE
en tête de son martyrologe[2].

Christe precor veniam . segni des mitis alumpno .
Tardus sum . tarde sed tibi . nemo venit .
Longus præteritis tenuit nos . error ab annis .
Sufficiat meritis . hæc rogo pœna meis .
Vita brevis superest . in mortem et pronior ætas .
Jam peccare senex . nequeo . nolo tuus .
Sanctorum exhimiis meritis . precibusque beatis .
Quorum perpetuos memorat liber iste triumphos .
Da Pater omnipotens veniam . da Christe medellam .
His qui supplicibus votis . ac mente fideli .
Committunt sese . tantis per secla patronis .
Qui Zabulo victo . rutilis super astra coronis .
Conspicui de te . quidquid petiere . merentur.

[1] *Acta SS., præf. gener.*, § IV, p. 10, 11.
[2] *Ad normam accuratam cod. Paris. olim regii, n°* 5,248.

ÉTUDES

SUR

LES BOLLANDISTES.

CHAPITRE I.

LES ACTES DES SAINTS AU XVIe SIÈCLE.

La pensée des ACTA SANCTORUM appartient au XVIe siècle, l'un des plus féconds en âmes héroïques et en œuvres encyclopédiques. Bellarmin l'appelait le siècle des saints, et avec d'autant plus de droit, que, parvenu lui-même aux premières marches d'un autel, comme aux premiers degrés du trône pontifical, il fut l'ami de saint Charles Borromée, de saint François de Borgia, de saint François de Sales, le fils de saint Ignace, le frère des Xavier, des Gonzague, des Stanislas Cotzka, du bienheureux Canisius, le contemporain d'une légion de saints, enrôlée sur tous les points de

la chrétienté : âge héroïque, berceau d'un monde renaissant, où, comme aux premiers jours, les bons et les mauvais anges se rencontrèrent. On sait quelle fut leur bataille : les bons prévalurent ; l'abîme fut refermé pour deux cents ans, et le seizième siècle resta debout. Le concile de Trente, la Polyglotte de Ximenès, la Vulgate et les Septante de Sixte-Quint, le Bréviaire de saint Pie V, les Annales de Baronius, la Somme de Suarez, les Controverses de Bellarmin, ce sont autant de monuments que l'on voit, à trois cents ans de distance, dominer, et à chaque nouveau pas du temps, monter plus haut sur l'horizon.

Ouverte sur la casuistique à propos d'indulgences, la controverse s'était rapidement étendue sur tous les points : exégèse, patristique, dogmatique, histoire, liturgie, hagiographie, tout ce vaste cercle aboutissait toujours à une rencontre inévitable, sur le terrain traditionnel, soit la tradition enseignante, ou les documents écrits ; soit la tradition vivante, ou les faits et les institutions, et spécialement les vies des saints.

Or, bien qu'en thèse générale, la doctrine du sens privé succombât toujours dans la double discussion du droit et du fait, pourtant les meilleurs champions de l'autorité s'affligeaient de trébucher sur quelques points isolés. Parfois les textes étaient infidèles, les faits se trouvaient altérés. Bellarmin n'osait toucher aux premiers monuments de la tradition, malgré les grands noms de saint Clément et de saint Ignace[1]. Baronius, après avoir neuf fois

[1] On sait que le texte authentique de saint Ignace ne fut

repassé les seize siècles de l'Église, au contrôle d'un enseignement public, à Rome, appelait encore de nouvelles lumières sur tous les âges chrétiens. Les vies des saints, surtout, déconcertaient les plus intrépides controversistes. Melchior Cano s'en est même exprimé avec une sorte de découragement amer. « Je le dis avec douleur, s'écrie-t-il, plutôt qu'avec mépris, Laerce a écrit bien plus sévèrement les vies des philosophes, que des chrétiens, les vies des saints; il y a beaucoup plus d'exactitude et d'intégrité dans Suétone, historien des Césars, que dans les catholiques historiens, non des empereurs, mais des martyrs, des vierges et des confesseurs. Presque tous sacrifient aux passions, ou se jettent par système en tant de fictions, qu'ils m'inspirent de la honte et même du dégoût. Je comprends qu'inutiles à la cause de l'Église, ils en soient un grand embarras. » L'éloquent dominicain fait grâce des noms, et passe outre pour la question de science; mais il se plaint de ne pouvoir pas même compter sur la probité historique; il en appelle à Louis Vivès[1], qui redit

exhumé qu'en 1646, par Vossius, de l'unique manuscrit de Florence; et qu'il fallut attendre à 1680 pour que D. Ruinart donnât, sur un manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, une 7[e] épître à saint Polycarpe. Le *Codex alexandrinus* de Cyrille Lucar révéla les deux épîtres de saint Clément, publiées en 1633, par Patrick Young; en 1745, une méprise fit tomber entre les mains de Welstein le texte syriaque de deux autres épîtres perdues depuis saint Jérôme. Les manuscrits récemment acquis par le musée britannique et provenant des anciens monastères de la Thébaïde, viennent donner un nouvel aspect aux controverses sur l'autorité de ces premiers monuments de la tradition. Cf. W. Cureton, *Corpus ignatianum*. London, 1848. *Auxiliaire catholique*, 1[re] ann.

[1] *De tradend. Discipl.* Lib. V.

les mêmes griefs ; et il reprend : — « Comme si les saints hommes de Dieu avaient besoin de nos mensonges, eux qui ont fait pour le Christ tant de choses vraies? Comme si les inventions de la plus savante fraude, fabriquées à pure perte, n'étaient pas, ainsi que de lâches soldats, un fardeau plutôt qu'un avantage? Certes, telle est bien ma pensée ; nos héros, grands et magnifiques dans leurs faits véritables, sont très-supérieurs à leur renom. — Mais à cet héroïsme si haut, le génie a manqué ; et au génie, l'éloquence [1]. »

Éloquente et sévère condamnation des Vies de saints superficielles, injuste toutefois envers les vrais actes, que Melchior Cano ne connaissait pas. Il poursuit longtemps sur ce ton ; il ne s'adoucit qu'à un souvenir de son séjour à Trente. Il avait

[1] Dolenter hoc dico, potius quam contumeliose, multo a Laertio severius vitas philosophorum scriptas, quam a christianis vitas sanctorum ; longeque incorruptius et integrius Suetonium res Cæsarum exposuisse, quam exposuerint catholici, non res dico imperatorum, sed martyrum, virginum et confessorum... Nostri autem plerique vel affectibus inserviunt, vel de industria quoque ita multa confingunt, ut eorum me nimirum non solum pudeat, sed etiam tædeat. Hos enim intelligo Ecclesiæ Christi cum nihil utilitatis attulisse, tum incommodationis plurimum... Quasi vero sancti Dei homines nostris mendaciis egeant, qui tam multa vera pro Christo gesserunt, ut falsa, quantumvis licet eruditæ simulationis artificio composita, ut noxia non sint, quoniam inutilia sunt tamen, tanquam ignavi milites, oneri sint magis, quam auxilio. Heroum porro nostrorum res vere gestæ, sicuti ego existimo, non solum amplæ magnificæque fuerunt, verum multo etiam majores quam fama feruntur..... Sed tanta potius, ut et præclara ingenia rebus ipsis, et ingeniis præclaris verba quoque defuerint. *De locis theol.*...... Lib. XI, cap. 6, fol. 332, edit. Colon. 1685.

alors ouï dire qu'un évêque de Vérone, Aloysio Lipomani, s'était dévoué à guérir ce mal, en publiant des vies des saints sur un plan suivi et grave. Il n'avait pu voir encore ce travail. Il est douteux qu'il eût répondu à son attente..

Lipomani, devenu successivement évêque de Modon, de Vérone et de Bergame, puis secrétaire de Jules III, légat du Saint-Siége, et président du concile de Trente, publia, dans les rares loisirs de ses hautes fonctions, six tomes in-folio, de 1551 à 1560; les vies des saints y sont rangées au fur et à mesure qu'elles arrivent sous la main du collecteur, tantôt par biographies isolées, tantôt selon l'ordre du calendrier, tantôt par grandes séries, s'ouvrant de plain-pied à Pallade et Grégoire de Tours, à Métaphraste et Jean Moschus, et accompagnées de notes où commence à poindre la critique hagiographique [1].

[1] Le premier tome parut à Rome, en 1551, en quatre livres renfermant cent soixante-trois vies. Le second en 1553, contenant deux cent vingt-cinq vies. Le troisième, qui parut en 1554, contient, outre une nouvelle série de vies détachées, l'histoire Lausiaque de Palladius et le livre de saint Grégoire de Tours, *de Miraculis Martyrum, S. Juliani et S. Martini, episc.* Deux cent soixante-dix vies composent le quatrième volume, donné en 1554. Métaphraste commence au cinquième volume (1556), par les mois de novembre, décembre, janvier et février. En 1558, parurent deux volumes : l'un renfermant les mois de mai, juin, juillet, août, septembre, octobre; l'autre avait trois parties, les deux mois qui manquaient plus haut, mars et avril; puis une autre collection de Métaphraste tirée d'un manuscrit de Crypta Ferrata, et traduite par le cardinal Sirlet; enfin, le *Pré spirituel* de Jean Moschus. Lipomani se hâtait : la mort le prévint en 1560. Son neveu, Hieronimo Lipomani publia un huitième tome posthume, composé d'une autre série de *Vies des Pères*, traduites du grec par son oncle, alors transféré à Bergame. Cette compilation fut réim-

Il n'y avait encore là que les pierres éparses qui, pour devenir un vrai sanctuaire, un panthéon des saints, appelaient la main plus habile d'un architecte plus calme. Un enfant de Saint-Bruno se mit à l'œuvre dans la paix de sa cellule. Laurent Surius, condisciple du P. Canisius, partagea les travaux de sa vie en deux parts : d'abord il traduisit, pour son siècle lettré, dans un élégant latin, les meilleurs maîtres de la vie spirituelle, tels que Tauler, Rusbrock, Helding de Melburg, Florent de Harlem, Henri Suzo. Après les maîtres de spiritualité, il en donna les modèles dans une nouvelle compilation des *Vies des Saints,* en six volumes in-folio (1570-1575), rangées selon l'ordre du calendrier romain. Outre ce plan régulier, il fit un triage dans les vies publiées par Lipomani, élagua en bon nombre toutes celles qui pouvaient donner prise à la malveillance, ajouta, par compensation, beaucoup de pièces inédites, et passa hardiment sur toutes, par crainte des puristes et des frondeurs, le timide pinceau d'une élégante et pieuse latinité. Sa peur alla jusqu'à des retranchements, à des omissions calculées; il y revint encore dans une seconde édition, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Des éditeurs anonymes, une troisième fois, reprirent cette malencontreuse restauration des monuments primitifs. L'œuvre ainsi retouchée atteignit douze volumes, et perdit de plus en plus son

primée à Louvain, en 1556, et traduite en français par Gabriel de Payerbault, Paris, 1572. Dans l'article de la *Biographie universelle,* sur Lipomani, bien que signé de deux noms honorables, il y a trois erreurs ; on ne compte que six volumes, dont Métaphraste remplirait les deux derniers, le tout publié de 1551 à 1558.

originalité, son authenticité, sa valeur historique, dogmatique et littéraire [1].

Toutefois, elle eut tant de vogue que les éditions s'épuisaient à mesure que les volumes paraissaient. Chaque nouvelle vie latine passait aussitôt dans toutes les langues vulgaires; Hondorts, Vellers, Læmmel, Engelgrave, Ribadencira, André Duval, Arnaud d'Andilly, s'aidant les uns des autres, en composèrent, pour le peuple, ces Fleurs des saints, semées de gothiques images, bons vieux livres dont chaque enfant connaissait toutes les pages; unique bibliothèque du pauvre, trésor de toutes les familles, leur aliment aux veillées d'hiver, leur délassement aux jours non ouvrables.

Ce n'était encore que des tâtonnements. Surius n'en est pas moins digne de respect. Ce laborieux Chartreux avait compris grandement le besoin du siècle, la nécessité de restituer les textes et les faits de la tradition. A côté de ses *Ascétiques,* il publia un *Homéliaire universel tiré des plus respectables docteurs*. Et avant ses *Vies des Saints,* il avait pris l'initiative d'une *collection des conciles* par quatre

[1] *Vitæ SS. ab Aloysio Lipomanio olim conscriptæ*, Colon. 1569-1575, iter. Colon. 1576-1580. Surius était mort en 1578. Le P. Mosander, de la même Chartreuse de Cologne, acheva cette seconde édition en douze tomes, ou six volumes, et y ajouta un septième volume de supplément. Le tout fut refondu, revu et enrichi dans l'édition en douze tomes, de Paris, 1618. Deux autres chartreux, Lippeloo et Grasius, en donnèrent deux éditions réduites et portatives, élégamment imprimées à Cologne, 1604-1616. *Acta SS. Boll.* T. I. *Præf. gener.*, p. XXII. Le P. Canisius avait peut-être pris les devants sur tous les traducteurs par ses *Predigern der Kirchen-Calende*, publiées en 1562.

volumes in-folio, dédiés à Philippe II, qui, dans son admiration, ordonna au duc d'Albe de compter à l'humble cénobite cinq cents florins de gratification [1].

Malgré que Surius ne fût qu'un entre mille autres marchant dans la même voie, avec Baronius en tête; malgré les éditions multipliées, données par Érasme, Pamelius, Feuardent, Paul Manuce, Billius, les Aldes, les Étienne, les Lovaniens, malgré ces collections patristiques, qui naissaient rapidement les unes des autres, depuis ce modeste Antidote de vingt Pères, publié par Sichar, et six fois amplifié sous divers titres, jusqu'à devenir, sous la main de Margarin de la Bigne, avant la fin du seizième siècle, une bibliothèque en neuf tomes in-folio; ce siècle ne vit qu'une imparfaite restitution des monuments de la tradition catholique. Trop de bruit et de poussière remplissaient l'air, trop d'assauts se livraient dans la mêlée, pour que les travaux de l'érudition ecclésiastique aient pu s'exécuter dans leur plénitude.

Toutefois, l'initiative était largement prise, et, en la dernière année de ce siècle mémorable, deux faits entre autres, assurément inaperçus, touchaient à un grand avenir.

Aux vacances scolaires de l'année 1599, un élève et un professeur des Jésuites partaient, l'un de Pont-à-Mousson, et l'autre de Douai, pour se délasser de la philosophie, en visitant deux abbayes de leur voisinage. Le jeune élève restait à Saint-Vanne, sous le nom de frère Didier de la Cour, pour deve-

[1] *Biograph. univers.*, art. *Surius.*

nir le restaurateur de l'ordre de saint Benoît, le fondateur des deux congrégations de Saint-Vanne et de Saint-Maur, destinées spécialement dans les desseins de Dieu aux travaux patristiques.

A l'autre bout de la France du Nord, c'était le père Héribert Rosweyde, qui passant, selon son usage, ses loisirs de professeur à visiter les bibliothèques des abbayes flamandes, se prit à chercher de préférence quelques vies de saints. L'abbaye de Liessies lui fournit un grand nombre de passionnaires, et ce fut là qu'il conçut le premier dessein des *Acta Sanctorum*.

CHAPITRE II.

HÉRIBERT ROSWEYDE.

Liessies méritait d'être le berceau des Acta. Un pieux et docte abbé, qu'on serait tenté d'appeler le dernier des saints belges, Louis de Blois, venait d'y mourir en odeur de sainteté. Il avait puissamment contribué à introduire en Belgique la Compagnie de Jésus, et l'avait protégée jusqu'à plaider sa cause devant les princes et les magistrats déjà prévenus. Il transmit à ses successeurs et rendit héréditaire dans son abbaye l'amour loyal et sincère de son vieil ordre pour le nouvel institut. Il sembla pressentir et préparer l'œuvre que Notre-Dame-de-Liessies inspira au P. Rosweyde. Non-seulement il enrichit son abbaye de livres pieux, nombreux, sévèrement choisis, et où devaient abonder de préférence les œuvres des saints; non-seulement il dota son église de l'un des plus riches trésors que posséda la Belgique, au point que l'on disait que les reliques des saints y reposaient mieux que partout ailleurs. Il fit plus : il institua une école de saints; son exemple en fut la plus efficace leçon, et, longtemps après lui, on respirait à Liessies comme une odeur de sainteté. La régulière et calme beauté du couvent réformé, l'ensemble har-

monieux et persévérant de l'observance, la majesté des saints offices, la splendeur des fêtes, les rites bénédictins et le chant du chœur relevés par une somptueuse église, faisaient accourir là de préférence, au sortir des labeurs d'une année scolaire, les pieux Jésuites des colléges voisins. Rosweyde y avait ses délices, et son imagination découvrait, sous ce pur horizon, comme en un lointain mirage, toutes les anciennes solitudes et leurs merveilles : Pacôme à Tabenne, Ammon à Nitrie, Macaire à Scété. «Qu'est-il « besoin, disait-il en publiant les *Vies des Pères du « désert*, d'errer dans les profondeurs de l'Égypte, « pour chercher les Paul, les Antoine, les Paphnuce ; « de franchir les déserts de la Palestine, pour visi- « ter Hilarion, Hésychius, Épiphane; de grimper « aux rochers et aux grottes de la Syrie, pour y sur- « prendre les Éphrem et les Aphraates? Voyez Lies- « sies, aimez Liessies, baisez la poussière de Lies- « sies[1]! » Longtemps après lui, le P. Bolland, plus calme, éprouvait les mêmes émotions, et avouait qu'il ne savait ce qu'on devait y admirer le plus entre trois ordres de saints qu'il y avait vus, les uns dans les tableaux, les autres dans les châsses, et d'autres encore dans les stalles du chœur [2]. Le grave Henschenius mourait content, en recevant une dernière bénédiction de dom Bovillon, qui lui recommandait en pleurant son abbaye.

Ce fut là que le P. Rosweyde trouva, outre l'hospitalité si largement accordée dans ces anciens mo-

[1] *Vitæ Patrum. Ad A. de Winghe... procemium.*
[2] *Acta Sanctor. Boll. Præfat. general.*, p. XII.

nastères, une bienveillance spéciale et des plus généreuses, un ami, un Mécène dans l'abbé dom Antoine de Winghe; puis, plus tard, comme un dévoué enfant dans un autre abbé, dom Thomas Luytens, l'un de ses élèves. Tout lui était ouvert; des copistes étaient mis à sa disposition; les manuscrits, livrés sans réserve. L'abbé se faisait au besoin son garant et son intermédiaire, pour puiser même au dehors et le recommander au loin. Dans un voyage de Rome, il alla jusqu'à fouiller pour lui dans les papiers de Baronius, qui avait projeté une édition du *Vitæ Patrum*. Ce n'était point une passion qui poussait le P. Rosweyde à étudier les actes des saints, mais quelque chose de plus sérieux et de plus entraînant, une vocation. Poussé par cet intime instinct qui frappa ses supérieurs, libre d'en suivre toutes les impulsions, il parcourut une à une toutes les bibliothèques de la Belgique; il s'entoura d'auxiliaires et de correspondants; il transcrivit de sa main autant qu'il put; d'une nature ardente, il ne ménageait ni son temps, ni ses forces, ni ses émotions; il s'étonnait de rencontrer partout des monuments inconnus, des saints oubliés; il s'indignait, comme saint Paul passant à travers les statues d'Athènes, devant l'autel du Dieu inconnu. Il ne pouvait surtout se contenir en voyant le dédain des aréopages et des académies envers la mémoire des saints, malgré l'engouement si superstitieux pour les moindres reliefs d'antiquité profane. Il se livre quelque part à toute sa verve contre les *Palæolâtres* de son temps, qui, pendant que les pages dépositaires des triomphes des saints, que les trophées des vierges et des martyrs devenaient la proie des vers

et du feu, ou tombaient par grâce dans les chiffons des épiciers, bâtissaient ce qu'il nomme des *lararia,* ornaient de simulacres ces sanctuaires domestiques, et y rangeaient, à grands frais, une massue mutilée d'Hercule, un arc cassé de Cupidon, un bonnet troué de Mercure. *Belli homines!* s'écrie-t-il dans ce latin sarcastique et pamphlétaire des érudits du seizième siècle. « Bonnes gens vraiment! qui étalent sur leurs buffets les petits parchemins pourris d'un Pétrone, ce patron de toute infamie, qui ménagent la lumière et la perspective à cet âne d'Apulée, chargé de toutes sortes d'obscénités, et fiers de cet étalage, se gardent à eux-mêmes les ténèbres et les flammes éternelles [1]. »

En 1607 il livra au public son prodrome dans les *Fastes des Saints* [2], et donna pour spécimen les actes

[1] « Si quis codex vetustior gloriosas martyrum victorias exprimit... vel blattis et igni fit pabulum, vel, si mitius agitur, cucullum piperi facit. Belli homines! qui domi suæ lararia statuunt, si quam admutilatam Herculis clavam nacti, si infractum Cupidinis arcum, si foraminatum Mercurii petasum; qui tablina adornant cariosis Petronii omnis nequitiæ patroni membranulis, Lucii asino offertissímæ obscœnitatis bajulo lucem fœnerant, et, dum præclare lucere putant, se ipsos æternis tenebris ignibus funerant. » *Fasti Sanctorum. Ad benevol. lector.* P. 4. Voir une curieuse Dissertation de M. Greppo sur les superstitions des archéologues protestants et libres penseurs, comparées aux pratiques du peuple catholique, dans les *Œuvres choisies de saint Jérôme,* par Collombet. *Mélanges*, t. II. App. *sur les reliques profanes anciennes et modernes.* — Cf. *Disquisitio antiquaria de reliquiis profanis et sacris, eorumque cultu, auct.* J. H. Jung. Hanov. 1783. 1°. — *Lipsanographia sive thesaurus reliquiarum electoralis Brunswicko-Luneburgic.* Ibid.

[2] *Fasti Sanctorum quorum vitæ in Belgicis bibliothecis manuscriptæ, item acta præsidialia SS. MM. Tharaci, Probi et Andro-*

proconsulaires et en partie inédits des saints martyrs Tharaque, Probe et Andronique.

Or, il annonçait dix-sept volumes in-folio, deux sur la vie et les fêtes du Christ et de sa sainte Mère, un sur les fêtes solennelles des saints, un sur les fêtes non chômées d'autres saints ou sur leurs *Actes liturgiques,* douze pour les *Acta sincera* des saints de tous les mois, un pour les martyrologes, et enfin les deux derniers pour huit catégories de notes et treize tables.

Quand on remit cet opuscule à Bellarmin : « Quel âge a son auteur? » demanda-t-il; et, comme on lui donnait quarante ans, il ajouta : « Pense-t-il donc vivre deux cents années? » Deux cents ans ont passé, et Rosweyde vit encore dans son œuvre, poursuivie par les nouveaux Bollandistes, et agrandie en son exécution par le P. Bolland, qui a justement laissé son nom à ce monument bi-séculaire, irréprochable et heureux supplantateur d'un autre Christophe Colomb.

On croit véritablement voir, en lisant cet opuscule de quelques pages, les cartes que Colomb déroulait devant les rois avant son départ. Il s'agissait, selon le pittoresque latin de Rosweyde, *de conquérir de toutes parts* les vies connues et inconnues des saints [1], de les collationner toutes avec les manuscrits et les plus anciens livres; de leur restituer leur style

nici, nunc primum integre edita, collect. Herib. Rosweydo Ultraj. e S. J. Antwerp. ex officina Plautiniana apud Johann. Moretum. 1707. In-12, p. 92.

[1] *Conquirere undequaque* vitas ab aliis editas.... nondum editas an. Præf., p. 12, 13.

primitif et leurs parties intégrales; de les illustrer de notes, d'éclaircir les obscurités, de concilier les contradictions; de disserter sur les noms des auteurs, les tourments des saints, les types des images, les rites sacrés et profanes, la chronologie, la chorographie, le glossaire. Toutes les lignes et les limites de ce monde nouveau s'ouvraient à cette âme ambitieuse; il tenta seul, pendant près de vingt ans, de coordonner et d'exécuter ce plan; il en eût au moins abordé l'exécution si, trop aventureux, trop guerroyant, il n'eût pas éparpillé ses forces sur mille soins divers.

Tout entier du seizième siècle, il sentait encore l'odeur du combat; il passait souvent, selon son expression, de l'*armarium* des saints à leur arsenal (*armamentarium*). En 1615, il avait pu aller patiemment jusqu'au bout de son édition du *Vitæ Patrum*. Il allait enfin entamer les Actes des Saints, quand vint à passer près de lui il ne sait quel ennemi de l'Église; s'armer de pied en cap et lui courir sus, il le fallait; il en abat un, deux, jusqu'à trois, puis prend carrière dans l'histoire ecclésiastique, fait d'autres campagnes pour l'honneur de la patrie, jusqu'à ce que les Plantins l'obligent de revenir sur ses pas pour une nouvelle édition des *Pères du désert*[1].

[1] Et jam Sanctorum reliquorum historiæ me accingebam, cum ecce tibi prodiit non nemo Ecclesiæ hostis, cui necessario occurrendum fuit. Relictis igitur sanctorum armariis, ad armamentaria me converti. Et post tres debellatos hostes, post historiam ecclesiasticam, et nonnulla alia patriæ data, cum jam Vitas sanctorum in manus resumerem, et Januarius pluteum premeret, interpellor... etc. *Vitæ PP.* edit. altera. Nova allocutio.

De 1607 à 1629, il publia plus de vingt opuscules, lança plusieurs pamphlets contre Casaubon, Scaliger, Cappel et quelques ministres réformés [1], rompit des lances pour A-Kempis; rêva une bibliothèque ascétique des Pères, et une collection des premiers apologistes; promit à l'abbé de Liessies un Tertullien, un Arnobe, un Minucius Félix, un Lactance; aborda saint Eucher et saint Paulin de Nole; donna en flamand *les Hermites de la Thébaïde* [2], des *Vies de SS. Vierges* [3], puis la *Fleur des Saints* de Ribadeneira [4]. Son œuvre la plus importante est l'édition du *Vitæ Patrum* [5], la meilleure encore que nous ayons, bien qu'il n'ait rempli que la moitié de son plan. Il devait y avoir un second volume concernant l'ascétisme des Pères du désert, lequel n'a jamais paru.

Parvenu à soixante ans, pressé par sa compagnie, harcelé par ses amis, en 1629 il commença enfin son grand ouvrage; il ne demandait que douze ans pour en finir, et allait commencer l'impression au mois d'octobre. Vers ce terme, le bruit lui vient que

[1] On peut en voir le détail dans Sotwel, *Biblioth. scriptor. Soc. Jesu. Art. Rosweyd.*

[2] *Ein Geschiedenisbeschrywing van de Vaders der Voestyn.* Antw. 1627.

[3] *De levens van de H. Maegden*, in-8°, 1626.

[4] *Generale legende der Heyligen met het Leven Jesu Christi ende Maria Antwerp.*, 1619. Cet ouvrâge, orné de gravures remarquables par la fidèle expression des types et des attributs des saints, devint populaire en Belgique, et forma, avec les *épîtres et évangiles de l'année* et l'*Histoire Sainte*, la bibliothèque des familles flamandes.

[5] *Vitæ Patrum, hominum lumen, cœli via*, etc. Antwerp. 1615.

Bois-le-Duc a été pris par les Hollandais, que les Jésuites en sont expulsés par les hérétiques, que tous leurs livres gisent entassés dans des barques étroites. Il court à ces trésors avariés, en aspire avidement les miasmes délétères; malade, il est appelé auprès d'un moribond atteint de contagion; une violente fièvre l'emporte lui-même en quelques jours, le 5 octobre 1629. Martyr nouveau, on eût pu lui donner pour épitaphe cette adjuration composée par lui-même, comme pour léguer à d'autres son grand dessein, et qui appelle la forme lapidaire que nous lui donnons :

PINGAT, PINGAT (alter)
Manu constantiore
Fide tutiore
Labore fructuosiore
Tutus ego ipse latitabo
Post tabulam
Et gaudebo colores meos
Fusciores lumen accipere
Ab Apellis penicillo
A Protogenis manu
Ita voveo.
HERIBERTHUS ROS-WEYDUS.
S. J. [1].

[1] *Fasti Sanctorum*, f. 12.

CHAPITRE III.

CRÉATION DES ACTA SANCTORUM.

En mourant prématurément, victime de la science et de sa charité, le P. Rosweyde semblaita dresser aux futurs Bollandistes l'épigraphe qu'il emprunta à saint Basile, pour en orner son prodrome.

« Maintenant levez-vous, ô illustres peintres de nos athlètes vainqueurs!..... Pour moi, devant l'image que vous tracerez de leurs nobles combats, je me retirerai, vaincu et satisfait d'être ainsi surpassé par votre génie [1]. »

Les *Acta Sanctorum* ne commencent véritablement qu'à la mort de Rosweyde, et il fallut encore vingt ans pour poser la première pierre de cet édifice séculaire. On procédait avec cette solennelle lenteur des corps religieux, qui pensent moins au temps qu'à l'éternité. La Compagnie de Jésus veillait sur l'héritage de Rosweyde, et sur la gloire post-

[1] Ἀνάστητέ μοι νῦν, ὦ λαμπροὶ τῶν ἀθλητικῶν κατορθωμάτων ζωγράφοι!... Ἀπελθῶ, τῇ τῶν ἀριστευμάτων τοῦ μάρτυρος παρ' ὑμῶν νενικημένος γραφῇ. Χαίρω, τὴν τοιαύτην τῆς ὑμετέρας ἰσχύος σήμερον νίκην ἡττώμενος. BASIL., *Orat. in Barlaam martyr.*, apud Rosweyd., *Fasti Sanctor.*, ad lect. benev., p. 3-4.

hume des saints. Qui mieux qu'elle pouvait être conviée à ce patrimoine, mère, en moins de trois générations, de neuf saints nouveaux, et appelée à inscrire, en trois siècles, à différents titres, plus de quatre-vingt-dix noms dans les fastes sacrés, sans y comprendre ses martyrs innommés et innombrables de la Chine et du Japon? L'institut tout entier devait à une lecture de la Vie des Saints la conversion de son fondateur, toute son existence. Les actes récents de saint François Xavier lui avaient valu, entre autres conquêtes, le P. Bollandus, créateur des Acta [1].

Né le 18 août 1596, au village de Bolland, près Julemont, dans le Limbourg, il fut élevé au collége de Maestricht, et s'y fit remarquer de bonne heure par la ténacité de sa mémoire. Ses condisciples l'appelèrent, du nom d'un livre classique, *Cornu-Copia.* Il entra dans la Compagnie en 1612, et demanda instamment, en 1616, l'honneur d'aller au martyre avec les premiers missionnaires de la Chine. Le P. Trigaud, chargé d'organiser cette mission, dans une lettre que l'on conserve précieusement au musée des nouveaux Bollandistes [2], parut avoir accepté, sauf l'agrément des supérieurs. Dieu en disposa autrement, et prépara le jeune profès à une

[1] Mihi ipsi, fateri enim necesse est, cum admodum adolescens, quæ sanctus Franciscus Xaverius, ejusque socii in Oriente ad Christi amplificandum imperium præclare gessissent, insito quodam a natura sciendi desiderio, studiose pervolverem, mens primum injecta idem complectendi institutum. *Præf. gener. ad Acta,* cap. XIV.

[2] Voir aux *Analecta,* à la fin de ce livre.

autre mission par une série d'études qui, bien que disparates, convergeaient au même but providentiel. Il avait un goût prononcé pour la géographie ; il cultivait avec succès la poésie et les langues orientales; et il prit une profonde connaissance de la théologie à l'université de Louvain. Il se forma à son beau latin par des éditions épurées des classiques. Il se familiarisa avec l'histoire des âges chrétiens en préparant une collection de chroniques belges; ce qui le mit en relation avec de savants hommes, Dupuy, Hugo, Schott et Rosweyde. Par quelques diversions qui l'amenaient plus vite au but ultérieur de sa vie, il composa une foule de pièces mêlées, odes, épigrammes, titres de thèses en l'honneur des saints Ignace, François Xavier, Pierre d'Alcantara, Jean de Capistran. En 1626, il débutait à son insu dans sa carrière hagiographique en corrigeant, pour son seul usage, un martyrologe.

A la mort de Rosweyde, en 1629, Bolland, alors à Malines, fut chargé par la compagnie de poursuivre l'entreprise projetée. « Il alla, il vit, il revint, » dit Papebroch[1], et les Acta commencèrent. Il trouva néanmoins plus d'une déception en parcourant les matériaux de Rosweyde. Sur dix-sept volumes annoncés, il rencontra pour les trois premiers des titres, pour les douze suivants, seulement des textes à peine coordonnés, presque rien pour la plus importante partie, la critique générale des actes.

[1] *Acta SS.* mense mart., t. I, *de Vita, opp. et virt. J. Boll.*, c. IV, n° 19.

D'ailleurs, il changea de fond en comble le plan primitif. Au lieu de donner séparément une masse de textes continus, et de réserver pour la fin des notes indéfiniment ajournées, il résolut d'entourer chaque vie d'un commentaire; il dressa avant tout son martyrologe; il prit celui de l'Église romaine, changeant l'ordre et plaçant les saints, non pas selon leur rang hiérarchique, mais selon leur date; il ajouta tous ceux qu'un titre public de culte plaçait dans les martyrologes particuliers; il lui fallut encore en éliminer, déplacer, ajourner un grand nombre; enfin, il dut combler les lacunes laissées par Rosweyde, qui n'avait exploré que la Belgique, reprendre toute la correspondance, et l'étendre au monde entier.

Bolland ne recula pas devant une exploration aussi vaste que l'Église universelle. Il compta sur ces innombrables enfants de saint Ignace, jetés aux quatre vents du ciel. Il convia d'autres encore à concourir à son œuvre. C'est le premier exemple d'une entreprise de ce genre, non-seulement tracée pour des générations futures, mais encore ouverte et comme imposée à la collaboration de tous les contemporains.

Cette active correspondance quadrupla les matériaux primitifs. De toutes les parties du monde, les légendes, les passionnaires, les offices propres, les authentiques de reliques, les procès de canonisation et de translation, les copies et les originaux s'amoncelèrent dans les deux étroites cellules abandonnées sous les toits de la maison d'Anvers au nouvel hagiographe. Un ordre idéal y régnait, mais seulement dans sa mémoire tenace. Il hérita, du reste, de toute la naïve confiance du P. Héribert. Il menait de front,

à lui seul, les douze mois, comptant bien ne pas mourir sans en finir. Et ce qui le prouve, c'est qu'il préparait déjà, comme supplément aux douze mois, d'abord le texte des Actes grecs, pour être publiés à part; puis des tables générales chronologiques, géographiques, onomastiques de tout l'ouvrage, des collections de martyrologes, de préceptes moraux et d'exemples, un catalogue raisonné de tous les auteurs mentionnés, une notice universelle des évêques, des évêchés et des monastères, des mémoires sur les victimes de la réforme et les saints personnages qui, depuis 1500, auraient édifié l'Église sans être honorés d'un culte. « Cela terminé, dit-il, s'il me reste encore du temps, je recueillerai la doctrine ascétique enseignée par les saints en cet ouvrage, pour en réjouir ma vieillesse [1]. »

On sourit en relisant aujourd'hui, dans le cinquante-quatrième volume in-folio, ces lignes copiées par les derniers Bollandistes, qui ne croient point encore né l'aïeul de celui qui clora leur ouvrage. La robuste confiance du P. Bolland était partagée par les supérieurs, qui ne l'avaient point dispensé d'être encore le confesseur et le directeur des petits et des grands, le catéchiste des pauvres, le père et le maître auquel demeuraient attachées de nombreuses âmes. Il eut à peine le bon tiers de sa vie à donner aux Acta, et il était entendu qu'il en finirait à l'aise et à temps perdu, *horis subcesivis* [2].

[1] Hisce absolutis, si quid erit reliquum temporis, ascetica doctrina, ut a sanctis tradita hoc in opere, oblectabo animum meum senescentem. *Ibid.*, præf. gener., p. XXXI.

[2] *Vita Boll.*, cap. IV, p. VII.

Cette candide imprévoyance des hommes était un coup de la providence de Dieu. La remarque est de Papebroch, qui la tenait du P. Bolland [1]. Lui-même avoua souvent, sur la fin, que s'il avait compris d'abord l'étendue de son œuvre, il n'eût osé l'entreprendre, ni même y penser. « Qui peut, en effet, dit le P. Papebroch, sans témérité ou sans une révélation spéciale, léguer ses projets à tout un siècle de distance, et entamer un travail d'intelligence que d'autres générations auront à poursuivre, exemple inouï jusque là dans le monde littéraire [2] ? » Qu'eût-il pensé, ajoutent les nouveaux Bollandistes, cent cinquante ans après, « Qu'eût-il pensé, s'il eût présagé les destins de cette œuvre, presque anéantie par la suppression de la Société, recueillie, pour être continuée, par l'ordre des Prémontrés, dans l'abbaye de Tongerloo, et, un nouveau volume à peine achevé, emportée par une tempête qui abattait toute la société ecclésiastique et civile [3] ? »

[1] Fuit divinæ Providentiæ opus, quod non modo Provincialis haud satis sciret quid esset hoc quod Bollando imponeret, sed nec ipse qui onus suscipiebat, illius molem, quanta erat animo comprehenderet... quis enim, nisi vel temerarius, vel revelatione divina de felici successu evidenter securus, spes suas audeat propagare ad sæculum etiam post se futurum, commentationemque auspicari, non nisi a pluribus successive absolvendam, exemplo novo inter omnes, quotquot hactenus floruere, scriptores. *Ib.*, n° 20.

[2] *Octobr.*, t. VII. *Procemium.*

[3] *Procemium*, n° 7, p. II. Ast quid portendisset ipse Papebrochius biographus, si illi præsagire licuisset fata operis, quod, suppressa Societate nostra, vix ab interitu vindicari potuit : quod dein in Tongerloense monasterium ordinis Præmontratensis traductum, ab illius loci canonicis continuandum erat : sed vix unum prodierat volumen, quum scriptionem omnem interrum

Depuis cinq ans le P. Bolland était seul, en paix, à son travail. Les impatients le pressaient; le vieil abbé de Lessies, entre autres, ne supportait pas d'avoir à mourir sans que rien n'eût paru. Les premières feuilles de janvier furent mises à l'impression. Il fallut dès lors un auxiliaire. La maison d'Anvers était pauvre. Dom Luytens y pourvut par une fondation de huit cents florins pour un second hagiographe [1].

Le P. Bolland, parmi ses élèves les plus anciens et les plus jeunes (ils étaient nombreux et tendrement attachés à leur maître, plus de trente le suivirent dans la compagnie), en distingua deux : l'un, froide et calme tête, esprit éminemment contenu, pénétrant, le P. Godefroi Henschenius, qui devait asseoir, en sa forme dernière, l'œuvre bollandienne. L'autre, encore sur les plus jeunes bancs de l'école, conserva toute sa vie une vive et juvénile ardeur, une féconde et luxuriante adolescence de génie, de labeur, de bataille même, que quatre-vingt-six ans ne purent vieillir. Daniel Papebroch, à quatorze ans, avait épuisé le premier cours des études; par passetemps, il redoublait sa rhétorique, fort peu soucieux d'avenir, encore moins préoccupé de vocation; en somme, indifférent à tout, sauf à être jamais jésuite. C'est lui qui nous le déclare [2]. Ce fut lui que le P. Bolland désigna, comme d'inspiration, pour l'un de ses successeurs. Un jour, dans un entretien familier, il lui dit brusquement qu'il fallait penser au choix

pere oportuit, ingruente turbine qui rempublicam ecclesiasticam et civilem prorsus destruxit.

[1] Præfat. gener., p. XII.

[2] *De vita Boll.*, nº 79.

d'un état de vie. Papebroch avait déjà maintes fois accueilli un pareil avis avec toute sa pétulance. Ce mot le bouleversa. Il remit tout au P. Bolland, son directeur, et peu après il entrait dans la Société avec ses trois frères; de plus, deux sœurs et sa mère, veuve, à leur tour et à son exemple, renonçaient au monde.

Tels sont les trois premiers collaborateurs des Acta : le P. Bolland pendant trente-quatre ans, Henschenius pendant quarante-six, Papebroch pendant cinquante-cinq. Ces patriarches de l'hagiographie rappellent un autre triumvirat contemporain qui donna l'impulsion aux travaux de Saint-Maur. D. Luc d'Achery, créateur aussi des *Acta Sanctorum*, de l'Ordre de Saint-Benoît, est tout à fait l'analogue du P. Bolland. Son admirable élève, Mabillon, était l'émule et l'ami d'Henschenius; et il y a plus d'une ressemblance entre l'infatigable Montfaucon, qu'à Saint-Germain on nommait familièrement *Monsieur de Roc-Taillade*, et le P. Papebroch, appelé au frontispice d'un pamphlet : *Papebrochius bombardizans* [1].

En 1635, le P. Henschenius commençait sa collaboration par les actes de saint Amand, pour le sixième jour de février [2]. Ce travail, on le verra, est un événement dans l'histoire des Acta. Prenant librement son essor, Henschenius pousse à vingt-deux

[1] Un autre pamphlet fut lancé contre le P. Papebroch par un carme pseudonyme, *Justus Camus*, sous ce titre : « Novus Ismael, cujus manus contra omnes et omnium manus contra eum, sive P. Daniel Papebrochius, jesuita, omnes oppugnans, orbi expositus per D. Justum Camum. August. Vindelicor. 1683.

[2] *Acta SS, Mense Februar.* T. I, pages 815-903.

paragraphes le seul préambule de la vie du saint; établit sa naissance, sa patrie, son monachisme, son apostolat; le suit pas à pas par tous les monastères qu'il habite, ou qu'il fonde, du midi au nord; s'arrête à Elnone, en compulse les archives, touche aux trois Dagoberts, et publie la plus ancienne charte d'exemption; parcourt les Flandres évangélisées par son saint; insiste sur sa prédication et ses fondations à Anvers et à Gand; passe avec lui dans le Brabant, le long du Rhin et de la Meuse; restitue à neuf et sans réplique son épiscopat et tout l'évêché de Maestricht; reprend les pérégrinations de l'apôtre au-delà du Rhin et du Danube; refait ses trois voyages à Rome; le ramène à Strasbourg et renoue en passant la série brouillée de vingt-trois évêques; le dégage de ses démêlés avec le palais mérovingien; résume et coordonne toute la chronologie de soixante années, dans une vie mêlée à celle de quatorze autres saints et de tous les personnages importants du septième siècle, l'époque la plus inextricable de nos annales; énumère un à un, souvent en approfondissant leurs origines et leurs développements, trente-sept monastères dont le saint a posé, ou la première pierre, ou la première pensée; discute son testament, la date de sa mort, ses légendes aux divers martyrologes, ses jours de fêtes, son office, ses translations, le culte de ses reliques, ses miracles, quelques fondations douteuses. Après ce préambule, viennent les cinq légendes en prose et en vers, celles-ci, le beau poëme de Milon d'Elnone, entièrement inédites; toutes collationnées sur les manuscrits, divisées par chapitres et sections nouvelles,

avec variantes en marge et notes critiques à la fin des chapitres; enfin, pour clore, six appendices, deux hymnes antiques et un fragment de la chronique de Saint-Amand. D'un bout à l'autre, le fil d'un petit commentaire continu se déroule élégamment de marge en marge, et mène en quelques minutes, avec une merveilleuse lucidité, le lecteur pressé, par tout ce défilé de noms, de chiffres, de dates, de textes épars, en quatre-vingt-huit pages in-folio, à deux colonnes serrées et compactes [1].

Quand le disciple présenta à son maître ce coup d'essai, ce fut une révélation. Bolland n'avait rien imaginé d'aussi ample, d'aussi net, d'aussi complet. Sans hésiter il suivit son élève en cette nouvelle voie, revint sur tout son mois de janvier, reprit même les feuilles déjà imprimées. Une troisième et dernière fois changea le plan des *Acta Sanctorum* [2].

L'œuvre était donc constituée : mais en quelles proportions? Ce n'était rien moins, qu'on nous passe l'expression, qu'un procès de canonisation repris en sous-œuvre pour tous les saints de dix-sept siècles. Il y eut des magistrats qui, en recevant ces premiers articles, s'effrayèrent de voir tenter sur chaque saint tous les débats contradictoires de la plus savante plaidoirie [3]. — Et encore, leur répondait le P. Pape-

[1] Ce travail, revu sur les lieux et à bonnes sources, enrichi de pièces nouvelles, a fourni un ouvrage qu'imprime en ce moment M. l'abbé Destombes, professeur d'histoire au petit séminaire de Cambrai.

[2] *Vita Boll.*, ch. VIII.

[3] *Acta SS. Mense Mart.*, t. I. De vita, opp. et virt. J. Boll., p. XXIII, n° 38.

broch, dans les causes les plus graves portées à vos tribunaux, il s'agit de la fortune, de l'honneur, de la vie d'un homme; ici, il y va de la gloire des saints. Juges, vous avez à votre aide des procureurs, des avocats, des assesseurs; les faits sont d'hier; les témoins présents, oculaires, contemporains. L'arrêt une fois porté, tout est dit, et le bruit n'en va qu'à quelques hommes, tout au plus à une ou deux générations. — L'hagiographe, dans ce forum où se débattent les actes des saints, est à la fois le juge, l'instructeur, l'avocat des parties; il faut qu'il évoque à son tribunal la cause de tous les âges et de tous les lieux, qu'il pèse des témoignages contradictoires, qu'il déchiffre et confronte des titres de tout âge et de tout pays; droit écrit, droit traditionnel, histoire, diplomatique, archéologie, chronologie, géographie, tout devient instrument de ce vaste procès. La sentence portée, elle n'est ni secrète, ni irrévocable, ni soustraite au contrôle; elle se donne à la face du ciel et de la terre, et souvent en heurtant les prétentions d'une nation entière, et à l'encontre des préjugés et de l'opinion de tout son siècle [1].

Mais le siècle de Papebroch était à ce noble et pieux procès une digne audience. Onze cent soixante-dix actes de saints en janvier, treize cent dix en février, passèrent avec respect de main en main pendant vingt-cinq ans. Même au sein du protestantisme, l'accueil fut bienveillant, et l'admiration sincère. Vossius, qui s'était publiquement inscrit contre les actes de saint Antoine, les lut de nouveau, pro-

[1] *Ibid.*, n°s 39, 40.

mit de se rétracter, et tint loyalement sa parole en son premier ouvrage [1]. On mit sur le pupitre de Christine de Suède, luthérienne encore, les actes de saint Anschaire, l'apôtre du Nord. Elle écrivit au bas, de sa main savante et de son style laconique : *Legi, et gratum fuit*, « J'ai lu, et avec joie. » C'est sa première parole catholique [2].

Déjà l'Allemagne et la France avaient eu l'éveil par deux dissertations détachées : l'une, sur les évêques de Maestricht, relevait tout un siége épiscopal oublié [3]; l'autre, sur les trois Dagoberts, révélait aux Français un règne inédit et inconnu de dix-sept années. La naissance d'un grand dauphin eût moins ému nos savants que ce nouveau Mérovingien, qui, après mille ans révolus, remontait sur son pavois. L'abbé de Saint-Amand, qu'avaient longtemps tourmenté les difficultés de la vie de son illustre patron, ne put s'empêcher d'accourir à Anvers et d'embrasser le savant père Henschenius [4].

Le cardinal Bona, dans sa divine Psalmodie, épanchait son admiration et souhaitait à Bollandus une vie mesurée sur la grandeur de son dessein [5].

[1] *De vitiis sermonis*. Cf. Acta SS. mense mart., t. 1. De vita J. Boll., p. XVI, n° 47.

[2] *Vit. Boll.*, ch. XI, n° 62, p. XIX.

[3] *Ibid.*, n° 61.

[4] On détacha encore des Acta une excellente *notice* de tous les évêchés et monastères de l'Occident, sauf l'Angleterre ; c'était faire toucher du doigt l'utilité de cette grande collection. *Brevis notitia Italiæ, etc.; ex actis Sanctorum Antverp.* 1758. Cet opuscule a été revu et réédité récemment par M. l'abbé de Ram, recteur de l'université catholique de Louvain.

[5] *Divina psalmodia* in syllabo auctor. laudatorum.

Le P. Reynaud, quoique blessé dans ses affections lyonnaises et ses élucubrations sur saint Chamond, pour la première fois reculait, et avouait franchement que l'Église n'aurait pas deux fois une œuvre pareille. Ce n'était point le facile compliment d'un frère vaincu. La plus haute autorité du monde catholique parlait le même langage. Rome remettait aux Bollandistes à prononcer sur le principal patron de la Navarre, les uns voulant saint François Xavier, les autres revendiquant saint Firmin d'Amiens pour premier apôtre. Une congrégation de cardinaux répondait, sur la dictée du P. Bolland, que les raisons, de part et d'autre, se balançant, la question resterait pendante, et Alexandre VII, imposant silence à la controverse, donnait à égal titre, les deux saints pour patrons à la Navarre [1]. C'est à ce même Alexandre VII qu'appartient ce mot, qui résume la pensée de tout son siècle sur les *Acta Sanctorum* : « Nul n'a fait, ni entrepris jusqu'ici une œuvre plus utile et plus glorieuse à l'Église [2]. »

En 1670, Henschenius et Papebroch, en parcourant, dans le premier voyage littéraire des Bollandistes, l'Allemagne rhénane, la Suisse, l'Italie et la France, rencontrèrent partout sur leur passage cette ovation du monde savant, d'autant plus flatteuse, que leur humble foi y voyait assurément un hommage aux saints de Dieu, et une amende honorable, une protestation contre les blasphèmes du siècle antérieur.

[1] *Vita Boll.*, n° 71, p. XXI.
[2] Utilius opus et Ecclesiæ Dei gloriosus hactenus nullum editum esse a quoquam nec etiam inchoatum. Ib., n° 76, p. XXIII.

CHAPITRE IV.

VOYAGES LITTÉRAIRES.

Les saints ont trouvé leurs historiens; ces historiens, leur plan. Tous ensemble travaillent, et de toutes parts la main de Dieu recueille et amène les matériaux au musée des Bollandistes. Eux-mêmes, allant au devant de ces trésors et reprenant le plan de recherches, tracé par Rosweyde, explorent à diverses reprises, la France, l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, l'Italie et les Espagnes.

Nous ne donnerions de leurs travaux qu'une imparfaite image, si nous ne disions rien de ces savantes pérégrinations, dont l'initiative, au moins sur une aussi vaste échelle, appartient aux hagiographes. Nous ne nous attacherons guères qu'aux deux premiers voyageurs, d'autant mieux que nous pouvons les suivre pas à pas dans la relation qu'ils ont publiée [1], et par deux documents inédits du plus grand intérêt : la correspondance presque quotidienne d'Henschenius avec le P. Bolland [2], et les notes

[1] *Acta SS. Mense Mart.*, Vit. Boll., cap. XIII-XIX.

[2] *Litteræ Henschenii in itinere, mora et reditu Romano.* Bibl. des ducs de Bourg., à Bruxell., n° 7,671.

rédigées sur place, jour par jour, par le P. Papebroch [1].

Au mois de juillet de l'an 1660, en la fête de sainte Marie-Madeleine, ils se séparent de leur vieux maître à Cologne, sous l'étoile des Trois-Mages et sous le patronage des onze mille Vierges.

A Saint-Goar, ils se souvinrent d'imiter Charlemagne, qui, selon l'usage des plus humbles pèlerins, ne sortait pas de cette ville sans passer au collier de fer du patron sa tête impériale, ni sans payer aux pauvres, pour se dégager, le denier imposé par cette capitation. Charles-Quint, revenant de Pavie, faillit l'oublier; mais, comme il arriva à nos voyageurs, il retourna gaiement sur ses pas, fit son hommage et son offrande à Saint-Goar et aux pauvres, ses suzerains.

A Coblentz, Henschenius écrivait sa première lettre; Papebroch faisait son début dans les bibliothèques, et relevait une méprise qui faisait attribuer à saint Dominique le *Catholicon* de Jean Balbi de Gênes.

Or, ils allaient à Rome, par la voie triomphale, entre les tombeaux des conquérants et des héros :

C'était, à Mayence, Boniface-le-Germanique et Witegise, le premier électeur; à Seligenstadt, le secrétaire de Charlemagne, Éginhard, qui rangea, comme des images de famille, entre sa tombe et celle d'Emma, saint Jean-le-Précurseur et saint Benoît du Mont-Cassin, saint Pierre de Rome et saint Ignace d'Antioche;

[1] *Diarium itineris romani anno 1660 suscepti a PP. Godefr., Henschen. et Dan. Papebr.*, ibid., n° 7,672.

A Wurtzbourg, les deux pasteurs Burchard et Brunon, et Kilien, le martyr, tombé au milieu de ses compagnons, en pressant sur sa poitrine son Évangéliaire, qui demeure encore empourpré de sang;

A Bamberg, l'auguste César Henri II, près de la veuve vierge, sainte Cunégonde, qui conservait encore, au palais électoral, sa cellule de reine;

A Eichstadt, encore un frère et une sœur de race royale, saint Winebaud et sainte Walburge, venus tous deux de l'Irlande, pour passer, par un commun pèlerinage, à la même patrie;

A Augsbourg, l'héroïque courtisane, sainte Affre, qui, avec le saint évêque Ulric, protége la Bavière.

Nous n'avons nommé ni les martyrs de Trèves, ni les légionnaires d'Agaune, ni les petits enfants de Béthléem, ni les Macchabées des deux alliances. Ce sont comme les franges de la sainte robe de Trèves, déployées de l'Océan aux Alpes, et par delà, jusques à Rome, sainte et noble poussière de la cité céleste, qu'à chaque pas nos pèlerins baisaient avec amour, priant pour le salut de l'Allemagne!

Cette prière les accompagna longtemps. L'Allemagne respirait de la guerre de Trente-Ans. En la traversant par un été prospère et serein, il leur semblait que la campagne était blanche et la moisson mûre[1]. Leibnitz n'était pas seul alors à rêver un concordat. Un négociateur secret se croisait avec

[1] Multa de conversione Germaniæ egimus et concepimus, quia regio alba ad messem et apta. *Epist. Henschenii ad Bolland.* 19 *aug.*

nos pèlerins, et les retrouvait à Rome [1]; ils se dirent plus d'une fois le mot d'un sénateur luthérien, qui, ayant donné une superbe lampe pour brûler devant le Saint-Sacrement, répondait aux reproches de papisme : « Dans vingt ans, tout le monde sera papiste. »

Que ces vingt ans ont été longs à venir! Nos pèlerins les appelaient ardemment à Spire, en redisant le *Salve Regina*, devant la madone saluée par saint Bernard, à la place même où le thaumaturge improvisa ce chant, gravé sur le marbre du pavé, et dans l'antienne de toute l'Église : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* Ils purent à Eiligen confier leurs espérances à la prophétesse de l'Allemagne, sainte Hildegarde, dont ils touchèrent le sépulcre et les feuilles inspirées, rassemblées là de son vivant [2]. Henschenius, plus que jamais, crut à son rêve quand à Venise, en quittant l'Allemagne, il reçut une abjuration.

Nous oublions, parce qu'ils en parlent peu, des explorations savantes. Cependant à la porte de chaque église, souvent au trésor même des sacristies, ils glanaient les légendes. Chaque jour avait son épi, chaque cité donnait son spicilége. Encore en Alle-

[1] C'est un docteur Bleume qui part de Cologne en même temps que nos voyageurs y arrivaient. *Epist. Henschen., Moguntiæ, 19 aug.* 1660. Son projet fit quelque bruit à Rome. Le P. Henschenius se défend de l'avoir divulgué indiscrètement.

[2] Ils purent s'assurer qu'il n'y avait rien dans ce précieux manuscrit de l'étrange satire qu'on a successivement appliquée aux ordres mendiants, aux Jésuites et aux jansénistes. *Acta SS. mense Mart.*, Vit. Boll., c. XIV, n° 84, f° xxv. *Epist. Hensch. et Papebr.*, eod. die.

magne, déjà la moisson était abondante. A Augsbourg, ils butinaient dans la bibliothèque de Welser, à qui on doit les actes de sainte Affre. Peutinger à Munich leur faisait les honneurs de la bibliothèque électorale. Papebroch y recueillait de vieux chants germaniques qu'il retrouvait à Inspruck. Une ville de Franconie, Aschaffenbourg, leur présentait tous les matériaux d'un *Germania sacra*. L'un des leurs, le P. Gamans, ami de Bolland, émule de Rosweyde, avait encombré trois salles de bulles, de chartres, de catalogues d'évêques, de notices abbatiales, d'offices propres, d'obituaires, embrassant dans ses explorations la haute et basse Allemagne, la Pologne, la Hongrie, la Bohême, la Suisse. Il allait publier une *Métropole de Mayence* illustrée, avec tous ses titres et ses onze suffragants. Mais qu'est devenu ce trésor, et qui a ouï parler du P. Gamans[1]? Là, pendant huit jours, nos deux pèlerins purent s'ébattre à l'aise, feuilleter, annoter, et prendre à pleines mains. Ils projetaient un *Monasticon germanicum,* imité de l'ouvrage de Dugdal, et déjà parlaient d'imprimer, comme un épisode de voyage, cette œuvre qui, après un siècle de tâtonnement, fut tentée par les Bénédictins allemands, au moment où l'exécution en devenait impossible.

Ainsi tout leur succédait : de vingt lieues on venait au devant d'eux; de son archive, le P. Gamans

[1] Deux lettres du P. Jenning annoncent qu'en 1668 les Bollandistes négociaient l'acquisition de cette vaste collection, et pensaient à la publier par dissertations préliminaires, en tête de quelques tomes des Acta. Il n'est fait nulle part mention, que nous sachions, de ces documents dans ce qui a paru du *Germania sacra*.

les conduisait aux pieds des Alpes; à Bamberg, comme à Saint-Goar, ils se trouvaient à la table électorale. Ils passèrent trois jours à Augsbourg, dans les appartements qu'avait eu, peu auparavant, Catherine de Suède. A Worms, ils furent logés au palais électoral; Henschenius dormit dans la chambre que Luther occupa, lors de la fameuse diète; il eut un lit de l'empereur à Truffenstein[1]. Puis, tout le long de la route, jusques chez les Carmes déchaux et les Capucins, cinq messagers les annonçaient, ouvraient toutes les portes et les portefeuilles de tous les érudits; c'étaient les cinq premiers tomes des *Acta*, assez souvent précédés des trois Dagoberts du P. Godefroid.

Papebroch, jeune encore, plein de feu dans sa courte taille, bien que le plus petit jésuite rencontré jusques-là, faisait face à tout, observait tout, et n'omettait rien dans son curieux album. Il ne fait grâce ni aux naïvetés des cicérone, ni aux bévues des bibliothécaires. Il admire des sacristains de Mayence, qui sont fiers de l'aspect enfumé et poudreux de leur cathédrale, parce que, disent-ils, cette poussière est plus vieille que Luther et venge les catholiques[2]. Pour lui, il faut l'avouer, il eût désiré une teinte fraîche au badigeon et du verre neuf aux vitraux. Il est mieux inspiré dans la cathédrale de Worms, de Spire et d'Augsbourg, et à Mayence même il s'émerveille de l'imposant aspect du P.

[1] *Epistolæ Henschen. et Boll.* 1 sept.— 8 sept.— 26 septembre.

[2] Sunt qui purgari templum nolunt, dicantque se in illis ipsis pulveribus, utpote Luthero antiquioribus, de hæresi triumphare. *Iter ad diem* 14 aug.

Henschenius sous la chasuble ronde de saint Witégise. Il ne pardonne pas au latin des allemands, et quoique peu sévère lui-même, il ira jusqu'à rire du fonds et de la forme à la première harangue qu'il entendra sur la terre du Latium. Il compte, avec un sérieux moqueur, au repas d'un doyen, trente-six plats, douze convives, douze serviteurs, et l'innombrable vaisselle d'argent, et n'oubliez pas qu'il a porté la santé du P. Bolland avec un vin de cent vingt ans. Il épargne à peine son vénérable compagnon de voyage, et s'égaie de lui voir prendre le vertige devant les Alpes; accoutumé aux plaines Bataves, Henschenius perdit contenance au milieu des glaciers de la Suisse, des fondrières et des précipices. Aucune monture ne put le rassurer; il lui fallut se blottir au fond d'une voiture, qui perdit sa tenture par les soubresauts des mulets, et tout transi poursuivre à ciel ouvert et à travers la pluie. Pour comble de mésaventure, Papebroch, plus délicat peut-être que le P. Godefroid, sentit cruellement les ais mal assis du charriot cahoté, et arriva tout meurtri de plaies cuisantes, au débouché des Alpes[1].

Enfin la belle Italie apparut, mais noyée dans les eaux. Huit jours de pluie battante les retinrent à Tridentino, ville médiocre, selon eux, malgré l'œcuménique renom de Trente. Il fallut, ou reprendre des rou-

[1] Papebroch finit ainsi le récit de leurs mésaventures : « Per declivia accliviaque ex lateribus rupium præruptarum, altissimarumque adversus Sylverum fluvium vecti sumus, succussione et hoc et reliquis diebus tanta, ut Tridentum appellens, totam sessionis cutem grandibus pustullis tumidam, ulcerosamqne retulerim. »

tes défoncées, ou voguer sur les alluvions de l'Adige et du Pô, ou se confier à des mulets rétifs, malgré les répugnances du P. Godefroid, qu'ils laissèrent plus d'une fois sur le sable et dans des flaques boueuses, au grand embarras du P. Socius, obligé à edégager la monture et le cavalier.

Ces chagrins les affectaient peu. Tant de choses faisaient compensation : Vérone et saint Zénon, Padoue et saint Antoine, Vicence, Venise, Ferrare, Bologne, Imola, Faenza, autant de sanctuaires, de musées, de riches captures ; puis, Ravenne, avec ses saints et ses coupoles bysantines, que semblent avoir jeté sur la rive les flots du Bosphore ; enfin, après Lorette, que fallait-il encore ?

A la première visite, à une fervente oraison en cet oratoire où priait la Vierge, quand parut l'archange, en ce lieu où le Verbe se fit chair, pendant six quarts d'heure, nos pèlerins oublièrent tout ! ou plutôt le P. Henschenius, nous le savons, recueillait tous ses souvenirs, saluait cent et cent fois la sainte Mère, au nom de tous les saints, au nom de tous ses frères, au nom de tout ce qui lui était cher ; à chaque nouvel effort son émotion croissait ; elle le trahit par des larmes abondantes. Que le saint homme nous pardonne d'être allé chercher les secrets de son âme dans une lettre intime, et qu'il nous soit permis d'espérer que la double prière de Lorette a été exaucée : c'était de promouvoir et de partager jusqu'à la fin la gloire des saints[1]. Le len-

[1] Nomine omnium recitato *Ave Maria*, salutavi Deiparam... Sacrum feci in altari Annuntiatæ ; ad fenestram, per quam angelus venit ad Deiparam, omnium nomina, prout legi, appono, et

demain, 10 décembre, 366e anniversaire de la miraculeuse translation, ce fut une férie pour eux que tout ce qu'il y eut de concours, de bruit de réjouissances en terre et au ciel. L'Italie avait réservé à nos pèlerins toutes ses magies pour Lorette : une belle nuit des Apennins continua cette splendide journée. « Aussi loin que la vue s'étendait, écrivit le P. Papebroch, par toutes les villes et villas du voisinage, des feux et des illuminations semblaient féliciter la montagne de Lorette; on eût dit que la lune, couronnée d'une grande auréole, eût pris son plus bel ornement pour venir à cette fête [1]. »

omnes saluto, affectu quam possum maximo, quem etiam fusis lacrymis sensi... ut simul possimus promovere opus de sanctis, horum virtutes imitari, et tandem cum illis in æternum misericordias Domini cantare. *Epist. Henschen. ad Bolland. Lauretæ, 10 Dec.*

[1] Nous ne résistons pas au plaisir de citer quelques mots au moins de la description du P. Papebroch : « ... Similiter in circumjectis oppidis, quam longe prospectus ferebatur, accensæ pyræ aut faces Lauretano quodammodo monti congratulabantur ; quin et ipsa luna, ingenti circumfusa halone, ornatior videbatur ad hanc solemnitatem voluisse procedere. Mox omnes campanæ pulsari cœptæ : sonari tympana, inflari tubæ, tormenta ex propugnaculis bellicis vasto fremitu reboare, non sine multiplici fragore et sonitus ex vicinis montibus reflexione. Accensæ etiam pyræ geminæ circa templi gradus, quos magno numero pauperes peregrini circumstabant, nocturnum frigus propulsuri gratuito igne, etc. » *De Rom. itin.*

CHAPITRE V.

LES VOYAGES (Suite).

De Lorette à Rome, peu d'incidents, de bonnes rencontres, d'illustres saints vénérés en leur cité natale ou d'adoption, saint Nicolas à Tolentino, saint François à Assise, à Foligno sainte Angèle, la première sainte illustrée dans les Acta, sous le nom d'Henschenius ; puis, force pluie, des courses hâtives, dès le point du jour, prolongées au clair de la lune ; grande hâte d'atteindre Rome. Enfin, le 23 décembre, à douze milles de distance, ils saluaient SAINT-PIERRE et la VILLE !

A peine arrivés, une fâcheuse épreuve leur fut réservée. Dieu appelait à lui l'homme le plus indispensable à leurs desseins, le préfet de la Vaticane, le vénénérable Luc Holstein. Mourant, il s'éprit rapidement pour le P. Henschenius d'une affection si profonde qu'il voulut l'avoir, pour l'assister à ses derniers moments, recevoir sa profession de foi, et consoler son agonie ; son dernier mot fut : *Padre Henschenio !* La bienveillance d'Alexandre VII empêcha que ce coup ne traversât tout leur dessein. Quand ils furent admis à son audience, le Pape, se souvenant de sa nonciature de Cologne, dit familièrement : « Com-

ment va notre ami, le P. Jean Bolland? Que de fois nous nous écrivîmes à Cologne! Et nous ne nous sommes jamais vus! » L'entretien fut sur ce ton paternel pendant une heure, bien que ce fût à une grande audience, au milieu d'un concours de toutes les plus hautes notabilités, apportant le cierge de la Chandeleur.

Il y eut des ordres et des brefs exprès pour que les bibliothèques de Rome fussent ouvertes, et les manuscrits de la Vaticane confiés aux hagiographes. Le nouveau préfet Leo Allatius, les PP. Possin et Kircher, Aringhi, Ughelli, Ciampini, les chefs d'ordre et les cardinaux rivalisèrent de dévouement et de libéralité.

Pendant neuf mois, cinq à six copistes furent constamment occupés à transcrire. Pour eux, ils se réservèrent les manuscrits grecs, aidés par l'abbé Lorenzo Porcio, dont on peut admirer les élégantes versions dans les Acta. Papebroch, pour sa part, commençait son travail à deux heures du matin sans l'interrompre jusqu'au soir, sauf pour les indispensables devoirs. On se disputait l'honneur de partager ces travaux, à la gloire des saints : l'abbé Francesco Albani, depuis cardinal, et Pape sous le nom de Clément XI, s'associa à l'abbé Lorenzo pour les plus humbles labeurs de copiste et d'interprète. Le maronite Abraham Ecchel traduisait des actes tirés de manuscrits syriaques qu'il venait d'apporter à Rome. Ughelli cédait deux volumes in-folio de notes destinées à compléter son *Italia Sacra*. Les Oratoriens livraient les manuscrits de Baronius. Un savant voyageur français, Bigot, déposa pour sa

part, au portefeuille des hagiographes, un trésor considérable, la vie de saint Jean Chrysostome par Pallade.

Alexandre VII leur fit lui-même les honneurs de sa bibliothèque particulière et du musée Chigi, qui avait déjà et conserva longtemps une juste renommée. Le savant Pontife conversa longtemps avec les voyageurs sur les antiquités saintes, et félicita le P. Henschenius d'avoir enfin dévoré, selon son expression, toutes les bibliothèques de Rome. Le 2 octobre 1661, ils faisaient leurs adieux à Rome, et ne pouvaient se rappeler ce splendide accueil, sans le mettre en contraste avec les dédains et les jalousies qui les attendaient à Anvers. Ils emportaient avec eux plus de sept cents vies de saints, copiées intégralement, ou restituées de fond en comble, le plus souvent d'après des manuscrits inconnus et égarés, négligés même par Baronius et les correcteurs du martyrologe romain.

Ils visitèrent Naples, où, par une très-rare distinction, on renouvela pour eux, dans toute sa pompe, la vénération des reliques de saint Janvier, afin qu'ils fussent témoins du miracle de la liquéfaction. Il n'est pas sans importance de noter que venus à ce grand spectacle avec les préjugés ordinaires des voyageurs, et résolus, par le plus cher intérêt de leurs travaux, d'user de la plus sévère critique et de la plus rigoureuse circonspection, ces deux savants hommes deux fois s'approchèrent de l'ampoule miraculeuse, et se retirèrent obligés de dire ce qu'ils écrivirent immédiatement : « Nous avons vu le sang s'agiter, se liquéfier et bouil-

lonner! C'est un pieux et très-émouvant spectacle[1]. »

Un jour que le P. Papebroch allait visiter un belge, van Praet, il entra par méprise chez le résident d'Espagne, se présenta au grave personnage, le suivit au fond de son troisième salon avec un embarras croissant qui l'empêchait de plus en plus de se rendre compte de son erreur. Revenant à lui, il ne vit rien de mieux que de tirer de son portefeuille les gravures et le frontispice des Acta. L'Espagnol, redoublant la solennité de son cérémonial, présenta de son côté le dernier volume paru, qui se trouvait sur son pupitre, et l'ouvrit à l'endroit de la préface où sont maltraités les légendaires d'Espagne, tels que Maxime et le faux Flavius Dexter. « J'allais à pas comptés, dit le P. Papebroch, et lisais, jusqu'à une citation de don Antonio. Le résident m'interrompt pour me demander si je connaissais cet auteur; je l'affirmais et citais son livre *de Excidio Antverpiæ*, imprimé par Meursius. Tout à coup le personnage se déride : *Padre mio*, me dit-il en riant, je suis ce méchant homme, à vous servir, ainsi que le P. Bolland. » C'était le savant Antonio à qui on doit une Bibliothèque ou Histoire de l'Espagne littéraire, ancienne et moderne. Le P. Papebroch racontait à quelques pas de là son aventure aux clercs de Saint-Apollinaire, qui l'attendaient pour un magnifique dîner où l'on but du *lacryma christi* à la

[1] « Vidimus mox sanguinem moveri, liquefieri et accrescere... sub finem iterum accessimus sub nomine Reverentiæ vestræ... res admodum pia est, et valde movet. » *Ep. Henschen. ad Boll.*, 12 *Mart.*

santé du P. Bolland et à l'heureux achèvement des *Acta Sanctorum* [1].

À Grotta-Ferrata, ils revirent les manuscrits d'où Lipomani avait tiré Métaphraste. Au Mont-Cassin, le président de la congrégation de sainte Justine écrivit à tout l'Ordre en Italie pour réclamer instamment son concours. Ils laissèrent partout derrière eux des copistes qui, cinq ans après leur départ, continuaient encore leur exploration.

Au retour, Florence les retint quatre mois. Une fête de tous les saints, fête de famille pour des Bollandistes, leur laissa un dernier souvenir, plus durable que le docte commerce des Magliabecchi et des Muratori, que les impérissables manuscrits des Médicis. Le P. Daniel Papebroch, en ce jour, émit ses grands vœux : cette vie était donc tout entière et sans retour vouée à glorifier, à exalter en ce monde, et à partager dans l'autre la gloire des saints. Il fallut encore s'arrêter à Milan; puis passer une nuit à Vallombreuse, dans la chambre de saint Charles Borromée; en priant là, au milieu des pieux ermites, et en mettant en ordre cent vingt actes que Milan seul avait ajoutés à l'ample moisson récoltée par toute l'Italie, une nouvelle leur apprit que le martyrologe de l'Église était loin d'être épuisé. La persécution du Japon venait d'ajouter aux annales héroïques du Christ dix mille martyrs. Ce fut en méditant sur cette fécondité de l'Église, que les pèlerins des

[1] Ad mensam post stationem ad. S. Apollinarem, defuit vinum Rhenanum, supplerunt lacrymæ Christi, et vinum græcum, et reliqua in primo gradu, lacrymati sumus ad sanitatem Reverentiæ vestræ. *Ep. Papebroc. ad Boll.*, 10 nov.

saints firent leur adieu à l'Italie, la mère des héros:

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,
Magna virûm!

Ils franchirent rapidement le Piémont, où leurs bons anges les sauvèrent d'un gué qui faillit les submerger avec leurs dépouilles opimes. Ce danger les décida à dépêcher plus sûrement leurs trésors devant eux; puis tous deux se remirent à pied, d'un pas leste, même le P. Henschenius, malgré ses soixante-deux ans. Souvent, dès trois heures du matin, ils étaient en route. Le voyage se fit ainsi, pendant six semaines; de la grande Chartreuse, ils vinrent à Lyon où les attendaient les PP. Ménétrier, Colombi et le docte Théophile Raynaud, qui touchait au terme de sa belliqueuse carrière. Nos pèlerins célébrèrent la fête de saint Irénée, en sa métropole, dont les rites et les chants, alors si anciens, durent leur rappeler les pompes de Rome et de Milan. Ils accordèrent trois jours à Cluny; le P. Papebroch, par son active et infatigable promptitude à transcrire, étonna les moines; l'ayant vu couvrir, sans désemparer, vingt pages en quelques heures, ils l'appelèrent *calamus scribæ velociter scribentis*. On les reconduisit au loin dans la campagne; ils poursuivirent par monts et par vaux, sous les ardeurs de juillet, jusqu'à l'abbaye de La Ferté. A Châlons, le P. Ferrand, dont ils admirèrent la joyeuse vieillesse, les conduisit à Saint-Marcel, pour y vénérer le tombeau et la fontaine du saint Martyr, et le chef du bienheureux Gontran de Bourgogne. L'un des

derniers savants de Cîteaux, dom Lanoy, fut aussi généreux pour eux que pour d'Achery et Mabillon, qui l'ont souvent loué. C'était alors la plus belle phase littéraire de Dijon, qui venait de donner Saumaise à la science, la Monnoie à la poésie, Bossuet à l'éloquence, Condé à la victoire; les bonnes lettres y florissaient comme un patrimoine dans les familles de la Marre et Bouhier. Les Bollandistes y trouvèrent, entre autres, l'abbé Nicaise, le P. Ferry, historiographe de Châlons, et le plus savant des quatre frères Chifflet, qui mit à leur disposition sa riche collection. « On put s'y plonger, dit le P. Papebroch, et prendre tout ce qui plaisait [1]. » Il dévora surtout un *Synaxarion*, dont il fallut détacher tous les feuillets collés ensemble. « Grâce aux saints grecs, dit-il, tout ce qui nous manquait pour compléter les Ménées, se trouva intact [2]. » Mais il tressaillit bien autrement dans la bibliothèque du président Bouhier, en mettant la main sur un petit martyrologe de Bède, du neuvième siècle. Cet ouvrage, entrevu d'abord parmi les manuscrits de la reine de Suède, passant par Bruxelles, avait été découvert de nouveau au Vatican, mais mutilé, et manquant de huit mois. C'est à Dijon [3] qu'il fut trouvé complet et soigneusement enveloppé de soie, comme tous les vieux livres du président Bouhier, qui se faisait une religion de cette parure, de même qu'un autre Di-

[1] Et mox in petri Francisci Chifflet manusc. collectanea immersere sese, permissi quidquid lubuisset auferre. *Acta SS.*, t. I, mense Mart., *Vita Boll.*, c. XIX, nº 122, p. XXXV.

[2] Ibid., eod. mense, ad *Acta S. Hesychii*, die VI, p. 456.

[3] Ibid., mense Mart., t. II; *præf. ad martyrolog.*, nº 6, p. 12.

jonnais, Buffon, se mettait, pour écrire, en habit de fête. La découverte de Papebroch à Dijon ne fut pourtant qu'une déception d'érudit : trompé à Bruxelles et à Rome, il le fut encore à Dijon, et sans retour. A quelques années de là, en tête du second tome de mars, le prétendu martyrologe de Bède passera sous les yeux des savants qui, après beaucoup de débats, s'accorderont à en nier l'authenticité et l'intégrité.

Peu de jours après, les Bollandistes étaient à Paris, reçus dans la cellule du P. Sirmond, entourés des PP. Labbe, Cossard, Hardouin, Petau, Daniel, Vavasseur, Jouvency, Maimbourg, visités par Baluze, Combéfis, d'Hérouwal, les deux Valois et les Bénédictins de Saint-Maur, et même par Launoy, le *dénicheur des saints*[1]. Pour couronner ce retour triomphal, il y eut encore un double hommage de la victoire. Turenne, encore calviniste, ne put rencontrer les voyageurs dans la bibliothèque de Clermont, sans les féliciter et s'entretenir longtemps avec eux[2]. Puis, ils furent témoins de l'émotion du grand Condé, quand il conduisit à la maison professe de la Société, au grand frémissement des jansénistes, son neveu, le fils aîné du duc de Longueville[3]. Paris leur offrait mille aspects curieux. Papebroch, émerveillé,

[1] Ad portam collegii reperimus D. Launoïum et salutavimus, quem risu *Destructorem Sanctorum* appellabant. *Henschen. ad Bolland.* Paris, 17 aug. 1662.

[2] Lustravimus bibliothecam, in quâ posteà diutissimè egimus cum *Vicecomite Turennio*, egique gratias, etc. Ibid., ead epist.

[3] Princeps Condæus brevi alloquio (*nam animus commotus impediebat*) nomine ducis Longevillani, obtulit nepotem suum, etc. *Id. ad eumd.* Paris, 10 sept.

y voyait un faubourg de la cité du ciel. Pour Henschenius, le faubourg était infect, l'air empesté, le ciel d'*étoupe*, selon son expression flamande [1]. Il faut nous hâter avec lui de revenir à Anvers.

Nous devrions redire encore les voyages des PP. Jenning et Baertze, en Autriche, en Bohême, en Hongrie, où ils pénétrèrent jusqu'à Bude, cherchant les débris de la bibliothèque de Mathias Corvin. Le voyage du P. Cuper, en Espagne, nous conduirait dans les mystérieux cabinets de l'Escurial et au trésor de la cathédrale de Tolède. Puis nous devrions révéler les récentes explorations des nouveaux Bollandistes à la reprise de leurs travaux. A regret, nous y renonçons, mais à condition qu'on nous permettra, comme une dernière indiscrétion, d'exprimer l'espoir qu'on rassemblera les mémoires de tous ces illustres voyageurs ; et puisqu'ils ont trouvé de dignes continuateurs, c'est à ceux-ci de recueillir les *Hodœporica* de leurs devanciers ; c'est à eux de compléter ces récits les uns par les autres et de revoir à leur tour aux mêmes lieux, les mêmes monuments, s'ils sont encore debout. Ils ont à nous révéler dans le P. Papebroch, qui ouvre ce périple pieux et savant, non-seulement le pèlerin, l'érudit, le causeur curieux et clairvoyant, bonhomme et malin ; mais, ce qui peut surprendre, l'artiste et l'antiquaire voyageur au dix-septième siècle. C'est merveille de le voir en quelques heures explorer toutes les églises d'une grande ville, en décrire avec une minutieuse préci-

[1] Pater Daniel vocat urbem hanc *suburbium cœlorum*, « *Maer hat moest eene Werchen Hemel zyn.* » Est aura amænissima, at plateæ sordibus et fæcibus scatent, etc. Ibid.

sion toutes les parties, les statues, les tableaux, les voûtes, les galeries, le dedans, le dehors, comparer ensemble la Belgique, l'Allemagne, l'Italie; aussi à l'aise sous les coupoles de Saint-Marc de Venise, de Saint-Apollinaire de Ravenne, que sous la campanille de sa cité natale; aussi franchement impressionné par le gothique que par le grec; indépendant de toute époque et de toute école. De plus, il est musicien, il se plaint de quelques voix tyroliennes; il écoute avec impatience les premiers concerts d'Italie; il ne peut faire grâce au ton faux d'un confrère, orateur renommé de Sinigallia; mais à Ancône il est tout ému à une simple confrérie *pour la bonne mort*, et à ces chants plaintifs que Canisius opposa aux couplets de Luther, ces touchantes *agonies* qui font encore en ce moment les délices des populations rhénanes. Tout cela, revu après tant d'intervalle, par les enfants de la même famille, et publié par des noms qui peuvent fraterniser à deux siècles de distance, serait d'agréables mélanges que le public artistique et savant accueillerait avec une double reconnaissance.

Alternis dicetis, amant alterna Camenæ.

CHAPITRE VI.

LE MUSÉE BOLLANDIEN.

On écrivit surla tombe de Papebroch :

> QUOD ROSWEYDUS PRÆPARARAT,
> QUOD BOLLANDUS INCHOARAT,
> QUOD HENSCHENIUS FORMARAT,
> PERFECIT PAPEBROCHIUS..... [1].

Cette inscription est rigoureusement exacte, sinon pour les *Acta Sanctorum*, au moins pour le *Musée des Saints*. Héritier d'un riche marchand de Hambourg, que l'énergie de sa foi avait amené à Anvers, Papebroch consacra tout son patrimoine à la bibliothèque des Bollandistes. Le voyage de Rome n'enrichit pas seulement ce musée; il en révéla toute la valeur à ses propres fondateurs.

Henschenius était fort étonné d'arriver jusqu'en Italie sans rencontrer rien de semblable. Après neuf mois de séjour à Rome, sa surprise durait encore [2]. Il avait vu sans doute, dans les collections pontifi-

[1] *Acta SS.,* Jan., t. VI. Elog. Papebr., p. II.
[2] *Epist. Hensch. Bollando.* Roma, 10 juin. 1661.

cales et princières, plus de choses et de plus rares ; mais un musée comparable à celui d'Anvers, il n'en existait pas. Dès l'année 1655, c'était déjà une merveille pour Vossius qui revenait de l'Italie, et pour Christine qui s'en allait déposer au Vatican la *Bibliothèque de la reine de Suède.*

Ce n'est point étendre à plaisir cette étude que d'entrer ici en quelques détails ; c'est nous attacher à notre sujet par le point essentiel. Le musée des Bollandistes est le berceau des Acta, le trophée des saints, l'habitacle permanent des hagiographes, leur tente de labeur et de repos, presque leur tombeau. Bolland venait d'en sortir, après avoir corrigé une dernière feuille, quand il fut atteint de la paralysie qui l'emporta [1]. Henschenius, voulant s'y rendre une dernière fois, fut frappé à la porte [2]. Papebroch, aveugle, à quatre-vingt-six ans, y allait en tâtonnant, comme on dit qu'Homère visitait les lieux où fut Troie, et la palestre de ses héros [3].

Que l'on nous permette de revenir à notre point de départ. A la mort de Rosweyde, on délibéra si les manuscrits amoncelés dans son cabinet seraient abandonnés aux vers (*tineis essent blattisque relin-*

[1] *Ibid.* Mart., t. I, Vita Boll., c. XXII, n° 142.

[2] *Ibid.* Maii, t. VI, Vita Henschen., § VI, n° 30, p. X.

[3] D. Martène et D. Durand. *Voyag. littér.*, t. I, 2° part, p. 196. « Nous fûmes aussi aux Jésuites pour y voir le P. Papebroch, tant pour l'estime particulière que nous avions pour ce savant homme, que pour tâcher de profiter de ses lumières. Mais on nous dit qu'il était incommodé... Les manuscrits étaient déposés dans le muséum du P. Papebroch, qui, âgé de 94 ans, travaillait encore tous les jours, et joignant la piété à l'étude, disait tous les jours son chapelet et l'office de la Vierge. »

quenda), ou conservés [1]. Ce dernier parti prévalut, et Bolland, député comme légataire, trouva tout amassé pêle-mêle dans la bibliothèque de la maison d'Anvers. Il obtint qu'on lui abandonnât, sous les combles de la maison, deux mansardes pour y recueillir à part ce qui provenait de Rosweyde. Ce réduit était haut placé, étroit, éclairé par de petites lucarnes, si sombre qu'en plein jour il fallait une lumière pour en visiter les coins. Les manuscrits et les livres y furent distribués par masses si pressées, qu'au jour même on avait peine à les discerner et à les compter. Tant que Bolland fut seul, son coup d'œil d'habitué et sa tenace mémoire lui tenaient lieu de fil à travers ce labyrinthe. Il lui arrivait encore pourtant, après quatre jours de perquisitions, de renoncer à trouver un livre qui fuyait sa main. Quand il eut un collaborateur, il fut difficile que chacun d'eux respectât toujours la place idéale assignée à chaque objet. L'impression une fois commencée, les feuilles de rebut, les épreuves, les pièces réservées ajoutèrent à l'embarras. Une enquête rapide et pressée, une lettre inattendue suscitait souvent un trouble universel. On envoyait chaque jour de vingt endroits différents l'indication d'un certain nombre de vies, avec les premières et les dernières lignes. Les avait-on? Pour s'en assurer il fallait remuer de fond en comble tous les monceaux de pièces éparses; les courriers pressaient; pour en finir, Henschenius et Bolland, par les plus froides nuits d'hiver, se trouvaient souvent, à onze heures du

[1] *Ibid.* Mart., t. I, Vita Boll., c. IV, n° 18, p. 7.

soir, une lampe à la main, furetant dans l'une et l'autre mansarde. Janvier tout entier est sorti de ce chaos; il garde encore des traces de son laborieux enfantement.

Peu à peu les inventaires frayèrent quelques sentiers dans ces syrtes inextricables. Mais ce ne fut qu'en 1660, à l'occasion du voyage de Rome, qu'on entreprit un catalogue universel alphabétique de tous les actes des saints déjà reconnus et classés. Il fallut la vieillesse et les infirmités de Bolland, pour se décider à un changement de local.

Les Bollandistes obtinrent, au-dessus du réfectoire de la maison d'Anvers, une salle spacieuse, aérée, bien éclairée [1]; un pupitre continu régnait à hauteur d'appui; au-dessus, des armoires distinctes pour chaque mois, où chaque jour avait une case à part, pour toutes les pièces détachées et manuscrites. Tout le reste de la salle était garni de rayons pour les livres et les manuscrits considérables, rangés en cet ordre : *histoire générale; histoires particulières des évêchés, des abbayes, des diverses institutions ecclésiastiques;* puis *les vies générales des Saints, les monographies, les offices propres, les bréviaires et autres livres liturgiques.*

Là devait se trouver de mille à douze cents actes rapportés du voyage d'Italie, les deux cent soixante-sept actes inédits, concernant l'Église d'Orient, con-

[1] *Ibid.* Mart., t. I, Vita Boll., c. XI, n[os] 57, 95. On pourrait longtemps feuilleter les Acta, sans remarquer une petite gravure qui représente la façade du Musée, la cour de la maison professe d'Anvers, l'église des Pères, adjacente, et quatre personnages que je soupçonne être Henschenius et Papebroch, Jenning et Baertze. Cette gravure est parmi les belles planches des Actes de saint Norbert;

servés, selon le témoignage de Papebroch [1], dans le texte original. A en juger par les quatre-vingt-onze volumes qui restent pour les trois derniers mois des Acta, il devait y avoir pour l'année tout entière près de quatre cents volumes et portefeuilles. Les imprimés s'élevaient à plus de huit mille; le choix, la rareté, la spécialité de chacun de ces précieux livres en faisaient la principale valeur. Papebroch fait remarquer que, de son temps, le musée possédait, dans la seule langue italienne, quatre cents vies particulières de Saints et deux cents histoires des villes, évêchés et monastères de l'Italie.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'importance de ce dépôt littéraire fut doublée par l'accession du *Musée Bellarmin*, qu'un chancelier de Brabant, de Gryspere, avait fondé au siècle précédent et richement doté. Humbert de Precipiano, archevêque de Malines, éleva cette dotation jusqu'à 60,000 florins, et l'enrichit en outre de nombreux manuscrits et d'un vaste fonds d'imprimés. Le but primitif et fondamental de cette institution était d'encourager les travaux polémiques contre l'hérésie, et d'alimenter les controverses qui ont conservé la foi des Belges. Cet arsenal ne pouvait être placé sous un plus digne vocable que le nom du plus grand de nos controversistes, ni confié, et nous le verrons bientôt, à des mains plus fidèles, à des champions plus dévoués que les Bollandistes. On sait peu, on croirait même à peine qu'au milieu de leurs im-

[1] *Index Vitar. SS. in musæo scriptor. S. J. Antwerp.*, nunc in novo musæo Bolland.

mensos travaux, les historiens des Saints n'ont cessé d'être sur la brèche, et aux prises, plus ou moins ostensiblement, avec toutes les erreurs. Ils ont également pris part aux œuvres nationales, qui offraient, sous un autre aspect, le double avantage de venger l'Église en glorifiant les actes et les âges des Saints. C'est ainsi que Papebroch rédigea les annales d'Anvers, et qu'après l'acquisition du Musée Bellarmin, Ghesquière publia les *Analecta Belgica*, première pierre d'un monument qui devait constituer un corps d'histoire nationale.

La dissolution de la Société, en 1764, ne dispersa point encore le musée, qui tomba toutefois sous le séquestre impérial. Les derniers Bollandistes n'en étaient plus que les gardiens surveillés. L'un d'eux néanmoins, alors appelé M. l'abbé Ghesquière, usant de tout ce qu'il lui restait de ressources personnelles, aidé par son opulente famille, donnait encore, malgré toutes les contrariétés, libre carrière à ses goûts d'amateur érudit, et formait comme une nouvelle section du Musée bollandien dans un cabinet de médailles et d'incunables. La Belgique comptait déjà plus d'un antiquaire de ce genre. La collection Ghesquière se plaça rapidement au quatrième rang[1], et conserva sa réputation jusqu'en 1812, époque où elle fut vendue et dispersée.

Mais écartons, un moment encore, le triste aspect du vandalisme qui s'abattit sur ces trésors, pour écouter le récit d'un voyageur qui, en 1774, visita le

[1] Les trois autres collections étaient : celle du Gouvernement, celle des chanoines de Tournay, et le cabinet du comte de Leuwerghem, à Gand.

Musée d'Anvers, le décrivit en détail et rendit à l'œuvre bollandienne tout entière un hommage aussi glorieux que désintéressé :

« La religion et la littérature se sont érigés, dans l'enceinte de cette ville, un temple qui a subsisté presque jusqu'à ce jour avec le plus grand éclat. Le P. Bollandus, jésuite, en fut le premier architecte. De doctes confrères le secondèrent dans son entreprise, et continuèrent l'ouvrage sur le plan que ce grand homme avait tracé. Sous d'aussi habiles mains, l'édifice s'éleva insensiblement. S'il n'est pas encore arrivé à la perfection, c'est qu'il faut des siècles pour achever un ouvrage digne de l'immortalité.....

« On est étonné, en jetant les yeux sur la multitude de livres rares, d'éditions précieuses qui se trouvent renfermées dans la bibliothèque des Bollandistes. On juge au premier coup d'œil qu'elle dut être formée par de grands hommes, et qu'il fallut bien des années pour y accumuler autant de richesses. Ce qui concerne les actes des saints est dans le meilleur ordre. On voit au milieu de la salle deux grandes armoires divisées en douze parties, selon les douze mois de l'année. Chaque jour du mois a son tiroir particulier dans lequel se trouvent, avec les actes des saints, les recherches qui y sont relatives. Tout ce qui regarde l'historique, la topographie, est consigné dans des registres, en forme de dictionnaire, qui représentent d'abord, et avec une facilité admirable, ce qui peut intéresser dans cet immense recueil.

« Quatre jésuites dirigeaient cet ouvrage : pour jamais n'en interrompre la continuation, ces savants

prenaient des élèves capables de les remplacer. Quoique fixés dans la maison professe d'Anvers, ils formaient une société particulière sous la direction du plus ancien, et qui répondait immédiatement au provincial de la Flandre autrichienne. Ils avaient leurs appartements, des revenus séparés, destinés à leur entretien, à soutenir leurs travaux et à fournir à l'impression de leur ouvrage.

« Je ne sais si jamais on forma pour les lettres un établissement concerté avec plus de sagesse, où les ouvriers se succédaient sans interruption, jouissaient de cette tranquillité si nécessaire à ceux qui consacrent leur vie à l'étude et aux sciences. Cet établissement était de nature à durer toujours, et il subsisterait encore, s'il existait quelque chose dans ce bas monde à l'abri des révolutions et des coups de la fortune. »

Ce voyageur attristé et ravi était dom Anselme Berthod, grand prieur du Luxeuil, visitateur de la congrégation de saint Vannes; dix ans plus tard, au moment où la révolution devenait imminente, il quitta ses belles solitudes des Vosges pour venir s'associer aux Bollandistes, et s'ensevelir sous les ruines de ce sanctuaire qu'il avait décrit, et qui lui semblait, dès son premier voyage, déjà désert et ravagé.

Ce fut une bien autre désolation quand la révolution, cet Omar de la civilisation moderne, eut passé là dans ses plus mauvais jours. De tous ces manuscrits recueillis par des générations de savants hommes, si religieusement distribués dans ces armoires, sur ces rayons, scellés du nom de tous les saints, il ne reste pas même un inventaire. Pour s'y recon-

naître par la pensée, il faudrait glaner çà et là quelques indications éparses, comme les pèlerins de la science moderne recueillent les débris des hypogées ravagées par les Arabes.

Un procès-verbal dressé par un commissaire impérial, au moment de la dispersion des Jésuites, portait le chiffre des manuscrits à quatre cent quarante-neuf. « Ce nombre, remarque M. Maréchal, dans sa notice sur la bibliothèque de Bourgogne, serait beaucoup plus élevé, si l'on divisait les portefeuilles renfermant plusieurs cahiers, les reliures recouvrant plusieurs livres, les collections composées sous un seul numéro [1]. »

Nous avons vainement cherché le catalogue de ces quatre cent quarante-neuf manuscrits. Nous n'avons trouvé qu'une double note [2], où sont consignées, d'une part, cinquante et une pièces, de l'autre, vingt-cinq, en tout soixante-seize, abandonnées pour la continuation de leurs travaux aux Bollandistes, les-

[1] *Notice sur l'hist. et le catal. de la Bibl. royale des ducs de Bourg.*, p. CXC. On cite entre autres un manuscrit portant le n° 82 et le titre : *Historia monastica omnium fere totius orbis ordinum*, lequel comprenait quatorze énormes vol. in-f°. V. *même Bibl.*, n° 7,689 à 7,750. Cette collection, conservée à Bruxelles, renferme de vastes recherches sur l'histoire universelle de l'Eglise et sur tous les ordres religieux. L'auteur, François de Bar, grand prieur d'Anchin, était en correspondance avec Baronius, dont il analysa les premiers volumes. Il n'avait rêvé, ce semble, rien moins qu'un *orbis christianus* complet et un *monasticon universale*. Les manuscrits originaux sont conservés à double exemplaire, en majeure partie, dans la bibliothèque de Douai. M. Duthillœul, bibliothécaire, a donné d'intéressantes notices de ces manuscrits dans un catalogue récemment publié par ses soins.

[2] Bibl. de Bourg., Mss. 17,801 et 17,847.

quels étaient « transférés, dit la note des Records, dans l'abbaye des chanoines de Candenberg, *par les attentions généreuses de Sa Majesté pour les succès d'un établissement qu'elle a toujours particulièrement protégé* [1]. »

Nous avons remarqué dans ces notes un Eusèbe, une Règle de saint Benoît, un Pline et un Jules César, indistinctement qualifiés fort anciens, et l'œuvre posthume de Papebroch sur les annales d'Anvers. Ni là, ni ailleurs, nous ne trouvons presque aucune trace de ces collections d'incunables, de ces monuments calligraphiques de tous les âges, que dom Martène, dom Durand, dom Berthod, Kluit et une foule d'autres voyageurs ont vu avec une égale admiration. Heureusement, si les splendides raretés ont disparu, la Providence a sauvé les matériaux strictement indispensables pour la continuation des Acta [2]. Ces pièces, avec quelques autres débris du musée, ont suffi

[1] Ibid., Mss. 17,894, cité en la notice de M. Maréchal, p. cxc.

[2] Tels sont entre autres les manuscrits provenant, dit-on, de la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin, et passés de Buda dans celle du cardinal Cusa. M. de Reiffenberg a soigneusement et doctement décrit plusieurs de ces manuscrits dans son *Annuaire de la Bibliothèque de Bourgogne*. Grâce à son obligeance, nous avons pu consulter encore trois anciennes collections de Canons (nos 5,219, 8,780, 10,127), dont la plus récente est du IXe siècle : la première est rangée dans un ordre systématique. C'est le plus ancien essai connu de ce genre. Ce manuscrit est au moins antérieur à Burchard de Worms, qui passe pour avoir créé ces sortes de compilations. Nous devons surtout mentionner un saint Césaire du VIIIe siècle, qui porte aux premiers feuillets la trace authentique de sa provenance, un O précédé d'une croix, signe ordinaire des manuscrits Bollandiens (Bibl. de Bourgogne, Mss. 9,850 - 9,852). Ce précieux codex ne porte, au titre et dans les catalogues, que le nom de S. Césaire ; il renferme toutefois

pour donner une haute importance à la bibliothèque royale de Bruxelles.

trois parties distinctes : 1° des fragments des vies des Pères, f°. 1-107 ; 2° les dix homélies de S. Césaire aux moines et une homélie à part, *exhortatio ad caritatem*, f° 107-141 ; 3° un résumé des Pères sur le N. T., f° 141-176. En tête de tout le volume se trouve une inscription en capitales rustiques, sous un portique cintré, feuilleté, fleuronné, à colonnes marquetées ; l'inscription presque fruste nous semble offrir ce qui suit : *Hic liber vitas patrum cum humilias sancti Cæsarii epi, quod venerabilis vir* NOMEDIUS *abba scribere rogavit et ipsum basil. cathedræ contulit devot... si quis illum exinde auferre tantaverit, judicium....* — En tête de la VIIe homélie de S. Césaire, on lit cette inscription, en partie inédite, et qui n'est pas sans importance : *Dnis scis in Xto desiderandis fratribus in* BLANDIACENSI *monasterio constitutis Cæsarius episcopus.* Dans les lignes suivantes on trouve encore un nom que les imprimés n'ont pas : *Sanctus ac venerabilis pater vester* ARIGIUS. Quel est cet *Arigius?* ce *Blandiacense monasterium?* cet abbé *Nomedius?* Nous avons vainement feuilleté le *Gallia christiana* pour éclaircir nos doutes. L'opuscule qui termine le manuscrit ne peut être de S. Césaire, car il s'y trouve manifestement des passages de S. Isidore. Cf. *Bibl. PP.*, t. VIII, p. 837, 844, 848, 850, 855. *Op. S. Aug.*, t. V, app., p. CCXCIX.

CHAPITRE VII.

LA CORRESPONDANCE.

Ce qui pouvait manquer encore aux Bollandistes pour que rien n'échappât à leurs investigations, ils l'obtenaient par leur correspondance. Le musée, par ce canal, était en commerce avec tous les dépôts littéraires de l'Europe, et devenait, si l'on peut parler ainsi, comme un comptoir du monde savant. On payait avec usure les dons qu'on y recevait. En faisant appel à tous, le musée s'ouvrait sans réserve. On a calculé que le Père du Sollier, qui, à coup sûr, ne dut pas avoir les plus vastes relations, écrivit à lui seul plus de douze mille lettres, dont l'indication était conservée dans un registre de la seule correspondance littéraire. Plusieurs de ces lettres étaient accompagnées de dissertations, de notes, de mémoires étendus [1].

L'importance toujours croissante de ces travaux fit de la maison d'Anvers l'une des plus considérables de l'Institut. Les relations y aboutissaient en dehors même de l'hagiographie, par mille ra-

[1] Cinq indications entre autres portaient : *Cum dissertatione adjuncta — cum annotatis — ad multa simul interrogata*, Acta SS. Aug., t. V, *Vita Sollerii*, c. III, n° 32.

mifications sans limites. C'est ainsi que presque toutes les lettres édifiantes des missionnaires passaient par les mains des hagiographes. Il reste encore à Bruxelles des dépôts considérables de documents provenant de la Chine et du Japon, et entre autres presque toutes les lettres du P. Verbiest [1]. Les nouveaux Bollandistes possèdent quelques précieux débris de cette immense correspondance, où l'on trouve les signatures autographes de la plupart des hagiographes depuis le P. Bolland, celles de leurs doctes confrères, Fronton-le-Duc, Hardouin, Sirmond, Labbe, Daniel, Jouvency, Lancisius, Possin, Kircher, Bartoli, Debosse, l'ami de Leibnitz, avec l'élite des savants étrangers, Muratori, Ciampini, Saxius, Magliabecchi, Manfred, Florentini; les doctes abbés Bacchini, Tossini; les bibliothécaires de la Vaticane, Schelestradt et Zaccagni; les plus illustres noms du Sacré-Collége, d'Aguirre, Fontanini, Barberini, Tholomei; un grand nombre de savants protestants à la suite de Leibnitz, tels que Benzel, Meibome, Tentzell, Menkeim, Ludolf, Offenbach, et enfin quelques illustrations françaises: Combefis, Quetif, Pagi, le savant et hardi Chatelain, l'abbé Chapelain, d'impérissable mémoire.

Il nous a été donné de feuilleter ces pages si diverses, d'écouter ces causeries venues de si loin et pour plusieurs descendues de si haut; toujours aimables et savantes, candides et parfois profondes, nous voudrions pouvoir en communiquer le charme; ce serait une vision raphaélesque de l'école d'Athènes,

[1] Bibl. des ducs de Bourg., nos 16,691, 16,692, 16,693, 16,694, etc.

avec un parfum de foi, d'humilité, de charité chrétienne, inconnu aux jardins d'Academus. Ce commerce des bonnes Lettres, béni par les saints, fait à leur gloire, est si loin de nos mœurs littéraires qu'on nous accusera de remonter aux fables de l'âge d'or, si nous en faisons la naïve révélation. Faisons-la toutefois en quelque mesure, d'autant qu'après avoir peint les labeurs des Bollandistes, nous ne pouvons mieux faire connaître leur activité dans l'intérieur de leur musée, qu'en dépouillant discrètement leur correspondance.

Ce commerce littéraire est véritablement un échange de trésors; Bolland l'ouvre avec une générosité patriarcale. A peine en possession de ses premiers fonds, il fait ses largesses en roi. Il donne au P. Boucher les opuscules de comput et de chronologie, qui ont suffi à faire sa réputation [1]; au P. Sirmond, tout un tome de son Hincmar; les Annales de saint Bertin, à André Duchesne; la Chronique de Marius d'Avranches, au P. Chifflet, qui, à son tour, la cède généreusement pour la collection Duchesne [2]. Sirmond et Labbe puisent à pleines mains pour leurs conciles.

En retour, le P. Labbe éclaircit l'histoire de Robert d'Arbrissel, et le P. Sirmond, en exhumant quelques conciles de Liége, met au jour deux saintes inconnues, Eviteria et Gemma, et fournit son contingent de glose sur le *Nonnus* de la règle de saint Benoît [3]. Fronton-le-Duc interrompt ses Sup-

[1] *Acta SS. Mart.*, t. I, Vita Boll., c. VI, passim.
[2] *Epist ad Boll.*, 8 nov. 1630.
[3] *Vita Boll.*, n° 125, p. XXXVI.

pléments des Pères et son saint Jean Chrysostome, pour chercher à Paris les manuscrits de Métaphraste et dépouiller les Ménées et les Synaxaires. Le P. Kircher fait l'une de ses plus aventureuses excursions dans un opuscule sur l'histoire Eustachio-Mariana, et déchiffre, avec la sagacité de son *OEdipe en Égypte,* les bases de la Diplomatique et les premiers spécimens mérovingiens, publiés par le P. Papebroch. Ducange se plaint que les deux pèlerins de Rome n'aient pu, à leur retour, pousser jusqu'à lui, en Normandie, pour s'enrichir de son beau travail sur le Chef de saint Jean Baptiste [1].

Il ne serait pas juste de penser, d'après les noms titrés que je viens de nommer, que les Bollandistes n'ouvraient leurs trésors qu'aux sommités savantes. La correspondance du seul P. Bolland nous apprend qu'il fournit à un obscur Lorrain, François Lahier, tous les matériaux d'un *Ménologue des Vierges;* au Liégeois moins inconnu, Barthélemy Fisen, une histoire et une nouvelle Fleur des Saints, le *Legia Sancta.* A la demande inattendue de deux Irlandais, Hughes Ward et Henri Colgan, il repasse patiemment par le dédale si compliqué des légendes hibernoises [2].

C'était au P. Bolland que l'on s'adressait de toutes parts pour obtenir l'honneur des presses de Plantin, l'Elzevir d'Anvers. Solliciteur toujours heureux, il y gagnait de devenir le correcteur bénévole et souvent le Mécène obligé de ses correspondants.

[1] Acta Sanct., oct., t. VII, procemio, n° 3.
[2] Ibid., c. V, n° 22.

Aussi le P. Lancisius n'hésita pas, par un testament en forme qui subsiste encore, de le constituer légataire et aristarque universel de ses œuvres [1]. Ce fut donc un devoir d'hoirie que d'ordonner et de suivre, jusqu'à la dernière page in-folio, l'impression de deux volumes considérables. Un autre ami, l'Horace de la Pologne, le P. Sarbievius, lui confie à son tour ses poëmes avidement goûtés des classiques les plus délicats. Poëte lui-même et classique de très-bon aloi, le grave hagiographe accepte, et, selon l'usage, convoque toute la pléiade des meilleurs latinistes, pour orner le frontispice de distiques et d'hendécasyllabes à la louange du *second Horace*. Un autre Polonais, le P. Hincska demande et obtient, avec les types de Plantin, le luxe de vingt-six gravures sur acier. Comment refuser? Il s'agissait du plus gracieux livre d'une *Bibliotheca Mariana* : l'opuscule si recherché sur la *Vie de la Vierge et l'enfance de Jésus*. Deux théologiens de Bohême, Guismar et Wadding, toujours grâce à Bolland, font passer leurs pesantes compilations sous les élégantes presses plantiniennes. Même honneur et même fardeau pour une *Oraison funèbre de Ferdinand II*, envoyée d'Espagne par son confesseur; pour un traité de Moret sur le *flux de la mer;* pour les œuvres ascétiques de Nierembergius; pour la Glose royale de Garzia de Valle [2], etc., etc.

Il ne put refuser le même concours ni à sa compagnie, qui lui confia une réimpression de ses sta-

[1] Vita Boll., cap. VI, passim.
[2] Ibid., n° 23, 24.

tuts, ni à ses dévoués Mécènes, les abbés de Liessies, dans la publication des œuvres de Louis de Blois, dont il composa la vie préliminaire [1].

Nous passons les incidents, on pourrait dire les corvées inattendues. Ainsi, un jour il lui vint, par Rome, du fond de la Chine, un missionnaire, le P. Martin Martini, qui apportait avec lui un énorme atlas de l'empire céleste. Ni Plantin, ni Meursius, l'éditeur des Acta, ni aucunes presses catholiques des Pays-Bas ne pouvaient tenter cette impression. Bolland alla droit aux Blaeu d'Amsterdam : le missionnaire, accueilli comme un mandarin dans la ville luthérienne, fut hébergé aux frais du Sénat; et d'une typographie protestante sortit, à grand luxe, l'Atlas chinois, rédigé par un Jésuite, dédié au Pape, illustré de notes ultramontaines, et consacré à la glorification de la propagande catholique [2].

Le P. Bolland avait l'œil attentivement ouvert sur tous les besoins de l'Eglise. Il ne lui fallut pas longtemps pour deviner le jansénisme. Nous avons été assez heureux pour rencontrer, dans les archives de l'archevêché de Malines, une collection de cent quarante-huit lettres, rassemblées par les soins du savant recteur de l'Université de Louvain. C'est l'une des plus curieuses pièces de l'histoire jansénienne; circonscrites dans l'espace de six mois, du 11 juin 1640 au 5 janvier 1641, ces lettres sont écrites, jour par jour, au moment où l'*Augustinus* arrivait furtivement sous les presses d'Anvers. Le secret très-rigoureux n'empêcha pas que les feuilles et les épreuves passassent de main

[1] Ibid., c. VI, n° 26.
[2] Ibid., c. 27.

en main, grâce au P. Bolland et à ses infatigables confrères. Un grand nombre de ces lettres, et des plus considérables, sont de lui et du P. Henschenius. On sait qu'à la même époque Bolland entretint avec le nonce de Cologne une correspondance presque journalière. Henschenius et Papebroch trouvèrent à Rome, sous la main de ce nonce, devenu Alexandre VII, d'énormes liasses de ces lettres, que le Pontife conservait soigneusement [1].

Jusqu'à ses derniers moments le courageux vieillard dépensa ainsi sans mesure une vie presque épuisée. Peu avant sa mort, et comme pour s'y préparer, la Providence lui confia une dernier acte de dévoûment, l'impression de l'*Euthanasia* ou *Méditations sur la bonne mort*, du P. Weischer. Sur le lit où il mourait, on lui apporta un dernier ouvrage à recommander, des *Instructions morales tirées de la vie des saints*. Il le déclara digne de l'impression, et ce furent presque les dernières paroles qui précédèrent son agonie [2]. Le jour même qu'il fut administré, le procureur général de la compagnie lui écrivait de Rome et s'adressait à lui, comme à l'*arche de la science, touchant la vénération des saints;* hommage qui ne l'atteignit que sur sa tombe, et peut-être dans la gloire des saints [3].

Nous avons rendu compte, dans notre précédent chapitre, des lettres écrites pendant le voyage de Rome par le P. Henschenius. Il avait laissé derrière

[1] Ibid., cap. VII, n° 35, p. XII.
[2] Ibid., c. VI, n° 28.
[3] Ibid., c. XII, n° 71.

lui trop de souvenirs pour qu'il n'en revînt pas au musée de nombreuses épîtres.

Nous devons renoncer à aborder le volumineux portefeuille de Papebroch. Mêlé, pendant sa longue carrière, aux plus graves controverses qu'aient soulevées les Acta, ce Nestor des Bollandistes eut une correspondance immense. Outre les nombreux fascicules qui en restent encore au nouveau musée, après tant de pertes, nous en avons trouvé un volume entier dans la bibliothèque de l'Université de Louvain, et d'autres épars au loin jusqu'au fond de la Hollande et de l'Angleterre. Il doit exister encore à Bruxelles un recueil considérable de lettres écrites au P. Papebroch, de 1689 à 1700. Nous regrettons de n'avoir pu le consulter [1].

Nous aurions une compensation abondante dans les seules lettres de Jenning et du Sollier, surtout si nous possédions les douze mille lettres hagiographiques de ce dernier, et si nous pouvions y joindre un dossier de pièces considérables, qui figurent dans la cause jansénienne. Il en reste des fragments à Amsterdam dans les archives dites du *Chapitre de Harlem*, mêlés aux papiers de Hoynck van Papendrecht. Ce rude antagoniste des sectaires d'Utrecht eut constamment pour auxiliaire le P. du Sollier, lequel traduisait les lettres échangées avec Rome et l'Allemagne, fournissait les notes et les documents les plus importants de la controverse, vérifiait les textes, et corrigeait

[1] On dit que ces lettres, indiquées au catalogue de vente du Musée van de Welde, sont en la possession de M. Fr. Goethals, ancien bibliothécaire de la ville de Bruxelles.

les épreuves des publications du cardinal d'Alsace.

Nous indiquerons au moins les lettres, en partie connues, où Leibnitz s'ouvre aux Bollandistes avec une candeur qui manque aux fameuses lettres écrites à Bossuet, et va jusqu'à se faire obligeamment le prôneur et le collaborateur des Acta [1]; celles où le P. Combefis, en dépit des préjugés de corps, envoie aux Jésuites d'Anvers les actes de saint Pierre du mont Athos [2]; et celles plus remarquables encore où le P. Quétif, après la mort de son confrère et au nom de l'Ordre [3], offre tout l'héritage du savant Dominicain [4].

Nous devrions nous arrêter aux prudents conseils que donne Schelestradt sur la critique hagiographique, surtout quand elle atteint le Bréviaire romain, qu'on ne saurait, dit-il, corriger avec trop de circonspection [6]. Chatelain, au contraire, lancé dans les innovations liturgiques, s'efforce d'entraîner en sa voie le P. Papebroch, qui, trop disposé à le suivre, propose timidement de sérieuses objections; ce qui n'empêche point l'abbé gallican de se donner carrière sur saint Millier de Séez, saint Lehain, saint Conon de Lerins, tous rayés de son martyrologe [5]. Il revient avec complaisance sur deux saints Denis, et se félicite de voir double fête et double office, même à Paris [6]. Il veut bien en passer par une correc-

[1] *Leibnizii eplæ*, ann. 1686, 1706, 1709. Nunc musæo Bolland.

[2] *Combefisii ep!æ*, 10 jul. 1655. Ib.

[3] *Quetifii eplæ*, dec. 1685. Ib.

[4] *Schelestradii eplæ*, 30 aug. 1687. « Semper caute agendum in actuum Romani breviarii discussione. » Ib.

[5] *Lettres de Chatelain*, 19 avril 1686. Ib.

[6] Ibid. 16 fév. 1698. — 28 avril 1699. Ib.

tion de Papebroch pour la légende de l'Aréopagite [1]. Mais il a triomphé dans la cause de la Madeleine, les deux Maries sont inaugurées; le 9 janvier 1698, l'office de Marie de Béthanie a commencé, Mgr a dit la messe nouvelle en sa chapelle; toute l'assistance a pu entendre très-expressément le nom de Marie *Bethanica* [2]. Deux mois plus tard, ce nom a changé, il faut désormais dire : *Bethanitidis* [3]. L'innovation en sera corroborée; et de plus, c'est Monsieur de Meaux qui a décidément persuadé de Harlay [4]. Il reste pourtant un scrupule : la sainte du 9 janvier, *Maria Bethanica* ou *Bethanitidis*, pourrait bien être saint Marius, le Persan. Du Sollier effectivement le démontrera [5], ce qui n'empêchera ni les liturgistes français de persister à y voir une sainte de Béthanie [6], ni le très-docte Jablonzcky d'y reconnaître le fameux consul Manlius Marius [7].

Il se trouve plus de sens et de vraie doctrine, nous nous faisons un devoir de le déclarer, dans une excellente épître, véritable rareté littéraire, écrite en son extrême vieillesse par Chapelain, l'infortuné poëte [8].

[1] 27 juill. 1698. Ib.
[2] 11 mai 1698.
[3] 27 juill. 1698.
[4] 4 janv. 1698.
[5] Voir au Martyrolog. d'Usuard, au 9 janvier.
[6] Ces détails ne seront pas sans intérêt pour ceux qui ont lu lu l'excellent travail de M. l'abbé Faillon, de S. Sulpice, sur sainte Marie Madeleine.
[7] G. Ern. Jablonzcki *opuscula quibus lingua et antiquitas Egyptiorum dec... illustrantur*. Ed. Water. Lugd. Batav., 1804-1813.
[8] La date de cette lettre nous donne, à vrai dire, des scrupules sur son autorité ou son attribution au poëte-abbé.

A la suite de cet opuscule, nous donnons quelques lignes qui sont la silhouette vivante du P. Hardouin. Il lui faut un ouvrage du P. Wiltheim, au plus vite, à tout prix; et pour que Papebroch ne ménage ni soin, ni temps, ni dépense, il lui promet, en courant, des confidences inattendues. Les Fastes consulaires d'Idatius sont interpolés, le Catalogue de Boucher est antidaté de deux siècles; il a surpris la fraude d'un faussaire qui a sauté adroitement, à pieds joints, d'un siècle à l'autre, etc., etc.

Oublierions-nous, bien que tout le monde les connaisse, les lettres échangées sur la diplomatique entre Papebroch et Mabillon, également grands, l'un par la création d'une science nouvelle, l'autre par son humble admiration !

Nous sommes heureux de rencontrer, en dépouillant cette correspondance, un nom digne au même titre d'être cité après ces deux grands noms, heureux de pouvoir placer, à côté de leurs lettres, un monument semblable de grandeur et de simplicité chrétienne. L'un des plus jeunes Bollandistes, le P. Jenning, avait envoyé des notes critiques à Muratori, sur son *Paulinus*, sa première œuvre capitale. Avec l'élan le plus spontané, le plus candide, l'illustre bibliothécaire de Modène lui répond : « Vous m'aviez « déjà donné des marques d'affection; rien n'égalait « encore votre dernière lettre. En relevant des pas- « sages de mon saint Paulin mal restitués, vous « avez corrigé un sot correcteur en ami et en juge « très-pénétrant. Je ne puis vous dire combien je « suis touché qu'au milieu de tant de soins bien « autrement graves, votre bienveillance se soit sou-

« venue de moi. Je ne m'étonne point qu'un homme « aussi érudit ait trouvé dans ce livre maintes fautes « à relever; c'est à peine quelques épis perdus sur « une abondante moisson. Il faut que je vous dé- « nonce mon audace; j'ai lancé précipitamment « saint Paulin au jour, sans consulter un seul « homme compétent, sans demander une seule cen- « sure; et pourquoi tant d'étourderie? La déman- « geaison m'a pris au vif de produire mon nom; je « n'avais nul souci de la lime et des avis d'Horace, « et, pour tout dire, j'avais vingt-cinq ans. Vous « voyez mon excuse, ou plutôt mes nouvelles fautes; « je ne crains pas de m'en ouvrir au plus indulgent « de mes amis. J'ai aussitôt couché vos rectifications « sur mon livre, afin que si mon saint Paulin repa- « raît une seconde fois, ce soit avec votre amende- « ment et avec plus de maturité. Si vous rencontrez « encore matière à m'admonester, veuillez le faire « très-libéralement, bien assuré de m'être très- « agréable [1]. » Dans une autre lettre, il débute ainsi : « Vous souvient-il encore d'un Muratori que « vous avez jadis inscrit parmi vos amis? J'aime à « l'espérer. C'est lui qui, à cette heure, déclare la « guerre à votre silence. Il ne peut plus longtemps « souffrir que nos relations amicales soient inter- « rompues. Vous êtes rendu à votre père, j'ima- « gine, et vous marchez à grands pas, en ce mo- « ment, dans la vaste carrière de vos travaux. Peut- « être aurez-vous quelque loisir pour me dire si vous « m'avez oublié. Que s'il y a un service encore à vous

[1] *Epistola script. mutinæ idib., Dec.* M.D.CCII.

« rendre ici, auprès du sérénissime duc de Modène, « vous savez ce que vous pouvez attendre, non « point des ressources de mon esprit, mais d'un « cœur tout affectionné pour vous [1]. » Ce n'est peut-être encore là que le bon ton du chrétien. Voici quelques mots du franc et pieux catholique, affligé des maux de l'Eglise : « Demandons à Dieu très-bon « et très-grand le courage de la patience et la gué- « rison de nos âmes, afin de recevoir avec calme et « profit les coups qu'il nous inflige. Les lettres souf- « friront, sans doute, et je crains que la paix inté- « rieure manque à vos travaux; qu'au moins la reli- « gion demeure intacte et qu'il ne soit permis ni aux « Suédois de ravager la Pologne, ni à Calvin de se « déchaîner ailleurs [2]. »

Entraîné par ce bon Muratori, nous ne pouvons aller plus loin dans la correspondance des Bollandistes. Si nous avions besoin d'excuse, nous citerions encore, au risque d'aggraver le tort, un dernier mot de lui, dans son beau latin librement cicéronien : *Dulce est eruditionis sectatoribus quotidie cum mortuis versari : Dulcius profecto futurum, cum vivis, à quibus brevi, facilique compendio eruditior in dies discedas* [3]. Ce double commerce, aimable et fructueux, avec les sages vivants et morts, nous l'expérimentions en recevant, de mains amies, ces monuments du passé, dans le nouveau Musée des Bollandistes.

[1] *Mutin.* VII *Kl. Dec.* M.D.CC.

[2] *Mutin.* IX. Kal. Quinct. M.D.CCII.

[3] *Epist. modo laud., idib. Dec. scripta.*

CHAPITRE VIII.

ACTA SANCTORUM.

Peut-être aura-t-on pensé que nous cherchions à égayer nos lecteurs en les promenant ainsi sur les routes des hagiographes, dans les recoins de leur Musée, sous tous les propylées des Acta Sanctorum. Papebroch, en passant du dix-septième au dix-huitième siècle, comme s'il eût senti baisser le niveau des intelligences, se crut obligé de faire une concession : il diminua la grosseur des in-folio. Il ne dépend pas de nous d'accorder même cela. L'œuvre bollandienne est devant nous; il faut l'accepter de toutes pièces, telle qu'elle jaillit du cerveau des créateurs.

Nous voulions et nous devions dire d'abord quel est le labeur d'un hagiographe avant d'écrire le premier mot de son livre. On dit que les hommes de goût ne dédaignent plus la *légende;* par diversion, réaction ou dévotion, la vogue est aux saints. Chaque jour apporte à l'un d'eux un hommage littéraire, rehaussé souvent de tout le clinquant de la phrase, du mètre et de la vignette. Chaque province a ses Bollandistes, et il n'y aura bientôt pas de diocèse qui n'ait son Godescard. Qui sait si plus d'un lecteur ne

court pas rapidement sur ces lignes, impatient de retourner à son pupitre et d'entamer la vie d'un saint, auquel il a sérieusement rêvé la veille? Que ce soit un attrait, une réparation, un ex-voto, il n'importe. Nous l'adjurons de considérer qu'il lui faut travailler à la sueur de son front; remuer longtemps la terre où cette fleur d'une vie sainte doit croître; remonter aux sources les plus pures; repasser par tous les chemins frayés avant lui; vivre avec son héros et le suivre pas à pas, sans même se reposer sur sa tombe, s'il la trouve quelque part; enfin demander sa gloire posthume aux générations qui l'ont vue passer; aux cités qui l'ont adopté, son patronage; aux basiliques qui s'en glorifient, sa châsse, sa bannière et son vocable. Pourquoi donc ne ferait-on pas, pour les saints et les saintes de Dieu, ce que tant d'autres font pour les illustres de Rome et de la Grèce, pour les inconnus de l'Égypte et l'Orient? On a compté douze mille lettres d'un seul Bollandiste; on a vu les autres suppléer à ces voyages de la pensée, en faisant deux ou trois fois le tour du monde lettré. Pèlerins des martyrs, historiens des confesseurs, allez à l'enquête de vos saints, et quand vous aurez lassé dans les voies sacrées vos jours et vos nuits, pâli sur les passionnaires, usé de vos lèvres jusqu'au marbre des autels, revenez, et n'oubliez pas que votre œuvre n'a pas encore commencé.

Il va sans dire que, s'il y a un document ancien à lire, un diplôme à déchiffrer, une page étrangère à traduire, vous ne broncherez pas; que, s'il faut trancher un problème de chronologie, de généalogie, d'archéologie, vous aurez la main sûre et ferme;

que, s'il se rencontre une thèse ardue de la science des saints, de théologie dogmatique, canonique ou mystique, et il n'y a pas de vie sainte qui n'en présente, vous êtes prêts à faire face. Ce sont autant de *postulata* vulgaires qu'un Bollandiste comptait pour rien. Il arrivait à son œuvre, non-seulement riche de toutes les lettres profanes, mais éprouvé par de longues années sur les bancs et dans les chaires de la théologie. Pour dernier apprentissage, il passait quelque dix années à épeler les in-folio de ses devanciers, détachant, colonnes par colonnes, lignes par lignes, les deux *index* préliminaires ou les quatre tables finales.

Quant à vous, qui avez mission de choisir une vie entre mille, ce privilége emporte le devoir d'être encore plus sévère qu'un Bollandiste, qui mène de front les actes par centaine; plus complet qu'un P. Bolland, qui, presque à lui seul, donna onze cent vingt vies dans son mois de janvier.

Maintenant le travail commence : les voyageurs sont de retour, les lettres dépouillées, la correspondance épuisée; toutes les pièces, rangées au musée, comme les gerbes au grenier du père de famille. C'est devant ces trésors qu'une conférence s'ouvre, sous la présidence de l'*Ancien des Bollandistes*. Il fait l'appel des martyrologes et enregistre tous les noms qui répondent à chaque jour. Les uns sont omis, comme ayant déjà paru, d'autres ajournés, plusieurs rayés. Un choix sévère et motivé arrête une double liste, l'une des saints à illustrer, l'autre pour les *prœtermissi*. Ce travail de classement et d'élimination était majeur. Il fut le lot de Bolland d'abord, puis

d'Henschenius, dont les notes, vingt ans après sa mort, traçaient encore, comme un invisible doigt, le cercle aux hagiographes. Du Sollier reprit cette tâche délicate et s'en acquitta jusqu'en 1740. Stilting occupait encore sa place à la veille de la dispersion de la compagnie. De Bye est le dernier de ces *anciens,* suivant le style consacré; ces hommes ont suffi pour donner le branle à tout et maintenir, pendant cent cinquante ans, autant que le comportent les œuvres humaines, une même physionomie, un puissant cachet d'unité.

Les saints une fois acceptés ou ajournés, le partage se faisait entre les travailleurs; les matériaux étaient distribués; les indications données par tous, du plus habile au dernier venu; pour tout un volume, pour trois ans au moins, la marche était tracée.

Le premier jet dépassait souvent du double ou du triple les volumineux commentaires qui nous restent. Après cent quatre-vingt-douze pages sur saint Norbert et trente-quatre d'appendice, il restait encore à Papebroch de quoi remplir les onze tomes in-folio de ses *Annales d'Anvers.*

L'impression commencée, le typographe tirait par quaternion de huit pages; l'auteur corrigeait; la seconde épreuve passait sous les yeux de ses collègues. Chacun l'examinait et prenait ses notes. Une conférence réunissait tous les juges. La décision, en cas de parité de voix, appartenait à l'auteur, réputé le plus sévère et le plus compétent, comme ayant examiné la chose de plus près. Ceci tenait lieu de la censure régulière. Les feuilles censurées étaient re-

mises à l'imprimeur, revues par l'auteur, puis tirées à huit cents exemplaires.

Mais avant d'arriver à cette halte dernière, quelles régions n'avaient point parcourues ces infatigables explorateurs! Plus d'une fois la mort les surprenait à moitié chemin. Stilting prit le poste de Cuper dans les actes de saint Augustin, et Suyskens, à son tour, releva Stilting, qui ne put suivre jusqu'au bout saint François d'Assise. Souvent un saint obscur, un nom perdu dans le martyrologe, une note volante sur un reliquaire jetait dans d'interminables excursions. Bolland, après avoir poursuivi sur tous les bords du Rhin saint Switbert pendant les cinq dernières années de sa vie, laissa encore après lui Henschenius et Papebroch rebattre les mêmes sentiers à travers les ténèbres de l'hagiographie du septième et du huitième siècle.

Pour avoir quelque idée de ce travail immense, il faut au moins résumer ce qu'a fait l'un d'eux, et il convient de choisir celui qui a le plus longtemps et le plus loin porté sa tâche, le P. Papebroch, encore à l'œuvre à sa quatre-vingt-cinquième année. Nous l'avons suivi précédemment, dans ses vingt-neuf mois de pérégrinations, d'Anvers à Rome. Ici, c'est un voyage de cinquante-cinq années, pendant lequel, Ulysse et Nestor des Bollandistes, il vit sur tous les points du monde chrétien et avec toutes les générations saintes.

Quand il vint, jeune encore, se placer entre Bolland et Henschenius, tous deux plus que sexagénaires, Bolland lui légua son *Ile des Saints*, qu'il s'était réservée avec une sorte de jalousie; il eut en pre-

mier lot, et comme pour étrennes, à illustrer le patron de son jour natal, saint Patrice d'Irlande. C'était débuter par le pays des pèlerinages et par le précurseur des saints voyageurs. Deux fois il se crut en possession du martyrologe de Bède, sa docte et chère illusion. Saint Cutbert de Lindisfarne, saint Celso d'Armagh, saint Richard de Chichester, saint Augustin de Cantorbéry, saint Guillaume d'Yorck, saint Édouard le Martyr, sainte Marguerite d'Écosse, une foule d'autres plus obscurs, épars dans les îles, les grottes et les vallées des trois royaumes, l'y retinrent longtemps, souvent le ramenèrent à cette verte Erin, qui, aux cinquième et sixième siècles, semble être, dit Gœrres, une émeraude apportée d'Orient par les anges aux confins des mers.

Il retrouve au loin les apôtres errants de la voyageuse Albion; il associe leurs noms aux missionnaires du Nord et de la Germanie, aux martyrs de Mayence, à saint Norbert de Magdebourg et à ses enfants appelés dans le Danemarck par le fils de saint Canut-le-Grand, à l'apôtre-roi de la Hongrie, saint Ladislas, à la reine-vierge, sainte Cunégonde, au martyr de la Pologne, saint Stanislas, à une pléiade d'élus perdus dans les régions boréales, consignés dans ces *Éphémérides moscovites et russes* qu'il reçut d'un descendant de sainte Brigitte de Suède, le baron de Sparwenfeld.

Après Rome, Constantinople est sa ville de prédilection : il avait pris tant d'heures sur son sommeil pour exhumer des bibliothèques vaticanes, laurentiennes, ambroisiennes, à Venise, à Naples, à Grotta-Ferrata, les ménologues et les synaxaires

de la nouvelle Rome! Il devint comme l'un de ses hymnographes; il improvisait en latin, sans rompre ni la mesure ni l'acrostiche, les canons et les triodions de saint Joseph ou de saint Jean Damascène. Il consacra ses dernières veilles à la série de ses patriarches, qu'il ne put achever; il célébra surtout l'un d'eux, saint Nicéphore, un préfet de la cité impériale, qui mourut sur une colonne, saint Théodule, autre Stylite, et enfin le fondateur de l'empire, Constantin le Grand.

Il quitte Bysance avec saint Grégoire de Nazianze; parcourt toutes les cités de l'Asie mineure pour en glorifier les martyrs; recueille, entre autres trésors, les magnifiques actes, originaux et inédits, de saint Théodote d'Ancyre, prend les devants sur les Mékitaristes pour évoquer les saints de l'Arménie; sur les Assemanni, pour révéler les martyrs de la Perse; passe par Nisibe, Édesse et la Mésopotamie avec saint Jean Damascène et les saints abbés des Laures d'Orient. Sainte Marie Égyptienne le conduit à Jérusalem.

Longtemps arrêté à ce berceau du christianisme et peut-être du monde, il parcourt tous les lieux saints avec deux guides, Antonin et le moine Phocas, dont il publie les itinéraires; remonte la chaîne des patriarches jusqu'aux temps apostoliques; retrouve au cénacle saint Jude, au lac de Génésareth saint Pierre, saint Paul aux pieds de Gamaliel, saint Barnabé au collége apostolique. Le précurseur des apôtres, saint Jean-Baptiste, reçoit le plus solennel hommage que la science ait rendu à la gloire des saints. Franchissant la nouvelle alliance, il s'élève

aux plus lointaines origines de l'hagiographie, défend les titres des saints de l'ancienne loi, reconnaît au Carmel l'auréole du prophète Élisée, et inscrit à son jour, à trois mille ans de distance, le saint homme Job, protomartyr patriarcal.

Descendrons-nous en Égypte et dans la Thébaïde, où l'hagiographe recueille, entre autres, les grands souvenirs de saint Athanase et des deux Pacôme; en Afrique, où il prépare les actes de saint Augustin par ceux de Posidius, son historien, et de Monique, sa vénérable mère; dans les îles de Chypre, de Chio, de Mitylène, où tant de saints glorifiés dans les Acta, mériteraient l'attention des voyageurs, au moins à l'égal des souvenirs d'Amathonte et des cippes de Délos?

Hâtons-nous : Papebroch est à Rome, rangeant autour de la confession des apôtres des légions de martyrs, de confesseurs et de vierges, depuis saintes Praxède et Pudentienne jusqu'à saint Philippe de Néri; rattachant au chef invisible les visibles anneaux de deux cent quarante-quatre papes; remémorant tous les saints qu'il vénéra, quand, à son premier voyage, il parcourut l'Italie. C'est au Monte-Vergine saint Guillaume; à Fiore, l'abbé Joachim; à Nole, saint Paulin; à Lucques, sainte Zite; à Padoue, saint Antoine; à Florence, saint Antonin; à Sienne, sainte Catherine; à Eugubio, saint Hubald; à Milan, les saints Gervais et Protais; au sommet des Alpes, saint Bernard de Menthon; à l'autre bout de l'Italie, saint François de Paule, qui mourut en France.

La France doit-elle ignorer combien de ses véri-

tables gloires ont été célébrées par le savant hagiographe? Henschenius fut peut-être plus spécialement dévoué au *Gallia sacra;* pour sa part, néanmoins, Papebroch illustra saint Hugues de Cluny, Robert de Cîteaux, Richard de Saint-Vanne, la reine Hildegarde, les saints évêques du Mans, Ausone d'Angoulême, Eutrope d'Orange, Airy de Gap, Hilaire d'Arles, Vincent de Lérins, Claude de Besançon, Irénée de Lyon, Martial de Limoges; nous ne citons que les grands noms.

Non moins glorifiée que la France, l'Espagne n'eut longtemps que des rigueurs pour les Bollandistes. Bien que Papebroch eût rédigé, avec une prédilection marquée, les actes de saint Ferdinand de Castille, de l'infante sainte Johanna, du bienheureux infant Ferdinand, du glorieux laboureur saint Isidore, une sentence de l'inquisition n'en demeura pas moins attachée pendant vingt ans à quatorze volumes des Acta.

Ce coup douloureux remplit d'amertume la vieillesse de Papebroch; aveugle et agonisant, il se débattait encore contre l'arrêt; il dut le subir jusqu'au bout, et mourir avec ce salaire de cinquante-cinq années de travaux. Heureuse récompense peut-être, et dernier trait de ressemblance avec les saints qu'il avait tant étudiés!

Il semblerait qu'il y fût préparé de longue main par une part privilégiée de ses Acta, la plus considérable même, et dont nous n'avons rien dit encore. C'était peu pour le P. Papebroch que ces travaux cosmopolites que nous avons à peine indiqués. C'était peu d'aller encore au-delà, par ses tentatives sur la diplomatique, ses études sur les mythes et ses es-

sais de poésie demeurés inédits, par les volumineuses annales de sa cité natale, par une Fleur des saints flamande, en petit format populaire, gracieusement illustrée [1]. Soit obédience ou libre choix, il se trouva le plus souvent occupé des saints les plus mystiques, des bienheureux transfigurés dans les plus hautes régions de la spiritualité. Ce monde à part lui fut ouvert à de lointaines profondeurs, puisqu'il en recueillit les plus merveilleuses révélations. Il semble même qu'avant et après sa collaboration, on rencontre moins abondamment, dans les Acta, ces annales de la vie mystique, ces récits intimes des amants et des amantes de Dieu, souvent d'autant moins connus des hommes qu'ils ont été plus exaltés devant les anges. L'un des hommes savants de l'Allemagne, Gœrres a composé sa *Mystique,* et nourri la maturité de son génie, de ces feuilles inspirées, tombées des béates régions, et depuis indignement abandonnées à tous les vents. Grâce au P. Papebroch, nous pouvons, à une heure de souffrance ou de calme, retrouver sainte Lidwine de Hollande, sainte Élisabeth de Schonauge, sainte Magdeleine de Pazzi, sainte Catherine de Sienne, sainte Julienne de Falconieri, les bienheureux Giles d'Assise et Simon Stock, les bienheureuses Marie d'Ognies et Marie Dolorosa, et encore sainte Humilité de Vallombreuse avec une de ses dévotes homélies, et la béate Osanna avec quarante-trois lettres; âmes virginales, presque toutes épurées dans les tribulations, et qu'il nous semble voir, comme autant de bons

[1] Bibl. Bruxell. reg., n° 3407. *Specimina mythologiæ veteris.*

anges, environnant Papebroch humilié, écartant les contradictions des hommes, et prenant par la main le vieillard aveugle, de peur que son pied ne heurte contre la pierre jetée sur sa route.

Oserons-nous, après cette esquisse écourtée sur un Bollandiste, porter un regard plus superficiel encore sur l'ensemble de ses collaborateurs et de leurs travaux? Pour ne pas errer trop à l'aventure, qu'il nous soit permis de distinguer comme quatre phases, marquées par les principaux Anciens qui ont eu les honneurs de la vétérance : Henschenius, du Sollier, Stilting et de Bye. Et puisque nous avons assez dit que les grandes lignes n'avaient jamais fléchi, nous pouvons sans témérité observer que les diverses périodes ont des nuances tranchées.

Dès la première, où nous trouvons Henschenius, même après sa mort, assis encore au Musée, entre ses deux collègues, Papebroch et Janning, il y a déjà l'inévitable évolution de toute chose humaine, un long tâtonnement à partir du début de Bolland, une mâle maturité sous la plénitude persévérante d'Henschenius, quelque chose du sommeil d'Homère au déclin de Papebroch : certes, il lui était permis, aveugle et plus qu'octogénaire, de se reposer sur vingt-cinq volumes ; il faudra un nouveau siècle et quatre générations pour aller aussi loin.

Pour s'apercevoir que Bolland a eu ses tâtonnements, et Papebroch les ombres de sa vieillesse, il suffit de remarquer, au commencement et à la fin de ces vingt-cinq premiers volumes, des remaniements plus fréquents, des appendices plus nombreux, des tables plus sèches ou plus confuses. Cette

période n'en est pas moins, à notre avis, l'apogée des Acta.

Le P. du Sollier domine à peine les collaborateurs qui passent sous sa vétérance, Pien, Cuypers et Van den Bosch en première ligne; en sous-ordre, Limpen et Van de Velde; l'œuvre marche plus silencieusement, avec une certaine lenteur, sans sortir, si ce n'est par de rares oscillations, d'un niveau régulier, mais vulgaire: sauf toutefois le martyrologe d'Usuard, les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, et l'essai sur la liturgie mozarabe, qui sont les parties saillantes des volumes de cette période. Comme intimidés par des controverses violentes, à peine assoupies, les Bollandistes s'étudient à se maintenir avec un persévérant équilibre, entre la confiance outrée des anciens et le scepticisme des novateurs. Déjà néanmoins une critique difficultueuse, quelques timides capitulations que nous pourrions signaler jusque dans les meilleurs travaux, tels que les actes de saint Bernard et de saint Dominique, trahissent une époque malheureuse.

A partir de la seconde moitié de ce siècle, les travailleurs se multiplient et se pressent; Suyskens, Perier, Ghesquiere, Clé, de Bye ont peine à suivre l'infatigable Stilting. Les allures de l'œuvre bollandienne deviennent plus vives, plus hardies, plus agressives; la polémique abonde, la prescription des antiques traditions décline; l'argument négatif envahit les meilleures thèses. Stilting contribua à cette tendance quelque peu nouvelle. Il y a lieu de s'étonner de le trouver presque à chaque page en contradiction avec Henschenius et Papebroch sur les pa-

triarches de Constantinople; avec Henschenius et Mabillon sur saint Grégoire le Grand et saint Bertin; avec du Sollier, Pearson et Baillet, sur saint Hermès; avec Baillet, Tillemont et Pagi, sur saint Firmin, saint Eusèbe, saint Cosme et saint Damien; avec Suarez d'une part et l'école jansénienne de l'autre, à propos de saint Fauste de Riez; avec Grabe, qu'il trouve trop crédule, et Ittigius, trop frondeur, à l'endroit de sainte Thècle; avec du Saussayes, Trithème et saint Isidore, sur les saints apôtres Jacques, Jude et Simon et sur saint Césaire; enfin, avec Baronius, avec le martyrologe et le bréviaire romain, et avec les traditions des Églises d'Autun, de Lyon, de Vienne, de Reims, d'Orléans, de Limoges, d'Avranches, de Palerme, de Capoue, au sujet des origines et des anciens évêques. Stilting eût-il eu raison contre tous, il n'en est pas moins inquiétant de le voir dans une position aussi compromettante.

Le P. de Bye se trouva l'ancien des Bollandistes dans les plus tristes jours, à peu près depuis la dissolution de la Société, jusqu'à la dispersion des hagiographes eux-mêmes. Faut-il se plaindre qu'en ces douloureux moments les travaux se sentent de la tourmente des auteurs, que la trame de leurs discussions s'enchevêtre ou se détende, que l'opinion courante l'entame? On s'étonne bien plutôt, quand on suit les dates, de rencontrer encore, aux années troublées, à ces jours d'angoisses, ce calme imposant de la science et de la foi, cette fécondité des premiers jours, qui ajoute aux Acta tout une création nouvelle, les *Analectes belges*, publiés presque année par année, de 1783 à 1794.

Chacun des Bollandistes eût mérité, dans ces études, une notice spéciale. Pour y suppléer en quelque chose, nous emprunterons au mémoire par lequel les nouveaux Bollandistes annoncèrent au monde savant, en 1838, la reprise de leurs travaux, un tableau synoptique, qui mettra sous les yeux du lecteur l'ensemble de leurs collaborations depuis l'origine des Acta, jusqu'à nos jours. Une première série comprendra ceux qui ont poursuivi leurs travaux hagiographiques jusqu'à leur mort; une seconde, ceux qui se retirèrent de la société Bollandienne ou survécurent à la suppression de ses travaux; une troisième réunira les religieux de divers ordres qui, après la dispersion de la Société de Jésus, partagèrent les travaux des trois derniers volumes des Acta. Nous ajoutons une quatrième série destinée aux nouveaux Bollandistes qui ont publié le dernier volume paru. Nous ferons remarquer que nous avons éliminé de ce tableau ceux qui avaient pris, en passant, une trop courte part aux Acta pour être compris parmi les collaborateurs, tels que Daniel Cardon d'Anvers, Henry Thilleul, Nicolas Royé de Bruxelles, François Verhoeven de Bruges, Pierre Dalmans de Limmel près Maestricht, Jacques Trentecamp d'Oudenarde, Adalbert Heylen, Jean Baptiste Boone, Prosper Coppens.

NOMS.	PATRIE.	NAISSANCE.	ENTRÉE dans la Société.	Commencement des travaux.	FIN DES TRAVAUX.	Collaboration. durée.	Collaboration. vol.
PREMIÈRE SÉRIE.							
Jean van Bolland (*Bollandus*)	Bolland, près Julemont (Limbourg)	1596, 13 août	1612	1631	† 1665, 12 sept.	43	8
Godefroid Henschen (*Henschenius*)	Venrad (Gueldre)	1600, 21 janv.	1619	1635	† 1681, 11 sept.	46	24
Daniel van Papenbroek (*Papenbrochius*)	Anvers	1628, 16 avril	1646	1659	† 1714, 28 janv.	55	19
Daniel Janninck (*Janningus*)	Groningue	1650, 16 nov.	1670	1679	† 1723, 13 août.	44	13
François Baerts (*Baertius*)	Ypres	1651	1670	1681	† 1719, 27 oct.	38	10
Jean-Bapt. du Sollier (*Sollerius*)	Herseau, près Courtrai	1669, 28 fév.	1687	1702	† 1740, 27 janv.	38	12
Jean Pien (*Pinius*)	Gand	1678, 13 déc.	1696	1714	† 1749, 19 mai	35	14
Guillaume Cuypers (*Cuperius*)	Anvers	1686, 1 mai	1704	1730	† 1741, 2 fév.	21	11
Pierre van den Bosch (*Boschius*)	Bruxelles	1689, 19 oct.	1705	1721	† 1736, 14 nov.	15	7
Jean Stiltinck (*Stiltingius*)	Doervijck (Utrecht)	1703, 24 fév.	1722	1737	† 1762, 28 fév.	25	11
Constant. Suyskene (*Suyskenius*)	Bois-le-Duc	1714, 20 août	1732	1745	† 1771, 28 juin	26	11
Jean Perier (*Perierius*)	Courtrai	1711, 29 août	1732	1747	† 1762, 23 juin	15	7
Urbain Stycker (*Sticherus*)	Dunkerque	1717, 21 sept.	1733	1751	† 1753, 26 oct.	2	1
SECONDE SÉRIE.							
Jean Limpen (*Limpenius*)	Aalbeck (Limbourg)	1709	1726	1741	se retire en 1750, † . . . . ?	9	3
Jean van de Velde (*Veldius*)	Anvers		1727	1742	— 1747, † 1747. 21 août	5	2
Jean Clé (*Cleus*)	Anvers	1722	1740	1753	— 1760, † 1800, 27 nov.	7	3
Corneille de Bye (*Byeus*)	Elverdinghe (Flandres)	1727	1745	1772	cesse en 1789, † 1801, 11 août	33	6
Jacques de Bue (*Bueus*)	Halles	1728, 11 mars	1743	1776	— 1794, † 1808, 1 oct.	32	6
Joseph Ghesquiere (*Ghesquierus*)	Courtrai	1731, 27 fév.	1750	1792	— 1794, † 1802, 23 janv.	10	4
Ignace Huben (*Hubenius*)	Anvers	1737, 12 déc.	1755	1772	— † 1782, 18 juill.	10	1
TROISIÈME SÉRIE.							
Jean-Bapt. Fonson (*Fonsonus*)	Bruxelles	1757, 27 fév.	Can. Reg.	1792	se retire en 1788, † 1826, 14 sept.	7	2
Anselme Berthod (*Berthodus*)	Rupt (Franche-Comté)	1733, 21 fév.	O. S. Ben.	1787	† 1788, 19 mars	4	1
Siard van Dyck (*Dickius*)	Tongerloo	1759, 10 nov.	O. Præm.	1793	cesse en 1794, † 1830, 1 sept.	5	1
Cyprien van de Goor (*Gorius*)	Turnhout	1759, 17 déc.	O. Præm.	1793	— 1794, † 1838.	5	1
Mathias Stalz (*Stalzius*)	Maeseyck	1761, 12 oct.	O. Præm.	1793	— 1794, † 1826, 2 fév.	4	1
QUATRIÈME SÉRIE.							
Joseph van der Moere	Menin	1791, 17 fév.	1816, 9 oct.	1838	se retire en 1847.	8	1
Joseph van Hecke	Bruges	1795, 6 janv.	1814, 2 oct.	1838		12	1
Benjamin Bossue	Poperingue	1804, 1 mars	1823, 3 nov.	1845		5	»
Victor de Buch	Audenarde	1817, 24 avril	1835, 11 oct.	1850		1	»
Antoine Tinnebroeck	Waelwijch (Holl.)	1816, 4 sept.	1836, 31 mars	1850		1	»

CHAPITRE IX.

LES CONTROVERSES.

Il eût manqué aux Bollandistes la plus sainte consécration de leur œuvre, s'ils n'eussent rencontré la contradiction. Quand Dieu, pour fonder, pose le doigt quelque part, tout tressaille à l'entour. Mais ce branle consolide : le fondement s'affermit; et, soit que la nature frémisse ou que la terre fuie, le doigt divin demeure.

Née au milieu des souffrances et des plus durs embarras matériels, l'œuvre bollandienne ne rencontra autour d'elle que froideur. Impatients ou indifférents, les Frères mêmes hésitaient ou passaient outre. Les supérieurs soucieux circonscrivaient sévèrement le plan primitif.

Les premiers encouragements furent désenchantés par des tracasseries locales que trahit plus d'une lettre du grave Henschenius. Au bruit de l'ovation qui l'accueillait à Rome, il se rappelait, étonné, on ne sait quelles jalousies flamandes et quels propos d'Anvers.

Au retour, au moment du plus ardent élan, le feu dévore l'imprimerie des Blaeu, qui venaient d'accepter, quoique protestants, les *Acta Sanctorum*.

La peste, la guerre, l'incendie conspirent : tout faillit être dispersé plus d'une fois ; une protection manifeste des saints sauve leurs historiens.

Ce n'était que l'épreuve immédiate de Dieu : celle-ci passe et console. La contradiction des hommes est plus tenace et plus amère. Chose singulière ! ce furent les plus séduisants travaux des Bollandistes, ces mémorables épisodes des Dagobert, des évêques de Tongres et de Maestricht, des patriarches d'Orient, de la diplomatique et des martyrologes, qui attirèrent les plus vives controverses. Était-ce un dessein de Dieu, qui lâchait la bride aux contradicteurs pour éloigner les hagiographes des hors-d'œuvre et les contenir plus sévèrement en leurs voies ?

Ainsi, leur coup de génie fut le signal des débats. En 1635, cette date importe, Henschenius entrevoyait un Dagobert inconnu. Bolland, ravi et trop confiant, en écrit aux amis. Le P. Labbe en parle à Paris. La nouvelle passe à d'Hérouwal, à Lefèvre-Chantereau, aux Valois. Il y eut, dès lors, quelqu'un qui ne dormit plus des trophées de Miltiade.

En 1654, Henschenius présentait sa célèbre *Diatribe* à son provincial ; il la livrait au public en 1656. Deux ans après, le mois de Février paraissait, et les actes de saint Sigebert établissaient la découverte comme un fait accompli sans contestation. Henschenius avait dit au P. Dickens, son provincial : « Le premier j'ai frayé la route par un chemin inex« ploré, impraticable, à travers la neige et la boue. « Il se peut qu'il m'en reste des taches, que j'aie « posé le pied en quelque fondrière ; toujours est-il « que j'ai atteint le but, que j'ai touché aux trois

« Dagobert; qu'au moins, après mille ans, le pre-
« mier, je les ai distingués [1]. »

Tout le monde en parla ainsi, excepté Adrien Valois, savant bizarre et mal fait, à en juger, sinon par les *Valesiana* indiscrets de son fils, au moins par cet incident :

En tête du second volume de son histoire publiée en 1658, il lance un manifeste contre Henschenius, l'accusant d'un double plagiat sur les vivants et sur les morts; il dénonce une correspondance souterraine, réclame les Dagobert d'abord, puis les évêques de Maestricht, et, par surcroît, la reconnaissance des Brabançons. « Pour l'hagiographe, dit-il, qu'il se « contente du renom et de la vie que lui vaudront « les vies des saints, pourvu qu'il les donne sans « note et sans commentaire (plaisant conseil!), et « qu'il souffre au moins que nous partagions à égale « portion [2]. » Henschenius ne pouvait consentir à partager à deux les trois Dagobert.

Quatre ans plus tard, les deux rivaux se rencontraient à la bibliothèque de Clermont. Hérouwal et Labbe avaient ménagé cette entrevue, qui dura deux heures. Henschenius affirme que Valois convint de ses torts [3].

Quelle fut sa réparation? En 1663, il exhuma un livre satirique contre les courtisans et les moines [4],

[1] *Acta SS. April.*, t. III. Exegesis, cap. 1.

[2] *Rer. Franc.*, t. II. Præf.

[3] Epist. Henschenii, ad Bolland. « *Agnoscebat se ex calore aliquo scripsisse quæ mallet abesse.* »

[4] *Carmen panegyricum de laudibus Berengarii imperatoris et Adalberon. Epi. Laudunensis ad Robert reg.* Paris, 1668, in-8°.

pour y accoler, sans transition, sans date, sans adresse, une lettre où il s'arroge plus hardiment que jamais la priorité. Et : « Ami lecteur, dit-il à son aise en « finissant, ne pouvant vous en laisser ignorer plus « longtemps, j'ai saisi la première occasion de vous « communiquer mes notes, de peur, comme il est « maintes fois advenu, qu'un autre ne me prévînt, et « me réduisît à la très-misérable nécessité de ré- « clamer mon bien. Jouissez, candide lecteur, de « mes élucubrations, et adieu [1] ! »

C'est la plus audacieuse piraterie littéraire qui se soit vue. Comment donc cette même lettre reparaît-elle, sans observation, en 1741, dans la collection de Dom Bouquet, parmi les monuments de l'Histoire de France? Pourquoi le *Journal des Savants* de 1697, en contradiction avec celui de 1670, soutient-il les prétentions de Valois? D'où vient qu'on hésite, avant, depuis, et jusqu'à nous, ou bien qu'on tranche, tantôt pour Valois, tantôt même pour Mabillon, dont la seule part, assez belle assurément, est d'avoir fixé par un document inédit la date et la mort du saint roi-martyr Dagobert? Il est regrettable que Mabillon, juge naturel et compétent, arbitre inévitable, s'en soit tenu aux conclusions de Valois, au point de partager le différend entre les plaideurs? Valois l'avait obligé; et pour les autres, ce fut œuvre de parti. Le jansénisme passa par là. La justice et la vérité devaient trébucher.

Henschenius, en 1688, donna son dernier mot par un appendice à la *diatribe,* avec toute la verdeur

[1] Videsis *Scriptor. rer. franc.*, t. II, ad calcem, p. 788.

d'un début et la vivacité d'une première charge; il rétablit ses droits d'initiative par douze ans d'antériorité; justifie un texte de Grégoire de Tours, adopté par lui, d'après onze manuscrits; relève toutes les bévues de Valois sur saint Servais, le raille sur sa création d'un saint Aravatius, qui n'eut jamais ni temple, ni autel, ni existence. Il le congédie avec ce mot de saint Augustin, que plus d'un savant homme peut méditer avec fruit : « N'ayons pas de culte pour des fantômes[1]. »

Vers le même temps Papebroch fatigué, Henschenius convalescent, s'en allaient sur les bords de la Meuse se récréer, disaient-ils, par *une chasse pieuse*. Comme ils chevauchaient d'Epternach à Luxembourg, une cavale venant à passer met en furie leurs montures. Henschenius tombe et se foule un pied. Cloué tout un mois près de lui à Luxembourg, Papebroch s'en dédommagea en fouillant au Musée et dans les archives du savant P. Wiltheim. Il y prit la première idée d'un travail diplomatique. Une dispute avec un P. Mazon sur un diplôme d'Horréen acheva de le mettre en verve. Il jeta sur le papier, par désœuvrement, peut-être *ab irato*, son *Propylæum antiquarium*, publié en 1675.

La polémique en faisait presque tous les frais. En une première partie il passait à son crible les parchemins d'Horréen, de Lobbes, de Maubeuge, d'Eyham, de saint Denis, pêle-mêle avec les archives

[1] Nullus fuit Aravatius, nulla illi templa, aut altaria erecta, nullum... *Non sit nobis Religio in phantasmatibus.* » Maii, t. VII. *Exeges. de episc. Tungr. et Traject.*, c. III, IV.

capitulaires de Paris, de Strasbourg, de Noyon, de Cambrai. C'était s'attirer sur les bras moines et chanoines à la fois. Dans la seconde partie, il rompait des lances avec les Carmes. Dans la troisième, il mettait en pièces un martyrologe de Brescia.

Il n'en fallait pas tant pour soulever trois ou quatre tempêtes. Il en sortit d'abord la *Guerre diplomatique,* qui ne dura pas moins d'un siècle, bien qu'aussitôt après la première escarmouche Papebroch s'en soit habilement dégagé par sa noble capitulation devant la Diplomatique de Mabillon. Les deux chefs rentrés sous la tente, tout paru pacifié.

Quelques paradoxes du P. Hardouin firent éclater l'explosion comprimée. Survint le P. Germon, qui se jeta tête baissée dans la mêlée. Il y rencontra de rudes joûteurs: dom Coustant, attaqué dans son beau saint Hilaire; dom Ruinart, se couvrant habilement de l'aumusse, et se portant champion de l'Église de Paris. En Italie, Fontanini, Maranta, Lazzarrini, Beretti; en Allemagne, Hahn, Hickes et Ludewig; en Hollande, Gatt; de Lacroze en Prusse. Déjà, avant tous les autres, un docteur bénédictin de Salamanque, dom Perez, avait protesté du fond de l'Espagne. En 1777, Schwabe retrouvait encore des arguments spécieux pour le P. Germon. De 1785 à 1790, de Meïern et Scholliner demeuraient sur l'arène avec l'opiniâtreté germanique.

La querelle des Carmes fut moins longue, mais autrement orageuse. Elle atteignit l'honneur des Bollandistes, elle mit en péril leur existence, elle tint en émoi les plus hautes puissances. Il fallut à Papebroch et Janning, pour arracher la trève des

Saints, des peines infinies, des labeurs et des démarches continues pendant vingt ans, deux voyages à Rome, et enfin la suspension presque totale de leurs travaux durant les sept années les plus périlleuses. Ce fut au point, comme on peut le remarquer, que les actes mêmes de saint Louis de Gonzague ne purent arriver en leur lieu. Une note annonce que l'historien était en instance à Rome, pour l'honneur des saints et la justification de leurs historiens.

Le début n'en fut rien moins que grave : quelques franciscains de Louvain ouvrirent le feu avec pétulance, au sujet d'un martyrologe dont les plus sages de l'Ordre déclinèrent la responsabilité. Les Carmes parurent à la seconde ligne et poussèrent plus vivement leur pointe. Leur prétention fondamentale de remonter au prophète Élie par un institut permanent et régulier supportait mal un examen sérieux. Leibnitz et Mabillon n'en revenaient pas. Papebroch y allait à son aise et en se jouant. On riposta sans ménagement. Coup sur coup tombèrent de tous les sommets du Carmel un *Prodrome*, un *speculum*, un *rempart*, un *arsenal de l'Ordre prophétique* et *son héroïque règle*, puis l'*harpocrate jésuitique donnant ordre de se taire*, la *pomme de discorde*, le *nihilum jesuiticum;* et encore : le *nouvel Ismaël bataillant contre tous et battu par tous, ou Daniel Papebroch mis au pilori par Jean Camus ;* et enfin : l'*historien Jésuite disant la bonne aventure, autrement Papebroch bombardant les saints dans leurs actes*. « D'où venait ce tapage de tous les *blancs manteaux*, de ces Pères carmes, qu'on pourrait bien appeler *vacarmes*, » disait un nouveau converti

scandalisé, le prince Ernest, landgrave de Hesse, dans une lettre où il prie instamment Papebroch de lui envoyer le «texte qui avait tant ému ces anacho-« rètes du vieil et du nouveau Testament. Tout ce « monde carmélien et franciscain, ajoute-t-il en « post-scriptum, s'ils ne sont aucunement succes-« seurs du prophète Élie, au moins ont-ils son es-« prit à vouloir faire descendre le feu du ciel [1]. »

Et peu s'en fallut. En 1683 la cause était portée à Rome, tous les Acta déférés à l'Inquisition, un libelle d'accusation présenté à Innocent XI. La situation changeait de face; l'adversaire, de batteries. Le bollandiste était sur la défensive, responsable de l'œuvre tout entière, attaqué sur un front immense. Ne donnerait-il pas prise en quatorze in-folio touchant à tant de matières si délicates?

Janning fut dépêché à Rome; il y travailla dix ans durant, et toute sa sollicitude, aidée du zèle des confrères et des nombreux amis des Bollandistes, eut peine à parer tous les coups. Cependant on se rassurait de ce côté, quand soudain l'orage creva sur un point tout opposé de l'horizon.

Les adversaires, déjoués à Rome, avaient sans bruit reporté tous leurs plus actifs efforts sur une autre inquisition plus accessible que le tribunal romain : le 14 novembre 1695 [2], la censure inquisitoriale d'Espagne lance un décret de condamnation sous les qualifications les plus dures. Toutes les notes infamantes ornaient avec un luxe étrange cet

[1] Lettre du 23 novembre 1682, au musée des Bollandistes.

[2] *Acta SS. bollandiana apologeticis libris vindicata Antw.* 1695, p. 55.

arrêt de proscription. Affiché par toute l'Espagne, lancé aux quatre vents, traduit en toutes les langues, le décret courut le monde. Aux portes du musée d'Anvers pendaient des placards en lettres colossales, et les Jésuites réputés si habiles, ne savaient encore rien officiellement. Ce fut le P. Papebroch qui reçut le premier exemplaire, et en fit lecture à ses confrères, avec un calme romain mal contenu, et qu'il ne put communiquer.

Rome, en vérité, lui restait; il comptait bien se justifier à la face de la Ville et du monde. Il insista énergiquement pour que sa cause fût instruite à fond, les propositions déclinées, et les actes censurés, ou le décret rapporté. Mais l'examen d'un si volumineux ouvrage ajoutait d'inévitables lenteurs à la temporisation romaine, et à vrai dire, il se trouvait plus d'un côté faible : l'apparatus du Propylée de mai sur la série des papes traitait trop cavalièrement certains conclaves. Les traditions des églises n'obtenaient pas un assez juste degré d'autorité. Les légendes des Bréviaires, sans excepter celui de saint Pie V, étaient censurées avec trop peu de ménagement. Papebroch, par ses liaisons trop confiantes avec les liturgistes français, n'admettait pas assez strictement la bulle de saint Pie V. Il la regardait presque comme une innovation qui tranchait sur la conduite des papes antérieurs[1]; il réclamait, même après cette bulle, pour les églises particulières, fussent de sim-

[1] Ætate Urbani IV, ecclesiæ singulæ arbitratu suo sua fingebant breviaria, quali libertate gallicanæ ecclesiæ etiam post Tridentinum concilium adhuc utuntur. Papebrochii *respons. ad exhibition. error.*, p. 590 et seqq.

ples collégiales, le droit exagéré de remanier et fabriquer des Bréviaires, *pro arbitratu suo*. Il ne craint pas de louer sans restriction le Bréviaire de Paris[1]; il le propose à toutes les églises comme un modèle de complète et très-exacte correction[2].

Après trois années de négociation on n'obtint qu'un désaveu tacite de la sentence ou plutôt une fin de non-recevoir. Le 28 mai 1698, la sacrée congrégation déclara « qu'on pouvait et devait imposer aux défenseurs des deux partis un perpétuel silence. »

Il fallut se hâter de vider le carquois de part et d'autre avec un égal dépit. Papebroch tomba peu après gravement malade. Se croyant à l'extrémité, il dicta, en présence de témoins, une protestation dont quelques mots révèleront la douloureuse résignation du moribond. « ..... Après quarante-deux « ans d'un travail assidu consacré à illustrer les Ac- « tes des Saints, espérant aller en leur société, je ne « demande plus qu'une chose en terre, c'est que le « très-saint seigneur Clément XI soit instamment « prié de m'accorder, à moi, mort, ce que, vivant, « j'ai inutilement demandé à Innocent XII, » de pouvoir, en forme et en espèce, ou donner une rétractation, ou obtenir une justification. « J'ai vécu « catholique; catholique je meurs, par la grâce de

[1] C'était, il importe de le remarquer, le bréviaire de M. de Harlay, qui différait bien moins du romain que du présent bréviaire de Paris; Papebroch n'aurait pas eu les mêmes complaisances pour cette œuvre où tout fut mis à neuf et bouleversé de fond en comble, par des mains aussi ardentes à tout ruiner qu'à innover.

[2] *Resp. ad exhib. err.* L. cit.

« Dieu; j'ai aussi le droit de mourir catholique dans « l'opinion des hommes, ce qui ne saurait avoir lieu, « tant que le décret de l'inquisition espagnole paraîtra justement émis et publié, et tant qu'on y lira « que j'ai enseigné dans mes livres des propositions « hérétiques pour lesquelles j'ai été condamné [1]. »

Papebroch s'adressait à un ami, à un collaborateur dans la Vaticane, à l'ancien abbé Francesco Albani, devenu cardinal et pape. Malgré cette haute bienveillance, un second voyage de Janning, quinze années encore de démarches et de correspondance échangées d'Anvers à Madrid, l'inquisition espagnole demeura sourde, enveloppée dans sa toge. Papebroch mourut en 1714, et le décret fut rapporté en 1715. Il était trop tard pour déposer, même sur son cercueil, sa couronne si longtemps pendante.

Au prix de cette longue crise, les autres querelles ne furent qu'un jeu. Nous ne les mentionnerons qu'à titre de mémoire. Un abbé de Saint-Affre, Onuphrio, vengea avec la pétulance italienne, le martyrologe de Brescia. Le P. Noël Alexandre dénonça, sans hésiter, Papebroch à son général au sujet de l'office du Saint-Sacrement. Le continuateur de Baronius, Laderchi, sous le pseudonyme d'Odoacre Ilbacchio, essaya de soulever tous les Oratoriens d'Italie. Les Minimes réclamèrent sur quelques points en faveur de leur fondateur, saint François de Paule. Saxius ramena les Bollandistes d'un faux pas dans les Actes des SS. Gervais et Protais. Montfaucon entreprit du Sollier sur la mort de saint Athanase. D. Bouillard ouvrit aigrement une dispute sur Usuard, par des

[1] *Acta SS.*, mense Junio. *Vita Papebr.*

lettres anonymes, auxquelles du Sollier opposa le silence devant le public, et vis-à-vis du bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, une lettre d'un malin persifflage [1] : il lui pardonnait et son épître sans date, et les étoiles de sa signature, et les douceurs qu'il lui avait écrites, heureux de l'avoir contraint à publier l'invisible codex qu'il avait tant désiré voir; heureux que « cette publication vînt fort à propos réparer le grand tort que son Usuard avait fait à toute la république des martyrologes. » Le P. Cuyper, en traitant de saint Jacques le Majeur, faillit tomber au fort d'une violente dispute, qui, à son insu, agitait les écoles espagnoles. Il se tira moins heureusement d'affaire avec les enfants de saint Dominique, qui ne permirent pas qu'on disputât à leur saint patriarche sa descendance de la noble famille des Gusmans. Le public fut choisi pour roi d'armes; tous les quartiers de noblesse furent très-chaleureusement déroulés par les PP. Touron, Brémont, Benitez de Mela; pour clore les débats, Mamachi inséra, dans ses Annales des Frères-Prêcheurs, un réquisitoire de cinquante pages in-folio, avec tout le luxe des apostrophes et des épithètes à l'usage du barreau au seizième siècle, ou des paladins au treizième.

On aura été frappé de voir successivement figurer dans cette passe d'armes contre les Bollandistes tous les ordres religieux. Nous ne devons dissimuler ni les avantages, ni les inconvénients de ces tournois transportés dans les cloîtres.

[1] Les deux lettres de D. Bouillard et du P. du Sollier ont été publiées en appendice dans une dissertation sur les martyrologes, par Binterim, traduite en français et imprimée à Louvain en 1835.

Cette active émulation entre tous les grands corps religieux déployait énergiquement toutes les forces vives de l'Église et de la société : l'individu grandissait dans ces communautés fécondes, soulevé par tous ses frères ; et chaque famille monastique, étayée même par les bras qui l'attaquaient, n'en montait que plus haut et plus droit vers le ciel. Il est sûr que les Bollandistes profitèrent des contradictions. Le fond de la querelle des Carmes touchait à deux écoles de critiques, l'ancienne et la nouvelle, également exagérées, entre lesquelles devaient se placer les Acta. Papebroch inclinait à la nouvelle école, et peut-être, sans l'inquisition espagnole, eût-on fait fausse route. Ce vigilant contrôle exercé sur tous les points du monde civilisé par les juges les plus éclairés, les plus indépendants, les plus intéressés, était une sauve-garde de la science, une haute censure de l'intelligence, une image agrandie de ces antiques scènes où les tribus de l'hellade, assemblées pour contempler les jeux des athlètes, saluaient une nouvelle ère du temps, en inscrivant un nom immortel de plus au marbre d'Olympie.

Mais la passion est toujours de trop, et nos athlètes usaient leur sang et leurs forces, non pas en des jours de paix et sous les yeux amis des frères et des pères, mais sous le feu de l'ennemi, à l'heure du danger, quand la patrie succombait, quand l'Église se démantelait, quand il fallait se rallier et se battre *pro aris et focis*. Ces joûtes, souvent oiseuses, n'ont-elles pas distrait des bras ailleurs nécessaires? et quand on posait les armes, ne restait-il pas un fond d'hostilité qui envenimait d'autres luttes? et; à

force de dissensions intestines, n'a-t-on pas préparé l'holocauste de quelques victimes? n'a-t-on pas fait, non pas d'un hagiographe, mais de tout un grand corps, un bouc émissaire chargé de tous les anathèmes, en le peignant sous les traits d'un Ismaël armé contre tous et attaqué par tous?

Nous avons connu un vieillard, l'un des derniers survivants d'un ordre religieux, qui n'entendait jamais parler de la suppression des Jésuites sans garder un morne silence. Pressé de dire un jour les causes de cet événement, il ne répondit qu'un seul mot : « *La jalousie de leurs frères,* » et il se tut.

CHAPITRE X.

LA PERSÉCUTION.

L'ère des controverses finit pour les *Acta Sanctorum* à la persécution. Le 20 septembre 1773, des commissaires impériaux parurent aux mêmes jours, aux mêmes heures, ajoute-t-on, dans toutes les maisons des Jésuites, pour y lire la bulle de Clément XIV et les lettres patentes de Marie-Thérèse, prononçant la dissolution de la Société. Les églises, les colléges, les bibliothèques, les archives, le trésor des sacristies, tout avait été fermé, scellé, confisqué. Les philosophes se souvenaient-ils du procès tant décrié des Templiers?

Le plus connu des Bollandistes, Clé, chef des historiographes belges, et fondateur d'une société destinée à publier les chroniques nationales, laquelle a donné naissance à l'Académie de Bruxelles, est mis aux fers, et y demeure deux ans.

Un comité délibère pendant cinq années sur le sort de ses confrères; un jour il trouve « que les *Acta Sanctorum* ne paraissent point propres à étendre les lumières et à propager les connaissances humaines. » Le lendemain, il convient « que cet ouvrage jouit d'une réputation assez distinguée dans l'Europe sa-

vante. Bayle et l'Encyclopédie l'ont loué. » Il se ravise encore; il veut des hommes « sur les principes desquels on puisse compter. » On fait évacuer provisoirement le musée d'Anvers, et on le transforme en Académie militaire.

Kaunitz eut assez d'esprit, et Marie-Thérèse de volonté pour ne pas assumer l'odieux d'une destruction totale; tous deux agréèrent l'offre généreuse d'un abbé de Caudenberg, qui demanda à abriter les Bollandistes. Encore ne le permit-on qu'en imposant un règlement qui bouleversait le plan des Acta. Il ne fallait plus de commentaire aux actes, si ce n'est pour *des questions et des faits d'importance.* Plus d'actes déjà édités, à moins *de circonstances particulières et de raisons très-fortes;* plus d'actes inédits, même *s'ils sont peu authentiques;* quelques extraits suffiront pour prouver qu'ils sont fabuleux; quant aux actes nouveaux et authentiques, on se gardera d'annoter les miracles *peu avérés.*

En 1778, la translation du musée à Caudenberg s'acomplissait; et, au milieu de ces déplacements qui suspendaient tous les travaux, voici qu'on se plaint des lenteurs des hagiographes. Un ordre impérial prescrit qu'il sera publié un volume par an, et *qu'on en finisse en dix années.* Et si les travailleurs manquent et succombent à la peine, il est défendu de les remplacer.

En 1780, Caudenberg est supprimé avec toutes les abbayes par un nouvel ukase de ce Kan tartare appelé Joseph II. Les hagiographes, par une sorte de dérision, sont replacés dans l'ancienne maison des Jésuites, à Bruxelles, vis-à-vis le collége Thé-

rèse. Voulait-on renouveler d'amers souvenirs, et ménager une seconde expulsion?

En 1788, on voit d'une part les États de Flandre proposer de faire continuer les Actes à leurs frais, et de l'autre une commission *ecclésiastique* remettre en question cette continuation, sous prétexte que l'ouvrage des Bollandistes n'avait d'autre mérite que celui d'un répertoire historique, surchargé de détails énormes qui auront toujours peu d'attraits pour de véritables savants. « Il est étonnant, disait-on, que lors de l'abolition de l'ordre jésuitique on soit parvenu à intéresser le gouvernement *dans un pareil fatras... Il est plus que temps d'y mettre fin.* »

Sur ces considérants, le conseil aulique ordonnait la suppression des pensions et cessait de reconnaître la société des hagiographes. Le terme fatal était fixé *au 1er novembre.*

Nouvelle dérision des philosophes, remarque Feller; c'est ainsi qu'en France ils fixèrent la confiscation des biens du clergé *à la Fête des Morts!*

La justice de Dieu se levait, et déjà toute la Belgique frémissait prête à éclater. Joseph II eut le temps de mettre à l'encan le musée des Saints. Aux 200,000 florins confisqués sur les musées Bellarmin et Bollandien, aux 16,000 florins représentant le capital de la pension retirée, et outre le fruit de la vente déjà accomplie d'un tiers des imprimés, il obtint encore 21,000 florins de l'abbé de Tongerloo, et à ce prix lui céda tout ce qui restait du musée des Saints.

Dieu veillait sur ces dépouilles sacrées. On les avait offertes à D. Gerbert, qui n'eût pu les recevoir

sans les exposer aux flammes qui dévorèrent son abbaye de Saint-Blaise. D. Chevreux fut aussi en instance pour les faire transporter à Saint-Germain-des-Prés, où tous les fléaux, l'incendie, la guerre, la dévastation, et plus tard le monopole, le séquestre et le trafic, auraient tout anéanti.

Tongerloo fut l'arche du salut que Dieu choisit pour y déposer les Actes des Saints[1], et quand les empereurs, les rois, les philosophes eurent poussé jusque-là leur persécution, à défaut des moines, derniers gardiens dispersés, il se trouva quelques hommes de ferme et de village, illettrés et pauvres, qui abritèrent sous le toit de leurs chaumières ces trésors proscrits, retrouvés maintenant, replacés sous la garde du patriotisme, de la science et de la religion, pour durer jusqu'à la consommation de l'année sainte, pour former la couronne et achever le centuple promis aux élus dès ce monde :

Benedices coronæ anni benignitatis tuæ!

[1] Un dernier volume, le 53e, en sortit, au plus fort du danger, en mai 1794 : le volume dédié à Pie VI ne put lui parvenir avant sa captivité ; il fut mis en réserve et offert, quarante ans plus tard, au quatrième successeur de Pie VI, Grégoire XVI, par l'un des derniers survivants des anciens Prémontrés, le Révérend Evermode Bachx.

CHAPITRE XI.

RÉTABLISSEMENT DES BOLLANDISTES.

Le 6 décembre 1796, un commissaire du pouvoir exécutif se présenta à Tongerloo, pour fermer l'abbaye, et en expulser tous les religieux. « A dix heures du matin, tout le couvent, assemblé capitulairement, protesta devant le ciel et la terre qu'il cédait à la violence; puis, tous se rendirent à l'église pour y prier une dernière fois. Le commissaire impatient ayant donné le signal de l'expulsion, ils sortirent de l'église, deux à deux, en pleurant. Des charrettes entraînèrent les vieillards et les malades. Les soldats de la république pleuraient. La route au loin était bordée de milliers de pauvres, qui se lamentaient de perdre leurs amis et leurs pères [1]. »

C'est à peine si on remarqua que parmi ces exilés se trouvaient les derniers Bollandistes.

La Vie des Saints! Dussault, à cette même époque, eut le courage de mettre ce titre et ce mot en tête d'un article de journal. Au lendemain des plus mauvais jours de la terreur, il osa dire, avec sa verve intrépide, qu'au bout des constitutions, des sophis-

[1] *Acta SS.*, t. VII, octobr., in *Proœmio*, col. LVII.

mes, des violences, il en faudrait venir à la vie des Saints, ou mourir. Il offrait donc un modeste Godescard aux méditations des idéologues et des législateurs constituants.

Vers le même temps, un janséniste fougueux, Camus, voyageant, dit-il, aux termes de la loi du 3 brumaire, an IV, *pour faire des recherches sur les diverses branches des connaissances humaines*, descendait en Belgique et rencontrait quelques traces des Bollandistes. Réflexion faite, il s'arrêta ; et demandant pardon à ses lecteurs de leur faire part de sa découverte, exhibant d'ailleurs les termes de son mandat, il se dit, et il écrivit :

« Rappelons-nous d'abord que presque toute l'histoire de l'Europe et une partie de celle de l'Orient, depuis le septième siècle, est dans la vie *des personnages auxquels on donna le titre de Saints*. Il n'y a pas d'événements de quelque importance dans l'ordre civil, auquel un abbé, un moine, *un saint* n'aient part. C'est donc un grand service rendu par *les Jésuites, connus sous le nom de Bollandistes*, d'avoir formé l'immense collection...... » Et s'échauffant jusqu'à l'enthousiasme, l'ardent janséniste devient prophète, et s'évertue à prédire la résurrection des Bollandistes [1].

Il fallut l'attendre quarante ans. Tous les anciens hagiographes, un seul excepté, descendirent dans la tombe, et c'est à peine si l'on a pu retrouver le jour et le lieu où disparurent les continuateurs de Bollandus et de Papebroch. Pour mieux apprécier l'œuvre qui se relève si vigoureusement et dont nous désirons

[1] *Voyage dans les Pays-Bas*, t. II, p. 140. Cf.

faire connaître les premiers travaux, remontons à la dernière dispersion.

Dès 1794, vers le mois de juillet, de Bue et Ghesquière s'étaient retirés dans la Gueldre; l'un mourut à Werde, près Doesburg, en 1801, l'autre à Essen, en 1802.

De Bue, le dernier des anciens, avait seul consenti à passer à Tongerloo pour y former, parmi les Norbertins, quatre nouveaux hagiographes, et publier avec eux le dernier volume de la collection et les feuilles d'un tome inachevé, qui viennent d'être comme exhumées. Tous moururent séparés, oubliés, inconnus en divers lieux [1]. Le dernier survivant atteignit l'année 1839, et put voir se relever, presque en même temps, les actes des saints et l'abbaye de Tongerloo.

Cependant Napoléon, qui ne perdit pas de vue une seule grande ruine, et devina tant d'œuvres nouvelles, pensa le premier aux *Acta Sanctorum*. Dès l'année 1800, il décréta une enquête. D'Herbouville, préfet des Deux-Nèthes, retrouva le P. de Bue et ses confrères, chapelains, plébans, çà et là, à peine se souvenant d'un 54e volume des Acta, demeuré sous presse. Quant au musée bollandien et à ses derniers gardiens, c'était un secret au pays même. Mais Dieu avait préposé à la garde du trésor des saints des pâtres flamands. Honneur à ces fermiers de Tongerloo, qui, pendant plus de vingt ans,

[1] De Bue mourut en Belgique en 1803. Matthias Stals à Tilleburg, en 1826. Siard van Dyck à Diessen en 1830. Jean-Bapt. Fonson à Bruxelles, en 1826. — Cyprien van de Goor est celui qui mourut après la restauration de Tongerloo et des Acta.

à l'insu du monde entier, firent, jour et nuit, sentinelle autour de ces monceaux de manuscrits grecs et latins! Et cela, pendant qu'à Paris même, au quartier universitaire, on abandonnait le trésor de Saint-Germain-des-Prés au pillage, les restes du pillage à l'incendie, les cendres de l'incendie à la pluie, aux chiffonniers, aux brocanteurs; pendant qu'un seul vieillard, le vénérable dom Poirier, dernier bibliothécaire, menacé de périr de la fièvre et de la faim, demeurait blotti dans une cellule improvisée, au milieu des in-folio lacérés et des parchemins gercés, pour sauver quelque chose de l'héritage des Mabillon et des Montfaucon [1]. Mais revenons.

Monge, au moment où il fondait l'École Polytechnique et se laissait, contre son gré peut-être, inscrire au *Dictionnaire des athées*, unissait franchement ses vœux aux évocations du théophilanthrope Camus. Puis, l'Institut de France, ce même Institut où Bernardin de Saint-Pierre, en 1810, était appelé en duel pour avoir nommé Dieu, insistait et voulait ou que les Bollandistes reprissent leurs travaux, ou qu'ils cédassent l'esprit, les traditions, le manteau de leurs pères à une commission académique.

Il n'en pouvait aller de la sorte. Napoléon eut beau revenir à la charge; son épée ne devait point toucher à la cendre des saints. En 1810, de nouveaux décrets aboutirent à un rapport de M. La Serna Santander, déclarant qu'il manquait, pour continuer les Acta, deux choses, des *actes* et des *hagiographes*.

[1] *Biograph. univers.*, art. D. Poirier.

Le secret sur le sort du musée bollandien fut gardé jusqu'en 1825. Un encan partiel donna l'éveil vers cette époque. Le roi Guillaume, qui, dans son idée d'inquisition, surveillait tout ce qui émergeait à la surface des Pays-Bas, surprit ces trésors cachés et les racheta des deniers de l'État. C'était échapper à l'oubli pour subir une dispersion; on fit deux parts pour Bruxelles et La Haye. Mais une main invisible dirigea le triage : les imprimés, faciles à remplacer, passèrent au protestantime néerlandais; tous les manuscrits, uniques au monde, restèrent presque sans exception aux Belges catholiques.

Telle fut, pendant quarante ans, la destinée des *Actes des Saints*. Qui s'en occupa? D'abord des paysans de la Campine, puis un janséniste, un soldat, un athée, l'Institut matérialiste; des protestants enfin et le plus intraitable de tous, Guillaume Ier, de Hollande.

Tout à coup deux révolutions se croisèrent de Paris à Bruxelles, s'agitant beaucoup pour aller où Dieu les menait. La Belgique, sous un roi protestant, fit triompher son catholicisme. La France, sous une charte libérale, attendit la liberté. Et, par quelques opprobres de plus, l'Église marchait à sa glorification. Autre honneur inespéré, les Bollandistes lui furent rendus. Après trois ou quatre persécutions des choses saintes, sous un sceptre protestant, au nom d'une charte libérale, la reprise des *Acta Sanctorum* a été décrétée par les Chambres belges, et ce sont les proscrits de la veille et du lendemain qui accomplissent cette œuvre deux fois séculaire de leurs pères.

La France encore donne l'éveil : une société hagiographique s'étant formée à Paris, des prospectus d'usage circulent : il s'agit de reconstituer à neuf l'œuvre Bollandienne. On déclare avec candeur qu'à défaut des connaissances et des talents nécessaires, on apporte à cette œuvre tout le zèle possible... On est jeune, on est laborieux... On a vu Rome, le mont Cassin, Londres même... Des amis sont prêts, de vénérables prélats encouragent... Il y a donc chance de mener à bonne fin la collection entière *en quatre ou cinq ans*... au surplus, *on s'y engage consciencieusement*[1].

Il n'y avait, dans cette société éphémère, qu'une chose sérieuse : la protection loyale d'un homme éminent, alors ministre de l'instruction publique. M. Guizot, protestant, comprit la pensée qui préoccupait Napoléon, Guillaume II et Léopold Ier. C'est lui peut-être qui la fit agréer au roi des Belges. Nous devons citer ses paroles sur la continuation des Acta. « Cette entreprise, qui représente un double intérêt « sous le point de vue religieux et sous le rapport « historique, est digne d'obtenir du gouvernement « français la même protection qu'elle a reçue au- « trefois des divers gouvernements qui l'ont en- « couragée de leurs appuis. Je verrai avec une vive « satisfaction qu'une œuvre de cette importance fût « exécutée avec tout le soin qu'elle mérite[2]. »

En Belgique, on s'émut à la pensée que la France allait s'approprier l'honneur de cette continuation.

[1] *Revue de Bruxelles*, t. II, p. 397.
[2] *Lettre à M. l'abbé Théod. Perrin*, de Laval, en nov. 1836. *Ibid.*, p. 398.

Sur la fin de 1836, M. l'abbé de Ram écrivait à M. de Theux que les Acta devaient exclusivement appartenir à la Belgique, et qu'il convenait d'en charger les Pères de la Société de Jésus. Une commission royale d'histoire fut appelée à reprendre les Analectes commencés par Ghesquière [1]; et les Pères jésuites, invités à reconstituer l'œuvre Bollandienne [2].

La Compagnie accepta, en janvier 1837, en demandant uniquement le bénéfice du temps et le libre accès aux bibliothèques publiques. Par un vote des Chambres Belges, du 8 mai, un subside fut assuré aux nouveaux Bollandistes, qui, de leur part, s'engagèrent à donner un volume tous les quatre ans [3].

Les travaux commencèrent au jour de la fête de sainte Thérèse, dont les actes ont paru les premiers.

Après quelques oscillations inévitables sur le choix des collaborateurs, il fut arrêté : cinq hagiographes sont à l'œuvre; trois plus jeunes promettent un long et fécond avenir : le P. Joseph van Hecke, à plus d'un titre, représente ce qu'on nommait autrefois l'*Ancien* des Bollandistes.

Il fallut dix ans de travaux préparatoires avant de donner le premier volume de continuation, le plus

[1] Cette société a publié plus de 50 volumes de divers formats; les uns rendent compte de ses travaux, et d'autres mettent en lumière les chroniques belges inédites. Ces études et d'autres analogues sont encore en pleine faveur, non-seulement à Bruxelles, mais à Liége, à Gand, à Bruges, à Tournay; c'est comme une autre série des travaux bollandiens.

[2] *Proœmiun*, XXI, p. 86.

[3] *Ibid.*, n° 88.

Mais le doigt reconnaissant des hagiographes se plaît surtout à montrer quelques dons trop rares de la munificence des grands et des amis : ici, les publications du gouvernement Belge; là, quelques-uns des documents inédits de l'histoire de France et un magnifique atlas de Cassini, offrande du gouvernement français ; ailleurs, les *monumenta historiæ patriæ*, envoyés par le roi Charles-Albert, avec une lettre de haut et bienveillant encouragement. L'Espagne a pris les devants de bonne heure, par Mgr l'évêque de Cadix, qui a offert un exemplaire de l'*España sagrada* par Florez. Le Portugal, par un membre de son clergé, Da Silva de Talenos, a envoyé le *Martyrologium Lusitanum*. Il n'est pas jusqu'à la pauvre Irlande qui n'ait apporté son denier. L'un de ses prélats a donné son beau travail sur l'histoire ecclésiastique de l'île des Saints [1]. M. Pertz à lui seul représente dignement toute l'Allemagne par son splendide ouvrage, dont chaque volume est arrivé jusqu'ici gratis et franco, au musée Bollandien.

Il est juste d'associer au docte protestant l'un des plus savants hommes de l'Allemagne catholique, Binterim, qui, de sa modeste cure de Blick, a adressé un royal présent, rehaussé par une double bonne œuvre. Le musée lui doit un *Psalterium* de saint Maximin, exécuté au neuvième siècle, avec toute la magnificence caroline, modèle de calligraphie onciale, enrichie d'appendices rares, d'un calendrier et d'un obituaire où figurent tous les grands noms

[1] *An ecclesiastical History of Ireland from the first introduction of Christianity monga the Irish* (*by Rev. Dr Lanégan*), in-12, vol. 4. Dublin, 1829.

de la Germanie impériale depuis Charlemagne. Ce beau manuscrit a été échangé pour une modique somme versée entre les mains des Jésuites missionnaires, et de quelques apôtres du nouveau monde.

Nous avons encore remarqué parmi les manuscrits, deux *Évangéliaires*, l'un du même temps, provenant de l'abbaye de Munster-Bilsen[1]; l'autre plus splendide, et que nous avons entendu appeler

[1] On croyait au monastère bénédictin que c'était un présent du roi saint Louis. Il est certainement plus ancien. Une inscription de seconde main porte la date de 1130. Ce manuscrit passa de l'abbaye de Munster-Bilsen, près Constance, de l'ordre de Saint-Benoît, à un pasteur de Neer, nommé J.-J. Stiels, puis à ses héritiers, et enfin au musée Bollandien. On y trouve en tête une formule de serment pour des chanoines et chapelains, le lectionnaire grégorien *de anni circulo*, les préfaces ordinaires des Évangiles, mutilées au commencement, puis les canons d'Eusèbe. Ces canons sont encadrés d'ornements fort simples, colonnes imbriquées, supportant des pignons aigus, qui se voient fréquemment dans les évangéliaires et qu'on serait tenté de prendre pour les premiers essais du style ogival. A la suite de l'Évangile selon saint Mathieu, on lit d'une main plus récente :

Anno incarnationis Dni. M. C. XXX. ind. X.
Regnante Rege Lotharo, rexit cœnobium
Beatissimi Amoris confessoris, Mathildis
Abbatissima Belisiæ, cum fratribus et devotissimis
Sororibus ita nominatis : Eustachius, Vinricus, Wickerus,
Arnoldus Battaviensis, Berteguntis.....

Suivent, en 4 colonnes, 26 noms de religieuses, terminés par ces deux lignes, dont la première est un vers théotisque :

Ledi Samanuuga, was edele un de Siona
Et omnium virtutum pleniter plena.

Après l'Évangile selon saint Luc, la passion selon saint Jean se trouve intercalée, notée et écrite d'une autre main. A la fin on lit cette signature : *Ego Samuhel indignus diaconus scripsi istum Evangelium.*

l'*Évangéliaire des Ottons*[1]; un *Passional* du dixième siècle, qui porte la marque de l'ancien fonds Bollandien, *des Missels* d'Utrecht et de Maestricht, *un Martyrologe d'Usuard,* un autre de Villers, *un Missel copte*, digne de l'attention des orientalistes, *un Miscellanée* dû douzième siècle, dont le premier

[1] Cet évangéliaire des Othon mérite, à plus d'un égard, l'attention des archéologues. Au premier aspect, la beauté des caractères, la simplicité classique des ornements, le riche emploi de l'or et de la pourpre reportent aux plus belles œuvres carolines. Ce n'est toutefois qu'une pastiche séduisante et très-hardie où l'on n'a pas seulement calqué l'époque de Charlemagne; il y a même des réminiscences tout à fait classiques. Les canons d'Eusèbe sont encadrés sous des portiques d'architecture grecque : les lignes sont nettes, les profils réguliers, les colonnes ne manquent que de piédestaux; les chapiteaux sont alternativement ioniques et corinthiens, avec de légères variantes que l'on pourrait justifier sur les peintures et les monuments d'Herculanum. Il n'y a pas à hésiter toutefois sur l'âge; une belle vignette en tête de l'Évangile selon saint Mathieu donne, à notre avis, des renseignements positifs. Sur un fond de pourpre, deux grandes lettres entrelacées, ornées de fleurons, de feuillages et de treillis, représentent les deux initiales LI; autour d'elles sont semées en or sur pourpre ces autres lettres BER GENERATIONIS. Sur les bordures de cette vignette sont comme appendues quatre tablettes carrées, azurées, encadrant autant de médaillons à fond d'or, sur lesquels se dessinent quatre figures impériales, imitées des meilleurs types du haut-empire. Le costume est le même dans les médaillons correspondants; en haut et en bas, le paludamentum pourpre agraffé sur l'épaule; à droite et à gauche, le manteau est vert; en caractères presque imperceptibles, on lit, en légende, les inscriptions suivantes qui se rattachent aux quatre Ottons.

Dans le médaillon supérieur :

ROMANE. R. P. DIVE. MEM. OTTO. IMPER. AVG.

Nous croyons qu'il s'agit ici d'Otton le Grand, né en 912, élu et couronné en 936, mort en 973. Il reçoit ici une sorte de consécration augustale, par le DIVE MEMORIE.

feuillet a pour signature de donataire, M. le comte Charles de l'Escalopier.

L'une des plus riches sections de cette bibliothèque est due presque tout entière à un seul bienfaiteur, M. le baron de Viron, ancien gouverneur du Brabant, qui a déposé au Musée une collection de livres litur-

Dans les deux médaillons à droite et à gauche la formule est presque identique :

XPISTIANE. RELIGIONIS. ET. ROMANE. R. P. OTTO. IMP.

A gauche, un mot est ajouté à la suite : AVG.

Ces deux inscriptions nous paraissent appartenir, l'une à Otton II, couronné en 961 et mort en 983 ; l'autre à Otton III, son fils, couronné en 983, mort sans postérité en 1002, à l'âge de 22 ans. S'il fallait opter pour l'attribution de ces deux légendes à l'un plutôt que l'autre, nous croirions Otton II désigné par l'addition d'AVG*ustus*.

C'est la quatrième inscription qui fixe à notre avis l'âge de l'Évangéliaire.

Binterim, dans la courte description qu'il donne de ce missel au tome VII de *Die vorzeiglichsten Denkwursigkeilen* a négligé la première de ces quatre inscriptions, confondu en une seule identique les deux autres, et ainsi lu la dernière : *A Deo coronatur Romanæ rei publicæ Otto imperator Augustus*. Il n'a pas cru devoir ajouter aucune observation et semble s'en tenir, quant à l'âge, à une note récente qui rapporte vaguement le Mss. du 8e au 9e siècle.

Nous croyons qu'il faut lire :

ND (pour Non*Dum*) CORONATVS. ROMANE. R. P. OTTO. IMP. AVG.

Or, cet Otton nous semble être le IVe de ce nom, qui vécut au milieu des troubles survenus après la mort d'Henri VI, lequel finit son règne le 28 septembre 1197 ; peu après, Otton, comte de Poitiers, fut élu ; mais une année entière se passa avant qu'il ne fût reconnu et couronné : cette cérémonie eut lieu, selon *l'Art de vérifier les dates*, le 4 juillet 1198. Ce serait l'année précise où ce beau Missel a été écrit, si nous avons bien lu. La leçon *corona-*

giques. On ne trouverait peut-être nulle part, que nous sachions, rien d'aussi complet en ce genre, sauf peut-être, s'il nous est permis d'en parler, dans l'abbaye de Solesmes. Nous devons nommer aussi M. Vergauwen, qui a fait divers dons considérables, tels que le *Glossaire de Ducange,* la *nouvelle collection bysantine de Bonn,* et les *Antiquités grecques et romaines* de Gronovius et Grévius.

Si le visiteur pénètre jusqu'au fond du Musée, il pourra remarquer de rares et nombreux incunables des plus lointaines origines de la typographie, la série complète des cuivres qui ont servi aux Acta, généreusement cédée par l'abbaye de Tongerloo, avec beaucoup d'autres pièces, et enfin un portefeuille considérable des lettres des anciens Bollandistes, dont nous avons parlé précédemment.

C'est à nous un devoir d'exprimer avec quelle gratitude et quelle joie nous avons pu feuilleter ces précieux autographes, et copier la plupart des pièces qui orneront la fin de cet opuscule.

Qui ne ferait des vœux pour l'accroissement de ce

tus est incontestable. Il faut lire pour les deux premières lettres $\overline{\text{ND}}$ ou $\overline{\text{AD}}$. Cette dernière forme est moins sensible et de plus l'abréviation AD pour A D*eo* est dure et insolite, tandis que rien n'est plus régulier que ND-N*on*D*um*.

Nous ajouterons pour les amateurs de curiosités liturgiques, que dans le *Breviarium lectionum* qui termine les Évangiles, il y a, entre autres particularités, trois annonces de saint Agnès, au jour de la fête, au dimanche dans l'octave et à l'octave même; le *Pascha annotina* * est renvoyé après le 4e dimanche qui suit Pâques ; le jeûne des quatre-temps d'été n'est point en la semaine avant la Trinité, mais en la 4e semaine après la Pentecôte.

* On appelait ainsi le jour anniversaire de la fête de Pâques de l'année précédente.

musée, que la munificence catholique élève à l'honneur des saints, et que les Bollandistes peuvent déjà montrer aux frères, aux indifférents, aux ennemis mêmes. Les visiteurs les plus inattendus y sont venus de régions fort diverses; les ambassadeurs d'Angleterre et de Prusse auraient pu s'y rencontrer avec celui du roi Charles-Albert; Mgr Walsh et Mgr Wiseman s'y croiser avec d'illustres représentants du puséysme, tels, entre autres, que le docteur Bloxam, du collége Sainte-Madeleine, et M. Pattison, du collége Lincoln d'Oxford. Mgr Gillis, vicaire apostolique d'Édimbourg, Mgr Murphy, évêque de Cork, en Irlande, y suivirent de près nos seigneurs d'Amiens, de Tournay, de Gand; Mgr Affre y avait été précédé par la lettre pastorale où il recommandait à son clergé les travaux des Bollandistes, heureuse pensée que partagèrent les deux éminentissimes cardinaux d'Arras et de Cambrai. Le Musée conserve encore précieusement le souvenir de plusieurs visites des nonces apostoliques, et surtout de Mgr Fornari, qui allie si noblement sa sollicitude pour les grands intérêts de l'Église à une aimable condescendance pour tout ce qui se rattache à la science catholique.

CHAPITRE XII.

DERNIERS TRAVAUX DES ANCIENS BOLLANDISTES.

Nous étant proposé de rendre compte du nouveau volume des *Acta Sanctorum*, le 54ᵉ de la collection, ou si l'on tient compte de deux tomes intercalaires, le 56ᵉ, nous avons cru devoir lire, la plume à la main, les 1297 pages de ce volume. Nous avouerons n'avoir eu d'autre ennui que d'inévitables interruptions, et notre plus grand embarras, à cette heure que nous achevons cette lecture, est de résumer, dans les limites d'un compte-rendu, toutes les notes que nous avons recueillies.

Dans ce volume, dix-neuf actes sont dus à quatre anciens Bollandistes, de Bue, van Dyck, van de Goor et Stals.

Sainte Thérèse, pour sa seule part, occupe plus de 600 pages et a suffi aux labeurs de la moitié des nouveaux Bollandistes, les RR. PP. van der Moere et Tinnebroeck.

Trente-six actes, en partie signés ou composés par les RR. PP. Joseph van Hecke et de Buck, composent le 16ᵉ jour d'octobre.

Il est juste de mentionner la première chose qui frappe les yeux, une exécution matérielle de beau-

coup supérieure aux anciens volumes. Elle fait honneur à l'éditeur, M. Greuze. Les caractères sont neufs; la teinte de l'impression, parfaitement égale; le papier, solide et beau, expressément préparé pour cette publication; il sort de la fabrique de MM. Demeurs, à Rhode-Saint-Genest. Outre diverses gravures en bois et sur cuivre, insérées dans le texte, il y a quinze belles et grandes planches en taille-douce. L'une d'elles, supérieurement exécutée, donne un portrait très-ressemblant de Sa Sainteté Grégoire XVI, qui a daigné accepter la dédicace de l'ouvrage. Une autre, non moins remarquable, offre le portrait de sainte Thérèse, gravé d'après le type le plus ressemblant.

Le texte d'un bout à l'autre, sauf de rares lacunes, nous ramène enfin, il nous plaît de nous en réjouir, à la bonne et rare latinité de l'érudition moderne, à ce latin de renaissance, qu'ont éminemment possédé le P. Bolland et dom Mabillon, par trop négligé dans les derniers Bollandistes, encore lourd et tourmenté dans les pages exhumées sous leurs noms en tête de ce volume, mais remis à neuf et au net, mais alerte et limpide, sous la plume des nouveaux collaborateurs[1].

L'œuvre coule bien de la source première, peut-être emportant avec elle çà et là, sous cette latinité transparente, un gravier de vieille érudition qui gêne son cours. Les anciens, à propos du plus modeste

[1] Le *prooemium, de ratione universi operis,* dû au P. van Hecke, mérite surtout nos éloges et notre reconnaissance : nous y avons puisé la plupart des notes et des pièces consignées dans les pages précédentes.

saint, ne faisaient grâce de rien, ni sur une date, ni sur un lieu. Ne pourrait-on pas ici être plus sobre qu'eux? La topographie, la chronologie ont des ouvrages capitaux auxquels on peut, en sécurité, renvoyer le lecteur; et, s'il faut rectifier, que l'hagiographe se presse de poser le doigt sur la carte ou le calendrier.

Ce n'est pas sans hésiter que nous nous permettons, sur cet important travail, quelques critiques de menus détails. On verra qu'elles tombent presque uniquement sur la tâche des anciens Bollandistes; nous débutons par ces réserves, pour pouvoir louer plus tôt, plus librement et avec plus d'autorité et de sincérité.

Nous aurions donc aimé que la petite bicoque de Changy ne retardât pas si impatiemment la bonne venue des actes inédits de la bienheureuse Philippe de Champs-de-Milan[1], l'une des plus aimables de ces vies de second plan, qui forment comme la frange des Acta. Saint Sabin, de Catane, après de pénibles déduits, arrive à grands frais à une date incertaine sur son épiscopat[2]. N'aurait-on pas pu, dans les actes de saint Die de Vienne, passer plus lestement sur la date d'un concile de Rouen, auquel il est reconnu qu'il n'assita pas[3]?

Nous admirons toutefois ces joûtes difficiles du géographe et du chronologiste avec les chartes et les médailles, surtout quand il faut redresser l'*Art de vérifier les dates*, le *Gallia christiana*, Papebroch

[1] 15 oct., p. 81, nº 12, 13, 14.
[2] 15 oct., p. 65 et suiv.
[3] 15 oct., p. 55 et suiv.

ou Mabillon : c'est.disputer à Hercule sa massue. C'a été un coup hardi et nécessaire que de ramener, en dépit de l'ancien et du nouvel Ughelli, l'évêché de Cannes du premier au neuvième siècle[1], et du sixième au douzième saint Roger, l'un de ses évêques. Nous n'hésitons pas à signaler, comme excursions des plus attrayantes, les *Voyages* de saint Gal[2], et le *Pèlerinage des Bollandistes à saint Elophe*[3]. C'est chose si rare aujourd'hui que cette patience consciencieuse à qui rien n'est petit, dans un travail, fait d'obéissance, à la gloire des saints; que ce dévouement à remonter aux sources, à n'accepter rien de confiance aveugle, à contrôler tout sur des titres légitimes. En vérité, nous l'avons dit ailleurs, l'hagiographie est un procès et des plus graves, et ces nouveaux juges sont tout à fait du Palais de leurs pères.

Non toutefois qu'ils acceptent sans contrôle même les dossiers de pièces signés des noms les plus respectés. Henschenius mourant avait laisé une note confuse sur un saint Amand. Papebroch, avec trop de respect, l'accepta sans réserve. Un disciple de saint Amand se présentant au 16 octobre, on n'a pas hésité de ruiner de fond en comble le premier travail[4]. En tête du volume, des notes, des correctifs, des appendices[5], témoignent de l'indépendance

[1] 15 oct., p. 70 et suiv.
[2] 16 oct., p. 869-871.
[3] 16 oct., p. 804-805.
[4] 16 oct., p. 835 et suiv.
[5] Nous mentionnerons encore une amélioration qui n'est pas sans importance. On est désagréablement arrêté, dans la lecture des anciens Acta, par une foule de citations jetées dans le texte.

des derniers éditeurs : c'est l'honneur de la science catholique en toute question libre. Nulle part cette indépendance n'est plus large que dans la série des Acta, et pourtant c'est, s'il en fut jamais, une œuvre traditionnelle, et la tradition d'un corps, et du corps le plus tenace à ses antécédents.

Nous aurions aimé plus de sévérité peut-être dans la censure des premiers actes réimprimés. La synonymie des lieux qui ont changé partout depuis cinquante ans, quoique rectifiée, laisse à désirer. Autun s'étonnera qu'on lui rende Corbigny, Alise, Estalante, Saint-Buroy, Semur en Auxois[1]; et les Manceaux seront en peine de retrouver la grande abbaye de Saint-Vincent, et surtout le prieuré qui en relève encore, Saint-Léonard-des-Bois[2].

Sainte Aurèle de Strasbourg demeure bien distincte de son homonyme de Ratisbonne, et celle-ci n'a rien de commun avec la dame *Aurelia*, recommandée aux dieux Mânes, par Ælius Silvanus, dans une

Désormais, elles seront renvoyées au bas de la page. Nous aimerions à trouver ces citations plus étendues, l'indication précise de l'édition, d'autant qu'une édition des Bollandistes acquiert une nouvelle autorité. Peut-être se décideront-ils encore à mettre en notes, non-seulement les indications bibliographiques, mais encore quelques observations accessoires qui cadrent moins bien avec le contexte.

[1] 15 oct., p. 41 et suiv. L'erreur commence à l'index, reparaît en lettres capitales dans le titre de saint Léonard, et se continue jusqu'à la fin. Peut-être a-t-on laissé à dessein subsister tout le travail primitif. Aussi n'avons-nous cité que quelques points pris dans les seuls actes de saint Léonard ; et encore ajouterons-nous que les nouveaux Bollandistes peuvent s'appliquer ce qu'ils disent poliment en réformant Papebroch : *in suo quam in alieno opere sagacior*.

[2] *Ibid.*, p. 46, nº 8.

stèle funèbre que déterra Mabillon à Saint-Emmeran [1]. Mais a-t-on suffisamment expliqué les *sacra funebria* rendus à sainte Aurèle, comme à saint Romuald, en la même abbaye [2] ? N'était-ce point le lieu de discuter ce genre d'honneur qui, sans être le culte de dulie, n'est plus un office des morts? On aurait pu toucher à un phénomène qui, pendant mille ans, se renouvela chaque année à Metz, sans étonner personne, et qui, au siècle dernier, dérouta les plus fortes têtes. Charlemagne, au même jour, avait, à Saint-Arnoux, un office solennel, et dans la cathédrale, des *sacra funebria*. Était-ce un office des morts? Nous ne pouvons nous expliquer ici, et nous regrettons de n'avoir pas été prévenu par les Bollandistes.

Si l'église de Lyon doit savoir gré au P. de Bue d'avoir nettement établi l'épiscopat de son saint Antioque [3], et dissipé des doutes d'autant plus graves qu'ils étaient accrédités par le IVe tome du *Gallia christiana*, l'un des plus achevés de cette collection, l'église d'Autun sera-t-elle aussi satisfaite du prémontré van der Goor, qui semble rayer d'un trait de plume le culte de saint Nectaire, honoré dans son église de temps immémorial [4], et consigné même dans les Acta, au 13 septembre.

Le P. de Bue, trop verbeux d'ordinaire, n'est-il point trop bref sur saint Sévère de Trèves [5], disciple

[1] 15 oct., p. 27 et suiv.
[2] *Ibid.*, p. 30, n° 9.
[3] 15 oct., p. 17 et suiv.
[4] 15 oct., p. 51, n° 6.
[5] 15 oct., p. 31-34. — L'importante question de la succession

de saint Loup de Troyes, compagnon de saint Germain d'Auxerre, en ses deux légations de Bretagne, apôtres des peuplades rhénanes? Mais les documents sont perdus. Tillemont eut entre ses mains les actes de la mission de saint Germain et de saint Loup de Troyes [1]. Ne sont-ils pas encore enfouis quelque part, peut-être en Angleterre? Quel trésor pour éclairer cette croisade contre le pélagianisme breton! N'aurait-on pu, sinon les déterrer, au moins les indiquer, et stimuler l'avare Angleterre qui a toujours fait faute aux Acta [2]?

Que si la Bourgogne doit renoncer à l'honneur d'avoir un évêque de Trèves pour baptiser les premiers Burgondes, arrivant de la Baltique, où reporter l'apostolat de saint Sévère? Nous croyons que pour tous ces évêques, régionnaires ou missionnaires, de Cologne, de Trèves, de Tongres, de Maestricht, de Noyon même et d'Arras, il faut tourner les yeux vers les origines du christianisme batave et frison. Bien avant saint Willibrord, qui a constitué cette Église, il y a deux chrétientés enfouies comme les villes submergées du Zuiderzée; l'une

des évêques de Trèves reparaîtra dans le prochain volume des Bollandistes, à l'article de saint Florentin de Trèves. Le P. van Hecke, en traitant ce sujet, répandra un nouveau jour sur les origines apostoliques et romaines de nos églises occidentales.

[1] Voir *Hist. litt. de Fr.*, t. II, p. 261.

[2] Nous sommes assurés que désormais, comme beaucoup de catholiques étrangers en ont fait l'épreuve, l'accès aux bibliothèques d'Angleterre ne souffre plus de difficultés. Les Bollandistes eux-mêmes en ont fait l'épreuve, et un nouveau collaborateur associé à leur œuvre, le P. Boussu, publiera une vie inédite de sainte Fredeswithe, qu'il a reçue de la bibliothèque d'Oxford.

créée par des apôtres venus dès les premiers siècles, peut-être avec ces légions qu'on y trouve ramenées du siége de Jérusalem; l'autre ressuscitée par des apôtres gallo-francs mêlés aux bandes mérovingiennes, et ces bandes ont, ce nous semble, laissé dans les plus vieux oratoires le culte de leurs patrons, saint Martin, saint Remy, saint Denys[1].

Mais nous revenons à la Bourgogne pour indiquer une thèse plus ardue. Rien ne désole l'ami des légendes, rien n'est épineux pour l'hagiographe, comme de rencontrer deux vies qui, avec des noms, des lieux, des temps certainement divers, un culte nécessairement distinct, se croisent, se confondent, se calquent l'une sur l'autre jusqu'à une désespérante identité. Ce parallélisme est rare[2], et pourtant il se

[1] Saint Willibrord trouva à Utrecht un ancien oratoire dédié à saint Thomas, et le *castrum* des Francs, sous le patronage de saint Martin. Il est question de ce *castrum* et de cet oratoire dans la plus vieille charte d'Utrecht, donnée par Charles Martel à saint Willibrord même. Une charte de 701 parle d'un patronage déjà ancien de saint Martin, à Doesburg; ce patronage demeure à Utrecht et à Groningue. Les bourgeois et magistrats d'Utrecht étaient appelés *Hommes de saint Martin*, *Maertensmannem*, comme à Louvain, on dit encore *Petersmannem*, *les hommes de saint Pierre*. Les Anglais s'appelaient *Hommes de saint Étienne*, *Stephensmens*. Au milieu des ruines du magnifique Domkerk d'Utrecht, dédié à saint Martin, sur une place publique qui sépare la tour du chœur et occupe la nef, emportée par une trombe, peu avant la réforme, on voit une pierre, à l'endroit même où saint Willibrord trouva l'oratoire de saint Thomas; la foule passe sur cette pierre sans lire cette remarquable inscription: ICI, ON PRIA POUR LA PREMIÈRE FOIS.

[2] L'hagiographe ne cite que trois exemples analogues : les actes des SS. MM. Ephyse et ses compagnons au 15 janvier; de saint Jean au 19 mai; de saint Procope au 8 juillet. Il fait remarquer que pour ces derniers actes la difficulté est peu importante.

rencontre deux fois en ce volume, à Chartres et à Corbigny, pour saint Eman et saint Baudry; à Autun et au Montier-d'Ahun, pour saint Symphorien et saint Sauvain[1].

Mais, en ce dernier cas, l'illustre martyr Éduen a une patrie, des parents, des actes, une gloire posthume qui rejettent toutes les ombres sur la tombe obscure de saint Sauvain. Il est important d'affirmer qu'ordinairement, grâce à Dieu, la solution du problème n'est pas plus difficile.

Il n'en va pas ainsi de saint Eman et de saint Baudry. Pèlerins tous deux, ils semblent se donner la main, et ne s'être séparés qu'au début et à la fin de leurs pérégrinations. Partis, l'un du Morvan, l'autre de la Syrie, tous deux sont vus au tombeau de saint Symphorien, sous un même évêque Nectaire, en présence d'un même archidiacre Euphrone, deux noms très historiques[2]; tous deux sont arrêtés, emprisonnés, délivrés, réhabilités par les mêmes vicissitudes; tous deux s'en retournent par la même route, à travers les mêmes miracles; enfin, ils meurent en deux endroits très-distincts, l'un à Chartres, l'autre dans les montagnes du Morvan; et ces deux vies sont écrites par deux biographes qui se disent, aussi hardiment l'un que l'autre, contemporains.

Il y a disparité tranchée, et cela suffit, au départ et au terme de ces deux voyageurs; il n'y a aucune confusion, ni quant à la patrie ou naissance tempo-

[1] 15 oct., p. 49 et suiv.; 16 oct., p. 822 et suiv.

[2] Contemporains, à la rigueur, mais avec cette difficulté que saint Euphrone fut évêque et mourut assez longtemps avant saint Nectaire. Il ne pourrait s'agir de ces deux saints à la fois.

relle, ni quant à l'obit ou au jour *natal*. L'Église, pour légitimer son double culte, n'a qu'à tenir fortement ce premier et ce dernier anneau; qu'importe que les chaînons intermédiaires flottent dans l'ombre ?

Mais le champ est ouvert à l'opinion. Le bollandiste van de Goor s'est prononcé pour les traditions chartraines. Assurément il y a dans la vie de saint Baudry des circonstances dures et inextricables. Toutefois, après avoir lu ces deux vies parallèles, rapproché l'une et l'autre des temps et des lieux, il nous semble que le procès n'est pas tranché. Le biographe de saint Baudry, s'il n'est pas contemporain, sent plus son antique; et, s'il n'est pas témoin local, a mieux vu la vieille Bourgogne ; il est aisé de le suivre dans ses voyages par Martigny, Flavigny, Avallon, Sombernon, Autun[1]. Assurément la publication de cette vie est heureuse pour les antiquités de cette province : c'est ainsi que les monuments les plus suspects ont toujours plus d'un côté précieux[2].

Le problème en restera-t-il là? Chartres ne manque

[1] Nous aurions aimé qu'à l'exemple des premiers Bollandistes, on eût éclairci, par la topographie actuelle, le nom moderne et la situation présente des lieux nommés dans ces actes curieux : *Carrosia, Celsiacum, Ormencio, Ormenciacum, Vesoniense territorium, Matriniacum, Flaviniacum, Alsenna, Budriacum, Sombernio, Blactiacum, Herigraphare, Ado fluvius, Spinogilicum*, etc.

[2] Ces actes sont tirés de deux anciens bréviaires mss. provenant des églises de Salive et d'Estalente. Ils ont été envoyés aux anciens Bollandistes par les PP. Viguier et Chifflet, qui les ont copiés et collationnés de diverses parts. C'est une double autorité considérable pour ces actes que d'avoir passé par les mains de ces deux savants hommes.

pas d'un hagiographe érudit et sagace ; Autun a son légendaire[1]. Les Bollandistes ne les convient-ils point à reprendre leur propre travail sur place? D'autres vies en seront éclairées, et pour ce qui est de l'hagiographie éduenne, tous les grands saints touchent comme à des ombres qui les accompagnent, et qui semblent venir, comme saint Eman, des régions orientales; nous pourrions citer saint Benigne, les trois saints jumeaux, saint Andoche, saint Symphorien, saint Cassien. Ne serait-ce point qu'Autun se trouvait sur la route des pèlerins et des reliques de l'Orient à l'Occident, de Tours à Rome, de Rome à Jérusalem? que la crypte de saint Symphorien et le cimetière de saint Pierre *in viâ stratâ*, étaient l'une des haltes les plus fameuses de cet itinéraire[2]? N'y aurait-il pas eu, à la suite de saint Athanase, qui traversa les Gaules, de saint Cassien, venu d'Égypte, ou devant les premières hordes de l'Islamisme, des migrations d'anachorètes orientaux, cachés avec leurs trésors de reliques et de légendes, dans les grandes montagnes et les hautes forêts de l'Est, comme dans les vastes plaines de l'Ouest?

[1] *Le Légendaire Autunois*, ou vies des Saints et pieux Personnages qui ont vécu ou sont honorés dans le diocèse d'Autun, par M. l'abbé Péquegnot; 4 volumes, 2e édition. 1850. Cet ouvrage, fruit de longues recherches, et parvenu en peu d'années à deux éditions, ne peut devoir qu'à son mérite intrinsèque son rapide succès.

[2] Grégoire de Tours a consacré un chapitre spécial dans son livre *de Miraculis sanctorum* aux merveilles du cimetière de Saint-Pierre-l'Étrier (*in viâ stratâ*). C'était déjà l'un des pèlerinages les plus fréquentés; on y a trouvé, en ces derniers temps, l'inscription grecque d'Autun, qui a occupé les savants de toute l'Europe. (Voir dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, le 1er article sur l'inscription d'Autun, dans le t. I, p. 165, 3e série.)

Il n'aura pas été inutile à notre objet de poser, quoique témérairement peut-être, ces questions. Nous nous aventurons ainsi, pour provoquer la lecture des *Acta*, la plus féconde qui soit assurément. Nous voudrions qu'elle se fît activement partout où la collection subsiste, et on la rencontre, même en province, dans la plupart des bibliothèques notables.

Nos lecteurs auront souri de notre naïve invitation de lire les Acta, comme si, à cette heure, les plus sérieux n'avaient pas assez des problèmes du communisme, du paupérisme, du socialisme.

Nous tenons à répondre, au moins par une anecdote. Nous connaissons un digne pasteur de village qui, après avoir étudié longtemps et sur place, au milieu des cabanes des pauvres, la question du paupérisme, entreprit de passer à la spéculation. La bibliothèque du château voisin lui fournit les meilleurs économistes modernes qui le rebutèrent par la dureté ou l'inanité de leurs théories. Il chercha d'autres sources, il n'en trouva pas de plus riches que les vies des saints[1]. Dès lors, il économisa sur

[1] On remarquera dans ce volume, parmi les additions des nouveaux Bollandistes au travail de leurs devanciers, une gravure représentant d'antiques peintures de l'église de Sainte Prisque à Capoue (p. 7). On diffère sur le sens de ce monument : deux groupes de seize martyrs semblent se rencontrer dans une avant-scène, sous un aigle aux ailes éployées, offrant ensemble un objet oblong que les uns prennent pour un livre, d'autres pour une couronne. Les Bollandistes y voient la *mappa*, espèce de coussin, qu'on jetait dans l'arène, pour annoncer la fin des combats. S'il y avait place encore pour une autre conjecture, nous serions tentés d'y voir ce qui vient tout d'abord à la pensée, des *pains d'offrande*, emblèmes du sacrifice eucharistique, de la charité et du martyre. Ces symboles ne sont pas rares dans les pein-

ses plus stricts besoins pour saisir l'occasion d'acheter les Bollandistes. Il se peut qu'il y soit parvenu et qu'un jour apparaisse inopinément une nouvelle école d'économistes, celle des saints.

tures des catacombes et les monuments les plus anciens. L'explication que nous en donnons, se justifie par un grand nombre de témoignages que nous ne pouvons même indiquer en cette note. Voici seulement quelques lignes, détachées d'un monument inédit qui a pour titre : *Clavis Melitonis.* — PANIS, XPC, in Evangelio. *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendit.* — PANIS, *caritas*, ut quidam volunt, in Evangelio : *aut quis vestrum patrem petit panem. Numquid lapidem dabit illi?* — SIMILAGO,... *fortitudo caritas* in Levitico : *Si autem anima offeret munus, sacrificium Domino, similago sit munus ejus.*

CHAPITRE XIII.

TRAVAUX DES NOUVEAUX BOLLANDISTES.

Les actes du 16 octobre appartiennent exclusivement aux restaurateurs de l'œuvre bollandienne, et ce début leur fait honneur. La réserve que nous mettions précédemment à nos éloges n'atteignait que leurs devanciers. C'est justice d'être désormais plus hardis à louer, et de reconnaître que les nouveaux travailleurs, s'ils ne surpassent leurs prédécesseurs immédiats, au moins en diffèrent, même sur des points de critique fondamentaux.

Ainsi ont-ils posé en thèse générale que tout acte des saints a sa valeur, comme témoignage historique; même le document le plus récent représente l'opinion d'une époque; même le plus suspect, si le témoin est de bonne foi, doit être pris au sérieux. La tradition continue d'une Église, à quelque distance que l'on soit, est d'un grand poids; elle possède à titre de prescription, s'il n'y a pas de documents positifs contraires [1]. L'argument négatif est au-dessous du doute. Douter, c'est attendre et chercher; nier

[1] Ecclesiarum traditiones plurimi sunt ponderis, quamdiù adversa eis sententia probata non sit. 16 oct., p. 824, n° 8.

en forme, parce que l'enquête est incomplète, c'est se murer dans le scepticisme [1]. Que rien toutefois ne soit affirmé sans être prouvé : l'histoire des saints est trop grave pour en faire un tissu de conjectures. « J'aime mieux, dit un bollandiste, paraître igno- « rant que d'être téméraire [2]. » Une autre loi de la critique, et l'une des premières, c'est d'être constant à soi-même [3] : scinder un témoignage, en accepter une part et rejeter l'autre, croire à un témoin sur la vie, sur la mort, sur des faits vulgaires, et le décréter de fin de non-recevoir, s'il arrive à un miracle, c'est inique et inconséquent [4].

Nous le répétons : ces données de bon sens sont nouvelles, sinon dans les Acta, au moins dans la Vie des Saints, telle qu'on nous l'a faite depuis plus d'un siècle. Il s'est formé, au milieu même des grands travaux d'histoire et d'hagiographie du dix-septième siècle, une école parasite, qui, croissant à l'ombre et à la table des maîtres, a entrepris, qu'on nous passe le mot latin, de digérer, à sa manière, les actes des saints, les légendes de l'Église, les titres du martyrologe. Dédaigneux et prudents zoïles, sans fronder en face, sans afficher ni foi, ni irrévérence, ils ont

[1] 16 oct., p. 851, et alibi passim.

[2] Malo ignarus videri quam temerarius esse. 16 oct., p. 856, not. in fine.

[3] Prima criticæ regula in eo est, ut quis sibi constet. 16 oct., p. 910.

[4] Ces règles sont admirablement développées dans le livre trop peu consulté du P. Honoré de S.-Marie : *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique touchant l'histoire de l'Église, les ouvrages des Pères, les actes des anciens martyrs, la vie des saints, etc.* Lyon, 1712-1720, 3 vol.

appliqué sournoisement aux vies des saints leurs étroites conceptions, un système de mutilation, l'acception des personnes, les timides capitulations, on ne sait quelle horreur du surnaturel. De là le vide et la sécheresse de ces biographies monotones, étiolées, ravalées au niveau le plus vulgaire. Devant ces ombres décolorées et tristes, le peuple a passé indifférent, et la lecture de la Vie des Saints a cessé dans les familles [1].

Les nouveaux hagiographes ont souvent rencontré, et n'ont jamais ménagé cette école, aussi arrogante avec les saints que peureuse devant leurs ennemis, plus attentive à se débarrasser d'une vision ou d'un

[1] Nous n'osons dire qu'Alban Butler appartienne à cette école. Il écrivit toutefois sous le persiflage des déistes anglais, au milieu d'un fanatisme protestant très-intolérant, et pour ces anciens catholiques d'Angleterre qui s'ingéniaient à se cacher, à se glisser sans heurter personne, qui tremblaient surtout d'être entrepris sur l'article des saints. La préoccupation était si étrange encore, il y a vingt ans, que dans son monument d'histoire nationale le respectable docteur Lingard, catholique et prêtre, déroulait toutes les annales de l'*île des Saints*, sans nommer un seul d'entre eux par sa glorieuse appellation de *Saint*. Une nouvelle édition qui s'achève fera disparaître cette tache. Quand les puséystes abordèrent à leur tour les antiquités de l'Église, quoiqu'encore séparés, ils furent glacés de ces timidités, et leur premier pas décisif fut de refaire à neuf et sans réticence la Vie des saints d'Angleterre. Godescard transporta Butler en France, et dut s'imposer, en face de la philosophie, non moins de réserve. Il mourut sans achever sa traduction. Continuée à partir du 18 juillet par un abbé Bourdier, cette traduction a été depuis tellement remaniée, amplifiée, disloquée en France, en Belgique, en Allemagne, qu'il s'y trouve les bigarrures les plus disparates. A côté des savantes notes des premiers éditeurs et de leurs notices au moins exactes, se rencontre une foule de scholies additionnelles, de fourrures et d'appendices qui sont loin d'orner le premier travail.

miracle compromettant, qu'à défendre les droits de l'histoire. Sous prétexte de saine critique, il fut permis d'aller aux inconséquences, aux contradictions, aux témérités les plus étranges. Baillet, le coryphée, porta un titre que n'eût pas dédaigné Voltaire, lui aussi, *dénicheur des saints*. Citons un trait pris dans les nouveaux Acta : il suffira pour caractériser cette façon de procéder. Baillet arrange, de son plein chef, un voyage de saint Maimbœuf à Rome, sous le pape saint Grégoire-le-Grand. Cela fait, suivent ces quatre lignes : « On dit qu'il en rapporta des reliques de « saint Jean-Baptiste, *quoique ce saint pape se mon-* « *trât assez difficile sur ce point;* mais, ajoute Baillet « avec sa candeur, *il n'y a pas beaucoup d'apparence* « qu'il (le saint Évêque) les eût *voulu faire passer* « *sous le nom* de saint Jean-Baptiste, *comme le rap-* « *portent ses actes*[1]. » Entendons bien : saint Maimbœuf a-t-il pu se trouver à Rome sous saint Grégoire? C'est impossible[2]. Ce grand pape n'accordait-il pas de reliques? Les faits contraires abondent[3]. Mais il n'importe : le doute est lancé. Saint Maimbœuf pouvait-il même penser à une supercherie? Baillet répond : *peut-être*. Mais y aurait-il un mot de la plus minime allusion dans ses actes? Pure invention d'un bout à l'autre. Voilà ce qu'on appelait *les vies des saints* COMPOSÉES *sur ce qui nous est resté de plus* AUTHENTIQUE *et de plus* ASSURÉ *dans leur histoire*. Voilà l'école qui faillit, de par Joseph II, mettre la main sur les *Acta Sanctorum*, quand, par un pacte

[1] Baillet, les *Vies des Saints*, 16 oct., p. 255, in-4°.
[2] Les Bollandistes le démontrent, p. 935, n° 30.
[3] Le P. van Hecke les cite, même page, n° 29.

qui devait rester secret par pudeur, et qui, par bonheur, demeura presque non avenu, il fut décrété que désormais il n'y *aurait plus de commentaires* aux actes, sinon pour des *questions et des faits d'importance;* plus d'actes *réédités, à moins de circonstances particulières et de raisons très-fortes;* plus d'actes *inédits* tant soit peu suspects, quelques extraits devant suffire pour montrer leur peu d'autorité; plus de miracles *non avérés*, etc. Plutôt que de livrer l'arche des saints à ces incirconcis, Dieu voulut que leur main, que leur race entière séchât, avant de rendre à l'Église les Bollandistes.

Ils nous sont revenus. C'était vraiment un devoir à eux de débuter par une rupture éclatante avec ces prétendus critiques. Baillet a bien d'autres déconvenues que celles que nous avons relevées [1]. Le renégat Oudin se soutient plus mal encore [2], mieux peut-être que van Espen [3] et Fleury, en plus d'une rencontre fâcheuse. Tillemont même [4] et de Marca, les deux infaillibles, défaillent sur leur plus solide errain [5]. Le pied manque au chanoine Lebœuf, même à Auxerre et à l'endroit des saints de sa cathédrale. Il faut voir encore ce que devient un avo-

[1] P. 800, 803, 809, 864, etc., etc.

[2] Le P. van Hecke a discuté à fond, et le premier que nous sachions, au moins en cette mesure, la question de l'auteur des traités qui se trouvent dans les Œuvres de saint Ambroise, sous ce titre : *Libri de mysteriis, de sacramentis*, 16 oct., p. 1037, § III. Oudin prétendait habilement les faire passer sous le nom de saint Ambrois de Cahors.

[3] 16 oct., p. 827.

[4] *De S. Salvio, in agro Antissiodorensi*, p. 853 et suiv.

[5] *De S. Bertrando, archidiacono Toletano*, p. 1150.

cat rouergat, Cathala-Coture, à qui on a fait par trop d'honneur en lui donnant pour pilori une colonne des Acta[1]. Il n'y a pas meilleur quartier ni pour les savants historiens du Languedoc[2], ni pour dom Lobineau et son dernier éditeur, à son tour, revu et corrigé[3]. Deux accusations inconsidérées de Ghesquière contre saint Mummolein sont relevées en forme[4], et le belliqueux Stilting n'échappe pas à une correction qui atteint jusqu'aux derniers bréviaires de Saint-Omer et d'Arras[5]. L'hagiographe ailleurs intervient brusquement, au milieu d'un travail de ses devanciers, pour noter d'indécence une sorte de persiflage d'un *Propre* de Quimper de 1789, où l'on « s'égayait à dire dans une légende, qu'au « *pré spirituel de Guénégan*, tant de violettes et de « roses, tant de lis et de primevères éblouissaient à « la fois, *qu'on ne savait plus trop que voir*[6]. »

On comprendra l'importance d'une œuvre qui venge l'Église et les saints de toutes ces humiliations; et pourquoi nous avons insisté sur la nouvelle criti-

[1] 16 oct., p. 872 et alibi.
[2] *De S. Bertrando*, passim.
[3] P. 968 et suiv.
[4] P. 958, 17.
[5] 16 oct., p. 1036, n°s 11, 12, 13, 14.
[6] On nous permettra, on nous demandera même de citer cette espèce d'idylle, aussi pauvre de forme que de fond : « Hoc spirituale pratum Cognogani *ingressi*, *nobis* idem evenit, *ut si quis* in pratum *ingressus* (sic) et *multas* rosas, violas *multas*, ac lilia *et alios* vernos flores *varios*, ac *diversos* (sic, sic) intuitus, ambigat *quem primo loco*, *quem secundo* perspexerit, dum singuli flores oculos ad se rapiant... » Nous citons, avec les Bollandistes, d'après la nouvelle édition *des Vies des saints de la Bretagne armorique*, p. 626. Brest, 1837.

que des Bollandistes, leur trait le plus tranché, à notre avis, et le plus consolant des nouveaux Acta.

Mais ils édifient, après avoir détruit, avec non moins de supériorité. Parmi les trente-six actes qui viennent de prendre place dans la collection, il en est qui sont traités avec l'ampleur des maîtres. Saint Gal, saint Lulle, saint Élof, saint Berchaire, saint Maimbœuf, saint Baudry de Mont-Faucon, saint Ambrois de Cahors, saint Bertrand de Comminges sont de la meilleure époque bollandienne. Nous réservons sainte Thérèse.

Volontiers nous en appellerions aux savants de l'Irlande et de l'Allemagne pour apprécier entre autres les actes de saint Gal et de saint Lulle [1]. Il a fallu au P. van Hecke redresser un de ses devanciers, trompé par Lecointe sur l'année natale de saint Gal; rétablir contre Mabillon la fraternité de saint Dêle, fondateur de Lûre; contre Wilkins, l'authenticité des canons de saint Colomban, qui manquent aux conciles d'Angleterre; demander compte à Baillet de son hypothèse gratuite sur l'époque où saint Gal reçut le sacerdoce; relever nos historiens français sur des faits nationaux; aller sur l'Irlande au delà de son docte historien Lanigan; rectifier et compléter de Muller, Newgard, Pertz et van Arx sur leurs antiquités germaniques; coordonner, par une série ré-

[1] Déjà ces deux pièces remarquables ont été appréciées au delà du Rhin. Le docteur Binterim, si compétent, a loué sans réserve les actes de S. Gal (*Katholische Blætter*. Jun. 1846), et un docteur protestant de Marbourg, nommé Rether, tout en faisant ses réserves hétérodoxes contre les actes en masse et le nouveau volume en particulier, n'hésite pas à louer les actes de S. Lulle. (*Gœttingsche Anzeige*. Febr. 1847.)

gulière, une chaîne de faits, contre lesquels avaient échoué Valois, Mabillon, Lecointe, Schœpflin et Gerbert [1].

Saint Lulle [2] offrait un champ non moins vaste et aussi épineux; ruiner d'abord une assertion leste et tranchante de Châtelain sur l'authenticité de son culte; relever les actes dédaignés par Mabillon; dissiper une confusion de faits qui avaient troublé Baillet et Lecointe, les éditeurs belges de Godescard; reprendre Pagi sur une date, Mansi sur un concile, Harzeim et Binterim sur le premier synode de Germanie; puis, en expliquant le dissident survenu entre saint Lulle et saint Sturm, surprendre une interpolation dans une ancienne chronique, ruiner un diplôme de Pépin, et fortement ébranler une bulle du pape Zacharie; puis, en expliquant pourquoi saint Lulle fut vingt ans sans obtenir de conciles, discuter encore l'authenticité d'une épître d'Adrien II à Tilpin de Reims, et reprendre, après dom Ruinart, la question du *pallium*, sans craindre [3] d'aller, un peu

[1] P. 856-909.

[2] P. 1050-1081.

[3] Nous ne devons pas dissimuler qu'en ce qui concerne le pallium comme signe du droit métropolitain, l'opinion du savant hagiographe a rencontré de la part du docteur Binterim de graves objections. Nous ne pouvons nous poser comme arbitres; nous nous contenterons de renvoyer aux auteurs qui ont traité cette matière *ex professo*. Papebroch, *de forma pallii*. Propyl. maii, 205. D. Ruinart, *de usu pallii*. Mab. *Œuv. posth.* t. III. Joh. C. Barthel, *de Pallio*. G. Pertsch, *de origine, usu et auctoritate pallii archiepisc.* Helmstad. 1754. Peut-être le *Pallium*, sur ces confins de la chrétienté, au 8e siècle, doit-il être considéré autrement qu'ailleurs. Mozzi, dans son excellente *Histoire des révolutions de l'église d'Utrecht*, fait remarquer que S. Willibrord, sans avoir ni suffragants, ni métropole, reçut le *pallium* comme une distinc-

hardiment peut-être, à des vues nouvelles. Tout ce travail nous reporte aux beaux commentaires d'Henschenius, si sûrement, si habilement tissus à travers d'inextricables difficultés.

Nous avons même pensé à la fameuse découverte des trois Dagoberts, en retrouvant, dans les actes de saint Baudry, quatre Mérovingiens inconnus jusqu'ici dans les séries les plus complètes que nous sachions [1].

Que n'aurions-nous pas donné pour lire quelques mois plus tôt les actes inédits de saint Maimbœuf, et y trouver un archidiacre de Poitiers, Agéric, successeur de saint Léger; un évêque même, inconnu jusqu'ici, mais qu'il faudra classer à côté de saint Emmerand, parmi les chorévêques ou évêques régionnaires, créés, ce semble, à Poitiers, pour une vaste mission à peu près inconnue, destinée à la Thuringe et à la Bavière [2]? Il faut véritablement avoir longtemps battu un sentier difficile, et, au terme de ses fatigues, reprendre la route avec un Bollandiste, pour goûter le charme des *Acta Sanctorum*. Qu'on

tion toute personnelle. Cet honneur fut également accordé à S. Syagre d'Autun.

[1] P. 912 et suiv., n[os] 14-19.

[2] L'épiscopat de Didon, oncle de S. Léger, ne donne aucune place à ce nouvel évêque de Poitiers; car Didon siége jusqu'en 673, comme le remarquent les Bollandistes, et même au delà, comme on peut l'induire d'un passage de la vie de S. Philibert, n[os] 24, 27. *Acta SS. ord. S. Benedic.*, sæc. II. Nous pourrions faire remarquer qu'il y a quelque confusion dans le commentaire aux actes de S. Maimbœuf, n° 47, en ce qui concerne diverses dates. S. Léger quitte l'archidiaconat de Poitiers en 652, et un peu plus loin son successeur ne le remplace qu'en 661; ce n'est peut-être qu'une faute typographique.

nous laisse motiver encore cette pensée. Amené à étudier de près les contemporains de saint Mummolein, nous les trouvâmes en grand nombre, comme élèves ou comme maîtres, dans une école palatine, antérieure de deux siècles à celle de Charlemagne, créée par l'inféodation germanique des nobles enfants, sous le nom de *Recommandation*, anoblie par l'Église, entourée de toute la sollicitude des évêques gallo-francs. Il nous semblait que la succession des maîtres se continuait ininterrompue jusqu'à un point où la chaîne se rompait vers 638; le sujet nous reportant ailleurs, nous laissâmes l'école sans maîtres. Mais c'était l'époque précise, l'an 628, où il arrivait au palais trois savants moines de Luxeuil, saint Bertin, saint Ebertram, saint Mummolein; ce dernier plus âgé, prêtre, orateur, fameux dans les sept arts, lisant savamment les saintes Bibles, versé dans les langues latine, romane, barbare, enfin chancelier de Clotaire II. Évidemment c'est le chef, ce sont les maîtres qui manquaient à notre chapelle palatine, et à qui il manque dans les Acta les disciples que nous croyons avoir nommés en grand nombre. L'école du palais explique seule leur départ de Luxeuil, leur séjour de dix années à la cour. Mummolein mène à son successeur Rémacle, et, par eux, l'institution s'en va florissante jusqu'au moment où elle passe, avec tout le palais, sous la haute administration de saint Léger d'Autun.

Que d'autres fassent la même expérience, et nous leur promettons des rencontres peut-être plus inespérées. N'y aurait-il point, aux belles vallées des Vosges, un ami du vieux temps, cherchant aux par-

fums de leurs pas les saints qui ont peuplé cette thébaïde des Gaules. Qu'il descende du saint Mont, couronné jadis de neuf oratoires, où s'exhalait jour et nuit le *laus perennis ;* et, laissant à sa droite la croix des cinq abbayes des Vosges, derrière lui Épinal, la cité des vieilles images, qu'il aille avec les pèlerins de la Lorraine et de l'Alsace, sur les débris de la voie romaine, aux antiques lieux de *Grande* et *Solimariaca;* appellations de la carte antonine que le nom d'un jeune martyr a effacées : Élof est tout en ces lieux et y vit encore. Voici, au chœur de l'église, son tombeau orné de curieuses sculptures, couronné d'une statue qui porte sa tête, un lion couché à ses pieds. Au cimetière gît la pierre où il s'assit en montant à la colline, décapité, et s'appuyant sur un bâton qui fit jaillir cette fontaine voisine : c'est plus loin la roche qui s'ouvrit devant lui, et le déroba aux fureurs de Julien. Or, voyez tout, interrogez les traditions vivantes, les monuments muets; et, à votre retour, reprenez votre Ruyr, le Pallade des ermites de la Vosge; relisez une dernière fois Baillet, Butler, D. Calmet; que si, par aventure ensuite, les nouveaux actes bollandiens se rencontrent sous vos yeux, ce sera tout une révélation, depuis le nom du saint jusqu'à la dernière translation, en 1792 [1].

Nous pourrions pousser plus loin cette revue légitimement élogieuse, mais on nous croirait peut-être résolu, par système, à tout louer; donc, et à nos risques et regrets, nous ferons un moment la part de l'hypercritique.

[1] 16 oct., p. 799-816.

Nous dirons qu'il y a peut-être ceci à retoucher, apparemment cela à retrancher, quelque chose assurément à ajouter.

Il y aurait, dirons-nous, à revoir quelques mots trop décisifs contre l'antique apostolat de saint Clément de Metz [1], lequel, sur plus d'un titre sérieux, peut remonter jusqu'à saint Pierre [2]. N'est-ce point trancher au vif que de renvoyer aux fables, sans exception, tous les saints *céphalophores* [3], expression nouvelle dans les Acta, et qu'il faut laisser à nos savants mythographes? Peut-on affirmer, sans réserve, que les translations de corps saints n'ont commencé dans l'Occident qu'au septième siècle [4]?

Les prétendus sermons de saint Bernard en langue romane ne sont, au jugement des savants, qu'une assez moderne version qu'il n'est guère possible de prendre au sérieux [5]. Mais cette sérieuse considération nous semble de rigueur pour tout acte transmis de bonne foi, même pour les légendes irlandaises. L'un des jeunes Bollandistes n'a-t-il point laissé son impatience décocher quelques traits trop vifs sur saint Colman [6]?

Il faut, ce nous semble, mettre, avec respect, hors de ligne la plupart des légendes irlandaises, et pour

[1] P. 818, n° 5.

[2] Une brochure qui vient de paraître reprend à neuf cette question; elle est due à M. l'abbé Chaussier, supérieur du petit séminaire de Metz, et a pour titre : *De l'origine apostolique de l'église de Metz.* — Paris, libr. archéololog. de V. Didron, 1837.

[3] P. 819, n° 10.

[4] P. 824, n° 9.

[5] P. 968, n° 44.

[6] P. 852, n° 4.

plus d'un motif : le plus ou moins de merveilleux importe peu; car il abonde dans les actes les plus avérés, dans le vénérable Bède et les biographes contemporains, comme dans les féeries les plus imaginaires. Il s'agissait, d'une part, d'arracher un peuple naïf et fort au magisme druidique, évidemment poussé là par d'occultes puissances à un formidable prestige qui dut grandir au contact de l'Odinisme anglo-saxon; et d'autre part, il fallait préparer cette terre de miracles à la plus terrible épreuve infligée à une nation chrétienne. Le salut d'un peuple est la suprême loi. Que devant celle-ci beaucoup d'autres aient fléchi, nous le croyons.

Mais nous tombons nous-mêmes dans un second grief allégué contre les Acta, quelques longueurs. On dit que ce défaut est inhérent au génie belge. Les Bollandistes n'accepteront pas cette excuse; ils ne se prévaudront pas même des tâtonnements inévitables d'un premier essai. Devant compter avec eux, comme avec des maîtres exercés, nous tenterons de leur demander si, dans la double dissertation sur l'*empêchement du vœu*[1], insérée dans l'une des plus courtes vies, un professeur du droit canonique ne s'est pas trop souvenu de sa chaire? Si l'un des

[1] P. 827, 829. Il était important du reste de relever van Espen et de rectifier des erreurs assez communes sur les vierges chrétiennes et les vœux religieux aux premiers siècles de l'Église. Nous ne saurions nous plaindre d'une seconde dissertation insérée dans les mêmes actes sur l'usage des ariens de rebaptiser. La question est tout à fait neuve et importante. Elle se lie à la fusion assez obscure des donatistes et des ariens et peut-être au double baptême inexpliqué de Constantin. Nous avons touché à cette question dans une lettre insérée dans l'*Ami de la Religion*, Janvier 1850.

jeunes Bollandistes n'a pas déployé avec trop de luxe son érudition dans une dissertation remarquable d'ailleurs sur l'*Ave Maria* et l'*Angelus* [1] ? S'il n'eût pas été plus opportun, à l'article de saint Ambrois, de renvoyer en quelques mots Oudin devant ses juges naturels, les auteurs de patristique [2] ? Nous réclamerons plus hardiment des réductions au chapitre des étymologies. Il est par trop docte de remonter du nom lorrain ou champenois de saint Elof, non-seulement au grec ἔλαφος, mais aux vocables les plus scandinaves des Edda [3]. Une prétermission à l'adresse des savants ou du lecteur impatient suffit-elle pour faire défiler toutes les déclinaisons du nom de saint Berchaire, *Berer, Ber*, et même *Herrer*, ou encore plus apparemment *Erfheer* (*hæreditatis herus*), si ce n'est pas autre chose [4] ? En passant par *Lugdunum-Convennarum* pour arriver à Saint-Bertrand de Comminges, faut-il que même les Bollandistes s'arrêtent, comme tant d'autres, et sur *Lug*, et sur *dunum*, et sur *convennæ, cominhium, cominicum, comejum, comenge* [5] ? Mais qui verra, de grâce, le dernier tour du kaléidoscope des étymologistes ?

N'aurait-on pu substituer à ces quelques longueurs une ou deux pièces désirables ? Nous regrettons surtout un travail achevé et annoncé sur les limites de l'ancien évêché des Morins. Nous l'attendons en tête du prochain volume. Il est fâcheux que, par défaut

[1] P. 1108 et suiv., p. 1173.
[2] P. 799, n° 1.
[3] P. 362, n° 1.
[4] P. 991.
[5] P. 1175, not. f., et 1154, n° 54.

d'espace, l'historien de saint Gal, d'ailleurs si éminent et si riche, ait renvoyé à saint Othmar les illustrations, les monuments, la gloire posthume de saint Gal en toute son abbaye impériale; qu'il n'ait pu éditer l'œuvre métrique que Wallafrid Strabon poursuivait, quand la mort le frappa; qu'il ait dû uniquement renvoyer à Canisius pour le seul fragment littéraire qui nous reste du fondateur de l'abbaye la plus lettrée de l'Allemagne [1]? Un sermon de saint Gal, mentionné dans sa vie, prononcé à une consécration d'église devant un évêque, par un privilége qui a frappé un moment l'attention de l'hagiographe, une homélie exposant le plan catéchétique des apôtres qui ont converti et civilisé l'Allemagne, méritait, ce semble, une réimpression dans les Acta et un paragraphe spécial dans les prolégomènes de saint Gal. Les savants disciples de saint Colomban, Mummolein et Bertin, amenaient avec eux, l'un l'étude de la première école palatine, et l'autre l'examen d'un cartulaire récemment publié et le contrôle des premières chartes de Saint-Bertin.

[1] Nous réclamons d'autant plus volontiers que le P. van Hecke traite largement les questions littéraires. Outre sa thèse contre Oudin dont nous avons parlé, il nous a donné de belles études sur les épîtres de S. Lulle, un aperçu du commerce des livres au 8e siècle entre l'Allemagne et la Bretagne, et quelques notes précieuses dignes d'un développement plus ample sur les vers léonins. S'il a une nouvelle occasion de revenir sur ce sujet assez important pour la critique et l'âge des monuments, il lui sera facile de faire remonter le vers léonin non-seulement au 9e siècle, mais à Sédulius qui le recherche visiblement, mais à Perse et Juvénal et aux meilleurs classiques; et cette hérésie littéraire a pour garants Casaubon, Rittershuys, P. Burmann, Gebauer, et encore Maffeï et Fabricius!

Mais il deviendrait puéril d'insister davantage sur ces plans rétrospectifs, qui ont été sûrement avant nous pesés et négligés pour de bonnes raisons.

Résumons plutôt ce qui demeure, grâce aux nouveaux Bollandistes, acquis aux lettres, à l'histoire, à l'Église, ce que la France en particulier leur doit de reconnaissance. En somme, ce 54[e] volume met en lumière 59 saints sous un titre consacré et 895 martyrs innommés.

Parmi les saints illustrés, *nominatim,* il y a quinze évêques appartenant à quatorze siéges différents; seize confesseurs de l'ordre monastique, dont deux illustres fondateurs d'abbayes, saint Gal et saint Berchaire; neuf vierges, sainte Thérèse en tête, forment un groupe angélique complet.

Parmi les actes publiés, six sont entièrement inédits, d'autres restitués à neuf, ou retirés de collections introuvables, ou puisés jusque dans les limbes des *incunables.*

Parmi tous les siècles chrétiens, deux seuls ne sont pas spécialement compulsés; dix-sept autres sont enrichis de documents nouveaux ou d'études qui éclairent toutes les époques, et parmi ces âges des saints, le septième conserve, en ce volume comme dans toute la série des Acta, sa richesse et sa fécondité privilégiée.

Bien que ces actes ne durent que deux jours, ils ne laissent pas de rayonner sur toute l'Église; et pour la France surtout, ce sont à la lettre *deux jours de gloire;* la moitié de ces saints, vingt-cinq nommément lui appartiennent, et chaque province peut en revendiquer. Il y a pour l'Alsace, sainte Aurèle;

pour la Lorraine, saint Elof et saint Baudry ; pour la Champagne, saint Berchaire, saint Sauve, sainte Bologne ; pour la Bourgogne et le Nivernais, saint Baldry et saint Léonard ; pour l'Auvergne et le Limousin, sainte Bonète, saint Junien, saint Sauvin ; pour l'Anjou et la Bretagne, saint Maimbœuf, saint Vital, saint Anastase, saint Guénégan ; pour le Nord, saint Mummolein, saint Gourdinel ; pour le Midi, les saints Ambrois, Dié, Bertrand, Cannat, Antonin, Antioque et la bienheureuse Philippe de Champs-le-Milan. Malgré cette belle part, faite à la France, les autres contrées ne sont pas disgraciées, puisque, entre autres, l'Allemagne a saint Lulle et saint Gal ; l'Espagne, sainte Thérèse ; et la Belgique, tout l'honneur des Acta.

CHAPITRE XIV.

ACTES DE SAINTE THÉRÈSE.

Au moment de nous séparer des Bollandistes, nous rencontrons sainte Thérèse et le travail le plus considérable qui se soit encore vu dans toute la collection des *Acta Sanctorum.* Le P. van der Moere en a fait son début et son *exegi monumentum.* En digne fils de Bolland, et sans se préoccuper du vaste champ qui s'ouvrait à lui, il s'est dévoué à une œuvre unique qui a épuisé sa vie littéraire. Il a vécu d'un jour et d'un nom; il a commencé et fini, en commentant ces deux lignes du martyrologe :

A Avila, en Espagne, sainte Thérèse, vierge, mère et maîtresse des Frères et Sœurs de la stricte observance de l'Ordre du Carmel.

Cet ordre du Carmel qui a causé tant de déboires aux anciens Bollandistes, qui même faillit entraîner la chute des Acta, fournit ici, sans qu'un seul mot rappelle les anciennes querelles, une illustre réparation. Papebroch est vengé à la manière des saints, et sur le Carmel, la justice et la paix s'embrassent. Sainte Thérèse inaugure les travaux des nouveaux Bollandistes, qui, par une consécration spéciale, inscrivent, dans leurs fastes privés, sa fête et son

patronage. Le premier de leurs *Anciens*, comme épuisé, après six ans de labeur, dans cet holocauste de la science, apparaît et se retire avec sainte Thérèse, laissant un commentaire unique de plus de six cents pages à la gloire du Carmel.

Ce morceau n'a-t-il point dépassé toutes les limites? Nous voulons si peu éviter cette question, qu'à ce propos nous demanderons compte à notre tour aux Bollandistes des proportions énormes de leur œuvre. Mais en élargissant l'objection dans toute son ampleur, nous prenons le droit de l'ajourner un moment, et d'écarter, pour la résoudre sur une plus grande échelle, cette difficulté qu'on serait tenté de soulever contre les actes de sainte Thérèse.

A l'égard de ceux-ci, qu'il nous suffise de citer une grave autorité. Le docte Binterim, lisant ce nouveau volume, ne put arriver à ces actes considérables, sans s'arrêter avec hésitation. Mais à peine eut-il commencé qu'il fut entraîné jusqu'au bout; il n'eut plus ni la pensée de se plaindre de cette longue lecture, ni la patience de soumettre au microscope de la critique ce vaste travail, pour y surprendre çà et là quelques taches ou un peu de poussière. On nous permettra de l'imiter.

Dès le début de ces actes, l'hagiographe rencontre les filiations croisées de onze enfants et une généalogie qui se lie aux plus nobles familles de l'Espagne [1]. Ceux qui savent ce que coûte une pareille étude, bien loin de trouver ici des longueurs, admireront plutôt la concision du jeune Bollandiste, qui

[1] Comm de præv., § II, III.

débute ici, sous la direction du P. van der Moere. Sans rien dire de ses patientes recherches, sans laisser presque soupçonner qu'il lui ait fallu, non pas marcher seul, ce qui est aussi commode que vulgaire, mais se faire jour à travers les erreurs des Hélyot, des Baillet, des Richard, des Boucher, il va droit au résultat de ses labeurs, et donne un tableau synoptique, où, pour tout voir, le lecteur n'a besoin que d'un coup d'œil.

Sainte Thérèse vint au monde au moment où Luther le bouleversait (1515). C'était, selon le mot d'Isaïe heureusement cité dans ses actes, « la tige de myrte qui remplaçait la ronce »[1]. Elle eut pour patrie Avila, surnommée *la Sainte*, qui eut en deux siècles l'honneur de fournir à l'Église deux docteurs, si l'on peut parler ainsi, Alphonse Tostat et sainte Thérèse. Saint Augustin n'a pas raconté avec plus de charme que la sainte d'Avila les jours de son enfance, et ses premiers égarements.

Le Bollandiste, aidé de ces pages, suit, comme sur une pente douce et parfumée, cette heureuse famille de douze enfants; sans perdre un moment de vue Thérèse, qui, au milieu d'eux, bâtit des ermitages de fleurs, effeuille avec eux son rosaire, arrange des cloîtres, et y déploie des processions de nones et d'abbesses, prend à l'écart son plus jeune frère, et, après une lecture de vies des saints, l'entraîne au martyre chez les Maures...

Bientôt le chemin devient plus rude : il faut, sous

[1] « Luthero destruente et Theresia ædificante, factum est quod Isaias, c. LV, v. 15, dicit : *pro saliunca ascendet abies et pro urtica crescet myrtus.* » Act., p. 123, col. 2.

ses récits pleins de charmes, démêler les dates, fixer le lieu et l'année de l'entrée en religion, rétablir dans une juste réalité l'humble exagération de Thérèse pénitente, surprendre l'innocent secret des fautes qui l'effraient, relever les assertions téméraires ou injurieuses des historiens les plus accrédités. C'est Ribeira, c'est Yepez, c'est surtout Villefort que le Bollandiste redresse à chaque pas de sa savante route.

Il interroge sévèrement jusqu'aux merveilles de la vie extatique de Thérèse, si étonnamment mêlées aux sollicitudes les plus tumultueuses. Sans descendre du troisième ciel, cette femme forte, mène, avec une active et suprême sérénité, un tourbillon d'affaires graves; elle fonde et dirige trente-deux monastères. Il a fallu passer par tous ces nombreux sentiers, et concilier des récits mêlés, des dates intervertiess, des incidents enchevêtrés et contradictoires.

Heureusement quarante-sept années de cette vie sont racontées par la sainte elle-même; d'innombrables lettres suppléent au récit des vingt dernières années. Il eût été plus court et plus aisé de résumer ces mémoires autographes que de les traduire. Mais pour ne pas nous priver de cette parole inspirée et resplendissante, l'hagiographe se tait, s'efface et répète avec une rigoureuse élégance cet insaisissable idiome. Nous savons qu'en général ces traductions sont dues au jeune collaborateur du P. van der Moere. Il sera difficile au lecteur, séduit et souvent ravi par cette facile lecture, d'entrevoir tout ce que des mains, novices encore, ont dû arracher de

ronces et d'épines pour frayer une voie aussi commode.

L'un des plus admirables monuments de notre sainte et qui n'a rien d'analogue, ce sont ses lettres : saint Jean de la Croix les portait sur lui, renfermées dans une bourse avec la sainte Bible. Mais cette correspondance a été publiée par lambeaux, à des siècles de distance, au fur et à mesure que les fragments tombaient sous la main, et par des éditeurs téméraires qui ont osé supprimer et tronquer des pièces considérables. Des traducteurs perfides ont envenimé les plaies et ajouté au désordre. Nul n'avait encore, d'une main aussi ferme que celle du P. van der Moere, sondé ces ténèbres, flétri ces profanations, restitué le rang, la date, la pensée de chaque épître, et restauré le monument tout entier[1].

Prophétesse et thaumaturge, comme sainte Hildegarde, comme elle sainte Thérèse fut soupçonnée d'avoir maudit les plus belles tentes d'Israël. Au nom du Carmel et de ses frères martyrs, le bollandiste montre à qui la prophétesse présageait l'anathème; et quelles victimes elle voyait dans l'avenir monter au ciel sur le char ardent des tribulations. Trois ordres sont à la fois glorifiés : le Carmel conserve son oracle; l'institut de saint Ignace, son innocence; et l'ordre de saint Dominique, un mystérieux avenir où la pourpre du martyre semble devoir teindre sa robe blanche. Nous n'avons pu nous défendre d'une émotion que nos lecteurs partage-

[1] § LXXVII, LXXVIII, LXXXIV, LXXXV.

ront, si cette page des Acta vient jusqu'à eux [1].

Il nous reste de la béatification et de la canonisation les actes les plus volumineux qui soient en ce genre. Ils ne sont pas seulement ici reproduits *in extenso*, et annotés sous tous les points difficultueux. La cause est comme reprise en sous-œuvre; de nouveaux témoins sont appelés, et se succèdent jusqu'à nous de génération en génération; une dernière fois l'enquête est ouverte et fermée avec les historiens, les éditeurs et les traducteurs, plus ou moins trompeurs ou trompés. Villefore, Boucher, Arnaud d'Andilly, la mère de Meaupou, les historiens de l'Église et les hagiographes détracteurs, tels que Baillet [2], toutes les parties et les témoins sont cités de nouveau. On va jusqu'à écouter les sectaires, les philosophes qui par leur feinte admiration, leur apparente candeur, ou leur colère, ont tour à tour outragé notre sainte. Puis, pour lui offrir sa couronne vivante la plus chère, son historien rassemble autour d'elle les plus vénérables filles du Carmel; et les actes se ferment au martyre des treize carmélites de Compiègne, montant à l'échafaud au chant du *Te Deum* et du *Veni Creator* [3].

Si la longueur de ces actes inspire une pensée fâcheuse, ce n'est point contre le consciencieux Bollandiste. On le plaint plutôt, et c'a été notre im-

[1] § LXXXIII, p. 476. Nous regrettons que l'espace nous manque pour citer ces prophéties de S. Thérèse.

[2] Cet inconcevable frondeur dit lestement que le Saint-Siége agit irrégulièrement et à la légère dans ce procès qui dura vingt ans, et dont les pièces sont le monument le plus capital des *actes de canonisation*.

[3] P. 779. *Gloria posthuma*, n° 96.

pression bien vive, d'être obligé, par l'étrangeté de certains adversaires, à subir une plaidoirie fastidieuse, des débats indignes de la majesté des Saints. Il y a quelques jours que des professeurs du Collége de France, des bibliothécaires de notre Institut, des lauréats universitaires dans leurs thèses doctorales, des aristarques de nos revues, de nos dictionnaires et de nos encyclopédies en vogue, faisaient de sainte Thérèse une sibylle ou une Sapho, ou, par grâce, s'en tenaient à la monomanie mélancolique, montraient la fibre de ses extases, le faisceau nerveux de ses visions, et la livraient aux ignominies du magnétisme animal.

Sainte Thérèse, femme supérieure, devant laquelle s'inclinèrent tous les docteurs contemporains, aura rendu compte de ses actes jour par jour, aura vécu sous les yeux, sous le contrôle d'hommes aussi savants que Suarès, Banez, Sanchès, Louis de Léon, Alvarès, Possevin, Henriquès, aussi éminents que Mendoza, Ferdinand d'Albe, Philippe II, aussi saints que Jean de la Croix, Pierre d'Alcantara, François de Borgia, Louis Bertrand; pendant vingt-cinq ans sa cause aurait été pendante à Rome, discutée dans le plus sévère détail[1]; les actes du procès auront passé sous les yeux du monde entier,.... il n'importe: sainte Thérèse est demeurée méconnue et doit être convaincue de catalepsie ou de mélancolie hystérique. S'étonnera-t-on qu'un bollandiste, heurté par de pareils arrêts, sorte des bornes, et poursuive dans tous ses souterrains cette critique auda-

[1] *Acta S. Teresiæ,* § XCIV, XCV, XCVI, p. 523-537.

cieuse, qui s'interpose entre l'Église et ses saints[1] ?

Parmi les faits les mieux constatés de cette belle vie, il en est un que la sainte elle-même a raconté, qu'une fête publique a consacré : la transfixion de son cœur, lequel subsiste encore, vivant et permanent témoignage. Des témoins, par milliers, l'ont vu, le voient encore ; un procès-verbal en fut dressé en 1726, et le pape Benoît XIII institua en commémoration une fête, motivée sur le rapport d'un promoteur de la foi, nommé alors Lambertini, plus tard Benoît XIV. Il n'importe : on a été dupe d'un jeu d'enfant. Cent ans après sainte Thérèse, Alphonse Cano s'avisa de peindre son cœur percé d'une flèche, avec cette mystique légende : *Quoniam sagittæ tuæ infixæ sunt mihi.* Là est tout le secret, et cette découverte, avec beaucoup d'autres, a été affichée à la porte de l'Institut, avec un étalage d'érudition où l'auteur épuise tout le catalogue de sa bibliothèque. Il sera donc nécessaire à l'hagiographe non-seulement de relever cette bévue, mais d'amasser, même sur les questions de culte secondaire, tous les documents capables de prévenir ces aberrations.

Mais ce sont ou des ennemis ou des étrangers qui jugent ainsi de nos saints, comme le feraient des mandarins, tombant de Pékin à Paris. Plût à Dieu qu'il n'y eût pas à se défier, même des amis, même des panégyristes ! Il y a au fond de notre époque, fille de la philosophie railleuse, une incrédulité ou une

[1] *Essai sur les légendes*, par L. F. A. Maury. Paris, 1843. Voir *Acta S. Teresiæ*, n° 228, p. 172.

légèreté latente, à qui pèse tout ce qui est surnaturel. On se ferme aux choses divines, ou on les scrute témérairement; on fera des livres, des articles, des études, où il sera beaucoup question de génie, d'amour, de poésie; mais quant à l'action de Dieu et de la grâce, c'est par trop incommode et si obscur! Que si d'aventure on en parle, c'est pour aller étourdiment d'un bond jusqu'à l'hétérodoxie; c'est ainsi qu'un estimable auteur parlant de sainte Thérèse ravie, l'élève à l'apothéose, disant que pour elle *il n'y avait plus de mystère.* Combien d'autres, sans aller jusque-là, appellent sainte Thérèse *un docteur de l'Église*[1]*?* C'est prévenir un décret du Saint-Siége, lequel se donne avec une si solennelle lenteur, que saint Bernard même n'a obtenu ce titre que sous Pie VIII[2]. Cependant sainte Thérèse a été assistée d'un secours spécial[3]. Ce serait une nouvelle erreur plus grave, que d'attribuer ses admirables écrits, ses contemplations sublimes à la richesse

[1] Emery, *Esprit de S. Thérèse*, p. xv. — Duserre-Figon, *Panégyr. de S. Thérèse*, p. 33. — *Biogr. univ.*, art. *S. Thérèse.* — S. Anton. à S. Joachim, *Annus teresian.* in titul. — Boucher, *vie de S. Thérèse.* Prol., p. IX, etc. Il y a plusieurs modernes qui affirment, sans fondement, que Grégoire XV et Urbain VIII ont donné ce titre à S. Thérèse, ajoutant soigneusement qu'aucune autre femme n'a obtenu ce titre. Il est reçu, à vrai dire, en Espagne de peindre S. Thérèse en costume de docteur de Salamanque, avec la *borla* et le *capirotte* blancs, l'anneau au doigt, la plume et le livre en main. Il y a dans les actes de canonisation et l'office de S. Therèse quelques expressions qui élèvent très-haut sa doctrine; mais ce n'est point encore la dignité de *Docteur* prise dans sa rigueur liturgique.

[2] *Ibid.*, p. 468-470.

[3] *Ibid.*, p. 464-468.

de son génie, aux élans de sa sensibilité. Si Muratori tomba dans cette méprise[1], si Villefore est allé jusqu'à dénaturer les paroles mêmes de sainte Thérèse sur son état d'oraison, et lui faire dire qu'elle n'ajoutait pas foi à ces sortes de choses[2], n'est-il pas nécessaire que l'hagiographe, se plaçant d'un pied ferme au milieu de tous ces écueils, élève un fanal pour éclairer ces profondeurs des clartés de la théologie mystique[3]?

Cependant nous avons entendu faire sur ce travail considérable un autre reproche; on s'est plaint que les Bollandistes aient manqué l'une des plus belles occasions de traiter largement une vie sainte. Comment n'ont-ils pas donné sainte Thérèse et son siècle, avec une introduction sur sa mission dans le monde, et sa part à la civilisation du globe? Conçoit-on qu'on enjambe le seizième et le dix-septième siècle, entre Henri IV, Sixte V et Philippe II, sans grouper les papes et les rois aux pieds de la sainte? N'y a-t-il pas en tête de sa correspondance quatre lettres à Philippe II[4]? N'y a-t-il pas eu d'autres lettres échangées et perdues, et surtout des monitions mystérieuses qui sont arrivées à leur royale adresse, et dont le secret n'a pas transpiré? Évidemment, avec des avis inédits, des lettres supprimées, des relations inconnues, il y a tout un

[1] *Ibid.*, p. 516, § XCIII, p. 516-522.

[2] *Ibid.*, n° 92, p. 151.

[3] *Ibid.*, § XII, p. 165. — § XCI, p. 510. — § XCII, p. 513.

[4] En d'autres temps on eût trouvé que les Bollandistes traitent Philippe II avec une politesse peu révérencieuse, en rejetant l'analyse des lettres qui lui sont adressées, dans une note perdue au bout des derniers commentaires, p. 740, note *ee*.

drame et un vaste système. Nous l'avouons ingénument : on ne trouvera, dans aucun volume, dans aucune vie des Acta, ces grandes choses de l'histoire moderne, la philosophie et le drame, le système et le roman intime.

Nous voulions pourtant prendre la chose au sérieux. Les mémoires intimes, ce sont les secrets de l'âme ; le drame de la vie, c'est la lutte et la correspondance entre Dieu et l'homme ; le système d'une existence, c'est la pensée du Créateur sur une vocation ; la philosophie de l'histoire, c'est sa théologie. Vous ne trouverez cela nulle part, si ce n'est dans la vie des saints.

Voyez sainte Thérèse dans ses Actes ! Cette âme s'y découvre tout entière ; elle-même révèle ses secrets les plus profonds, et mène jusqu'au berceau de ses pensées, quand, héroïque et naïve enfant, elle prenait par la main son jeune frère, pour courir aux Arabes et mourir. Si elle n'est point allée aux plages africaines, elle a trouvé la plume d'Augustin et continué les plus belles pages des Confessions. On n'a entendu que deux fois, dans les jardins de l'évêque Valère, et sous les mystiques ombrages d'Avila, ces accents de l'ange humilié, tirant de ses gémissements les célestes cantiques, retrempant dans ses larmes sa blancheur, et secouant la poussière mortelle pour remonter vers les cieux. La lutte est achevée ; la vierge forte, un moment abattue, se relève, et s'élance dans les hauteurs de la contemplation ; calme en son vol sublime, elle compte et décrit, aussi longtemps que le peut la parole humaine, les degrés qu'elle franchit, les zônes qu'elle par-

court. Il n'est pas de spectacle plus digne d'attention. Quel palais de marbre et d'or est comparable *au château* de cette âme habitant avec Dieu, vivant en lui, n'ayant plus qu'en lui seul opération, vie et mouvement! Libre et captive, immolée et toujours vivante, mortelle encore, mais indifférente aux choses créées, elle se repose, abîmée en Dieu; fond et s'anéantit dans son amour, se dissout comme l'or dans le creuset, se transforme si vivement, si entièrement, qu'elle perd jusqu'au sentiment de son abandon entre les mains divines. Un géant, dit-elle, n'enlève pas plus aisément une paille, que Dieu ne ravit cette âme en sa force impétueuse. Peut-elle résister à un géant, sans retomber comme brisée? ne pas céder à cette vertu secrète qui l'attire, bien qu'elle ne voie ni ce que c'est, ni comment cela se fait? Elle se voile et s'abat, comme le chérubin aux pieds de Dieu; pourtant elle n'est pas au ciel; mais elle ne tient plus à la terre; elle demeure suspendue et comme crucifiée, rassasiée de délices et abreuvée de souffrances, entre l'agonie qui défaille, et le ciel qui s'entr'ouvre. Que ne pouvons-nous redire quelques-uns des accents qui s'exhalaient alors de sa poitrine oppressée! En l'un de ces moments inexprimables, il s'échappa de ses lèvres un cantique si enflammé qu'elle en serait morte, si Dieu, dit-elle, ne l'eût interrompu.

VERSOS	VERS
de la Santa Madre Teresa de Jesus	NÉS DU FEU DE L'AMOUR DIVIN
NACIDOS DEL FUEGO	QUI POSSÉDAIT
DE L'AMOR DE DIO QUE EN SI TENIA.	la Sainte Mère Thérèse de Jésus.

Vivo, sin vivir en mi	Je vis, hors de moi ravie,[1]
Y tan alta vida espero	J'aspire à si noble vie
Que muero porque no muero.	Qu'en ne mourant pas je meurs.

GLOSE.

Union divine et profonde!
Mon Dieu de qui l'amour m'inonde
S'est fait captif de mes ardeurs!
De mon cœur il brise la chaîne,
Vit en moi, m'embrase, et s'enchaîne.
O Dieu, ne mourant pas, je meurs!

Que longue est la vie! et qu'il dure
Cet exil que mon âme endure,
Rivée au cachot de douleurs!
Si le départ se fait attendre,
Je sens mon cœur lassé se fendre.
O Dieu, ne mourant pas, je meurs!

Qu'amère est la vie! et qu'une âme
Souffre loin du Dieu qui l'enflamme;
L'amour, sans doute, a ses douceurs:
Mais l'espoir qui longtemps se traîne

[1] *Illius latine qualitercumque vertendi periculum feci*, dit le Bolandiste en donnant une traduction, en prose élégante et libre, de la *Glose de Sainte Thérèse*. Nous avons aussi, plus téméraires sans doute, tenté le même péril, accru par les rigueurs du mètre, et la raideur de notre langue si dédaigneuse et si froide. Nous nous hâtons de prévenir le ecteur, qui n'aura pas tourné le feuillet sur cette note et ces stances, qu'avant d'oser lui livrer cet essai de quelques moments de distraction, il a été revu et amendé par un juge compétent, qui nous donnera bientôt a vraie poésie des Psaumes, dont la *Glose* de Sainte Thérèse est comme un écho.

Pèse plus qu'une lourde chaîne...
O Dieu, ne mourant pas, je meurs!

Si je vis, c'est par espérance
De clore bientôt ma souffrance,
Et d'aller vivre en tes faveurs.
O mort, qui m'apportes la vie!
Viens, hâte-toi, je t'en supplie,
Car de ne pas mourir je meurs.

De l'amour quelle est la puissance!
N'arrête pas ma délivrance,
O vie, écoute mes clameurs!
Vienne à moi cette mort que j'aime,
Ce trépas, mon espoir suprême;
Car de ne pas mourir je meurs.

D'en haut la vie inénarrable
Seule est vivante et désirable;
Mais ce lugubre val des pleurs,
C'est le sépulcre le plus sombre.
O mort, je réclame ton ombre,
Car de ne pas mourir je meurs.

Au Dieu qui dans mon sein respire,
Que donner, sinon que j'expire
Et m'abîme dans ses splendeurs!
Meure ma vie, et que j'obtienne
Que mon Dieu, mon seul amour vienne.
Oh! de ne pas mourir je meurs.

Prolonger cette absence amère
Loin de toi, Seigneur?... je préfère
La mort dans toutes ses horreurs.
Je me prends en pitié moi-même,
Quand je vois ma misère extrême,
Moi, qui de ne pas mourir, meurs.

Le poisson, hors de l'eau limpide,
Meurt sans peine; et bien que livide
Le trépas a quelques lueurs;
Mais quelle mort, quelle souffrance

Se compare à mon existence,
Quand de ne pas mourir je meurs!

A mon âme un peu consolée,
Sur l'autel, ta face voilée
A peine a montré ses grandeurs,
Qu'impatiente et plus avide,
Je sens croître en mon cœur le vide,
Et de ne pas mourir je meurs.

L'espoir de te voir face à face
M'exalte, et pourtant tout me glace
Et rien n'égale mes terreurs;
Car je puis, infidèle amante,
Te perdre, et c'est mon épouvante.
Ah! de ne pas mourir je meurs.

Descends! que ta main me délivre,
Seigneur, accorde-moi de vivre,
Brise et romps les lacets trompeurs.
Tout en moi de désirs tressaille,
Toute mon âme en toi défaille,
Oui, de ne pas mourir je meurs.

Déplore et ta mort et ta vie,
Malheureuse âme, ensevelie
En cette geôle de pécheurs!
O Dieu commande, et que j'expire,
Et qu'à la fin je puisse dire:
De ne pas mourir je me meurs.

On serait tenté de croire, et c'est une opinion assez commune, que ces âmes d'élite, ainsi transfigurées, ne descendaient plus de leur Thabor, abîmées dans la contemplation et perdues pour la terre. Sainte Thérèse étonne autant par la fécondité de ses actes, que par ses ravissements dans le monde invisible. Après trente ans d'hésitation, c'est en prenant son essor vers ces hautes régions, qu'elle entre à

grands pas dans la voie de réformatrice. Mais déjà au seuil de la vieillesse, elle s'arrête bientôt, et meurt en route, de fatigue et de faim, dans un coin obscur de l'Espagne, au moment où s'en allait crouler cette grande monarchie que le soleil ne voyait finir ni à l'orient, ni au couchant. Que si une femme meurt et un empire se dissout, voici un autre royaume qui s'élève, celui de la Prière, le Carmel réformé. Les trente-deux monastères, fondés par sainte Thérèse, dilatés comme le cénacle au souffle de Dieu, s'étendent à trente-trois provinces qui embrassent le monde; chaque province est une légion; quelque part que le soleil se lève, il trouve debout cette armée qui a sauvé l'Église, et, par elle, l'Europe et le monde chrétien.

L'Église chassée de l'Allemagne, traquée entre les Belges et les Bataves, martyre en Angleterre, captive à Rome, pillée au Vatican, presque trahie par la France à l'avènement du douteux Béarnais, n'a vraiment eu pour rempart qu'une poignée de saints; l'Espagne les lui a donnés presque tous, et tous ces forts d'Israël ont trempé leur héroïsme au feu de sainte Thérèse. « *Seigneur! je suis fille de l'Église,* » disait-elle en mourant, et comme tenant l'étendard aux portes du ciel. « Thérèse n'est rien, mais Thérèse et Dieu, c'est tout. » C'est la nouvelle Debbora, a dit le Vicaire de Dieu quand il la présentait à la vénération de la Ville et du monde, avec saint Ignace, saint François Xavier, saint Isidore de Madrid et saint Philippe de Néry. « C'est la nouvelle Debbora,
« suscitée dans l'Eglise pour se vaincre d'abord par
« sa virginité toujours pure, puis pour dompter le
« monde par la merveille de son humilité, et renver-

« ser toutes les inventions du diable par l'héroïsme
« de ses vertus sans nombre. »

Qui nous dira combien de légions ennemies tombèrent, quand levant ses bras avec ses trois cents filles, Thérèse disait au sommet du Carmel : « Regardez, « ô mon Dieu, mes désirs et mes larmes qui vous « implorent, et, à cause de vous, oubliez mes œu« vres, et prenez pitié de tant d'âmes qui périssent ; « aidez votre Église, et ne permettez plus, Seigneur, « des perditions dans la chrétienté. Éclairez enfin « ces ténèbres. » Et encore : « Seigneur, quand nous « vous demandons honneur, fortune ou richesse, « et tout ce qui est du monde, ne nous écoutez pas ; « mais quand nous vous prions pour l'honneur de « votre Fils, Père éternel, pourquoi ne nous exau« cez-vous pas, nous, qui mille fois livrerions hon« neur et vie pour vous ? » Qui nous dira ce que cette croix du Carmel, la risée de nos païens, le scandale de nos juifs, la folie de nos sages, a versé de bénédictions sur les peuples, et combien elle a épargné de fléaux, même à ceux qui l'ont insultée ?

Les annales des peuples racontent, longtemps après sa mort, ce que fit sainte Thérèse, et l'histoire publie sa gloire posthume. Qu'il nous soit permis d'ouvrir une dernière fois les Actes, et de citer l'un de ces faits que nous livrons en terminant aux méditations de nos lecteurs.

En 1622, le 1er décembre, par une nuit sereine, Maurice de Nassau, à la tête d'une nombreuse troupe, arrivait inopinément, avec des mesures habilement prises et l'assurance d'un plein succès, au port d'Anvers, pour emporter, d'un coup de main, le boule-

vard de la Belgique catholique. Il disait dans sa confiance à ses compagnons : « Si Dieu ne s'en mêle pas, « je suis aussi sûr de prendre la ville, que de vous « donner cette poignée de main [1]. » Dieu s'en mêla. Sainte Thérèse intervint, en réveillant l'une de ses filles. La vénérable mère Anne de saint Barthélemi, à minuit, est saisie d'une soudaine terreur; elle se jette en prières, les bras tendus ; elle y demeure longtemps, et comme ses bras s'affaissaient, une invisible main les soutenait, et une voix lui disait : « Il n'est « pas encore temps, lève les bras toujours. » A l'aurore, elle fut trouvée accablée de fatigue, mais exaucée. « J'ai combattu, dit-elle, contre une armée en- « tière, nous apprendrons quelque chose. » On sut qu'un vent tempétueux et glacé avait saisi, en face de la ville, la flotte de Maurice, dispersé ses bateaux, noyé ses gens, et jeté le stathouder à la rive. Après des périls extrêmes, il échappa à grand'peine, emportant la maladie qui le mit au tombeau. Des actes juridiques de cet événement furent dressés et subsistent encore ; on possède un rapport officiel adressé, le 3 décembre, par le prince Maurice aux États de Hollande. Un écrivain protestant le rapporte dans un ouvrage publié à Rotterdam, en 1843, et conclut par ces mots : *Il est évident que la volonté de Dieu fut la cause de ce sinistre événement.*

[1] Het was dan ook dui delijk Gods werk hetwelk dien aanslag deed mislukken. C. M. van der Kemp, *Hist. du prince Maurice,* t. IV, p. 162. Roterd., 1843. Cf. Leo van Aitzema, *Saken van Staet en oorlogh,* a. 1669, t. I, p. 132, 153, 372, 392. — Joh. van den Sande, *Histoire abrégée de la patrie*. Amsterd., 1650, liv. VII, à l'ann. 1622. — Alex. Vander Capellen, *Comment.* Utrecht, 1777, t. I, p. 126 et 316.

CHAPITRE XV.

OBJECTIONS ET CONCLUSION.

Chaque fois qu'un nouveau tome prend place dans la nombreuse collection des Acta, le petit nombre des hommes dévoués, qui accordent au nouveau venu le bon accueil d'une lecture sérieuse, contraste avec la foule qui ne manque pas de recommencer ses plaintes banales. A quoi bon? Et à quand la fin? Qui peut lire d'aussi gros livres, et lequel de nos arrière-neveux en verra le dernier?

Il est même d'estimables censeurs, admirateurs sincères de l'œuvre bollandienne, qui ont maintes fois dit ce qu'un savant homme, Graveson, écrivait il y a un siècle passé [1] :

« Cette œuvre colossale, poussée à plusieurs « tomes, avec un labeur inouï et une rare science, « je l'avouerai, me semble avoir pris des dimensions « exagérées. Elle comprend déjà tant de volumes « (trente-deux alors, maintenant cinquante-quatre), « que pour les lire une vie d'homme suffirait à « peine [2]. »

[1] *Hist. ecclés.*, part. III, tom. VIII, colloq. V. *de Scriptor. Societ.*, p. 207 et 1730.

[2] Même après Graveson et l'œuvre étant doublée, il y a eu de robustes lecteurs qui ont pu la suivre d'un bout à l'autre. Nous pourrions citer, entre autres, M. Gœrres. Nous l'affirmons du docteur

Cette plainte, qui n'est pas nouvelle, on le voit, n'est point la seule : d'autres en sens inverse ont regretté diverses lacunes. Préoccupés d'une étude locale, d'une biographie spéciale qu'ils ont pu ou voulu épuiser, ils s'étonnent que les Bollandistes n'aient pas devancé leurs recherches et deviné leur plan ; ou bien, lancés dans les aventureuses synthèses de notre époque, s'indignent que les historiens des saints n'aient pas élargi leur horizon, et poussé plus haut et plus loin leur essor.

Enfin, n'y a-t-il pas un troisième ordre de contradicteurs, qui, sans s'arrêter au trop ni au peu d'étendue des *Acta Sanctorum*, en blâment l'ordonnance, imaginent un autre plan, et regrettent de n'avoir eu ni la possibilité de le proposer au P. Bolland, ni l'espoir de le faire agréer à ses successeurs?

Essayons de reprendre chacune de ces objections.

Il nous semble d'abord qu'une réduction dans les Acta ne peut tomber que sur quatre choses : ou sur le nombre des saints, ou sur les actes sincères, ou sur les actes douteux, ou sur les commentaires.

Réduire le nombre des saints serait peu orthodoxe ; tronquer les actes sincères, autant vaudrait se faire iconoclaste ; retrancher les actes douteux, ce serait au détriment de la critique, de l'histoire et des lettres ; mutiler enfin les commentaires, ce serait renverser l'œuvre bollandienne.

Binterim qui ne dissimule pas tout ce qu'il doit à cette vaste lecture. Il en donne au reste le secret qui la rend moins prodigieuse, moins impossible qu'il ne semble. Pour avoir lu les Bollandistes assez complétement, il suffira de suivre attentivement l'analyse marginale qui court de page en page, en s'arrêtant, pour passer au texte, à chaque indication d'un point plus neuf et plus notable.

La première réduction irait à la témérité ; la seconde serait trahison [1]; la troisième, après tout, deviendrait insignifiante; la dernière, en apparence la plus plausible, resterait la plus irréparable.

Évidemment cette encyclopédie des saints, dégagée des commentaires, cesserait de répondre à sa mission [2]. Non-seulement le trophée qui rend à nos saints leurs splendeurs et les venge des railleries passées, serait renversé; on briserait encore une arme qui, pour des combats imminents, sera plus nécessaire que jamais.

Cette question d'utilité, aux temps où nous sommes, obtient et mérite une attention spéciale. Or, voici que le rationalisme, de guerre lasse, en finit avec les monuments révélés. Le texte sacré, pour les uns qui passent outre, est jugé; pour ceux qui adorent la parole de Dieu, elle sort victorieuse de toute la poussière de l'exégèse moderne.

Mais, passant aux traditions humaines et armée des mythes et des poésies de l'ancien monde, la controverse s'en prend aux monuments de l'histoire. Décidée à ne pas même respecter les titres de famille, les actes publics, les pièces enregistrées au greffe, et vidimées sous les yeux de tous, fera-t-elle grâce aux archives de l'Église, aux mémoires des saints?

N'a-t-on point déjà vu, comme Semler, à Alexan-

[1] Ce fut, nous l'avons dit, l'une des intolérables conditions que la censure autrichienne imposa aux anciens Bollandistes, dans leurs derniers volumes.

[2] Cf. G. H. Schüz, prof. hist. in univers. Ingolstad. *Comment. critic. de Scriptis et Scriptor. historic.* Ulm. et Lips. 1763, p. 37.

drie, une officine d'apocryphes d'où sortirent la plupart des apologistes fondus au même moule, saint Irénée, saint Justin, Clément Alexandrin, saint Hippolyte, Tertullien même en partie, peut-être encore les Hexaples d'Origène [1]. D'autres ont découvert à Ephèse une bande de jongleurs remontant à un prêtre Jean, qui aurait si habilement joué le rôle d'apôtre et gardé son masque, jusqu'à une vieillesse décrépite, qu'Éphèse et Rome et la postérité s'y sont trompés : de là part une secte inédite de *Presbytériens* ou *Johannites* qui ont fabriqué, sans parler de quelques évangiles et épîtres, les œuvres de Papias, d'Ignace, de Polycarpe, de Méliton. Nous ouvrions, il n'y a pas longtemps, avec une naïve curiosité, un opuscule annonçant Hégésippe, *princeps auctor rerum christianarum*, édité, disait-on, pour la première fois, restitué par tous ses fragments, revu et apprécié d'après les anciens historiens. Un moment nous crûmes à la résurrection de ce Père de nos annales, l'historien des martyrs; une bonne fortune, disions-nous, l'aura fait exhumer de quelque manuscrit inconnu. En ces quelques pages, de mince érudition, Hégésippe était en effet apprécié, mais pour être déclaré apocryphe et relégué parmi les fables; chaque citation d'Eusèbe, de George Syncelle, de Photius, de Nicéphore, etc., chaque édition, depuis la version latine de Rufin jusqu'aux *reliquiæ sacræ* du vénérable Routh, n'est plus qu'une mystification continue dont le secret a été

[1] Semler. *Tertulliani opp.* in append. *dissert. de indole et fontibus opp. quorumd. Tertull.* Hal. Sax. 1769.

trouvé à Zurich, en 1833, par Jean Schulthess [1]. La science sérieuse n'est pas à l'abri de ces préoccupations entraînantes. On sait que la providence a fait découvrir, dans les ruines des derniers monastères de la Thébaïde, et heureusement arriver, sous bonne garde, au British Muséum de Londres, des manuscrits syriaques remontant jusqu'au quatrième ou cinquième siècle. L'habile explorateur de ces trésors, M. Cureton, dont nous admirons sincèrement l'érudition, se préparait à renverser l'autorité de saint Athanase, en montrant, par les actes de saint Antoine, quelles pauvretés circulaient à l'ombre d'un grand nom. Il s'arrêta sagement, en rencontrant une version syriaque identique au texte grec, contemporaine de saint Athanase, écrite un demi-siècle à peine après sa mort, selon une date incontestable que porte encore le manuscrit. Mais M. Cureton n'a-t-il pas été trop hardi pour les épîtres et les actes de saint Ignace? Sept épîtres ont été réduites à trois, et ces trois restent mutilées et dépouillées des plus célèbres passages; un texte grec a été découpé sur une version syriaque ainsi réduite, et on a déclaré apocryphe tout ce qui dépassait ce lit de Procuste. On a réclamé en Angleterre, en France, en Allemagne; aux Syriens on a opposé grecs, arméniens et latins. Mais pour plusieurs, déjà le procès est jugé contre saint Ignace, malgré une tradition dix-huit fois séculaire. Une édition récente et splendide, due à un érudit de haut lieu, le chevalier Bunsen, ambassadeur de

[1] *Hegesippus,* princeps auctor rer. christian. nunc primum seorsim, quantum ex reliquiis fieri potuit, *penitùs recognitus et secundum antiq. histor. exploratus*, curâ Joh. Schulthess. Turici, 1833.

Prusse à Londres, donne pour texte définitif, avec variantes et notes *variorum*, les trois seules épîtres mutilées; encore celle aux Romains n'a-t-elle obtenu grâce, que parce qu'elle est enchâssée dans la passion du saint martyr. L'édition passera de Berlin à Paris, et un docte professeur du Collége de France révélera à ses jeunes auditeurs émerveillés, qu'il y a une grosse erreur sur le compte de saint Ignace, lequel a écrit au plus trois fragments d'épîtres. De là, conclura-t-on, jugez de la Patristique.

Que si même les trois premiers siècles et les plus vénérés monuments des martyrs et des docteurs n'ont pu échapper à ces hardiesses, que ne fera-t-on pas aux mille ans du moyen âge, et au corps des légendes et des passionnaires? On s'épargnera même les frais d'une critique positive, qui obligerait au moins d'abattre les pièces une à une, et par autant de procès en forme. Une théorie suffira; d'un trait d'imagination, tout sera biffé *à priori*. Voici l'une de ces théories, que nous trouvons étayée d'un spécieux amas d'érudition, et d'un nom qui aspire sûrement à monter plus haut que la bibliothèque de l'Institut. Nous ne croyons point sortir de notre sujet, en résumant ce système que nous avons ailleurs exposé plus amplement et contredit en ses bases et en ses conséquences [1].

« Toute l'antiquité, dit-on, vécut de fables sacrées. Le christianisme a aussi sa mythologie. Aux premiers siècles, ce sont des évangiles apocryphes; aux âges suivants, des passions et des légendes;

[1] *Histoire de saint Léger*. Introduct., p. XCVIII et suiv.

plus tard, des romans de chevalerie, symptômes innombrables et divers d'une même infirmité, que doit enfin guérir l'âge où nous sommes, âge de critique et de raison pratique et sociale. »

« Il est aisé de voir les légendes naître, se développer et se populariser par des phases prévues et une progression suivie, dont les termes seront un jour des lois de la science. Ce qui les caractérise, c'est la consécration d'un type moral, d'un modèle divin proposé en exemple à l'humanité. Ce type est Jésus-Christ, le fils de Marie ; les héros chrétiens seront faits à son image et à sa ressemblance. Plus tard, il fallut un idéal de la mère, de l'épouse, de la vierge : Marie, la Vierge-Mère, réunit ces merveilleux caractères. Autour de ces deux archétypes se déroulent de longues séries de types secondaires. Chaque âge, chaque génération, chaque condition de la nouvelle société, eut son modèle idéal. La légende fut un long plagiat ; l'hagiographie, une immense galerie, où des peintres plus ou moins ingénieux reproduisaient sans fin, sous des noms divers, le type convenu qui posait devant eux [1], autrement une supercherie persévéramment maintenue, un jeu de vieux enfants, trompeurs et trompés. »

Nous ne pouvons prendre une pareille accusation plus au sérieux ici qu'ailleurs, où nous donnâmes

[1] Ce long thème est développé avec un étrange amas d'érudition et de méprises dans le livre intitulé : *Essai sur les Légendes pieuses du moyen âge*, etc., par E.-F.-A. Maury, Paris, 1843. — L'auteur a depuis appliqué ce système aux Anges comme aux Saints, et publié, dans ce sens, une série d'articles dans la *Revue archéologique*. M. Maury regrettera plus tard, nous le croyons, d'avoir consumé ses doctes veilles sur d'aussi arbitraires élucubrations.

pour corollaire de ce système les *Vies parallèles des grands hommes* de Plutarque. Nous indiquerons encore un autre concurrent et un très-docte devancier.

Jablonsky, l'illustre auteur du *Pantheon ægyptiacum*, l'un des Pères de l'orientalisme, voulant occuper quelques passe-temps d'érudit, ouvre un martyrologe romain. A peine au milieu du premier mois, il s'étonne de rencontrer partout, sous de pieux masques, ses héros et ses dieux familiers. Au 19 janvier, il s'arrête, pensif, aux saints martyrs persans, Marius, Audifax, Abachus, Marthe. Ce Marius ne serait-il pas le fameux consul Caïus Marius le Cimbrique, et non le Persan, première bévue du martyrologe? En effet, que peut être cet Abachus, nom barbare et mutilé, sinon le roi cimbre Teutobochus, *nomine parce detorto?* Si vous en doutez, voici une inscription découverte à point, inconnue, sinon inédite; Pierre-martyr Felino en a parlé (*de mirabilibus urbis Romæ,* 1615); on l'a même accusé de l'avoir fabriqué. Quoi qu'il en soit, Marthe est évidemment, et le nom même le prouve, la Sibylle barbare qui accompagnait Marius, et dont parle Plutarque. Et enfin, écoutez le mot de cette Velleda: *Audi-Fax!* lisez avec Plutarque: *Audi vatem!* En train de divination, Jablonsky n'hésite pas à voir dans un saint Julien et cinq mille martyrs, un simple soldat escorté de cinq compagnons, les mêmes, à coup sûr, qui figurent identiquement six mois plus tard avec saint Ischyrion. C'est la loi des types et des groupes similaires... Ailleurs, une mesure agraire de quatre-vingt-trois milles a été convertie

en autant de martyrs. Ce trait surtout ravit Jablonsky, et lui suffit pour affirmer intrépidement, que si saint Laurent a été martyrisé *in Lucina*, cette mention de Lucine est une canonisation, et cette matrone chrétienne, une altération de Junon dite *Vicina*, dont le temple est indiqué près de là par Montfaucon. Mais le coup de maître du sphinxdu *Pantheon ægyptiacum* est d'avoir constaté l'identité de l'empereur Adrien avec le martyr de ce nom, si tant est que celui-ci ait jamais existé *in natura rerum*.

On sera tenté de ne voir, dans cette excursion de Jablonsky au domaine de l'hagiographie, qu'une gageure faite et remplie à plaisir. Cette étude est aussi sérieuse que la création des types et des métamorphoses légendaires de M. Maury : les opuscules de Jablonsky ont passé avec respect et sans contestation dans les bibliothèques des savants. Ils ont eu l'honneur d'une seconde édition intégrale et sans rétractation, au sein du protestantisme très-sérieux de la Hollande, et dans l'une de ses plus doctes universités [1]. Quoi de plus ? Pour plusieurs de ses plus ingénieuses fantaisies Jablonsky n'a pas eu le mérite de l'invention. Même pour les saints martyrs persans, Tillemont lui a frayé le chemin, et quant à sa dernière découverte de l'empereur martyr Adrien, il a pour chef de file Baillet, qui à son tour suit docilement Tillemont.

Il est fâcheux que le bollandiste Stilting, en la

[1] P. Ern. Jablonzcki *opuscula quibus lingua et antiquitas Ægyptiorum, difficilia librorum sacr. loca et historiæ ecclesiasticæ capita illustrantur* etc., edit. J. Guil. te Water. Lugd. Bat. 1804-1813, 4 vol. in-8°.

même année, ou peu avant que Jablonsky ne révélât son œuvre au monde savant, ait prouvé, au jour de saint Adrien, que le grave Tillemont n'a pas lu les actes; qu'il a inventé ou falsifié un texte, et accumulé des considérations ridicules; que le judicieux Baillet n'ayant lu que Tillemont, a confondu deux saints Adrien, et mêlé leur vie avec une hardiesse qu'on n'a jamais vue dans Métaphraste; que celui-ci n'est point l'auteur des actes du saint martyr; qu'insérés avant lui dans des manuscrits du neuvième siècle, ces actes remontent au cinquième, et sont presque contemporains du martyr couronné au quatrième; que, depuis, une translation de ses reliques se fit à Constantinople au sixième siècle; qu'à Rome on lui bâtit une magnifique église en 626; que les monuments de ce culte authentique, dont chacun est au moins une preuve de l'existence historique du saint personnage, se succèdent sous les papes Léon III, Grégoire IV, Léon IV, Adrien Ier, Jean VIII; se multiplient en Italie, en France, en Espagne, en Belgique et jusqu'au voisinage de Jablonsky, qui pouvait visiter la célèbre abbaye de Saint-Adrien de Grammont; que là, en particulier, vingt-deux translations et d'innombrables miracles sont enregistrés depuis le neuvième siècle; qu'entre autres plusieurs se firent en présence de l'empereur saint Henri, qui obtint le sabre de ce mythe canonisé, et lui dévoua son armée sur le champ de bataille de Waldeck; puis d'autres, sous les yeux des rois de France Louis X et Louis XI; d'autres enfin, du vivant même de Jablonsky, en 1681, 1682 et 1684. — Ouvrez les Bollandistes, c'est la seule réponse à faire à toute atta-

que sur le culte de nos saints; on peut compter qu'elle sera toujours péremptoire.

Mais il n'en peut être ainsi qu'à une condition, plus dure aux Bollandistes qu'à leurs lecteurs: c'est que chaque article soit aussi complet qu'une monographie isolée; c'est que les actes d'un saint soient recueillis jour par jour, fallut-il traverser les dix-huit siècles chrétiens; c'est qu'il n'y ait pas une date, un nom, un lieu, un chiffre omis; c'est qu'en un mot chaque titre du martyrologe bollandien soit, comme nous l'avons dit, un procès complet de canonisation, qui réponde, non-seulement aux objections connues de la partie adverse, mais prévienne encore et devine, comme par une prophétique anticipation, toute attaque ultérieure.

C'est ainsi que le P. Bolland a conçu son œuvre; c'est ainsi qu'il l'a exécuté le premier; et pour ne citer qu'un exemple, qui nous ramène encore à Jablonsky, un siècle avant lui, Bolland, au 19 janvier, traitait, au début de son œuvre, des saints martyrs persans. Sans soupçonner assurément une polémique ultérieure, mais fidèle à son plan ordinaire, il donne successivement, en quelques pages, les titres des martyrologes, un témoignage de saint Grégoire-le-Grand, un récit d'Eginhard qui reçoit des reliques à Selegenstadt, le récit officiel des cinq translations vers 800, 1130, 1137, 1467, une reconnaissance des reliques par Innocent III en 1212, une inscription sur marbre de 1228, un procès-verbal de visite faite en 1590 en présence de Baronius, et attestée par Pancirole, deux autres visites, en 1600 et 1623. Bolland rédigeait son travail peu avant 1645. Telle est

la chaîne infranchissable et serrée qui protége dans les Acta la mémoire de tous les saints. On le sent, il n'y a pas de sophisme, d'inventions, ni de découvertes qui puissent l'entamer.

Nous avons promis de soumettre les Acta à une seconde enquête. Si volumineuse qne soit cette collection, n'y aurait-il point des lacunes à combler? Il est surtout un genre d'observations très en vogue, que plus d'un lecteur candide a vainement cherché dans les Acta. On se figurait jadis que pour connaître un personnage historique, il fallait avant tout s'assurer de son nom, de sa patrie, de son époque, de ses gestes, de sa vie et mort. On y joignait avec mesure et circonspection une étude parallèle des hommes et des choses contemporaines; souvent on se réservait pour soi seul ce vaste synchronisme, afin de mieux s'orienter. Le tout était rangé et classé avec des dates sûres, un lieu bien circonscrit, et des épisodes sévèrement coordonnés. On se permettait alors seulement de réfléchir sur l'ensemble. L'historien même se dispensait volontiers d'exposer la synthèse de son œuvre, et se fiant à l'intelligence du candide lecteur, lui laissait toute l'indépendance de son appréciation finale. Nous avons changé tout cela. Aujourd'hui nous allons plus vite; la première pensée qui nous vient, c'est la dernière. La première question posée sur le nom historique le plus obscur, est celle-ci : Quelle a été son influence sur son siècle, son poids dans la balance universelle du globe; en un mot, la philosophie du sujet. On se plaint donc que les Acta n'ont ni philosophie, ni synthèse. On voudrait que dès son début, le P. Bolland,

quand il enregistrait les onze cents actes de janvier, eût condensé autant de fois, dans chacun de ses saints, un monde entier, et mis en appendice de chaque vie l'histoire universelle.

Mais on attend de nous une réponse sérieuse. Est-ce à dire que les Bollandistes ne puissent, au besoin, passer de leur patiente analyse à des vues plus synthétiques, grouper un large ensemble, traiter avec ampleur des questions générales, et même épuiser, en dehors de leur plan, certaines digressions épisodiques ou rétrospectives? Nous saisirons cette occasion de signaler l'une des richesses trop peu connues des Acta : cette série considérable de dissertations spéciales et de traités complets, épars dans la volumineuse collection, et touchant aux points les plus importants de l'histoire ecclésiastique. Ce sera peut-être rendre un service agréable à plusieurs que d'en dresser simplement la table.

Janvier.

Préface générale sur les sources, l'objet et le plan des Acta. Cette introduction a pour complément la vie du P. Bolland, par Papebroch, en tête de mars, et le proœmium sur tout le dessein des Acta, par le P. van Hecke, au commencement du premier tome de la continuation.

Février.

Diatribe sur les trois Dagobert; cette pièce célèbre, tirée à part, est devenue fort rare. Il faut y joindre les généalogies mérovingiennes aux tomes III de mars et d'avril, et l'exégèse confirmative, par le même père Henschenius. Au tome III d'avril[1], autre disser-

[1] Dans les Analecta Belgica, Ghesquière a reproduit et complété ces pièces par ses propres notes.

tation sur les évêques de Tongres et de Maestricht. Ce travail, comme le précédent, rentre dans les Acta par les compléments que le P. Henschenius y donne au tome VII de mai.

MARS.

Martyrologe du vénérable Bède, avec une préface sur les matériaux antérieurs et des notes tirées des martyrologes qui ont suivi celui de Bède, tome II. Ce n'est encore qu'un essai que complétera plus tard le P. du Sollier.

Essai sur la Chronographie du patriarche Théophane.

AVRIL.

Diatribe sur les plus anciens catalogues des Souverains Pontifes, principales sources du Liber pontificalis. — Par le P. Papebroch, au tome II[1].

Propylées diplomatiques sur la critique des vraies et fausses chartes, par le même, au tome II. C'est le début de toute la diplomatique.

MAI.

Éphémérides gréco-russes avec dix-neuf planches, précieux trésor d'Iconographie bysantine.

Propylées. Essai chronologico-historique sur le catalogue des Papes, avec préfaces, sur les années de N. S.; lettres diverses au P. Possin, une dissertation théo-généalogique sur la parenté de N. S., et suivi d'un calendrier ou obituaire des Papes. Ce vaste travail est l'œuvre collective d'Henschenius et de Papebroch.

Deux itinéraires des lieux saints, ceux de Phocas et Antonin, par Papebroch, au tome II. Histoire chronologique des Patriarches de Jérusalem, par le même, au tome III. Exégèse historique sur les évêques de Tongres et Maestricht : c'est l'œuvre posthume d'Henschenius et comme le codicille de sa science et son adieu aux Acta.

[1] Il se trouve en tête du même volume une courte dissertation sur l'année et le jour de la mort de saint Ambroise.

Juin.

Apologie des Acta, par le P. Janning. Il faudrait joindre à cette pièce un volume entier renfermant le dossier du long procès soutenu par les Bollandistes contre les Carmes et l'Inquisition d'Espagne.

Traité préliminaire sur quelques offices des Grecs : au tome II; c'est l'essai et l'œuvre unique du P. Nicolas Raye, qui n'appartient point à la société des Bollandistes.

Lois palatines de Jacques II, roi d'Arragon, accompagnées de curieuses planches, au tome III.

Sur les Patriarches d'Alexandrie, avec appendice sur les Coptes Jacobites, par du Sollier, au tome V.

Les six premiers mois du martyrologe d'Usuard, au tome VI, et les six derniers, au tome VII, avec tous les auctaria des anciens martyrologes, la plupart inédits.

A la suite se trouvent, au tome VII, des recherches sur la basilique vaticane, sur la continuation de Sigebert de Gembloux, attribuée à Robert du Mont, sur la chronique de Jean Beca, historien des évêques d'Utrecht, deux très-anciens calendriers, et la table générale des Saints des six premiers mois.

Juillet.

Recherches sur les migrations des Saints de la Syrie en Italie, au tome I.

Traité historico-chronologique des Patriarches d'Antioche, au tome IV.

Traité historico-chronologique sur l'ancienne liturgie d'Espagne, par le P. Pien, au tome VI.

Aout.

Traité sur les Patriarches de Constantinople, par le P. Cuypers.

Septembre.

Traité sur les Diaconesses de l'Église, par le P. Pien, au tome I.

Dissertation sur la conversion et la foi des Russes, par le P. Stilting, au tome II.

Dissertation contre Tillemont sur le temps de la naissance de S. Grégoire de Nazianze, par le même, au tome III.

Dissertation sur les frères de N. S., complément d'un travail antérieur de Papebroch, par le même, au tome VI.

Octobre.

Ephémérides et table alphabétique des Saints illustrés aux mois de juillet, août, septembre, par le P. Ghesquière.

La plus facile objection qu'on puisse alléguer contre les Acta, se tire de leur plan. Il semble à plusieurs qu'il ne pouvait y avoir de marche plus défectueuse que la monotone succession du calendrier. Il faut à chaque jour reprendre, à nouveaux frais, un voyage par tous les siècles et sur cent divers points du globe. Cette scène mobile n'est jamais éclairée du soleil des contemporains; chaque saint y arrive isolé, immobile sous son auréole solitaire, découronné de tous les reflets de son ciel natal. L'histoire manque de perspective, et pour se mouvoir dans ce vide, il faut recommencer à chaque pas un travail ingrat de topographie, de chronologie, de synchronisme, qui n'empêche pas le lecteur de s'arrêter désorienté et désenchanté. On ne peut lire les Acta de suite.

Mabillon n'a-t-il pas été mieux inspiré, quand, avec d'Achery, il ouvrit cette belle ordonnance des siècles bénédictins se déployant à la suite du patriarche, avec un cortége croissant d'âge en âge; les Bollandistes eux-mêmes l'ont imité, quand Ghes-

quière détacha de la collection générale les actes des Saints belges. Si Bolland eût pris ce parti, l'œuvre aurait maintenant franchi les douze ou quinze premiers siècles chrétiens; elle eut certainement atteint l'époque des canonisations solennelles: dès lors, fût-elle interrompue par le malheur des temps, ce serait une perte moins irréparable : les matériaux s'étant multipliés, les faits se rapprochant de l'ère contemporaine, le travail se fût allégé avec la longueur de la route, et les derniers continuateurs eussent été les théologiens de la congrégation des rites.

Nous concevons parfaitement ce plan pour une œuvre plus exclusivement historique et plus spécialement circonscrite que les Acta. Il devait être adopté par Ghesquière et Mabillon : l'un coordonnait les sources de l'histoire nationale, et l'autre enregistrait les archives de son ordre. Ghesquière avait pour ligne parallèle une série de chroniques échelonnées selon l'ordre des temps, et Mabillon traçait, avec les jalons de ses actes, les grandes et belles lignes de ses annales.

Mais Bolland dut se placer dans un autre point de vue; il ne fut pas même libre de le choisir. Les Acta sont la somme des diptyques, des martyrologes, des calendriers, des passionnaux, des légendaires qui partent de l'ère des martyrs et se succèdent jusqu'à la consommation des temps.

Tous ces monuments ont une forme hiératique et constante, consacrée par les traditions, par les habitudes de la foi, par les lectures des fleurs des saints, par tous les devanciers les plus populaires

des Bollandistes. Il n'a pu même leur venir en pensée, à leur début, de sortir de ce majestueux orbite où passe la gloire des saints. Ils ont bien pu se flatter ingénument, Henschenius et Bolland comme l'ardent Rosweyde, que dans une vie d'homme, ils franchiraient l'espace d'un ciel à l'autre, et s'en iraient, partis de la circoncision, s'asseoir, avant de mourir, aux fêtes de Noël, aux derniers saints du calendrier; mais, ni Bolland ni Rosweyde ne songèrent assurément à rompre avec tous leurs devanciers pour marcher siècle par siècle.

Ce plan traditionnel a de plus une importance liturgique qui suffirait pour écarter toute autre combinaison. On peut appliquer aux Acta ce qui a été dit récemment de l'année ecclésiastique : « C'est la manifestation de Jésus-Christ et de ses mystères dans l'Église et dans l'âme des fidèles ; c'est le cycle divin où rayonnent à leur place toutes les œuvres de Dieu [1]. » Nous citons un livre où l'on peut voir ce qu'il y a de profondément mystique et providentiel dans la distribution des saints sur le calendrier de l'Église : comment, dès l'ouverture de l'année ecclésiastique, un cortége d'apôtres, de docteurs, de pontifes et de vierges annoncent la naissance d'Emmanuel, qu'entourent le premier des martyrs, le plus aimé des apôtres, les plus pures prémices de l'innocence ; puis une nouvelle procession, semblable à la première, se déploie au delà du berceau de l'Enfant-Dieu, Pierre et Paul, les deux princes de l'apostolat; Vincent, Timothée, Polycarpe, Ignace

[1] *Année liturgique,* par le R. P. dom Prosper Guéranger. *Temps de l'Avent*, préface, p. XVIII.

Porte-Dieu, Marcel, Fabien et Sébastien, sept martyrs; deux docteurs, Hilaire et Chrysostome; deux pontifes aux lèvres pleines d'onction, Hildefonse et François de Sales; deux rois, Canut et Charlemagne; deux confesseurs, Raymond de Pegnafort et Pierre de Nolasque; trois patriarches du désert, Paul, Antoine et Maur; deux vierges et deux saintes veuves, Agnès et Martine, Paule et Bathilde. Il en est ainsi autour de tous les grands mystères du Verbe fait chair. « C'est le cycle divin où rayonnent à leur place toutes les œuvres de Dieu : le septenaire de la création, la pâque et la pentecôte de l'ancien peuple, l'ineffable visite du Verbe incarné, son sacrifice, sa victoire, la descente de son Esprit, la commémoration de Marie, des anges, des saints... »

Les Bollandistes ont donc suivi, pour glorifier les saints, la méthode de l'Eglise, autrement le plan de Dieu. Car c'est à lui qu'il appartient, de sa main souveraine, de placer au firmament ces grands luminaires destinés à présider au monde comme patrons des peuples, et à briller en signes des temps, des jours et des années. Et même le temps ici n'est pour rien; ces fils de Dieu, comme les astres du matin, se lèvent, en leur fête natale, toujours à la même aurore. Le jeune élu monté d'hier au cycle des saints est le frère d'âge du patriarche couronné au même anniversaire dans le lointain des siècles. Mille ans sont comme le jour d'hier, et chaque heure du calendrier, en confondant ainsi des intervalles séculaires, sonne d'autant mieux l'éternité. C'est comme un Te Deum permanent qui envoie à chaque pas du temps, dans la louange sans fin des cieux,

les concerts des anges et des puissances, le chœur glorieux des apôtres, le nombre harmonieux des prophètes, les acclamations de l'armée des martyrs, l'universelle confession de l'Église.

Et puisque, ne voulant d'abord que lever quelques contradictions, notre pensée se trouve reportée jusqu'à Dieu, il nous semble qu'elle ne s'est point détachée des Acta. C'est bien son œuvre, comme les héros mêmes dont ces actes publient la gloire. Ici et là se trouve empreint ce triple caractère qui reluit en tous ses ouvrages, la puissance, la sagesse, l'amour de miséricorde. De même qu'un saint est l'homme innocent rendu plus abondamment à sa vie première et retraçant plus purement l'image du créateur, ainsi ce santuaire que l'on nomme *Acta Sanctorum* reproduit à son tour, par sa plénitude, sa belle ordonnance et les délices cachées qui s'y trouvent, comme une ressemblance des saints. Qu'on veuille, avec un cœur droit, en toucher seulement le seuil, il en sortira une vertu; ce sont, de page en page, les saints qui passent, pour guérir nos langueurs, nous raffermir et nous consoler. Bien qu'en nos jours on ait fait à ces hôtes célestes plus d'un accueil hospitalier, c'est encore trop peu. Veut-on tenter une œuvre de vie et de résurrection pour le présent et pour l'avenir? Donnez une *fleur des Saints*, pieusement et fidèlement détachée des actes choisis des Bollandistes.

Cette œuvre de puissance, de sagesse et de dévouement rayonne vraiment, comme une image de Dieu, sur les trois phases du temps. Nous avons dit en commençant ces études ce qu'elle était pour

le passé, et comment, au sortir d'un siècle iconoclaste et blasphémateur des saints, les Acta avaient paru pour susciter une amende honorable par toute la chrétienté.

Cet hommage qui rejaillit avec tant d'éclat sur le triumvirat des trois fondateurs n'est pas l'une des moindres grandeurs de ce siècle qui, en eut tant d'autres. Il se peut que plus d'une lumière de ces temps pâlissent, et que, sévère ou injuste, la postérité renverse le piédestal de plus d'un grand homme, et jusqu'au trône du roi qui a marqué ce siècle de son nom. Mais il en restera un monument impérissable, et il suffira pour attester quel souffle puissant et fécond passa alors sur le monde. Nous avons vu, après Alexandre VII et Benoît XIV, après Bellarmin, Bona et Fontanini, Mabillon, Ducange et Muratori, se rencontrer, mêlés dans la même ovation, d'illustres protestants, Leibnitz, Meibom, Bayle, Ludowig, Fabricius. Napoléon s'incline avec le respect de Turenne. Il n'y a pas longtemps que M. de Hammer et Gœrres en Allemagne, qu'en France Monge au nom de la science, Guizot au nom de l'histoire, Saint-Marc Girardin au nom des lettres, souscrivaient implicitement à ces paroles d'un savant compatriote de Bolland : « Quelle que soit, a dit M. de Reiffenberg, « l'opinion que l'on professe, l'Église que l'on ait « choisie, la philosophie dont on suive les principes, croyants ou sceptiques, zélés ou indifférents, « catholiques ou disciples de Luther ou de Calvin, « pourvu qu'ils aiment les lettres et qu'ils ne renient pas le passé, tous vénéreront les *Acta Sanc-*

« *torum* comme un des monuments les plus éton-
« nants de la science [1]. »

C'a été, de plus, une revanche anticipée que Dieu prit sur les railleries des philosophes. Cette pensée nous est toujours venue, chaque fois que cette immense collection nous est apparue comme la reine des plus riches bibliothèques. Combien le concert du siècle où elle naquit eût été plus unanime, si, entre les hagiographes et leurs admirateurs, une voix prophétique eût dit : « Hâtez-vous! les temps approchent où les saints défailleront, où les vérités diminueront, où les pierres du sanctuaire seront dispersées. Encore quelque jours, et la colère des peuples et des rois balaiera les temples, les cloîtres, les académies, les archives, les livres, les parchemins. »

Dieu a été ce prophète : entre deux ouragans dont l'un devait emporter ce qui avait échappé à l'autre, aux derniers jours de paix, il suscita d'infatigables travailleurs pour inventorier les trésors, et les fixer sur l'indélébile airain de la typographie; telle a été en ces derniers temps la mission de tous les corps religieux, plus ou moins voués à l'érudition. Il n'en est pas un seul, qui jusque dans les mauvais jours, et sans comprendre toute la portée de ses efforts, n'ait accompli noblement sa tâche.

La Société de Jésus n'eût-elle laissé, pour sa part, que les *Acta Sanctorum* inachevés, elle peut dire : *exegi monumentum œre perennius.* Revienne la lumière et que la poussière tombe, au grand jour

[1] *Collect. de chron. Belg. ined.*, t. I. *Introd.*, p. XXIX.

apparaîtra, autour de ces trophées des Saints, la devise des Bollandistes :

OMNIA AD MAJOREM DEI GLORIAM.

E Musæo Bollandiano, mense martio, anno rep. salutis M. DCCC. XLVII.

ANALECTA BOLLANDIANA.

I.

HÉRIBERT ROSWEYDE.

Lettre Ire, 21 février 1620.

Rosweyde au P. Jean Robertson, de Douai.

Il lui recommande un manuscrit d'Eandelin et les soins d'une édition de Théofride d'Epternach.

PAX CHRISTI.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

Faciat Reverentia Vestra arbitratu suo de libro Eandelini, si Reverentia Vestra eo tantum utatur ad lucem; integer postea ad me remittatur. Quamquam existimem gratius auctori futurum, si post Theofridum prodeat, eique subjungatur, etiam præfixo Eandelini nomine. Desiderabat, uti ego, hic curarem imprimi. Sed typographum non reperi, nisi auctor ipse paratus esset ducenta exemplaria redimere. Ita liber apud me hæsit. Faciat Reverentia Vestra pro commodo suo.

Patri Maimfroi hic justa persolvimus. Vetus is mihi et sincerus amicus erat.

Reverendo P. Rectori plurima ex me salus, item P. Præposito, P. Fournet, P. Eansolio. Unius litteras accepi Antverpiæ.

Reverentiæ Vestræ in Christo servus,

HERIBERTUS ROSWEYDUS.

In sigillo Præpositi domus professæ S. J. Antverpiensis.

Antverpiæ, 21 febr., anno 1620.

Reverendo in Christo Patri Johanni Roberti Soc. Jesu, Duaci.

(*Mss. des Bollandistes.*)

Lettre IIe, 25 novembre 1609.

Le P. Fronton-le-Duc à Rosweyde.

Aubert-le-Mire, recommandé par Rosweyde, a été partout bien accueilli. Casaubon l'a loué de son côté et recommandé à ses amis. Henri IV vient de donner mille écus d'or à Casaubon pour son édition de Polybe, qu'il doit enrichir de notes. Fronton offre à Rosweyde trois copistes pour lui transcrire les Martyrologes, les Actes des Saints, un Métaphraste complet dont il lui envoie quelques notes; il y joint un Origène de la bibliothèque de Clermont et un Sidoine Apollinaire, destiné au P. André Schott. Il le presse de publier partiellement ses travaux, réclame ses services pour son édition de S. Jean Chrysostome, et donne diverses nouvelles littéraires.

H. Rosweydo Fronto-Ducæus.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

Magnopere placuit civibus et amicis nostris Miræus vester, omniumque animos devinxit, ita ut jam præcone vel proceneta non indigeat. In epistolio quod ad me scribebat heri doctiss. Casaubonus, illum πολυμαθῆ καὶ κράτιστον indigitabat, simulque litteris ad Cantenum et Wennum commendabat. Is nuper, oblato Polybio suo, munus accepit a rege plane basilicum : mille aureos libellorum supplicum Magister ei detulit, quo, velut calcari mutatus, ad pertexendas in auctorem illum notas animum appulit. Martyrologia vetusta quemadmodum et sanctorum vitas offerunt describendas multi; sed ne limitibus regni excedant non possunt adduci ut patiantur. Simeon Metaphrastes collegit varia græcorum opuscula, et vitas omnium sanctorum edidit ipse; tomi tamen integri illius esse dicuntur, quia collegit ea συγγράμματα; neque diffido quin menses omnes, hoc est immensa et immania volumina, in regia utraque reperiantur Bibliotheca. Nunc quod ad manum erat volumen, ab amico mihi commodatum, cum percurrissem, prima capita singulorum exscripsi. Tu vide quid potissimum exscribi velis : habeo enim tres amanuenses, qui honesto pretio conducti quamprimum cuncta μεταγράφουσι. Savaronis Sidonium una cum reliquis ad P. Schottum libris Miræus transmittet. Atque Origenem Claromontanum, ab

eo responsum et a Fabro, si non habeas, per me non stabit. Identidem in memoriam revocavi. Est amicus noster quidam in scrutandis officinis bibliopolarum, qui veteres libros vendant, admodum diligens et industrius, Cortesius nomine, Billomensis collegii benefactor insignis. Pollicitus est Miræo se duas pervetustas martyrologiorum editiones tibi curaturum. Nemo mihi notus ad interpretationem Metaphrastæ aspirat; neminem scio qui tale quid moliatur, et omnino auctor ego tibi sum, ut promissa tua acceleres, idemque Florimondo Ræmondo ἐνήχουν, et aliis qui molitiones hujusmodi grandes suscipiunt, ut nimirum per partes opus suum extrudant, ne mors tarda illa molimina præoccupet, aut intervertat. Horologii græcorum latinam interpretationem misit ad nos Andreas Hoïus, Regius Duaci professor; Euchologii nunc editionem latinam prælo adornat. Est in collegio nostro Agennensi pars quædam Menologii, quam in notis meis ad homiliam de Bernice vides citatam : et plane diversa a [m..........] Menæis. Curabo ut σύνοψιν eorum quæ in ea continentur, aliquando videas. Nihil denique quod in nostra potestate fuerit, tibi negabitur; si ad sanctorum vitas in lucem edendas usui esse possit. Tu vicissim numquid in vestra bibliotheca restet aptum ad epistolas Chrysostomi ornandas vide. Nam ad quinque exemplaria manuscripta in ea exstare scripsit ex Belgio quidam vir ad P. Ræmondum. Burdigalam litteras vestras, et ad Cantenum nostras etiam si placet perferri curabis. Vale et nos ama.

Lutetiæ Parisiorum die S. Catherinæ sacro CIↃDCIX.

Si forte scribis Augustam, iambica mihi Nazianzeni et alia carmina græca ab Heschelio expecto quamprimum mihi offerri cura et studio ampliss. Welseri, ad quem scribam, ubi docendi fecerit initium, et qui regis christianissimi jussu controversias in collegio nostro est professurus. Etsi enim nondum a Curia regni diploma est comprobatum, frustra, si nolit, ὁ φθόνος opponet.

Tuus in Christo frater et servus,

Fronto Ducæus.

(*Ibidem.*)

II.

JEAN BOLLAND.

Lettre III[e], du 16 décembre 1616.

Le P. Jean Terrence, au nom du P. Trigaut, à Bolland.

Il le félicite et l'encourage dans son désir de se consacrer aux missions de la Chine, bien qu'il ne soit pas mathématicien. Il peut écrire à ce effet au général de la Compagnie, et en conférer avec le Père assistant de la province de Germanie.

†

Carissimo in Christo fratri Johanni Bollando, Soc. Jes. Sylvæducis.

PAX CHRISTI.

CARISSIME IN CHRISTO FRATER,

Desiderium tuum ad Sinas proficiscendi admodum probo et laudo : et ut illud non deponas, sum auctor. Nec enim tantum mathematici, sed etiam quivis alii, etiam studiis theologicis nondum absolutis, ire poterunt, si vires corporis sufficientes habeant, et Superioribus ita videatur. Scribat ergo ad P. N. Generalem ; is suo tempore, qui illuc sint ituri, significabit, quod intra anni spatium vix fiet. Interim Deum oret ut per superiores quod ad majorem sui gloriam pertinet decernat, studiisque suis ordinariis diligentem navet operam. Multi qui prima vice non ibunt, ibunt posterioribus annis, quando vel minimum cogitaverint. Numerus eorum qui prima vice sint ituri nondum a P. Generali est determinatus, multo minus quinam ii sint futuri. Si P. Assistenti Germaniæ etiam tribus verbis suam ad Sinas vocationem insinuare velit, non abs re fecerit. Hisce nos et nostram missionem vestris precibus valde commendamus. Hæc voluit P. Trigautius ut ejus nomine scriberem, patremque rectorem vicissim salutarem. Bruxellis, 16 dec., anno 1616.

Vester servus in Christo,

Joh. TERRENTIUS.

(*Ibidem.*) Socius P. TRIGAUTII.

Lettre IV[e], 8 novembre 1630.

Le P. Sirmond à Bolland.

Il espère recevoir un manuscrit des œuvres d'Hincmar; donne son avis sur les Actes des saintes Gemme et Quitterie; annonce l'envoi d'une copie d'Usuard; disserte sur quelques mots de la règle de saint Benoît, et demande des renseignements sur des Saints de l'Église d'Afrique.

PAX CHRISTI.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

Ago gratias Reverentiæ Vestræ de spe quam facit requirendorum operum Hincmari. Beabit nos, si res ex animo succedat. Sin secus, obstrictum me nihilominus agnoscam huic tam propensæ voluntati. Vidi sanctarum Quiteriæ et Gemmæ [1] vitas, de quibus non possum aliter sentire quam judicasse video Reverentiam Vestram, meras fabulas videri. Mirum est de his nusquam certas et sinceras historias reperiri. Memini enim Hispanos, cum Romæ essem, de sancta Quiteria, quæ apud illos in honore cultuque habetur, diligenter, sed frustra investigasse. Galli vero nostri, tametsi et sanctæ Quiteriæ memoriam non uno in loco habent, et sanctæ Gemmæ nomine Prioratus est nobilis in pago Santonensi, neutrius tamen, quod sciam, legitimam vitam hactenus nacti sunt; longe autem, mea sententia, consultius, ecclesiæque honorificentius fuerit omnino carere, quam similes ineptias in lucem proferri. Usuardi martyrologium describi cœptum est. Ubi ad umbilicum venerit, dabitur opera ut cum aliis exemplaribus, priusquam in Reverentiæ Vestræ manus veniat, conferatur. Ex synodis Leodiensibus, quæ excusæ sunt, non est quod laboret Reverentia Vestra, et earum ad nos exempla mittantur. Nam hæ facile reperientur, si opus erit. Quod vero ad *Nonni* [2] vocem ejusque usum apud Benedictinos attinet, Regula ipsa docet ex paterna reverentia usurpatum fuisse. Avos enim et avias hodieque Itali *Nonnos* et *Nonnas* vocant. Quod attigi in notis ad *Capitula Caroli Calvi*, p. 58; si tanti est ut consulendum Reverentia Vestra locum putet in codice, quem ad P. Heribertum eo tempore misi.

[1] En marge on renvoie aux *Acta Bolland.* XXII maii et XX junii.

[2] Reg. S. Bened., c. LIII. Cf. Martenii *commentar.*, p. 822 et 828.

De *Sympetis* [1] autem nihil habeo quod dicam, nisi quod in Regula S. Benedicti vox illa nondum a me reperta est. Si Reverentia Vestra locum indicabit, enitar ut ejus desiderio satisfaciam. Est vicissim quod ab ea petam, sic ubi nacta sit inter Sanctos Africanos mentionem martyrum Fidentii episcopi, Valerianæ, et Victoriæ [2]. Habeo nunc sub prælo novos aliquot sermones S. Augustini, atque in his unum in natali mm. XX in quo tres hos nominat quos dixi, et quorum alibi mentionem nusquam reperio. Hoc igitur ut doceat nos oro, meque ipsius ss. sacrificiis plurimum commendo,

Reverentiæ Vestræ servus in Christo,

Jacobus SIRMONDUS.

Parisiis, 8 nov. 1630. (*Ibidem.*)

Lettre Ve, 12 juin 1643.

Bolland au P. Gamans.

Après quelques mots sur une vie de sainte Hedwige, il répond et questionne à son tour touchant saint Zénon de Vérone, son titre, son culte, ses translations, le temps où il a vécu.

Reverendo Patri Johanni Gamans, Eslingæ.

PAX CHRISTI.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

Heri accepi quas Reverentia Vestra quinto junii scripsit. Vitam S. Hadewigæ describam in sequentem hebdomadam, ne forte itinere intercidat. D. Lambertus superiore hebdomade in patriam suam abiit ad vice pastoratum et scolasterium Holtoniense. Ipse mihi cogor servire, his miseris temporibus. Jam ad priores Reverentiæ Vestræ litteras venio. Spondeo datas XVI maii.

Hermannus Januensis Ord. S. Guillelmi in chronico qui dicitur Flores temporum, in Leone IX, quem X vocat, ita de S. Zenonis

[1] *Sympetis*. On lit dans les éditions communes, au chap. XXVII, *senipetas*. Ailleurs *sempetas, senpectas, sempectas, sepectas, sinpoctas, sempæctas*. Cf. Martenii commentarium, p. 376 et 378. Dom Martène lit *sympectas* qu'il tire du grec συμπαίκτης, ce qu'il interprète : senior quidam frater cum abbate conspirans ut excommunicatus ad debitum officium reducatur.

[2] Le P. Bolland répond en marge : Forte hi XX ponuntur in Hieronymiano martyrologio, mutatis fæminis in mares. 16 nov.

reliquiis scribit « *tunc etiam S. Zenon confessor gloriosus in Ulmam super Danubium est translatus ad ecclesiam S. Crucis ; et transtulit Wernherus episcopus Veronensis, natione Suevus. Modo vero reliquiæ suæ reconditæ sunt in eodem oppido sed apud Dominos de domo teutonica.* Et infra in Henrico X, anno Domini MLII : « *Reliquiæ S. Zenonis confessoris a Willelmo Veronensi episcopo in Ulmam translatæ sunt, sicut notatum est sub Leone X.* »

Martinus Crusius, *annal. suev.*, lib. VI, p. 2, c. 11, refert hanc translationem, citatque Hermannum contractum et Hermannum æditnum. An ille minoris chronicæ scriptor est Hermannus æditnus? Unquamne edita est illa chronica ?

Porro Zeno hic est Veronensis episcopus, qui colitur XII aprilis, translatio vero ejus celebratur VIII Dec. martyrem appellat et celebrat ecclesia Veronensis, Mediolanensis ut confessorem veneratur. Ex actis satis imperfectis nihil statui potest [1]. Duos exstitisse martyres et confessores posset fortassis quis suspicari, quod sermones qui sub nomine ejus editi, vix videantur martyri qui sub Gallieno dicitur vixisse, posse convenire. Sed nullum aliud habeo argumentum.

Galli, Binchio pacifice et humaniter relicto, Landriciacum recesserunt. Batavi preces in dimidio junii indultas distulere. Argenti (emunt?) magnam vim navium et curruum.

Me commendo Reverentiæ Vestræ servus in Christo.

Johannes BOLLANDUS.

12 jun. 1643. (*Ibidem.*)

III.

GODEFROI HENSCHENIUS.

Fragments de ses lettres au P. Bolland

Pendant son voyage de Rome.
(In itu, mora et reditu Romano, annis 1660-1662.)

I

1660. — 19 aug. — In *Eclingem* venimus, illustre nobilium virginum monasterium, a S. Hildegarde fundatum, ubi ejus reli-

[1] Ces questions ont été éclaircies depuis par les Bollandistes au 12 avril, et par les frères Ballerini, dans leur excellente édition de S. Zénon. L'é-

quiæ et vestes, quas honorati sumus. Imàgo tetigit caput, cor, vestes, reliquias alias, uti et codices *visionum* et *epistolarum* manuscriptarum quos examinavimus : nec reperimus scandalosum illud contra mendicantes commentum, quod jam jesuitis imponitur... Lustravimus palatium *der Saal*, ubi natus Carolus magnus... multa de conversione Germaniæ egimus et concepimus, quia regio alba ad messem et apta.

II

21 sept. — *Francofurti*, ascendimus ad arcem, ubi senior senator, ex antiqua nobilitate, præsidet. Is nos magnifice excepit : bibitum ad sanitatem Cæsaris qui ibi hospitatus est... Omnes cives honestissime nos salutarunt, etiam senatores, deposito pileo secundæ intentionis... Vesperæ et aliæ horæ fere cantantur more nostro. Ante altare, nitidissime renovatum, ardet lampas, et hoc procurante D. Fuchero senatore, qui objicientibus id more papistico fieri, respondit : intra xx annos fore omnes papistas.

III

8 oct. — *Œniponte*. Omnia optime succedunt. Pater Daniel Ignatius hactenus omnium ubique jesuitarum minimus est. Præclare agit et accommodat. Mollis ora ad alpes vocat, nec adhuc nix est, quod pro felici aucupio est ad montium transitum.

IV

9 dec. — *Lorettæ*. (Vide quæ supra p. 38.) Cum tenebræ accederent, accensæ candelæ 700 aut 800, pulcherrima dispositione. Omnibus in templo finitis, faces accensæ in turri et supra frontispicium, et ignes triumphales, et valde artificiales excitati inter tubas, tympana, tormenta, majora omnia, præclaro successu. Et montes circumquaque cum pagis et oppidis per Picenum triumphos egerunt, quod hac nocte sequente ante annos 366 Domus sacra ab angelis huc delata sit.

V

1662. — 8 jul. — Summo mane discessimus *Cluniacum* pedites

dition d'Augsbourg a deux dissertations spéciales sur la vie et le culte du saint évêque de Vérone.

et ibidem isto die et tribus sequentibus descripsimus varias vitas. Vocarunt P. Danielem *calamum scribæ velociter scribentis*, qui ultra 20 folia chartæ integra et parvo caractere, me dictante, conscripsit. Dominica et die XI, in festo translationis S. Benedicti prandium sumpsimus in refectorio, capaci trecentorum monachorum, quot aut quadringenti fuerunt olim, et maxime sub sancto Hugone, qui templum exstruxit longius templo hodierno Vaticano, et habuit tres dein papas sibi subditos.

Inde discessimus, educente ad duas fere leucas domno curatore hospitum. In prandio, ob calores, in agro quievimus; et ita pedites ivimus ad monasterium *Firmitatis*[1] primam filiam Cistercii cœnobii, ubi nepos Generalis Cluniacensis erat abbas, qui nos lauta cœna excepit. Erant codices varii manuscripti exarati anno 1130, sub tertio aut quarto abbate : uti etiam Usuardus manuscriptus, sed nihil singulare.

Discessimus *Cabillonum* pedites, die XIII, ibidem magnifice excepti, ubi P. Ferrand LXXVI annorum, valde amœnus vir, totus est ut nos deducat. Hac nocte plurimum pluit, inde calores valde mitigati. Messis uberrima est et fœnum in maxima abundantia, ut horrea nunquam sufficiant... Ivimus medio milliari ab urbe ad abbatiam S. Marcelli, qui colitur IV sept., ubi corpus ejus et puteus in quem conjectus est, et caput S. Gontramni regis. Ambo bene valemus et hic a laboribus itinerum, cum desit occasio discedendi, quiescimus; memores anni præteriti quando his diebus, ægrotabam parum. Cabillone, 15 jul. 1662.

VI

Inde die XVI discessimus in curru Belnam, et XVII Nuitium; inde pedites Cistercium, ubi VII diebus descripsimus omnia quæ nobis deerant ex sex magnis legendariis ad acta sanctorum. Bibliothecarius et vitarum sanctarum, et omnis antiquitatis amantissimus, D. Jacobus Lanoyus, vir ad majora natus, cujus meminit Dacherius bis tomo III Spicilegii, cujus IV volumina et Hieronymi martyrologium cum illustri mentione Reverentiæ Vestræ vidimus. Inde heri circa horam tertiam pomeridianam a D. Lanoïo educti ad mediam leucam, pedites ad hoc collegium (Divionense) venimus. Mox a R. P. Rectore et P. Ministro, auctore historiæ Cabillonensis, quam in f° Lugduni emi, humanissime excepti. Nos, laus Deo! bene valemus inter tot itinera pedibus

[1] *La Ferté sur Grosne.*

confecta, et vel confecisse iter pedestre Antverpia Romam usque possimus censeri! Ita simul paupertati et modestiæ studemus. In itinere equestri, subinde prandium trium assium facimus. In navi, a mane in vesperam abstinemus. Ita scimus abundare suo tempore et penuriam pati. — Cluniaci vidimus assistentes ministros in summo sacro communicare sub utraque specie. — De reliquiis S. Medardi Divionem olim translatis antiquum tractatum descripsimus Cistercii inter alias vitas. — Hic, hodie adivimus cum Patre Chiffletio bibliothecam illustrissimi viri (D. Bouhier) et valde copiosam, qui etiam *Acta* SS. habebat. Interim descripsimus varia antiqua monumenta ex codicibus D. Bouhier, apud quem reperimus integrum martyrologium *veri* Bedæ, cum additamentis Flori et paucis aliis. Id hodie absolvemus. Lustravimus bibliothecam domini de la Mare consiliarii, et IV codices de vitis sanctorum attulimus. Habemus et Usuardi unum codicem ab eo, et duos ex bibliotheca cujusdam advocati. Apud Carmelitas fuimus, sed non erant nisi codices duo Jacobi Voraginei, neque alios in monastero S. Benigni esse asserit P. Chiffletius : cujus vitas sanctorum examinavimus et nisi quas in sua Divione, et aliis tractatibus brevi editurus esset, alias a nobis selectas auferemus.

(*Mss. de la bibliothèque de Bourgogne*, à Bruxelles, nº 17, 672.)

Lettre VIe, 2 juillet 1675.

Le P. Athanase Kircher à Henschenius.

Il expose son avis sur les essais de diplomatique de Papebroch, et en fait l'éloge. Il y joint des vœux pour la prospérité des Acta, et quelques mots sur les travaux de sa vieillesse.

REVERENDE PATER IN CHRISTO,

Data mihi præterlapsa septimana fuerunt a Patre Possino antiquissima Caroli magni regis et successorum Lotharii et Dagoberti privilegia : de quibus debile meum judicium exquirere non est dedignata Reverentia Vestra. Dico itaque summopere mihi arrisisse scripturæ tam vetustæ et insolentis expositionem, quæ et sagacissimi ingenii Œdipum, ad evolvendas tam intricatorum characterum significationes non immerito sibi vendicare videbatur. Fateor sane me curioso singulorum scrutinio et indagine, dum singula cum singulis, juxta artis combinatoriæ amussim combino et resolvo, nihil tamen invenire potuisse, quod non

recte et perite expositum fuerit. Duæ solummodo mihi voces de vera significatione me dubum et ancipitem reddiderunt et sunt[1] quæ ego non (*kado*), uti interpres, sed (*mandato*) legendum censuerim. Non obstante fideli lectione, juxta characterum seriem, facta explicatione. Alterum est paulo infra (*bronne*) quod nomen quid sibi velit penetrare non valui. Sapiunt enim omnia et singula istorum temporum in scribendo stylum; ut proinde dignissima judicem quæ tuis eruditissimis operibus inserantur in gratiam eorum qui similes inscriptiones anxie venantur, aliorumque qui abstrusa hujusmodi vetustatis monumenta sectantur. Habes hic, eruditissime Pater, meam de dicta scriptura sententiam. Cæterum non dubito quin tu, mi Pater, ingentes in grandi illo tuo de sanctis opere progressus fecerit. Oro divinam clementiam, ut tibi et dignissimo laborum tuorum consorti, quem peramanter saluto, vires et ad tanti momenti opus et a tota republica christiana desideratissimum conficiendum integram et salutem et sanitatem largiatur. Ad me quod attinet, ego tametsi me paulatim, post tot labores, ætate aggravatum sentiam, aratrum tamen a Deo O. M. mihi concreditum, agros litterarios sulcando, otiandove, utut possum, steriles saxis, spinisque oppletos excolere non desisto. Erunt omnia ad divini nominis gloriam et honorem et reipublicæ litterariæ emolumentum. Vale, amantissime Pater, in tuas preces mei haud immemor.

Reverentiæ Vestræ servus indignissimus,

Athanasius Kircherus.

Romæ, 2 julii 1675.

P. S. Significat mihi P. Possinus Reverentiam Vestram transmittere mihi Romam alterum tomum Rerum Sinensium per Patres nostros compositum, eo fine ut ei conjungatur tomo quem jamdudum Pater Introcatta Sinensis, in Chinam redux, apud me deposuerat. Quem et ad edendum opportuniori tempore reservo; serviam quoque libenter omni ope ne optimorum Patrum labores pereant.

(*Mss. des Bollandistes.*)

Reverendo in Christo Patri Gothofrido Henschenio Societatis Jesu. Antverpiæ.

[1] Le Mss. porte ici, de la main du P. Kircher, quelques lettres mérovingiennes trop informes pour les reproduire, surtout après la publication récente des chartes mérovingiennes, dirigée par M. Letronne.

IV.

DANIEL PAPEBROCH.

Lettre VIIe, 23 novembre 1643.

Papebroch à Janning.

Il se plaint du silence imposé dans la controverse avec les Carmes; puis signale des erreurs introduites même dans les bréviaires modernes, entre autres sur S. Félix de Valois et S. Raymond de Pegnafort, et demande si on veut purger d'erreurs l'histoire ecclésiastique [1].

PAX CHRISTI.

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

Ex litteris datis a R. V. III nov. intelligo non omnia mentitos Carmelitas, cum sub exitum septembris sparserunt quod Roma ipsi acceperint mandatum silendi, idque mihi quoque vel simul impositum, vel mox imponendum. Etsi enim hactenus nullum acceperim, apparet tamen tale quid designatum fuisse quod sapientiori consilio postea suppressum sit, atque utinam supprimatur æternum, neque infamia ista Romanæ curiæ toto orbe vulgetur! Jansenistæ gloriantur responsionibus nostris, quas dicunt esse totidem apologias pro causa sua, si quando ea Romæ damnatur. Et si libros nostros configat Roma, juste poterunt gloriari, omnia istic per factiones et corruptelas agi. Ostendas illis, se ita velle pacem inter ordines servandam, ut nobis viam quærendæ veritati præcludere (*sic*), neque manu tenere fabulas, quantavis præscriptione subnixas; sed disquisitioni eruditorum permittant ejusmodi causas, donec commodum fuerit errores corrigere, qui putantur Breviario et Martyrologio irrepsisse. Quod faciendum non est, statim atque vir aliquis eruditus putaverit se errorem demonstrasse. Sunt enim ista in commodum tempus novæ editionis et generalis correctionis servanda. Quanquam ne tunc quidem, imo nunquam speranda sit absoluta correctio, cum identidem irrepant nova menda. Sic in lectionibus S. Felicis de Valois, legimus ipsum natum de Valesia familia et comite Theobaldo Valesio, sacerdotem ordinari se voluisse, ut

[1] Papebroch a lui-même résumé cette lettre par cette apostille mise en tête, de sa main : *De erroribus in Breviariis etiam recentibus — de Joh. Felice de Valois. — Et S. Raymundo de Peñafort. — An velint historiam ecclesiæ erroribus purgari ?*

tanto longius recederet a spe regni francici, ex vi legis salicæ in se devolvendi. Quod nullus francorum historicorum hactenus somniavit; ac pluribus argumentis doceri potest ex Valois ignobili vico, non ex ducatu Valesiano, nedum de familia natum sanctum. Sic in lectionibus de S. Raymundo de Peñafort dicitur is, jam ordinem Prædicatorum ingressus, concurrisse ad institutionem ordinis de Mercede, quod etiam secutus est Bollandus in Januario; nunc autem certissime et de multis publicis actis constat id factum esse priusquam fieret religiosus.

Quid si ad talia suo tempore corrigenda, nolit per Acta nostra juvari Congregatio, a nobis quidem facile impetrabit : ut malimus nulla scribere, quam non scribere vera. Sed non efficiet quin hæretici istis deprehendendis et manifestandis triumphos sibi faciant de infamia nostra, tanto justiores, quanto evidentius apparebit meo exemplo *Papulas* esse correctionis impatientes, nec velle dedoceri errores suos.

Scio, mihi per ejusmodi præceptum non oecludendum est quominus me purgem de impactis publice calumniis. Sed cum hæ semper versantur circa ipsam historiam Carmelitanam, impossibile erit hanc non tangere, et illas diluere; atque adeo cavere quotidianarum quærelarum occasiones; nisi Carmelite prohiberentur prætensam originem et antiquitatem scripto verboque defendere.

His ad privatam duntaxat instructionem scriptis utatur Reverentia Vestra, ubi et quando prodesse poterit, interimque me habeat in sanctis sacrificiis commendatum.

Reverentiæ Vestræ servus in Christo,

Daniel PAPEBROCHIUS.

Antverpiæ, 1696, 25 novembris. (*Ibidem.*)

Lettre VIII[e], 28 mai 1691.

Papebroch au D[r] Mill d'Oxford.

Il s'étend longuement sur S. Barnabé, annonce qu'il traitera *ex professo* de ses actes au jour de S. Paul, mentionne un éloge du même saint par Alexandre le moine, des actes imprimés si rares qu'il n'en existe que cinq exemplaires connus, l'*Itinéraire*, ouvrage apocryphe, une histoire italienne par le P. Puccinelli; et après quelques plaintes au sujet d'un manuscrit de Manilius, il poursuit ainsi, indiquant les relations des Bollandistes avec l'Angleterre :

Gratias tibi debeo quod D. Dodwellum velis mihi conciliare; etenim Cambdeno et Ussherio pridem mortuis, cum quibus Bol-

lando atque Henschenio nonnihil commercii litterarii erat, et nuper etiam Willelmo Dugdallo, qui varia sanctorum Acta subministravit, neminem nunc habeo ad quem simili in casu recurrere possim. Optarem autem inde nancisci vitam S. Justini philosophi editam a Pearsonio. Pridem etiam requiro vitam metricam S. Edmundi regis, quam delibat et laudat Camdenus, ut ab antiquo auctore satis eleganter compositam : ista, ubi agit de comitatu Warwicensi, sed non indicat ubi eam invenerit. Atqui hoc initium sit nostra cum Dodwello communionis cui interim ac tibi obsequia mea offero

Clarissimæ Domin. tuæ servus in Christo,

Dan. PAPEBROCHIUS, Soc. Jesu.

(Bibliothèque de Queen's College, à Oxford.)

Lettre IXe, sans date, après 1691.

Au même.

Il envoie pour Dodwell le texte grec de l'*Itinéraire* de S. Barnabé, et demande une vie métrique de S. Edmond, martyr.

Clarissimo et eruditissimo viro D. Johanni Millio patr. celsissimo. Oxoniæ.

CLARISSIME DOMINE,

Mitto Dodwello vestro S. Barnabæ Itinerarium græcum. Tibi autem maximas ago gratias pro recuperato Maniliano. Vicissim impera, si qua re utilis esse possim. Recurram et ego ad vestram humanitatem quando usus feret. Interim memoriæ occurrit S. Edmundus rex martyr, cujus vitam versu scriptam a Cambdeno in sua Britannia, ubi is de comitatu Warwicensi agit, laudatam frustra desideravi in Maio. Ea si ad notitiam tuam perveniat, facito ut accipiam transcriptam, usui futuram pro primi semestris supplemento, mox post editum Junium faciendo. Atque hic valere te opto,

Clarissimæ Dominationis tuæ obsequio addictissimus.

Daniel PAPEBROCHIUS, S. J.

(Ibidem.)

Lettre X[e], sans année.

Le P. Hardouin à Papebroch.

Il demande instamment, sans délai, à tout prix, la communication d'un livre du P. Alexandre Wiltheim, et propose, en échange de ce service, ses conjectures contre l'authenticité des Fastes d'Idacius et l'antiquité d'un calendrier du P. Boucher [1].

†

REVERENDE IN CHRISTO PATER,

Oro Reverentiam Vestram ut pro me scribat ad R. G. Rectorem collegii Trevirensis : erit enim illi Papebrochii nomen notius multo quam nostrum. Petat ab illo enixe, ut quamprimum quærat exemplar, (in chartis puris, si fieri potest; sin minus, compactum, ut erit,) libri P. Alexandri Wilthemii, qui in catalogo scriptorum societatis inscribitur, *Icones Constantini M. et Helenæ matris*. Mittat illum ad me quamprimum, *ad P. Hardouin, in collegio Ludovici M. commorantem*. Sumptui non parcat : quidquid insumpserit, aut Reverentia Vestra ipsi reddet, quod ego habebo hic, quasi acceperim a Reverentia Vestra : aut si malit R. P. Rector Trevirensis, vel ipsi hinc mittam summam quam insumpserit, vel ejus nomine alicui hic solvam. Quanto majorem adhibere et Reverentia Vestra et ipse P. Rector Trevirensis diligentiam poterit, tanto mihi gratius fecerit.

Pro hujus curæ ac laboris aliqua mercede, insinuabo Reverentiæ Vestræ conjecturam quæ forte proderit mensi vestro Junio, quadam ex parte illustrando. Idacii fastos scio esse supposititios. Hi passos esse Patrum et Paulum aiunt, anno 58 æræ vulgaris, quod est apertissime falsum. Libellus inscriptus : *Depositio martyrum* editus a Bucherio habet III *kal. julii Petri et Pauli Tusco et Basto coss.*, quod est ineptum. Error impostoris inde natus videtur, quod cum ex Idacio meminisset anno 58 passos esse apostolos, in indice alio fastorum, quæsivit quinam essent anno 58 consules. Incidit autem in fastos, quibus erant in

[1] Papebroch exprime franchement sa désapprobation dans cette apostille mise en tête de l'original du P. Hardouin : « *Fasti Idatii et libellus de SS. Petro et Paulo, — Depositio martyrum apud Bucherium videntur Harduino supposititia, non probatur conjectura de Idatii fastis et indiculo apud B.* »

margine appositi anni æræ vulgaris centenario tamen numero semel apposito, deinceps omisso, in hunc modum 200
1
2
3
4
5
6 et sic deinceps.

Numero 58 invenit Tuscum et Bastum consules, nec animadvertit consules esse anni 258; itaque illos apposuit, pro consulibus anni 58. Nihil ego arbitror ibi astutius cogitandum. Sed inde sequitur indiculum Bucherii multo recentiorem esse quam putatur, atque ego quidem opus esse impostoris scire mihi videor. Istud obiter, ut Reverentiam Vestram incitem acrius ad diligentiam pro libro Wilthemii adhibendam, quo mihi vehementer est opus.

Sanctissimis Reverentiæ Vestræ sacrificiis me commendo,

Reverentiæ Vestræ,

Totus in Christo,

HARDUINUS, S. J.

Parisiis, 16 oct.

Liber Wilthemii editus est Treviris 1671, in folio; arbitror [in] illo etiam contineri *nummos consulares* Constantini M. et filiorum ejus. Alioquin utrumque librum mitti vellem.

(*Mss. des Bollandistes.*)

Lettre XI[e], après 1672.

Le P. Daniel à Papebroch.

PAX CHRISTI.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai l'honneur d'écrire à Votre Révérence à la prière du P. Lelong, prestre de l'Oratoire, qui travaille à l'édition d'une Bibliothèque universelle des écrivains qui ont traité de l'histoire de France. On lui a dit que vous aviez deux anciens manuscrits de

la chronique de Prosper qui a été publiée autrefois par Me Pithou et que Duchesne, dans sa collection des anciens historiens de France, a jointe à une autre chronique de Prosper où les consuls sont marquez. On a encore dit au P. Lelong que dans vos deux manuscrits on ne trouve point marquez les roys de France, Priam, Pharamond, Clodion, etc., qui sont marquez dans l'édition de Me Pithou. C'est principalement sur la vérité de ce faït qu'il souhaiterait d'être instruit, aussi bien que sur l'antiquité des deux manuscrits. Vous ne pouvez pas douter, M. R. P., que je ne prenne aussi quelque part à cet éclaircissement; parce que je me suis servi de cette chronique dans une préface historique sur l'histoire de France, et je vous avoüe que ce n'a pas été sans quelque scrupule. Vous pourriez encore ajouter vostre sentiment sur l'autorité de cet auteur. Il serait d'un grand poids pour le Père Lelong et pour moy. Je ne sçay si vous vous souvenez qu'en 1672, j'eus l'honneur de vous embrasser à Anvers. Je faisais alors une première régence à Arras. Je bénis Dieu de vous avoir donné une si longue vie pour le bien de l'Église et l'honneur de la Compagnie. Je souhaite qu'il vous la prolonge encore de plusieurs années avec la santé nécessaire pour continuer vos grands et utiles travaux. Et je suis ravi d'avoir cette occasion de vous renouveler la protestation du respect tout particulier avec lequel je suis, mon Révérend Père,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

DANIEL, S. J.

A Paris, 25 de juillet. (*Ibidem.*)

Lettre XIIe, 30 août 1679.

Casimir Oudin à Papebroch.

Il envoie les actes de S. Jean de Montmirail, disserte sur ceux de sainte Grimoine, et parle de ses relations avec Mabillon.

Ad Reverendum P. Danielem Papebrochium.

†

PAX CHRISTI.

CLARISSIME VIR ET REVERENDE ADMODUM PATER,

Mittimus Vestræ Reverentiæ Mss. vitam S. Johannis de Montemirabili, monachi Longipontani, ex autographo erutam curis

amici; cujus transcripto vacatum, dum apud vos eram, ultimo junio, Antverpiæ. Plura, si quæ possim, ne parcatis amico, vobis semper pro templo ecclesiæ animato laborantibus promptissimo. Addidi ad cultum et tumulum ejus antiquum spectantia, quorum confectionis vos non pœnitebit. Ea mihi visa necessaria ad plenam rerum hujus sancti narrationem. Domnus Antonius Muldracus, ejusdem abbatiæ Longipontanæ monachus et subprior, vir diligentissimus in omnibus quæ spectant ad sanctum hunc Johannem, opinatur hunc librum apud vos non esse. Hæc confeci, alio tamen ordine quam in dicto chronico, ubi Acta omnia sparsa hinc inde, collecta a me (quantum reor) convenientiori methodo. Nam cum temporis epocham nullam anonymus auctor vitæ affinxerit, hinc conjeci eum paulo posteriorem fuisse Johanne, cujus vitam a coævis auditam collegerit. Missus a me nuperrime unus e nostris ad proximum nobis oppidum et castrum de Capella[1] (vulgo *la Capelle*) cujus loci patrona est sancta Grimonia ad die 7 septembr. festivatam; retulit amplas satis de ea lectiones ibidem annuatim in officio cantari solitas, ex pergameno, utut vetusto. Sed ex earum lectione adverti recens esse hoc opus, ac confectum cum tantis nullius fidei miraculis, ut illas ad vos non sim ausus dirigere. Contigit id, ut opinor, ex incendio totius oppidi, quo omnia monimenta consumpta sub hujus seculi initium, ex irruptione Belgarum nobis hostium; cujus in damni subsidium anonymus forsitan loci Pastor ex valde fabulosa plebis traditione has confecerit. Exspecto in dies aliqua de S. Læto ad ultimam decembris diem ex urbe Maurienci, mihi patria ad Mosam. Si ea digna, nec anum sonent, mittam. Plurimos P. Henschenio dies! Retuli e Belgica peregrinatione tractatus duos, utcumque singulares, quorum a me copiam exposcit Johannes Mabillon, quam dabo occasione prima. Ego interim exspectans responsum de acceptis his a vobis dudum optatis oro,

Reverendæ paternitatis Vestræ servus in Christo humillimus.

C. C. Oudin,
presbyter abbatiæ Buciliacensis.

Buciliaci, die 30 aug. 1679. (*Ibidem.*)

[1] *Cujus monumenta disjecta jussu regis a paucis annis.* (Cette note est au manuscrit.)

Lettre XIIIe, 1682, 6 juin.

Le P. van Hecke à Papebroch.

Fragment concernant la déclaration des quatre articles de 1682.

Romæ..... Nunc nobis gravis hic res est, cum Gallis, una cum Jansenistis omnibus qui una novissima conciliabuli Parisiensis declaratione, conantur fidem evertere, et tragœdiam Jansenianam reducere in theatrum orbis christiani. Sed spero Deus componat nefarios ausus, et humiliabit superbos.

(*Ibidem.*)

Lettre XIVe, 11 juillet 1706.

Leibniz au P. Papebroch.

Après quelques affectueuses politesses, il annonce la prochaine publication, dans ses *Historiens de Brunswick*, de deux vies inédites des évêques de Metz, saint Chrodegang et Théodoric.

Admodum Reverendo Patri Papebrochio Soc. Jes. theologo
Godefridus Guillielm. Leibnizius,
S. P. D.

Gaudeo commercium inter nos redditum esse :

Jam scit cui Domino pareat unda maris

ut ad verba olim tua alludam. Sed gaudeo etiam non mediocriter te nobis meliora tempora servatum; utinam vigentem! Etsi nescio quis dixerit visum nondum satis restitutum, quod equidem dolerem. Superiore anno Gallus quispiam ophthalmicus apud ducem Montis-acuti anglum (cujus filius princeps ac ducis Marleburgii filiam duxit) feliciter cataractam sustulisse fertur.

Cæterum intelligere opto quo magnum opus vestrum sit loco. Venit in manus meas Codex membranaceus in quo exstat nondum quod sciam edita vita Domni Theoderici, Saxonis, ex stirpe Witikindi episcopi Metensis; qui S. Brunoni archiepiscopo Coloniensi cognatus et contemporaneus fuit, scripta a Sigeberto quodam monacho S. Vincentii ad suum abbatem Theodoricum; obiit 7, id. sept. 983. Vitam inseri curavi in volumen quod nunc sub

prælo est Scriptorum quorumdam res Brunswicenses illustrantium. In eodem volumine est vita S. Chrodegangi antistitis Metensis ex quo excerpam ideo nulla, quia cum in martio vestro res ejus tractarentur, de gente viri, quæ ad avum maternum Carolum Martellum ab auctoribus refertur, dubitatum est; credo quod tunc nullus occurrerit tolerabilis auctor ex antiquitate. Itaque hanc ejus vitam tunc non fuisse ad manum apparet : cujus auctor itaque spernendus non fuerit; quia se durante stirpe Carolinorum principum vixisse testatur. Quod supcrest, vale adhuc diu, vir egregie, et fave. Dabam Hanovriæ, 11 jul. 1706.

(*Ibidem.*)

V.

CONRAD JANNING.

Lettre XVe, même date.

Leibniz à Janning.

Nouvelles politesses pour les Bollandistes et pour le P. des Bosses d'Hildesheim, très-lié avec Leibniz.

Admodum Reverendo Patri Janningio Soc. Jes. theolog.
Godefridus Guillielm. Leibnizius, S. P. D.

Una vos epistola conjungo, vel una potius charta, quos fama et magni operis meritum conjunxit. Præsertim cum non dubitem maximam nunc curarum partem in te recubuisse. Quamvis nec ambigam quin Socium asciveris a quo sublevari possit. Itaque quæ hic scribo et mitto ad vos omnes pertinere velim, quos reverenter saluto et plurimum colo et de rebus vestris nunc facilius aliquid discere spero, quæ mihi et utilitati sint et voluptati. Vale et faves, Dabam ut supra.

Responsa ac mandata vestra accipere possum per R. P. Bartholomæum des Bosses qui Hildesheimii theologiam in collegio vestro magna cum laude docet. Is etiam in his litteris ad vos mittendis benevole favet.

(*Ibidem.*)

Lettre XVI[e], 25 novembre 1700.

Muratori à Janning.

Il lui rappelle son souvenir et lui offre ses services [1].

Clarissimo ac Eruditissimo viro P. Conrado Soc. Jes. Ludov. Anton. Muratorius, S. P.

Muratorii cujusdam, quem olim amicorum tuorum albo inscripsisse memineris; ille est qui diuturno silentio tuo nunc bellum indicit. Non enim diutius ferre is potest interruptum familiaritatis tecum initæ commercium. Te patri restitum jam censeo et nunc in amplissimo studiorum tuorum curriculo insudantem. Tibi tamen tantillum otii interdum superfuturum esse arbitror, ut mei memorem te mihi per litteras significes. Quod si novum mihi munus collatum apud serenissimum Mutinæ ducem quidquam instituto laboris tui prodesse posse credatur, scis quid, si non de viribus ingenii mei, de meæ saltem erga te pronæ voluntatis conatibus sit sperandum. His autem officiis non tibi tantum, sed et Cl. P. Papebrochio me commendare in animum induxi, utrique secundam valetudinem quotidie a cœlo precatus.

Jam. III, IVque Junii tomos aut absolutos, aut ad umbilicum brevi perducendos opinor; in hac bibliotheca desiderantur reliqui duo priores Junii. Quare si data occasione tum illi, tum isti Liburnum transmitti a te possent, pretium constitutum statim quocumque tibi placeret, ego quoque mitterem......... VII Kl. dec. M. D. CC.

Lettre XVII[e], 17 novembre 1712.

Janning à Muratori [2].

Projet de lettres, contenant quelques mots sur les miracles de saint François Xavier, et sur le troisième tome de Juin des Acta, puis quelques notes critiques et philosophiques sur S. Paulin édité par Muratori.

PERILLUSTRIS ATQUE ERUDITISSIME DOMINE,

Et ego jam debeo, ab aliquot mensibus, perillustri atque eruditissimæ dominationi responsum, ad unum saltem caput epi-

[1] Nous ne donnons qu'une partie de cette lettre que nous avons presque entièrement traduite p. 72 et 73.

[2] Janning a écrit de sa main, en tête de cette lettre incomplète, la note suivante qui explique certaines lacunes et négligences : *Dno Muratorio hæ missæ 17 novembris 1702. Paucis mutatis; addita tamen sunt quædam alia.*

stolæ vestræ, Mutinæ, IX kal. Quintiles, datas (sic). Sed quo ipsum debuerim mittere vel ignoravi, et adhuc ignoro. Mitto tamen unde vestræ venerunt. Et mitto cum commeatu S. Francisci Xaverii nostri, ut securius perveniat ad locum destinatum. Qui enim mirabilia operatur toto terrarum orbe, et hic nuperrime operatus est; cur non præstet mirabiles operationes suas vobis quoque ad laudem Dei, suamque tuto innotescere? Narrabit illas pro me adjunctum hisce folium.

Sed mallet fortasse Dominatio vestra accipere catalogum patriarcharum Alexandrinorum, præpropere promissum. Nullam de illo mentionem facit synopsis quæ paucis complectitur tomo tertio Junii contenta : facit autem de legibus Palatinis Jacobi II regis Majoricarum : qui commentarius tomo isti præfixus est, loco promissi catalogi patriarcharum, in aliud locum et tempus dilati. Patientiam igitur habe, et patriarchæ isti dabuntur cum fœnore, nempe cum variis dissertationibus, eo spectantibus.

Ausim ne hic addere quod nuper, aliud quærens, notavi in natali XI Paulini vestri? id mihi leges amicitiæ non tantum permittunt, sed et suadent. Notavi igitur legendum (meo quidem sensu) aliter, aut potius aliter interpungendum v. 463, quam impressus est, ac dividendam puto primam vocem *sustinet* à reliquis, continua serie legendis hoc modo :

Sustinet. In tribus his scyphulis etc.

trium enim scyphulorum seu cantharulorum situm in cruce paulo aute explicaverat Paulinus.

Mallem quoque versu 450 legere *meditari* in modo infinitivo quam *meditati* aut certe *cœpisset* scribendum foret sine diphthongo; ego tamen, salvo meliori judicio, diphthongum servandam esse tam hic quam v. 454 puto, et utrobique verbum cum infinito conjungendum.

Tertium quod notari posset, magis dubium est : v° 620 in fine legerem ego : *Et media est Rho*. M quippe potest a librario scripta fuisse pro *est* ex nota aliqua compendiosa cujus notionem non capiebat.

In sequenti versu *sigma* debere scribi pro *signa* recte observat Dominatio vestra, et relativum *quod* sequens manifeste indicat. Sed quid de præcipua conjectura? Utinam reperitur *sigma* in monogrammate? Existimarem ego (salvo iterum meliori judicio) reperiri in hemicyclo qui, erecto stipiti in apice additur et litteram græcam Rho P perficit. Nam hic medius circulus, si littera

P ex adversa aspiciatur aut simpliciter vertatur perfectum C, sigma græcum efficit. Idem fit cum semicirculus a linea recta separatus, et cornua ejus a manu sinistra legentis flectuntur versus dexteram sic enim Ɔ convertitur in C, ut patet. Quod si istud *sigma* iterum reflectas a dextera ad sinistram, et sic quasi curves ad lineam unde avulsum fuerat, faciet cum illa O saltem imperfectum. Et hoc videtur innuere verba Paulini dicentis : apicem litteræ P etiam continere *sigma*, nempe quando Ɔ reflexis cornibus in dexteram formatur C, quod sigma deinde rursus ad ipsam curvatam virgam facit O, uti canit Paulinus.

Versus 624, fateor, prout jacet, oberrat a metro suo : nollem tamen inde auferre to *idem;* quia singularem ibi vim habet, nec scribi *retrorsum acumine,* quia acumen primam syllabam habet brevem sed retineo totum versum præter litteras A et C quæ initio vocis acumine perperam duplicatæ fuerunt a librario : lego itaque.

> Tau idem stylus, ipse brevi retro acumine ductus,
> Efficit.

Ubi idem non refertur ad *tau*, sed ad *stylus* nempe idem stylus 1 efficit *Tau* : neque Tau elidi debet a sequente vocali, quia littera est.....

(*Ibidem.*)

Lettre XVIIIe, 13 décembre 1702.

Muratori à Janning.

Réponse à la lettre précédente; Muratori remercie avec effusion Janning de ses envois et de ses corrections, et donne quelques nouvelles littéraires et politiques.

Clarissimo ac Eruditissimo viro P. Conrado Janningo e Soc. Jes. Ludov. Anton. Muratorius, S. P.

Quamquam multa sæpe amoris erga me tui signa dedisti, omnia tamen superat quod nuper ad me attulerunt litteræ tuæ. Quædam nempe loca in S. Paulini poematis male a me sanitati restituta reformans, emendatorem insulsum amico simul atque acutissimo judicio emendasti. Facile non explicem quanto munus hoc tuum fecerim, utpote benevolentiæ eximiæ testem, quæ inter tot graviores curas mei memoriam nequaquam dimisit; neque vero mirum, si tibi eruditissimo viro quædam occurrerint eo in libro castigatione digna; quinimo pauca notasti in uberiori

segete. Etenim audaciam meam tibi notam volo. Paulinum præceps ad lucem instruxi, nullum eruditum virum consului, nullius emendationem poposci, ut periculum subsit, ne quandoque a confidenti scriptore vapulavit Priscianus. At unde, quæso, tam præceps consilium? nempe prodendi nomen meum tum primum urtica me cœpit mordere; limam et Horatii monita minime sustinebam ; et tamen quinque et viginti annos vix natus eram. Habes excusationem, imo debita nova; neque enim pudet hæc humanissimo inter amicos aperire. Cæterum castigationes tuas in librum retuli, ut si quando luci Paulinus iterum committeretur, beneficio tuo, curisque maturioribus frui possit. Si alia tibi succurrent, de quibus commonendum me putes, velim liberaliter facias, rem mihi semper gratissimam præstiturus. Gratiæ autem Deo O. M. qui nostris quoque temporibus mirabilis est in sanctis suis. Gratiæ tibi qui me de miraculo per S. Fransciscum Xaverium nuper patrato conscium fecisti. Me statim contuli ad collegium Societatis, ejusque Patribus rem significavi adhuc ignotam, atque libellum tradidi legendum. Altera die publice recitatum fuit a jesuita concionatore prodigium istud. Quamobrem tibi mihique debet civitas nostra quod mirabilia B. viri opera tam cito resciverit.

Quod attinet ad catalogum Patriarcharum Alexandrinorum, quando illum expectare nos jubes cum fœnore, æquo animo feremus liberatam huc usque non fuisse fidem tuam. Utinam tamen consiliis vestris nulla impedimenta intercedant, liceatque musis incœptum prosequi laborem. Verum videtis, imo et sentitis vos quoque quantus sit per Europam bellorum fragor, quæ pericula innocentibus litteris immineant, et quam difficile sit inter tot timores ac ærumnas inconcussam tueri mentem. Quod autem dolendum magis, unis hæreticis omnia hucusque bene cedunt, bellique teterrimi (quod Deus omen avertat) exitus erit una catholicæ religionis jactura. Nos alimus gallos domi, non gravissimos quidem contubernales, sed tamen supra vires nostras gravissimos. His atque Germanis communis est ager, bellique universi rabies in posterum apud nos fervebit. Germanicum exercitum infirmissimum esse constat præ Gallicis copiis. At nulla inde nobis ac Italiæ utilitas. Divinum tamen flagellum patienter huc usque tulimus, Deumque precamur ut si non pacem restituat, saltem tolerantiæ virtutem nobis impertiri pergat.

Nazianzeni versus et reliqua opuscula græca nondum edita et per me Latio donata, quandoquidem spe in Italia prodeundi jam carent, alio cogitant. Si nullum inter catholicos et typographum

et curatorem invenient, vel Batavos sese recipient. Erudito aliquo viro mihi est opus, qui et versionem meam castiget ac adjuvet, simulque editionem prosequatur. Eum in partem laboris, gloriæque venire, et nomen illius fronti operis inscribi, facile ac libenter patiar. Tu si quid hac in re consilii suppeditare potes, pro sua prudentia ac humanitate exponas velim. Cl. P. Papebrochium verbis meis salvere plurimum jube, meque omnia grate suscepturum scito. Vale. Mutinæ, id. dec. M. DCC. II.

(*Ibidem.*)

VI.

FRANÇOIS BAERTS.

Lettre XIXe, 29 juillet 1688.

Baerts à Papebroch.

Cette lettre, la seule qui reste du P. Baerts, est un fragment de la correspondance relative au voyage de Vienne, qu'il fit en compagnie du P. Janning.

Reverende in Christo Pater,

Rogo Reverentiam Vestram ut dignetur inclusas committere P. De Loose; aut magistro Remigio, famulo sodalitatis Gallicæ, tradendas Nicolao du Pré ex eadem sodalitate; alteruter ipsum sine dubio noverit; scribo ad eumdem, ut si quid respondere meis velit, litteras tradat Reverentiæ Vestræ. Rogavit ille me per memoriale, ut inquirerem Viennæ de filio suo : cæterum inquirens nihil hactenus potui intelligere.

Vidimus die hinc præterita Augustissimum cum rege Hungariæ in triclinio ad S. Annam, eo invitati a R. P. Rectore istius domus; pluribus hæc describet, ut credo, P. Janninck. Ego vero quæ hinc fuerit solemnitas, quam lauta tractatio nostrorum, narratio accurate, ubi domum rediero, Patribus earum rerum commissariis, ad focum assidentibus. Nunc non vacat, a mane usque ad vesperam aliis aliis occupamur. Commendo me sanctissimis R. V. sacrificiis. Viennæ, 29 jul. 1688.

Reverentiæ Vestræ servus in Christo

Fr. Baertius.

Salutem et obsequium R. P. Præposito
cæterisque omnibus et singulis.

Reverendo in Christo P. P. Danieli Papebrochio, Soc. Jes. Antverpiæ.

(*Ibidem.*)

VII.

JEAN-BAPTISTE DU SOLLIER.

Lettre XX[e], 16 mai 1724.

Du Sollier au Cardinal d'Alsace.

Il expose sur un traité du cardinal Zarabella une discussion approfondie, et ses recherches sur l'origine, l'authenticité, la portée de ce document allégué par les schismatiques d'Utrecht contre les droits du S. Siége.

Monseigneur, à peine eus-je mis hier le pied dans le Muséum, que je me mis d'abord en devoir d'exécuter ce que Votre Éminence avait souhaité de moi. Il m'a fallu parcourir bien des pays pour entrer parfaitement au fait sur le traité en question du Cardinal de Florence[1]. Mais rien ne m'a pu satisfaire, jusqu'à ce que,

[1] François Zarabella, né à Padoue, professeur de droit en cette ville et à Florence, créé archevêque de Florence, puis cardinal du titre des SS. Côme et Damien, mourut au concile de Constance en 1417. Ses ouvrages imprimés sont, 1° *Commentarii in libros decretales et Clementinas*, Venise 1502: le commentaire sur les Clémentines avait paru séparément en 1481, à Venise; — 2° *Consilia Juris*, Venise 1581; — 3° *Variarum legum repetitiones*, Venise 1597; — 4° *de Schismatibus auctoritate imperatorum tollendis*, à Strasbourg, en 1609, dans la collection de Schardius, *de auctoritate imperiali*. Mansi, dans une note tirée des *manuscrits Felini*, cite une édition de ces trois derniers ouvrages, de 1502, à Venise, mais moins complète que les manuscrits et très-fautive; — 5° *Capita agendorum in concil. Constant. pro reformat. eccl.* apud Herman von der Hardt in *act. conc. Const.*, t. I, p. 506.

On lui attribue, comme ouvrages inédits, 1° *Commentaria in naturalem et moralem philosophiam*; 2° *Tractatus de horis canonicis*; 3° *Historia sui temporis*; 4° *de Felicitate* libri III; 5° *Commentaria in V. et N. T.*; 6° *Acta in concilio Pisano et Constantiensi*; 7° *Epistolæ*. Mansi y ajoute, sur la foi des *manuscrits Felini*; 8° *Tractatus de Sepulturis*; 9° *de Parochiis*; 10° *de Veneratione Sanctorum*; 11° *de Observatione Jejunii*; 12° *de Purificatione post partum*; 13° *de Capellis monachorum*; 14° *de Jure patronatus*; 15° *de Victu et Honestate Clericorum*; 16° *de Victu et Honestate Mulierum*; 17° *de Clericis ægrotis*. Mansi soupçonne que ces derniers sont compris dans les ouvrages déjà imprimés; il semble confirmer l'opinion de du Sollier que les éditions de Zarabella sont très-imparfaites et légitime-

m'étant mis à fouiller dans notre enfer, j'ai enfin déterré l'éditeur de Strasbourg de l'an 1609, où Schardius ne paraît qu'à la dédication de l'ouvrage, faite à Maximilien II, l'an 1566. J'ay lu le traité entier, qui n'est pas grand, commençant à la page 235 jusqu'à 247, placé justement au beau milieu des ouvrages qu'on a malicieusement publiés contre l'authorité des Papes. J'y trouve les paroles citées en deux endroits, mais qui ne sont pas si affreuses, lorsqu'on les lit dans les circonstances où elles sont mises dans le traité même, qui roule uniquement sur les voies de lever le schisme, et qui paraît avoir été écrit vers l'an 1408, après les tentatives faites entre Grégoire XII et Benoît XIII pour éteindre le schisme, qui avait, dit-il, duré trente ans, qu'on doit commencer à l'an 1378.

Ce traité regorge de citations de droits, et tout se rapporte, comme je viens de dire, sur les moyens de réduire les deux papes à se soumettre à un Concile général, etc. Pour rembarrer les adversaires qui ont justement sucé le venin de ce traité, il me semble qu'on pourrait se servir des raisons suivantes ou de semblables. 1° On peut rejeter ce traité comme venant de la main des hérétiques, qui y ont pu fourrer et apparemment fourré tout ce qu'ils ont voulu : car, à dire le vrai, tout l'ouvrage subsiste, quoique ce malheureux verbiage en soit ôté. Cependant il faut avouer que cet ouvrage ne diffère guères de l'opinion des Français, dont Gerson est le coryphée. 2° On peut et l'on doit montrer que cette opinion ne peut s'attribuer à Zarabella, puisqu'il enseigne tout autrement dans les ouvrages qui sont certainement de lui. Cette opposition de sentiments montre que si le traité en question est de lui, il a fait voir à découvert la haine qu'il avait contre les papes, parce qu'il avait été exclu autrefois de l'évêché de Florence; on sait aussi qu'il n'avait pas été trop bien reçu par Boniface IX vers la fin du XIVe siècle. 3°. Supposé même que le traité fût vraiment de lui : c'est bien un pauvre appui pour ceux qui ont emprunté ce passage des hérétiques, dans le temps où nous sommes; c'est-à-dire qu'ils ont trouvé un auteur du XVe siècle qui a mal parlé des papes touchant la discipline de l'Église.

ment suspectes. Cf. Pancirolle *de claris legum interpretibus*, t. III, p. 38. Wharton. *append. ad Cavæum*, p. 17. Nicol. Comneni Papadoli *hist. gymnasii Patavini*, t. I. Poggi florentini et alterius anonymi *Conciones in funerib. Zarabellæ* habit. conc. Constant., t. I, p. 537, 546. Fabricius, Bibl. med. et inf. latinit. éd. Mansi suo loco, et tome I, p. 48, ubi de Alberto Patavino.

Mais que peut faire un écrivain de ce temps contre la foule de tous les autres catholiques (hors une poignée de Français), pendant dix-sept siècles entiers? Pour ne pas dire que les propositions en elles-mêmes sont fausses et absurdes, si on les prend autrement que par rapport au grand schisme, qui pendant trente années avait défiguré extrêmement toute l'Église. M. Hoynch pourra voir et examiner le livre même, quand il viendra ici, et cependant je chercherai encore d'autres moyens de réfuter pleinement ces deux infâmes passages.

Mon empressement à revenir ici a eu cela de bon que fort à propos j'ai trouvé une charrette sur Cologne prête à partir, où j'ai fait placer d'abord le paquet et les deux lettres que Votre Éminence m'avait confiées. Il n'est resté qu'à dire que le *Rituale romanum* se trouve chez Morchen, et qu'il coûte un écu, relié en veau, et 3 l. 6 s. de change, en maroquin noir avec des fermoirs. Si Votre Éminence souhaite que je le fasse relier en maroquin rouge, la somme ne croîtra guères. Nous continuerons à prier le Seigneur que la boisson d'Afflighen remette tellement Votre Éminence, que je la puisse voir en parfaite santé au premier jour que j'aurai l'honneur de faire ma visite. Cependant,

Je suis toujours avec la plus profonde et la plus respectueuse vénération, Monseigneur, de Votre Éminence, le très-humble et très-obéissant serviteur,

J.-B. DU SOLLIER.

Anvers 16 mai 1724.

(*Archives du Chapitre de Herlem à Amsterdam.*)

VIII.

GUILLAUME CUYPERS.

Lettre XXI[e], du 9 février 1722.

Fragment d'une lettre de Cuypers à Du Sollier.

Notes sur sainte Marcienne, et nouvelles littéraires de l'Espagne. Ce fragment est presque le seul débris de toute la correspondance des Bollandistes en leur voyage d'Espagne.

Matriti, 9 febr. 1722.

Quæstioni a R. V. mihi propositæ circa S. Marcianam plene conabor respondere, et, ni fallor, satisfacere. Imprimis Bibliotheca Toletana inveni codicem Mss. gothicis litteris scriptum, in quo acta

S. Marcianæ hunc habent titulum : Passio sancte Marciane virginis sub Aureliano, v. idus Julii... quæ eodem, ut opinor, IX Jan. a Bollando data. Hæc non levem præbent suspicionem unam eamdemque esse Africanam martyrem, quæ IX Jan. et V id. Jul. colitur... Ut autem R. V. firmius figat pedem, censui describendam esse dissertationem, quam ea de re habet Nicol. Antonius in tribus tomis Mss. posthumis, quos nobis describendos concessit R. D. Adrianus Coninck, canonicus Salmanticensis, Nicol. Antonii consanguineus, origine Flander....

Addo jam aliqua nova litteraria. Haud dubie R. V. intellexerit Ulissipone erectam esse academiam historicam quæ vernacula lingua edidit constitutionem quamdam ab omnibus academicis suis observandam, quo rejicit pseudo-auctores, eorumque defensores et interpretes, ut Tamaïum aliosque. Hanc nobis perlegit R. D. Joh. de Ferreras, Pastor S. Andreæ et bibliothecar. regius, qui eam constitutionem Lusitanam, se proximo tomo historiæ suæ Hispaniæ præfixurum pollicetur. Jam enim octo tomos ejusdem in-4° edidit, quos nobis dono dedit. Ut autem R. V. virum noverit, paucis depingo. Maximus is est operum nostrorum æstimator, atque inter alia dixit mihi nunquam majorem ignorantiæ labem genti Hispanæ inflictam esse quam quando ea condemnarunt. .

. . . .

(Mss. des Bollandistes.)

IX.

JEAN STILTING.

Lettre XXII°, 21 mai 1758.

Sans adresse.

Observations sur S. Probe, évêque de Gaëte.

REVERENDE IN CHRISTO PATER ,

Ad gratissimas Reverentiæ Vestræ litteras, hodie acceptas, responsum hodie etiam exordior. Mitto reliqua, et de S. Probo qui die VI oct. Caietæ colitur colligam pauca, quæ habemus, judicium permissurus viro erudito qui ea desiderat, et illi e nostris qui post aliquot annos de S. Probo scribet.

1° De S. Probo episcopo in Mss. nihil habemus præter sermo-

nem pro lectionibus officii compositum in quo de gestis ejus nihil particulare refertur; sed omnia sunt sanctis episcopis communia. In fine tamen hæc adduntur : *Obiit B. etc.* Apud Ughellum Sæc. x habetur Probus episcopus in catalogo Cajetanorum, sed serius, illeque non nominatur sanctus, et quasi ignotus est.

2° Vehementer suspicor S. Probum multo antiquiorem esse eo quem insinuant verba mox data, ipsisque episcopis Cajetanis. In actis S. Erasmi datis ad II jun., S. Erasmus dicitur sepultus a Probo episcopo, aliunde ignoto, qui hac de causa primus ponitur inter Formianos tom. 10 apud Ugh. Si hunc sanctum Probum crederent Cajetani, corpusque ejus una cum corpore S. Erasmi Cajetam translatum existimarent, facilius intelligerem cur nihil noverint de gestis S. Probi et cur corpora SS. Probi et Erasmi eodem loco sint deposita, quam capere valeam quare episcopus sæc. x solo nomine et sanctitate esset cognitus : et post mortem statim sepultus juxta corpora vetustorum sanctorum. Quid velim, intelliget vir eruditus. At de re incerta nihil statuendum censeo ante tempus. Nam et conjecturæ aliæ formari possunt de S. Probo. Precor Deum ut Reverentia Vestra diu valeat, et memor nostri vivat.

Reverentiæ Vestræ humillimus servus in Christo.

Joh. STILTINGUS, Soc. J.

Antverpiæ, 21 mai 1758. (*Ibidem.*)

X.

JOSEPH GHESQUIÈRE.

Lettre XXIIIe, en 1777.

Il rend compte des négociations concernant la continuation des Acta et de quelques propos des Français sur cette entreprise.

A M. l'abbé Corneille de Bye, prêtre.

MONSIEUR,

Si votre lettre en date du 15 de ce mois m'a alarmé, parce qu'elle semblait indiquer que tout était perdu pour la continuation des *Acta Sanctorum* sous les quatre Bollandistes, votre chère

lettre, en date du 18, m'a fait reprendre courage. Rien ne manque à ma satisfaction que d'apprendre que ce que M. Needham vous annonce touchant la résolution de la cour de nous ériger en corps à part lui a été communiqué par la cour même. Je crains que ce ne soit un simple bruit, qu'on fait courir à Bruxelles dans je ne sais quelle vue. Peut-être M. Needham n'a-t-il voulu vous marquer combien il serait satisfait de vous voir ériger en corps à part. L'expérience du passé me fait toujours craindre que ce ne soit encore une fois de l'eau bénite de cour. Je serais donc au comble de la joie, si la nouvelle qu'il vous mande vous était annoncée en peu de jours, ou par M. le Conseiller fiscal ou par une lettre du gouvernement. J'attends cette heureuse nouvelle avec la plus vive impatience. Au reste, je vous dois mille remercîments pour la bonté que vous avez eue de me donner part de la lettre de M. Needham et de ce qu'ont assuré MM. Beunie et Beltens touchant notre affaire.

J'ai reçu avant-hier une visite à laquelle je ne devais pas m'attendre. Un chanoine de la métropole de Paris et un abbé commandataire qui est également chanoine d'une autre métropole, l'un ami intime de l'archevêque de Paris, l'autre de l'Archevêque de Cambray et de l'Évêque d'Amiens, sont venus me déclarer que, au cas que les *Acta Sanctorum* ne fussent pas continués sous les auspices de la maison d'Autriche, on pourrait bien les faire continuer sous la protection du Roi très-chrétien. En autres choses, ils m'ont dit qu'il y avait au moins trois cents exemplaires de notre ouvrage qui se trouvaient dans les bibliothèques publiques et particulières de la France; qu'en général on y était très-mécontent de voir qu'un ouvrage, pour l'acquisition duquel on avait dépensé jusqu'ici plus d'un demi-million de livres de France, restait interrompu; et qui, n'étant pas continué, ne vaudrait plus rien, ne pourrait servir qu'à allumer le feu et à faire des papillottes, etc.; que jamais la nation française ne s'était attendue à se voir duper de la sorte par une interruption aussi longue, et encore moins par la cessation totale de cet ouvrage; qu'enfin, puisque MM. les Français peuvent également faire venir de Rome les *Acta beatificat. et canonis.* des Saints modernes; et que dans la bibliothèque des Mss. du Roi et dans celles de plusieurs abbayes, on pouvait trouver les actes originaux des anciens Saints ou du moins les copies authentiques, il n'était question que de trouver en France trois ou quatre hommes laborieux qui s'appliqueraient à compléter notre ouvrage, et qu'ils croyaient les pouvoir trouver aisément, sans sortir

même de Paris. Ces Messieurs m'ont cependant sondé pour savoir si j'étais disposé à quitter ma patrie pour me rendre en France, moyennant une permission de la part de notre impératrice-reine, qui me serait accordée par l'entremise de certaines personnes à qui notre souveraine ne pourrait pas bien refuser leur demande. Sans répondre là-dessus catégoriquement, je leur ai dit que notre gouvernement était sur le point de prendre une résolution touchant la continuation des *Acta Sanctorum*, et que le temps n'était pas encore venu de demander à notre souveraine la permission de quitter ses États pour concourir à l'exécution de leur plan.

En attendant que vous ayez encore d'autres nouvelles intéressantes à me communiquer, je vous réitère mes remercîments pour celles que vous m'avez mandées, et j'ai l'honneur d'être avec etc.

G.

Ce 20 1777 (*sic*).

Mille compliments de ma part et de celle des amis d'ici à MM. de Bue et Hubens. Un de nos amis souhaiterait bien d'avoir de la semence du bois d'ébène, *helben houd sciet*, dont il y a un arbre chez un voisin de M. Verbiest.... C'est actuellement le temps de cueillir cette semence.

(*Ibidem.*)

JANNING ET BAERTS.

27 septembre 1688.

Janning et Baerts à l'abbaye de Mœlk.

Ils visitent la bibliothèque, font copier des manuscrits, et empruntent pour les *Acta* une vie de sainte Walburge.

Anno 1687, 27 sept. In causa continuandi operis P. Bollandi diverterunt ad nos duo patres Soc. Jesu Antverpienses, ex domo professa ibidem, quorum nomina : Conradus Janningus et Franciscus Baertius. Hi die sequenti, facta missa, venerunt ad bibliothecam, ibique exhibitis aliquot a nobis antiquis ad rem illorum facientibus codicibus, obtinuerunt a Reverendissimo licentiam excerpendi; quod et in tertium usque diem fecerunt, præsertim ex mss. majori *de Vitis Sanctorum* [1]. Quæ vero ob temporis penuriam ex his, aliisque libris describere non potuerunt, certis notis signarunt, ut commodo tempore a novitiis nostris scribantur, et Antverpiam transmittantur. Sed et membranaceum quemdam libellum mss. in forma octava, cui afforis titulus : *Vita Sanctæ Walburgis* [2], secum, cum Reverendissimi licentia, sumpserunt, cum obligatione chirographali, sub dato 29 sept. eum, ut primum descriptum fuerit, remittendi.

3 octobris, 1688. P. Andreas.

(*Ex libro Ephemeridum abbatiæ Mellicensis, in eadem adservato.*)

J. STILTING.

Lettre XXII[e] bis, 10 décembre 1757.

Stilting au chanoine Major,

Sur les actes du pape saint Libère et de saint Maurice.

Monsieur,

Je ne saurais encore dire si nous trouverons dans les défets le commentaire entier de saint Libère, pape, et le commentaire,

[1] Ce peut être l'ouvrage de Wolfhardus dont nous avons parlé dans l'Introduction, p. LXXXV.

[2] Du même auteur.

avec toutes les pièces que nous avons données, de saint Maurice et de ses compagnons. Dans celui-ci, le ministre calviniste est réfuté, après le P. Dulisle, tout au long, et toute la collection est d'une grande étendue. Le commentaire de saint Libère est aussi assez prolixe, à cause qu'il m'a fallu prouver la supposition de plusieurs pièces, et l'interpolation de quelques ouvrages qu'on alléguait pour sa chute prétendue. Je n'ai cherché que la vérité, et je n'ai pris la résolution de défendre l'innocence de Libère, qu'après m'en avoir convaincu par plusieurs recherches. Si les Jansénistes veulent m'attaquer, je serai prêt à répondre pour la vérité, aussi longtemps que mon sentiment me paraîtra véritable. Je crois qu'ils auront bien de la peine à rétablir les barrières que j'ai rompues. Au reste, Monsieur, si nous pourrons (*sic*) trouver, après avoir dépêché les premiers tomes, les deux pièces que vous souhaitez, vous les aurez. Entre temps, j'ai l'honneur d'être parfaitement, Monsieur, etc.

STILTING, S. J.

A Anvers, ce 10 décembre 1757.

(*Biblioth. roy. de La Haie.*)

XI.

10 mai 1372.

Travaux hagiographiques de Guillaume, abbé de Saint-Paul de Rome.

(Voir l'Introduction, p. C-CI.)

Prologus prior in kalendarium et collectarium Sanctorum O. S. B.

Reverendus in Christo Pater et Domnus Guillermus Dei gratia abbas monasterii sancti Pauli apostoli in urbe alma, vir miræ religionis, simplex ac timens Deum, antiquis antiquus scientia et ætate, zelator et cultor ordinis monastici a suis puerilibus annis, in quibus monachatus exstitit citra, in scientiis theologica, canonica et morali, nec non in institutionibus sanctorum Patrum, cæterisque regulis ac sententiis monasticis, a suis primordiis citra mire instructus et imbutus, prout vita sua laudabilis, ac gesta per eumdem tam in Galliæ quam Italiæ partibus, potissime in monasteriis in quibus monachus exstitit, ac post præfuit pariter et profuit, hæc rutilant pariter et manifestant, nec jam sub medio,

sed super candelabrum ipse in quaque patet; Kalendarium sequens sanctorum monachorum, tam romanorum Pontificum, Imperatorum, Regum, Patriarcharum, Archiepiscorum, Episcoporum, Abbatum, quam etiam simplicium monachorum, martyrum, confessorum ac virginum monialium, non exiguo labore nec temporis brevi spatio collexit (*sic*), coagulavit, ac commentatus est, prout idem ipse Pater inferius humiliter testificatur. Et alibi in diversis codicibus, maxime in illo qui intitulatur *Collectarium sanctorum monachorum*, volumen satis grande, quasi alter decretum canonum textuale cum glosis ipsorum, sanctorum vitam, monachorum sententias et sermones eorumdem seu majoris partis, seriosius (?) ac luculenter collexit ac prosecutus est. In alio quoque libro grandis formæ sanctos monachos omnes, in præsenti Kalendario contentos, figuraliter et per ordinem depingi aptissime et admodum proprie fecit, in suis locis seu mansionibus collocatos, tenentes quilibet cartellum in manu, continens aliquid memoriale de sententiis, seu eulogiis aut virtutibus eorumdem. Quæ quidem pictura, ut ipse Pater asserit, et sic videtur, potius parietibus alicujus pulchri castri palam debetur, quam libri membranis occulte occupari. Idemque Pater in sui monasterii claustro, prout in dicto libro præsignavit, eosdem sanctos monachos pictura decenti collocare intendit, ponendo primo Summos Pontifices post Imperatores, et sic de singulis per ordinem; ut in ipso libro evidentius patet. Officiumque celebrandum horis canonicis pro eisdem sanctis, videlicet officium particularium ac plurimorum martyrum, confessorum ac virginum, tam in XII lectionibus pro quibusdam, quam tribus, vel aliter commemoratione pro aliis, diserto dictamine et devota ordinatione mirifice conscripsit. Et obtinere intendit, quantum Deus dederit, cum Summo Pontifice, quatinus semel in anno universalis Ecclesia omnium sanctorum monachorum festum solemnizet collocandum in kalendario communi, assignato mense et die. Incipit autem dictum opus anno Domini M°.CCC°.LXXII°; quod quidem adhuc non est ex toto completum; nam habent poni in dicto Collectario et Kalendario sequenti aliqui sancti monachi quos habuit hoc anno de Grecia, et aliquos de Anglia, et aliquos imperatores et reges.

Scriptum Romæ, X[a] die mensis madii, anno M°.CCC°.LXXXII°, a Christi nativitate.

Prologus posterior auctore abbate Guillelmo.

Istud Kalendarium composuit frater Guillelmus, diocesis Car-

turcensis, abbas basilicæ B. Pauli almæ Urbis, ad honorem Dei et omnium sanctorum monachorum, et sanctarum monialium ac aliorum sanctorum, ut monachi devoti citius consolentur de sua religione, ita sanctis monachis decorata, et ut libentius moveantur ad commemorandum de ipsis sanctis, tam in vesperis, quam etiam in matutinis, ac interdum in missis; prout occurrerit eis devotio. Quorum sanctorum nomina et festa de diversis martyrologiis ac kalendariis, et *Speculo historiali* ac etiam de libro qui vocatur *Sanctilogium*, ac etiam de pluribus aliis recollexit. — Si autem erratum est in ponendo seculares pro monachis, aut sanctos pro non sanctis, vel in collocando eos, aut in nominibus propriis seu dignitatibus eorum propter inadvertentiam aut ignorantiam meam, corrigere et emendare secundum veritatem dignemimi. Et si alii monachi sancti aut sanctimoniales cum eorum festis ac dignitatibus tibi occurrerint, adde et pone in præsenti Kalendario in suis locis collocando, secundum quod Dominus ministrabit tibi.

(*Mss.* 5264 *in Biblioth. olim regia.*)

XII.

Neuvième siècle.

Salomon, abbé de Saint-Gal, et évêque de Constance.

Inscription sur un passionnaire des Saints Apôtres.

Istud apostoli certaminis alma volumen
Dogmata distinctis continet ordinibus;
Hic Regis summi victoria sacra, ducumque
Bissenorum ardor panditur atque labor.
Virtutes, documenta, fides, tormenta, coronæ
Illorum hos campos et spatium omne replent.
Hic exempla pie promptum est sanctissima vitæ
Sumere, quæ prono corde imitetur homo.
Hoc tibi, rex clemens, domine invictissime, donum
Mentem fideli expediit SALOMON;
Horum perpetuo consortem te fore poscens,
Quorum crebro actus commemorare juvat.

ADDENDA ET CORRIGENDA.

P. II, l. 21, lisez : *une série parallèle.* — P. V, l. 6, lisez : *arcisoles.* — P. XVII, not. l. 2, lisez : *arcivescovo... della congg.* — Ib. et pag. suiv. nous avons suivi dans les noms arméniens l'orthographe de Mgr Sukias Somal, dans l'opuscule cité p. XVII. On nous a fait observer qu'il serait plus exact d'écrire *Nersès Maschtotz* pour *Nersez Maslotz; Mesrop* pour *Mezrop; Kioud* pour *Giout; Siunik* pour *Siunia; Kaligh* pour *Kalich; Adom* pour *Adon; Haïsmavùrk* pour *Asmavùrk; Makistros* pour *Machistruos; Vegaïasser* pour *Veghalasser; Catchador* pour *Caciador.* — P. XLVII, l. 6, nous avons traduit d'après Zoëga. Nous soupçonnons que le texte copte a été altéré et qu'il faut lire : *le fils de la vierge.* — P. LXV, l. 1, lisez : *romain.* — P. C, l. 23, au lieu de : *et en cette même année,* lisez : *après dix ans de travaux, en* 1382.— P. CI, la citation à la fin de cette page devait être suivie en note de ce texte latin . « *Papa Johannes* XXII *voluit scire numerum prælatorum monachorum et invenit in libris prædecessorum suorum Abbates* XV *millia* DCC; *Episcopos* III *millia* DCVII; *Archiespiscopos* MCCCCLXIIII; *Cardinales* CLXXXIII; *Summos Pontifices* LIII; *de sanctis canonizatis quingentorum triginta quinque millia. Omnes supra dicti fuerunt de ordine monachorum usque ad tempus prædicti papæ.* » — P. CV, l. 6, lisez : *une abeille.*

ÉTUDES SUR LES BOLLANDISTES, p. 2, la note 1 peut être complétée par les citations de la note 3 en la page XXVI de l'*Introduction.* — P. 7, note l. 9, lisez : *le B. Canisius.* Nous aurions pu ajouter une mention du *Martyrologe Germanique* publié sous le nom du Bienheureux Canisius. — P. 13, l. 15, lisez : 1783 in-4°. Il y en a quatre éditions de cet ouvrage, très-estimé des antiquaires protestants. — P. 46, l. 8, lisez : *de la Mare;* l. 9, lisez : *le P. Perry.*

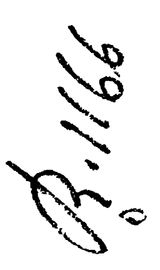
ANALECTA BOLLANDIANA, p. 194. L'écriture très-fine du P. Fronton le Duc, et le mauvais état de l'autographe ont rendu difficile une transcription exacte de sa lettre. L. 2, au lieu de *proceneta,* il faut apparemment lire le grec προξενητῇ.—P. 195, l. 17, *Menæis* devait entrer dans la parenthèse, comme restitution probable. — Ib., lisez : σύνοψιν. — Rosweyde fait allusion à cette lettre dans la préface de ses *Vies des Pères,* § IV. — P. 226, art. XI, l. 3, lisez : *Deum antiquus scientia;* l. 4, lisez : *a suis annis puerilibus;* l. 11, lisez : *rutilanter edocent pariter.*

TABLE DES MATIÈRES.

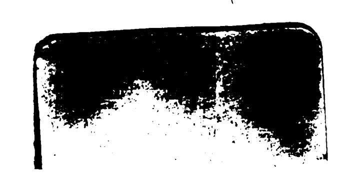
DISSERTATION PRÉLIMINAIRE SUR LES ANCIENNES COLLECTIONS HAGIOGRAPHIQUES.

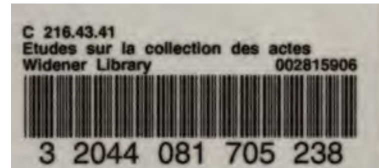
ÉTUDES SUR LES BOLLANDISTES.

ANALECTA BOLLANDIANA.


B.1166

Paris. — Imp. BAILLY, DIVRY et Ce, place Sorbonne, 2.




C 216.43.41
Etudes sur la collection des actes
Widener Library 002815906
3 2044 081 705 238